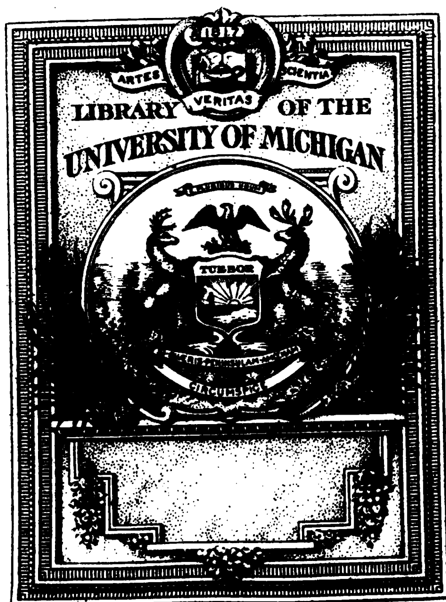

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



CAMPAGNES
PHILOSOPHIQUES.

Prévost, Antoine François, called Prévost d'Exiles.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MEMOIRES DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de Mr. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JAQUES WETSTEIN.
MDCCXLII.



AVERTISSEMENT.

LE Public aime les faits, & veut qu'ils soient intéressans. On ne demande que ces deux dispositions aux Lecteurs de cet Ouvrage, pour leur promettre qu'il se fera lire sans ennui. Il sera aisé d'ailleurs d'y reconnoître tous les caractéres de la vérité. L'Editeur s'y est assujetti si fidélement, que malgré le panchant qui l'auroit porté à tirer parti de plusieurs situations fort heureuses pour en augmenter l'intérêt par quelques ornemens de son imagination, il s'est déterminé à ne pas faire d'autres changemens dans le Manuscrit de Mr. de Montcal, que ceux qui regardent l'expression. On ne sera pas surpris que

l'Ouvrage d'un François qui avoit perdu l'uſage de ſa langue naturelle en Angleterre, ait eu beſoin de cette ſorte de correction.

Le ſilence qu'il a gardé ſur le nom & les prémiéres avantures de ſon Epouſe, feroit naître des ſoupçons qui ne tourneroient pas à l'honneur de cette Dame, ſi la peinture qu'il fait de ſon caractére & de ſa conduite, ne réparoit avantageuſement une ſi fâcheuſe impreſſion. On s'eſt donné inutilement mille ſoins pour découvrir quel pouvoit être le rang que ſon prémier Mari occupoit en France, & l'on ſeroit beaucoup plus ſurpris de n'avoir pu ſe procurer là-deſſus aucune lumiére, s'il n'étoit ſorti de France tant de perſonnes de diſtinction, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, que les plus grands noms ſe ſont trouvés

vés confondus dans la multitude. Mr. de Montcal n'a point laissé d'enfans de cette prémiére femme. Elle mourut avant lui, & s'étant remarié quelques années après cette perte, il n'est pas étonnant que ceux qui ont eu la plus étroite liaison avec lui dans ses derniéres années, & qui sont les seuls aujourd'hui dont on puisse tirer les éclaircissemens qui les regardent, ignorent ce qu'il a supprimé lui-même dans l'histoire de son prémier mariage.

Un éloge de ces Mémoires ne changeroit rien à l'idée qu'on en prendra dans la lecture. Le droit de juger appartient au Public, & l'unique soin de l'Editeur est de lui présenter son objet avec toutes les préparations qui peuvent le mettre en état d'en porter son jugement. Mais il est vrai aussi

qu'un Editeur ne s'en donneroit pas la peine, s'il n'étoit persuadé que ce qu'il offre au Public mérite effectivement son suffrage.



CAM-



CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp du Maréchal de Schomberg, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

Ce n'est pas toujours l'amour de la gloire qui engage un Gentilhomme dans la profession des Armes, & qui lui fait prodiguer sa vie au milieu des dangers. Le desir de s'élever à la fortune, est le motif presque général qui détermine les hommes dans le choix d'une condition; & si la gloire est un puissant éguillon pour les Ames bien nées, elle ne les porte ordinairement qu'à remplir avec

honneur les devoirs d'un état que l'intérêt leur a fait choisir. Mais se persuadera-t-on que l'Esprit Philosophique ait jamais pu faire des Guerriers? Ces Mémoires sont composés pour le prouver par un grand Exemple. Si parmi les Opérations Militaires & Philosophiques, qui en font le principal sujet, il se trouve un mêlange d'avantures tendres & galantes, c'est qu'un amour honnête n'est indigne ni de la Philosophie, ni des Armes; & Mr. de Montcal confesse à chaque page, que si la fatalité de son sort, & le cours des événemens ne l'eussent point engagé dans une infinité d'intrigues, souvent même aux dépens de son repos & de sa fortune, il eût cherché volontairement à les faire naître, pour satisfaire sa curiosité, qui le portoit à connoître sa situation sous toutes ses faces: source féconde d'instructions, par conséquent, pour tous ceux qui aiant embrassé le métier des Armes, sont capables de tirer quelque utilité de l'Exemple.

Mr. de Montcal parle ici lui-même, & l'on n'a fait que donner un meilleur ordre, & prêter quelques agrémens de stile, à une narration qui se trouvoit fort confuse dans ses Manuscrits.

J'avois servi ma Patrie l'espace de dix ans, en qualité de Capitaine de Cavalerie, dans un des plus anciens Régimens du Royaume. Sans avoir eu l'occasion de me distinguer par des actions extraordinaires, je m'étois fait à trente ans la réputation d'un Officier de quelque mérite. Ma figure, ma con-

conduite, & l'application que j'avois apportée à mes plus simples devoirs, m'attiroient dans le Corps une considération que je me plaisois à voir augmenter tous les jours; & quand je consultois mes propres idées, je croyois trouver en moi-même des dispositions beaucoup plus étendues que les bornes où j'étois resserré par mon Emploi. Comme il m'auroit peu servi néanmoins de me livrer à des espérances chimériques, auxquelles la fortune ne me faisoit voir aucun jour, je me réduisois par un effort de raison à m'occuper de ce qui étoit autour de moi, & je me sentois ainsi comme une espéce de supériorité sur mes exercices ordinaires. S'il m'étoit flateur de m'entendre dire souvent par mes amis, *Tu deviendras Maréchal de France*, ou *tu es fait pour être Général*, j'aurois regardé comme une vanité puérile d'examiner sur quel fondement ils avoient pu se remplir de cette prévention; & dans la Cavalerie surtout, où il devenoit plus difficile que jamais de s'avancer, je ne prévoyois rien qui pût m'exposer aux illusions de l'amour-propre.

Nous étions depuis quelques mois à Dunkerque, lorsque le bruit se répandit dans la Garnison qu'il y étoit arrivé une Dame étrangére d'une beauté extraordinaire, & que s'étant logée avec peu de suite dans une Auberge, elle devoit être amenée par quelqu'une de ces avantures, où le malheur des femmes est d'être d'autant plus exposées, qu'elles ont reçu de la nature plus de mérite & de charmes. La curiosité de tous

nos Officiers fut fort empressée pour se procurer de l'accès chez elle. Leur rapport confirmant les prémiers bruits, je souhaitai, comme les autres, d'obtenir du moins le plaisir de la voir. Quoiqu'elle ne reçût point indifféremment ceux qui se présentoient à sa porte, elle n'avoit pu rejetter les politesses de quelques Officiers qui étoient logés dans le même lieu; & la facilité qu'elle avoit eue pour les uns, lui avoit fait comme une loi de traiter avec la même bonté ceux qui s'étoient présentés ensuite avec eux. Déja quelques jeunes gens, flatés d'une apparence de distinction, prenoient des airs de conquête, qui les faisoient supposer fort avancés dans sa faveur. Je fus témoin de quelques mauvais effets de cette présomtion, & j'en conclus avec beaucoup de certitude, ou que la Dame n'avoit point tout le mérite qu'on lui attribuoit, si elle avoit été capable de donner quelque avantage sur elle à une jeunesse si indiscrette; ou que nos jeunes gens étoient fort méprisables, s'ils abusoient de quelques égards qu'on pouvoit leur avoir marqués, pour deshonorer une femme, à qui ils ne devoient que du respect & de la reconnoissance. Ce motif fut aussi puissant que la curiosité, pour me faire chercher l'occasion de la voir. Sa beauté ne me causa pas plus d'étonnement, que son esprit & la douceur de ses manières. Je crus découvrir tout d'un coup l'injustice qu'on lui faisoit, & ne balançant point à lui rendre un service, dont je ne doutai point qu'elle ne sen-

ſentît bientôt l'importance, je la pris un moment à l'écart pour l'avertir du tort qu'elle s'étoit fait par ſa bonté. Il étoit inutile de prendre autant de précautions que je l'avois cru néceſſaire, pour lui faire goûter un avis qui m'avoit paru délicat. Si elle fut ſurpriſe & comme effrayée de mon ouverture, elle ne fut pas moins touchée de l'intérêt que je prenois à ſa réputation; & les expreſſions de ſa reconnoiſſance augmentérent l'opinion que je m'étois déja formée de ſon caractére.

Dès le jour ſuivant, la liberté de la voir fut refuſée ſous divers prétextes, à ceux qui ſe croyoient le mieux affermis dans la poſſeſſion de ce droit. Mais en le retranchant aux autres, elle me l'accorda peut-être avec trop peu de réſerve, ou plutôt, pouſſant la confiance à l'excès pour mon caractére, elle ne marqua plus d'autre paſſion que de ſe conduire par mes conſeils. Il fallut être aſſidument chez elle, écouter le récit de ſes infortunes, m'engager au ſecret d'une maniére ſi inviolable que je ne puis y manquer aujourd'hui même en écrivant ces Mémoires, redoubler mes attentions & mes ſervices, après des confidences qui m'inſpirérent autant de reſpect que de diſcrétion, enfin me rendre digne de l'eſtime & de l'amitié qu'on me marquoit continuellement, & dont on me répétoit ſans ceſſe qu'on me croyoit digne. Je trouvai d'ailleurs dans le fond de ce caractére tant de générosité & d'honneur, que m'y attachant par la reſſemblance de

mes propres ſentimens, dont j'étois extrêmement jaloux, il n'y eut rien que je ne fuſſe réſolu d'entreprendre, pour répondre à cette honnête confiance.

Mais il arriva, comme je m'en étois défié, que ceux qui ſe croyoient trompés dans leurs eſpérances, prirent contre moi une haine proportionnée à leurs deſirs. Ce n'étoit pas de nos jeunes Officiers que j'appréhendois des marques de reſſentiment. Ils avoient pris, en entrant dans le Corps, les ſentimens qu'ils y avoient trouvés comme établis pour moi, & les prémiéres impreſſions deviennent une règle inviolable à cet âge. Mais je trouvai moins de ménagement dans un Capitaine nommé Montlets, qui s'étoit introduit le prémier chez la Dame, & qui s'y arrogeoit les prémiers droits. Après avoir cherché pendant quelques jours à me piquer par des railleries auxquelles j'affectai d'être peu ſenſible, il m'inſulta ſi ouvertement, que je ne pus me diſpenſer de prendre un ton de fierté & de mépris pour lui répondre. J'avois paſſé dix ans dans le Corps ſans la moindre querelle, & mon inclination ne m'en avoit pas moins garanti que le panchant général de tous les Officiers à me traiter avec quelqne déférence. Et dans mes principes, la défenſe du duël étoit une loi que je n'étois pas diſpoſé à violer. Cependant la bizarrerie de l'honneur permettant auſſi peu de ſouffrir une inſulte, que de s'en venger par des voies défendues, je fus réduit à chercher un tempérament qui

qui pût concilier des droits si opposés. Après bien des réflexions, je m'arrêtai à ce parti. Je fis avertir les principaux Officiers du Régiment, que j'avois une affaire d'importance à leur communiquer dans l'appartement du Major. Nous avions tous notre logement aux cazernes. D'un autre côté, je priai moi-même l'Ennemi qui m'avoit insulté, de ne pas faire difficulté de me suivre. Il prit un air badin, pour m'assurer qu'il marcheroit par-tout sur mes traces. Quelque opinion qu'il eût de mon dessein, il entra du même air chez le Major, & je lui dois cette justice qu'il attendit intrépidement à quoi cette scène aboutiroit. Elle fut courte. J'exposai à sept Officiers, qui étoient présens avec le Major, les raisons que j'avois de me ressentir de l'outrage que j'avois reçu; & confessant que les Ordonnances du Roi étoient un frein que je respectois, je leur demandai s'ils ne croyoient pas ma vengeance autorisée par les mesures que j'avois prises pour la justifier. Ils louérent mon procédé. Peut-être ne pénétroient-ils pas encore mes intentions. Mais prenant droit des prémiéres marques de leur consentement, j'invitai brusquement mon Adversaire à se défendre. Il le fit sans lenteur. Nos Spectateurs confirmérent leur approbation, par la tranquillité avec laquelle ils demeurérent témoins de notre combat. Il dura peu. Je renversai mon Ennemi d'un coup qui ne lui laissa pas la moindre apparence de mouvement. Mon émotion n'étoit point

allée jusqu'à changer l'air de mon visage, ni le ton de ma voix. Messieurs, dis-je aux témoins de notre action, je vous prens pour mes juges, après vous avoir choisis pour mon conseil. Ils donnérent des éloges à mon procédé, & délibérant entr'eux sur les suites de cet événement, ils prirent le parti de se faire apporter quelques bêches, avec lesquelles ils ouvrirent la terre dans la chambre même du Major, qui étoit au rez-de-chaussée. Le mort y fut enseveli avec si peu de préparation qu'on ne lui ôta pas même ses habits, & nous prêtâmes tous la main à ce funeste office. La terre, les carreaux qui devoient le couvrir, tout fut parfaitement rétabli. Mais je ne m'attendois point à la conclusion d'une avanture que j'avois conduite avec tant de modération. Mes Juges, après une nouvelle délibération, m'exhortérent à m'embarquer sur le champ pour l'Angleterre, je leur demandai le sens de ce conseil. Le Major me répondit qu'en louant ma conduite il ne me promettoit point qu'un événement si extraordinaire ne se répandît pas bientôt par mille moyens qu'il ne pouvoit prévoir, & que ne pouvant me garantir de quelle maniére le Commandant de la Ville le prendroit, il me conseilloit encore une fois de me sauver promtement en Angleterre. Je souffrois mortellement de recueillir si peu de fruit d'une résolution que j'avois regardée comme le chef-d'œuvre de ma prudence. Mais le Major, qui avoit toujours été de mes amis, prit un moment pour

pour me renouveller secrettement ses instances, & me promettant de m'expliquer les raisons de cet empressement par le prémier ordinaire, il me détermina enfin à partir, sans avoir même passé chez moi pour faire les préparatifs de mon départ. En mettant néanmoins le pié dans le vaisseau, je me fis un devoir de politesse de communiquer mon voyage à la Dame par un Billet, & j'envoyai ordre à mes domestiques de me venir joindre à Douvres avec mon équipage.

Rien ne me paroissoit si étrange dans mon avanture, que ces mystérieuses raisons qui me réduisoient à quitter la France, tandis qu'avec les mesures que j'avois prises, & celles mêmes où les spectateurs de mon combat étoient entrés volontairement, je devois croire qu'il étoit aisé de le tenir caché. D'ailleurs je ne pouvois me persuader que cette affaire passât jamais pour un duël, ou du moins que les formalités de sagesse & d'honneur dont elle avoit été accompagnée ne la fissent pas regarder avec quelque indulgence. Ainsi, loin de me croire condamné à une longue absence, j'étois résolu de m'arrêter à Douvres, d'où je ne doutois pas que je ne fusse bientôt rappellé. J'y arrivai dans un tems où tout ce qui venoit de France étoit suspect. On étoit informé des préparatifs qui se faisoient à Brest pour un nouvel armement, & personne n'étoit incertain des vues du Roi. La protection éclatante qu'il avoit accordée au Roi Jaques, & les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à le ré-

rétablir, paroissoient une déclaration ouverte contre l'Angleterre. Aussi fus-je observé avec toute la rigueur de la guerre, & je n'obtins la liberté de passer quelque tems à Douvres, qu'en me soumettant à la garde d'un Messager d'Etat. Cependant, lorsqu'on eut appris de moi-même que c'étoit une affaire d'honneur qui m'avoit mis dans la nécessité d'abandonner Dunkerque, on me traita avec moins de sévérité, & dans le besoin qu'on avoit d'Officiers pour l'Irlande, où l'on s'attendoit que se feroit le prémier débarquement, on me fit entendre qu'il dépendroit de moi d'y être employé avec distinction.

J'attendois impatiemment les explications du Major. Elles arrivérent enfin par le Pacquebot de Calais, dont l'approche de la Guerre n'avoit point encore interrompu la régularité. Mais avant que les Lettres fussent distribuées, je tombai dans une étrange surprise, en voyant entrer dans l'Auberge où j'étois logé, la Dame que j'avois laissée à Dunkerque. Elle avoit pris la route de Calais pour passer en Angleterre, & dès les prémiers mots qu'elle m'adressa, elle me fit connoître que c'étoit pour me suivre. Vous savez, me dit-elle, que je ne m'étois avancée sur la frontiére que pour me trouver prête à passer la mer aussi-tôt que mes affaires m'en feroient une nécessité. Il n'étoit pas douteux que ce moment n'arrivât bientôt, & peut-être n'aurois-je pas eu tant de facilité à vous retrouver si je l'avois attendu. Je

me

me suis si bien trouvée de vos conseils, ajouta-t elle, & je prens tant de confiance à votre amitié, que je n'ai rien à souhaiter de plus heureux que de me trouver avec vous en même lieu. Quoique je me sentisse le même panchant à lui rendre service, je lui fis cependant considérer que de quelque maniére que mes propres affaires tournassent, elle couroit risque de perdre le fruit de son voyage; car si j'apprenois que je n'eusse rien à craindre du côté de la France, je ne pouvois me dispenser de rejoindre aussi-tôt le Régiment; & s'il arrivoit au contraire que l'entrée du Royaume me fût fermée, je prévoyois des embarras qui me forceroient sans doute d'aller chercher de l'emploi en Irlande. Elle comprit que ma crainte étoit de me trouver dans le besoin. N'étant pas né riche, je tremblois effectivement de ma situation, qui ne pouvoit être longtems aisée dans un Pays où j'étois sans la moindre connoissance. Mais Madame de Gien (c'étoit le nom qu'elle avoit pris à Dunkerque) avoit assez de ressources dans une grosse somme qu'elle avoit encore, & dans les Lettres de crédit dont elle s'étoit munie contre tout événement, pour m'assurer que je devois être tranquille du côté de la fortune. Elle combattit les raisons de délicatesse qui pouvoient m'empêcher d'accepter ses offres, & elle prétendit qu'en lui accordant mon secours, j'allois acquérir des droits immortels sur sa reconnoissance.

Tout étoit encore trop obscur autour de

moi, pour me permettre de former témérairement des liens de cette nature ; sans compter que les principales difficultés de Madame de Gien venant de la part de son Mari, j'aurois appréhendé avec raison de m'attirer la haine d'un homme redoutable, s'il eût appris que je vivois dans une familiarité si intime avec sa Femme. J'évitai néanmoins de la chagriner par-là, & ne doutant point que le Pacquebot ne m'eût apporté une Lettre du Major, je remis à prendre mes résolutions sur les lumiéres que je comptois d'en recevoir. Elle me fut rendue au même moment. Mon avidité à la lire ne pouvoit être surpassée que par la surprise où me jetta cette lecture. Le Major me confessoit naturellement qu'étant amoureux de Madame de Gien, & ne connoissant point de rival plus dangereux que moi, il avoit employé l'artifice pour m'éloigner. Après cet aveu, qu'il s'efforçoit d'adoucir par un air de badinage & de galanterie, il prétendoit néanmoins qu'après une affaire aussi hardie que la mienne il avoit eu raison de me donner le conseil que j'avois heureusement exécuté. Outre ma sureté, disoit-il, qui dépendoit de la diligence de ma fuite, j'avois du ménager les plus considérables Officiers du Régiment qui avoient bien voulu se prêter à ma vengeance, & qui étoient exposés eux-mêmes à quelque chagrin de la part de la Cour, si les circonstances de cette avanture venoient à se découvrir. Au-lieu qu'en quitant Dunkerque
j'avois

j'avois attiré l'attention du Public sur moi, & j'avois délivré mes amis de leur inquiétude. Il ajoutoit que malgré les bruits dont il avoit été impossible d'arrêter le cours, la plupart de nos Officiers s'étant réunis pour solliciter ma grace, on espéroit que la Cour ne se rendroit pas trop difficile; mais que la réponse du Ministre étant encore incertaine, tout le monde me conseilloit d'attendre des éclaircissemens plus surs avant que de quiter l'Angleterre. Il m'étoit trop aisé de faire tomber le ridicule de cette avanture sur le Major, pour vouloir abuser d'un avantage si foible. Je communiquai à Madame de Gien ce qui regardoit mes affaires, & sans consentir à profiter de sa générosité, je lui promis mes services aussi longtems que la nécessité qui me retenoit en Angleterre & l'état de ma fortune me permettroient de la suivre. Cependant je lui fis faire réflexion que la considération de son Mari, autant que celle des bienséances communes, devoit nous faire prendre notre logement dans des maisons différentes. Elle ne résista point à ce conseil. Nous prîmes aussi-tôt la résolution de nous rendre à Londres, où nous avions plus de sureté & d'agrément à nous promettre. Madame de Gien avoit ses craintes, qui étoient beaucoup plus pressantes que les miennes; & j'avois admiré plus d'une fois qu'elle eût pu s'arrêter si tranquillement à Dunkerque, dans le danger où elle étoit continuellement d'y être arrêtée.

Nous ne trouvâmes point d'obstacle pour gagner Londres, lorsqu'on nous reconnut pour des fugitifs de France qui étoient venus chercher un azile en Angleterre. A peine fus-je arrivé dans la Capitale, que sur les prémiéres liaisons que le hazard me fit former dans quelques lieux publics avec divers Officiers François, à qui l'intérêt de la Religion avoit fait abandonner leur patrie, je fus sollicité d'accepter de l'emploi dans les Troupes Angloises. J'étois Protestant. Cette qualité achevant de me rendre cher à tous ceux que j'eus occasion de connoître, je me vis engagé, sans l'avoir prévu, dans les meilleures Maisons de Londres, où la faveur étoit alors déclarée pour les Réfugiés. Il ne me parut point surprenant que Milord Gallouay me fît des avances extraordinaires pour m'attacher à lui. Il levoit alors avec aveu de la Cour un Régiment François, dont il me fit offrir le commandement après lui. Mais outre qu'il n'y avoit rien de décidé dans mes sentimens, je connoissois peu l'Infanterie, & ce n'étoit point par l'Emploi de Lieutenant-Colonel que j'aurois voulu faire l'essai de ce service. D'ailleurs je m'étois senti dès les prémiéres propositions que j'avois reçues à Douvres, un fond de répugnance à porter les armes contre ma Nation, que ni l'intérêt de ma fortune, ni celui-même de ma Religion, n'étoient point encore capables de me faire surmonter. Ce fut vers ce tems-là que le Maréchal de Schom-

Schomberg paſſa au ſervice de l'Angleterre. Je ne connoiſſois ce grand nom que par l'éclat qu'il avoit déja répandu dans toute l'Europe. Eloigné comme je l'étois encore de renoncer à ma Compagnie, je me crus obligé par la plus étroite bienſéance de fuir un homme qui paroiſſoit déja deſtiné par la voix du Public à commander les Troupes qu'on devoit oppoſer aux nôtres. Je paſſai plus de trois ſemaines ſans le voir. Mais un jour que je m'y attendois le moins, je me rencontrai avec lui chez Milord Gallouay, où j'avois été retenu à ſouper. Il avoit été prévenu ſur mon nom & ſur mes affaires. Je le vis attaché longtems à m'obſerver; & lorſque la converſation fut devenue générale, revenant ſans ceſſe à moi par ſes queſtions & par ſes politeſſes, il me donna lieu de croire qu'il avoit quelques vues particuliéres dans cette affectation.

J'avois gardé les meſures qui convenoient à ma qualité d'étranger, & au deſſein où j'étois de ne pas me livrer imprudemment à un ennemi de la France: cependant je fus invité dès le lendemain, par un Billet de la main du Maréchal, à dîner chez lui. Cette diſtinction me fit naître des défiances. Je me figurai que dans ſa ſituation il étoit impoſſible qu'il ne fût pas obſervé de fort près par quelque Emiſſaire de France, & que je ne pouvois par conſéquent me faire voir chez lui avec la familiarité qu'il ſembloit autoriſer par ſon invitation, ſans m'ex-

m'exposer à rendre ma fidélité suspecte, & sans augmenter les difficultés & les lenteurs de la Cour à m'accorder ma grace. Je prétextai une indisposition, & remerciant le Maréchal par une réponse fort respectueuse, je me dispensai pour la prémiére fois de me rendre à ses ordres. Mais il prit occasion de l'incommodité dont j'avois fait mon excuse, pour me venir voir lui-même dans le cours de l'après-midi. Il me trouva un air de santé, & une disposition à la joie, dans une partie des plus simples que j'avois formée le même jour avec Madame de Gien & quelques Officiers de mes amis, qui lui firent pénétrer tout d'un coup le sens de mes excuses. Il m'en fit un reproche obligeant, auquel je feignis de ne rien comprendre; mais n'aiant rien à ménager dans la présence de plusieurs François qui étoient attachés à l'Angleterre, il m'offrit ouvertement son amitié, avec tous les avantages que la faveur du Roi Guillaume, & les distinctions qu'il étoit à la veille d'obtenir, le mettoient en état d'assurer à ses amis. Aux politesses vagues, qui furent ma seule réponse, il répliqua par des instances si pressantes de me trouver le soir à souper chez lui, que ne pouvant m'en dispenser sans grossiéreté, je cédai à ses invitations. J'observe les degrés par lesquels je fus engagé dans des résolutions fort opposées à toutes mes vues présentes, pour commencer d'avance mon apologie contre les accusations dont la malignité se plut dans la suite à me noircir.

Le

Le Maréchal vit Madame de Gien, & lui trouva tous les charmes qu'on découvroit sur son visage au prémier coup d'œil. En apprenant qu'elle étoit comme sous ma conduite, il ne douta point qu'elle n'eût avec moi des liens plus particuliers que ceux de l'estime. Mais ne s'attachant peut-être qu'à cette idée dans une prémiére visite, les marques qu'il lui donna de son admiration furent modérées. Je me rendis le soir chez lui. L'assemblée y étoit nombreuse. Il me prit à l'écart pour me renouveller les assurances de son amitié, & passant tout d'un coup au plan qu'il s'étoit proposé, il m'offrit une commission pour former un Régiment François de Cavalerie. Vous ignorez sans doute, lui dis-je respectueusement, que je suis employé au service de France, & qu'attendant chaque jour la permission de rejoindre mon Régiment, je ne puis prendre ici d'engagemens qui ne soient une lâche infidélité. Pourquoi? me répondit-il. Vous êtes dans le cas d'une infinité d'honnêtes gens, qui préférent les devoirs de la Religion aux liens du Sang & de la Patrie, & qui voient ce sacrifice aussi-tôt récompensé par des avantages fort supérieurs à ceux qu'ils abandonnent. En remettant votre commission au Ministre de France, avec une déclaration formelle par laquelle vous renoncerez à tous les droits de votre naissance, vous vous trouverez comme tout le reste des hommes dans la liberté de choisir un autre Pays, & de rendre votre obéissan-

ce à d'autres Maîtres. Je ne vous propose que mon exemple, ajouta-t-il, vous en trouverez peu d'aussi forts, puisqu'après avoir servi successivement en Allemagne & en France, je passe au service de cette Nation; & je n'apprens point que ma conduite soit blâmée de personne. Ce raisonnement fit peu d'impression sur moi. Je lui répondis qu'un Capitaine de Cavalerie avoit des règles plus étroites qu'un homme de son rang, & que tout ce qui pouvoit m'être permis pour l'imiter, n'étoit que dans la supposition que la Cour de France se rendît trop difficile à m'accorder ma grace. J'insistai si absolument sur cette réponse, que feignant de perdre l'espérance, il me promit de ne renouveller ses offres qu'après la décision de mon affaire.

Cependant la compagnie qu'il avoit à sa table étant composée de personnes de distinction, je fis dans l'espace de quelques heures des connoissances que j'avois négligées depuis que j'étois à Londres. Les intrigues de la Cour, & les différentes vues des factions qui s'étoient formées sous le nouveau Règne, firent le sujet d'un entretien fort libre & fort animé. Rien n'étoit si récent que le démêlé de la Reine & de la Duchesse de Marlborough, à l'occasion d'un Musicien que la Duchesse avoit engagé à son service. Quelques Officiers de la Reine, plus piqués que cette Princesse de la témérité qu'on avoit eu de lui enlever un homme dont elle aimoit les talens, avoient employé

employé la violence pour l'arracher de l'Hôtel de la Duchesse, & cette querelle divisoit toute la Cour. Avec quelque soin qu'on eût observé la conduite & les dispositions de quantité de Seigneurs qui s'étoient déclarés pour le nouveau Gouvernement, on ne doutoit point que parmi ceux que la nécessité y avoit plus engagé que leur inclination, il ne restât un fond d'attachement au Roi Jaques, qui étoit encore à redouter pour ses ennemis. C'étoit la réflexion que le Parti opposé à Marlborough & à Godolphin remettoit sans cesse dans l'esprit du Roi & de la Reine. Jaques Stuard avoit eu peu de Courtisans aussi attachés à lui que ces deux Seigneurs. Leur défection imprévue avoit passé pour un prodige d'ingratitude aux yeux mêmes de ceux qui en recueilloient le fruit. La prudence n'obligeoit-elle pas de s'en défier, dans une occasion où l'ancien panchant de leur cœur pouvoit être réveillé par le ressentiment d'une insulte? Ou du moins permettoit-elle au Roi de répandre sur eux toutes les faveurs dont il avoit commencé à les combler? Le Maréchal de Schomberg écoutoit ces discussions avec d'autant plus d'intérêt, qu'il avoit jetté les yeux, comme je l'appris bientôt, sur le Duc de Marlborough, pour en faire comme son Protecteur à la Cour, tandis qu'il seroit occupé en Irlande à la tête des Troupes du Roi. Cette liaison s'étoit formée avec tant de secret, par l'intérêt que le Duc avoit lui-

même à se voir appuyé d'un homme aussi estimé que le Maréchal, qu'on ne pouvoit accuser d'indiscrétion ceux qui s'en expliquoient si librement en sa présence. A peine étoit-il à Londres depuis un mois; & loin qu'on pût le soupçonner d'avoir déja fait jouer les ressorts d'une si profonde politique, il n'avoit paru s'attacher qu'au Roi & à la Reine, pour mériter les distinctions qui lui avoient été destinées en arrivant.

Un autre intérêt qui avoit fait naître plusieurs Partis à la Cour, regardoit les libéralités sans bornes que le Roi commençoit à faire à ses Favoris. Dans cette distribution, il paroissoit considérer moins quelques Seigneurs Anglois, qui croyoient lui avoir rendu des services importans à son arrivée sur le Trône, qu'un certain nombre de Gentilshommes Hollandois qui avoient passé en Angleterre à sa suite. C'étoit à ceux-ci qu'il avoit déja donné des Terres fort considérables en Irlande, sans avoir assez fait examiner les prétentions de plusieurs Maisons illustres qui s'y attribuoient des droits. Les plaintes avoient déja retenti dans les deux Chambres; & si l'on n'avoit encore osé les porter jusqu'au Trône, ceux qui se croyoient privés de leurs biens par une injustice, s'efforçoient de communiquer leur mécontentement à leurs amis. Mais l'inquiétude qui sembloit réunir tout le monde, regardoit la descente de l'Armée navale de France, dont on étoit plus persuadé que jamais qu'il falloit craindre les prémiers efforts

forts en Irlande. On avoit arrêté à Waterford quelques Emiſſaires de la Cour de Saint Germain, & la force des tourmens leur avoit fait confeſſer qu'ils étoient venus pour diſpoſer cette Province à favoriſer le débarquement. Le Maréchal de Schomberg, qui étoit mieux informé que perſonne de la vérité de ces bruits, affecta de garder un profond ſilence, & cette réſerve dans un homme qui avoit le ſecret des affaires, glaça ceux qui avoient commencé à s'expliquer trop librement.

J'étois placé près de lui. Il prit occaſion de la chaleur qui règnoit dans l'aſſemblée, pour me demander ſi cet air de liberté ne me paroiſſoit point étrange, & ce que je penſois d'une troupe d'Officiers Anglois & François, qui ne craignoient point de faire ouvertement le procès à leurs Maîtres. Cette réflexion n'étoit pas nouvelle pour moi. J'avois même remarqué depuis mon ſéjour à Londres, que tout ce qu'on m'avoit raconté de la liberté des Anglois, n'approchoit point de celle où je voyois les François comme abandonnés. Soit qu'aiant ſecoué le joug de ce reſpect où l'on nous éleve en France, ils priſſent plaiſir à faire uſage du pouvoir qu'ils avoient de parler ſans contrainte, ſoit qu'ils ſe fiſſent un honneur de perſuader aux Anglois qu'ils n'étoient pas moins accoutumés qu'eux à penſer & à s'expliquer librement, ils jettoient quelquefois les Anglois même dans l'admiration de leur témérité; & j'avois entendu

dire

dire mille fois, *mais les François ne sont pas aussi esclaves qu'on le pense.* Cependant, pour entrer dans la pensée du Maréchal, dont la prudence & la gravité ne s'accommodoit pas beaucoup de cette licence, je lui témoignai par ma réponse que je ne goûtois point un usage si opposé à mon éducation, & que dans mes principes le devoir d'un Officier subalterne étoit moins de raisonner que d'obéir. Je ne baissai point assez la voix pour éviter d'être entendu. Un Officier François qui étoit à mon côté prêta l'oreille à ce discours. Il y trouva plus qu'un autre la censure de ses emportemens, parce qu'il étoit de toute l'assemblée celui qui s'étoit le moins ménagé. Cependant un reste de discrétion lui aiant fait surmonter son ressentiment, il laissa finir le souper sans me faire connoître qu'il fût choqué de ce qu'il avoit entendu. Le Maréchal en se retirant marqua un goût si vif pour quelques bonnes qualités qu'il prétendoit m'avoir reconnues, que la reconnoissance m'engagea autant que le respect à lui promettre de cultiver par mes assiduités une si précieuse amitié. Il me déclara que son dessein étoit de me voir souvent chez moi, & je n'eus que des remercimens respectueux à lui rendre pour tant de faveurs.

Ma voiture étoit une chaise à porteurs, dans laquelle je me retirois chez moi, suivant l'usage de Londres. Elle fut arrêtée brusquement dans une rue écartée. Aiant mis la tête à la portiére, je reconnus l'Officier

ficier qui avoit entendu mon discours à table, & qui après quelques plaintes du mauvais office que je lui avois rendu, me pressa de sortir pour me défendre. Il ajouta qu'il vouloit me faire connoître qu'en prenant les usages de Londres, il ne s'étoit pas dépouillé de tous les sentimens François. Mes porteurs furent sans défiance, parce qu'ils n'entendoient pas notre langue. Nous ne nous éloignâmes que de quelques pas. Mon épée fut encore trop heureuse. Dès le second coup je fis tomber mon Adversaire, qui se reprocha en mourant de m'avoir querellé mal-à-propos. Peut-être cette avanture auroit-elle pu demeurer ensevelie, s'il avoit suffi d'engager mes porteurs au silence. Mais les Gardes de nuit, que les Anglois nomment *Watchmen*, avoient entendu le bruit de nos épées. Il en accourut plusieurs, qui m'enveloppérent avec leurs grands bâtons armés de fer. Je n'entrepris point de me défendre dans une si grande inégalité. Ils me conduisirent à la prison de nuit, d'où je fus transféré le matin dans celle de Newgate.

Tout étoit si favorable pour moi dans cette affaire, qu'ignorant la rigueur des Loix du Pays contre le Meurtre, je me flatai qu'il suffiroit à la Cour de connoître la nature de mon crime pour me rendre sur le champ la liberté. Mais j'appris bientôt d'un Prisonnier François qui étoit mieux instruit des usages, que non seulement je n'avois rien à démêler avec la Cour, mais que les Juges de

de la Nation devant lesquels je devois paroître, n'étoient que les Ministres de la Loi; c'est-à-dire, que ma sentence étant déja portée par le Code du Pays, leur office étoit seulement de me la prononcer. On ajouta néanmoins, pour relever mes espérances, qu'après cette condamnation dont rien n'étoit capable de me garantir, il me restoit la voie des supplications à la Cour, pour obtenir du Roi, ou ma grace, ou l'adoucissement de ma punition. Quelque terreur que ce récit m'inspirât, je ne différai point à faire donner avis de mon malheur, non seulement à Madame de Gien, dont l'amitié se soutenoit toujours avec la même chaleur, mais encore à Milord Gallouay & au Maréchal de Schomberg, qui pouvoient sans doute m'aider beaucoup de leurs conseils. Ils ne rougirent point de venir sur le champ dans ma prison; & Madame de Gien s'y étant fait amener avec la même diligence, j'eus la consolation de voir du moins mon infortune honorée par la présence & le zèle de ces illustres amis.

Le Maréchal moins accoutumé que les Anglois à respecter les Loix Civiles, ne fit que rire de la crainte des autres, & m'exhorta à bien espérer de ses sollicitations. Il tourna même en badinage le suplice dont on me croyoit menacé, & qui ne s'accordoit point avec les idées d'honneur qui peuvent consoler un Gentilhomme François. Il se chargea de reconduire Madame de Gien, qui étoit aussi allarmée de mon avanture, que

que si sa propre vie eût été dans le dernier péril. J'ignorai pendant les jours suivans qu'il continuoit de la voir, & qu'il y prenoit un goût fort tendre. Mais vers le dixiéme jour, lorsque les Prisonniers s'étonnoient qu'on différât si longtems l'instruction de mon affaire, le Maréchal revenant à ma prison, m'apprit non seulement que je devois cette suspension de procédures à ses bons offices, mais que par une faveur sans exemple je me trouvois encore le maître de ma liberté. Il avoit représenté si vivement à la Cour quelques bonnes qualités qu'il m'attribuoit, & les services qu'on pouvoit espérer d'un Officier de Cavalerie qui connoissoit les devoirs de sa profession, que le Roi avoit donné des ordres secrets pour faire écarter les témoins, & que les Juges mêmes avertis de l'intention de ce Prince, avoient cru pouvoir apporter quelque adoucissement à la rigueur de leur devoir. En un mot on m'offroit de la protection & de la faveur, si je voulois m'engager au service de l'Angleterre ; & le Maréchal, en me faisant cette proposition, ajouta nettement qu'il ne voyoit point d'autre ressource pour me sauver la honte d'une sentence publique.

Il auroit été ridicule de balancer entre deux partis si inégaux. Je répondis, sans délibérer, que le choix le plus juste étoit toujours celui de l'honneur ; & je n'eus pas plutôt donné ma parole au Maréchal, qu'en vertu d'un Ordre dont il s'étoit pourvu, il me fit ouvrir les portes de ma prison. Sa

bonté lui fit prendre le ſoin de me conduire lui-même à mon logement. J'y trouvai des Lettres de France, que je lui demandai la permiſſion d'ouvrir auſſi-tôt. Mes gens retenus par la crainte d'expoſer le ſecret de mon affaire, n'avoient oſé me les faire remettre en priſon. J'appris dès la prémiére, que la Cour s'étoit enfin laiſſée fléchir en ma faveur, & que j'avois la permiſſion de rejoindre le Régiment. La ſentence de ma mort n'auroit pas jetté plus de trouble dans tous mes ſens. Je regardai le Maréchal d'un œil embarraſſé, & l'aiant prié de lire, je lui demandai, ſans lui laiſſer le tems de m'expliquer ce qu'il penſoit, s'il étoit réſolu d'exiger l'exécution des fatales promeſſes que la néceſſité venoit de m'arracher. N'en doutez pas, me répondit-il, en ſe faiſant un jeu de ma peine; & comptez même, ajouta-t-il, que je ſerai le plus preſſant à vous les faire remplir. Quoi! repris-je, vous ne voyez pas que c'eſt m'ôter l'honneur, & qu'après les nouvelles que je reçois, mon engagement ne peut paſſer en France que pour une lâche déſertion, qui va me faire regarder comme le dernier des miſérables? Il ſembloit que je préviſſe effectivement tout ce que la malignité de mes ennemis alloit publier contre ma réputation. Mais le Maréchal combattit cette crainte par tous les motifs qui avoient apparemment fait impreſſion ſur lui-même. Il n'y en eut point de ſi puiſſant que ma parole, qui étoit malheureuſement engagée. Je le preſſois

pressois en vain de me la rendre, & n'en tirant que des railleries sur l'obligation où je voulois me mettre de rentrer dans ma prison, je me vis enfin forcé de la renouveller.

Ma pensée étoit toujours que les prémiéres offres du Maréchal subsistoient, & que l'emploi qu'il vouloit faire de mes services étoit de former un nouveau Régiment de Cavalerie. Mais lorsqu'il me crut tout-à-fait confirmé dans mes promesses, il me confessa que la bienséance ne lui avoit point permis de me proposer au sortir de la prison pour remplir son prémier plan; mais l'estime & l'amitié qu'il avoit conçues pour moi, lui persuadant qu'il ne pouvoit m'avoir trop près de sa personne, il m'avoit demandé au Roi pour son Aide-de-camp. C'étoit l'affaire d'une campagne, après quoi il m'engageoit sa parole à son tour d'employer tout son crédit pour me faire avoir un plus haut poste. Dans l'agitation où j'étois encore, je fis peu d'attention à ce que l'intérêt de ma fortune auroit pu me faire desirer; & regardant même le compliment du Maréchal comme une nouvelle faveur, j'acceptai sans réflexion toutes ses offres. Madame de Gien qui avoit eu le tems d'être informée de ma délivrance, & chez qui le Maréchal avoit passé en se rendant à ma prison, pour lui faire valoir ce qu'il avoit fait, autant pour l'obliger que pour me servir, arriva chez moi pendant cet entretien. Je découvris aisément qu'il avoit plus de fa-

miliarité avec elle que je n'en avois pu remarquer avant mon infortune. Il ne me déguisa pas même que les instances d'une femme si aimable avoient beaucoup augmenté son zèle. Mais n'aiant ni dans l'esprit ni dans le cœur aucune raison qui pût me faire pénétrer plus loin que ces apparences, je ne soupçonnai rien au-delà de ce qui se présentoit à ma vue.

Dès le jour suivant, le Maréchal me força de paroître à la Cour. J'avois besoin qu'il me fît cette violence pour me faire surmonter un reste d'inquiétude & de regret que toutes ses raisons n'avoient pu dissiper. Quoique mon prémier soin eût été d'écrire en France pour justifier ma conduite par la nécessité des circonstances, j'étois encore arrêté par un reste de honte, & j'aurois souhaité du moins que la nouvelle de ma faveur en Angleterre n'arrivât point à Dunkerque & à Paris aussi-tôt que mes excuses. Cependant m'étant rendu aux sollicitations du Maréchal, je reçus du Roi & de toute la Cour des caresses que je ne pus devoir qu'à la recommandation d'un ami si puissant.

Milord Gallouay ne marqua pas moins de satisfaction, en apparence, de me voir déterminé à demeurer en Angleterre; mais il conservoit un ressentiment secret que le Maréchal de Schomberg eût réussi plus heureusement que lui à me faire prendre cette résolution, & ce motif joint à la jalousie qu'il avoit déja de lui voir emporter plusieurs

plusieurs distinctions auxquelles il avoit prétendu, lui fit entreprendre avec plus d'adresse que jamais de m'attacher à lui. Il me fit l'honneur de venir chez moi deux jours après, pour me féliciter du parti que j'avois pris. Entre plusieurs marques d'estime, il me témoigna beaucoup de regret de me voir borné à l'emploi d'Aide-de-camp du Maréchal. Il ne voyoit point, me dit-il, à quoi ce poste pouvoir me conduire. J'y vieillirois avec honneur, mais sans fortune. Et si je voulois lui promettre un peu de discrétion, il alloit m'apprendre quelles étoient au fond les vues de mon Protecteur. Vous avez une Maîtresse, continua-t il, qui a touché le cœur du Maréchal. Il lui a rendu des soins fort assidus pendant votre emprisonnement. C'est elle plus que vous qu'il a souhaité de voir continuellement près de lui. Il s'est bien gardé de vous procurer des emplois qui lui auroient fait perdre ses espérances amoureuses en vous éloignant; car je ne prétens point vous faire entendre, ajouta-t-il, qu'il soit assez bien avec elle pour vous l'enlever. Mais il se flatte apparemment que la facilité de la voir, lui fera trouver un accès plus certain dans son cœur.

Je pouvois ruïner d'un seul mot toutes ces suppositions. Ceux qui me croient, lui dis-je, d'autres liaisons avec Madame de Gien que celles de l'amitié, s'en forment une fausse idée. Ainsi, maîtresse comme elle est de sa conduite & de ses sentimens, le Ma-

réchal n'a besoin de s'adresser qu'à elle pour lui demander la possession de son cœur. Il n'y a même aucune apparence qu'elle quite Londres pour me suivre, lorsque Mr. de Schomberg partira pour l'Irlande. La bienséance ne lui permettra point d'entreprendre un voyage qui n'a point de rapport à ses affaires, & qui l'exposeroit aux malignes réflexions du Public. Cette réponse déconcerta un peu Milord Gallouay; mais se remettant aussi-tôt: il n'importe, me dit-il, il n'en est pas moins vrai que le Maréchal s'est conduit par cette vue, & qu'il vous croit lié par l'amour avec Madame de Gien. Ce qui arrête votre fortune, reprit-il, en devient d'autant plus aisé à détruire, car il dépend de vous d'accepter les offres que je vous ai déja faites, & commandant l'Infanterie, je m'engage à vous faire obtenir le prémier Régiment. Quelque étonnement que pût me causer cette proposition, je ne l'examinai que du côté qui regardoit l'honneur, & je ne pus me laisser tenter un moment par l'ambition, pour violer les engagemens que j'avois pris avec le Maréchal de Schomberg. Cependant à cette objection, qui auroit suffi si je n'avois pas eu à ménager les bonnes graces d'un homme fier, je joignis les anciennes raisons qui me faisoient craindre le service de l'Infanterie dont je n'avois aucun usage, & je lui déclarai enfin nettement que je ne pouvois lui rendre que de la reconnoissance pour ses offres.

Quoique je fusse en effet sans passion pour Mada-

Madame de Gien, son intérêt que l'amitié me rendoit extrêmement cher, m'obligea à lui donner sur le champ toutes les lumiéres que je venois de recevoir. Elle m'écouta sans surprise. Enfin me confessant, après m'avoir entendu, que le Maréchal lui avoit parlé d'amour, elle m'assura que l'unique raison qui l'avoit empêchée de me l'apprendre, étoit la crainte de me causer quelque chagrin par une confidence inutile. A moi, lui dis-je avec étonnement. Eh! pourquoi craindriez-vous de m'affliger par des ouvertures qui ne serviroient qu'à m'assurer de votre confiance? L'air libre & sincére avec lequel j'avois fait cette exclamation, produisit sur elle un effet surprenant. Elle pâlit, comme il arrive aux plus fâcheuses nouvelles; & lorsque je lui demandai ce qui lui causoit cette altération, elle demeura interdite, avec les plus vives marques de consternation & de douleur. Je puis attester le Ciel que je ne pénétrai point ce qui pouvoit l'agiter. Après lui avoir fait donner les secours qui convenoient à sa situation, je renouvellai mes instances pour apprendre la cause de ses chagrins. Elle se fit presser longtems. Mais cédant enfin à ma priére, elle me dit qu'après les marques d'attachement qu'elle avoit reçu de moi, elle s'étoit flattée que je n'apprendrois point tranquillement qu'un autre formât des prétentions sur son cœur. J'ignore quel tour j'aurois donné à ma réponse, lorsque le Maréchal de

Schomberg entra ſans s'être fait annoncer. Il avoit appris des domeſtiques l'incommodité ſubite de Madame de Gien, & voulant lui marquer ſon zèle il entra ſans ménagement.

Ce contre-tems ne put manquer d'abord de changer notre converſation; mais le Maréchal ne ſe modérant point aſſez dans les témoignages qu'il donna de l'intérêt qu'il prenoit à une ſanté ſi chére, il fit naître à Madame de Gien l'occaſion qu'elle deſiroit peut-être de lui faire connoître devant moi ſes ſentimens. Après l'avoir remercié de ſes bontés & de ſes ſoins, elle lui déclara que dans la ſituation où elle étoit, étrangére en Angleterre, & dans l'embarras de pluſieurs affaires importantes dont elle ne prévoyoit pas ſi-tôt la fin, elle ſe trouvoit ſans goût pour les amuſemens du plaiſir, & ſur-tout pour les tendreſſes de l'amour. Il parut frappé de ce diſcours, & m'adreſſant le ſien d'un air piqué. Voilà une fidélité, me dit-il, qui doit vous flatter beaucoup, & je ne doute point que votre cœur n'y ſoit ſenſible. Il le ſeroit infiniment, répondis-je auſſi-tôt, ſi j'avois le bonheur d'en être l'objet; mais l'attachement dont je fais gloire pour Madame, ne me donne point des prétentions de cette nature, & je ne lui connois point d'autres motifs pour négliger l'amour & le plaiſir que ceux qu'elle vient de nous expliquer. Il me regarda quelque tems avec une contenan-

nance incertaine; & quelles que fussent ses réflexions, il fit changer adroitement le sujet de notre entretien.

Après l'avoir fait durer assez longtems sur des sujets fort légers, il me proposa de sortir avec lui. Je ne fis pas difficulté de le suivre. Etes-vous sincére, me dit-il au prémier pas que nous fîmes hors de l'appartement, & prenez-vous si peu d'intérêt aux inclinations de Madame de Gien? Je lui protestai que je n'avois pour elle que de l'estime & de l'amitié. Il voulut savoir par quelle raison je me trouvois lié si étroitement avec elle. Je lui racontai naturellement tout ce que je pouvois lui apprendre sans indiscrétion, & je l'assurai que dans l'intime commerce que j'avois avec elle depuis que je l'avois connue à Dunkerque, il étoit entré dans nos discours & dans nos sentimens, plus de philosophie que de badinage & de galanterie. Ce ne fut qu'après avoir réfléchi longtems sur une déclaration si précise, que changeant tout d'un coup de sujet, il me demanda si dans mes réflexions je n'avois pas été choqué qu'après l'espérance qu'il m'avoit donnée de me faire obtenir un Régiment, il m'eût réduit à l'emploi de son Aide-de-camp. Je lui répondis avec autant de vérité que de politesse, que je n'avois considéré dans la faveur qu'il m'avoit faite, que l'honneur de son amitié & de sa protection. Je pense néanmoins, reprit-il, que nous nous sommes trop défiés de la bonté du Roi, & que le sujet qui vous a

retenu quelque tems en prison n'imprime point de tache à l'honneur; nos scrupules ont été poussés trop loin. Je vous aime, continua-t-il, & votre fortune sera promte si elle peut être mon ouvrage. Laissez-moi quelques jours pour y penser. Je n'opposai rien à ces nouvelles promesses; mais le souvenir de Milord Gallouay, & la scéne dont je venois d'être témoin, me firent pénétrer mieux que je n'avois fait dans les intentions de Mr. le Maréchal.

Je m'imaginai avec raison qu'autant qu'il avoit souhaité de me voir près de sa personne lorsqu'il avoit cru que c'étoit l'unique moyen de se procurer la vue de Madame de Gien, autant l'espérance de la voir avec plus de liberté pendant mon absence, lui faisoit desirer de m'éloigner d'elle & de lui. Cependant il m'étoit encore si indifférent à qui Madame de Gien voudroit donner son cœur, & dans ma trentiéme année qui étoit prête à finir, j'étois si peu exercé aux intrigues de l'amour, que je regardai la foiblesse du Maréchal comme une occasion dont je pouvois tirer quelque avantage. Un Régiment de Cavalerie étoit effectivement ce qui piquoit le plus mon ambition. Les motifs d'un Protecteur n'attachoient rien de honteux à ma fortune, & je n'étois chargé d'aucun devoir qui m'obligeât à régler la conduite de Madame de Gien.

Je me souvenois néanmoins du dernier discours qu'elle m'avoit tenu, & j'y trouvois moins de quoi flater ma vanité, qu'une

raison

raiſon de croire qu'elle étoit en effet peu ſenſible aux ſentimens du Maréchal. Mais il importoit peu pour ma fortune qu'elle fût capable d'aimer. Il me ſuffiſoit qu'on l'aimât. J'accordois ainſi ſa ſageſſe, & l'opinion que j'avois d'elle avec mes intérêts. Ces idées me ſatisfirent juſqu'à me donner de l'empreſſement pour lui en faire l'ouverture.

Elle me vit arriver avec un air de joie, dont elle parut attendre impatiemment l'explication. Je ne lui déguiſai rien. Mais à meſure que je lui repréſentois les eſpérances que je me formois ſur ſes charmes, & l'admiration que j'avois pour la foibleſſe du Maréchal, je voyois toutes les impreſſions qu'elle avoit reſſenties deux heures auparavant, prêtes à ſe renouveller ſur ſon viſage. Je me ſerois perſuadé à la fin que ce diſcours lui déplaiſoit, & j'aurois expliqué ſon trouble à mon avantage, ſi j'euſſe pu me rappeller une ſeule circonſtance dont j'euſſe pu prendre droit pour me flatter d'avoir touché ſon cœur. Mais rejettant cette penſée comme une vanité ridicule, je repris mon récit avec les mêmes détails & la même chaleur.

Madame de Gien m'interrompit enfin, mais d'un ton ſi triſte & mêlé même de quelques ſoupirs, qui me firent craindre de les voir bientôt accompagnés de ſes larmes, que je demeurai comme ſuſpendu pour l'écouter. Il faut, me dit-elle, que votre cœur ſoit inſenſible d'avoir réſiſté ſi longtems aux efforts que j'ai faits pour vous plaire. Quoi! vous n'avez pas compris que ſi le

mien étoit capable d'une foiblesse, ce ne seroit jamais que pour vous, & qu'il est par conséquent fort à l'épreuve des soins & des empressemens du Maréchal de Schomberg? Mais ne parlons point d'amour, ajouta-t-elle, ni pour nous, ni pour les autres. Vivons en repos, & priez le Maréchal qu'il m'y laisse. Je l'avois regardée attentivement pendant ce discours. La vue de ses charmes, le ton animé de sa voix, la chaleur de ses regards firent en un moment sur moi des impressions que je n'avois jamais ressenties; ou plutôt mille sentimens, qui devoient déja être dans mon cœur pour y éclater tout d'un coup si impétueusement, m'apprirent sur le champ à connoître l'amour. Par un effet du même transport, je me jettai aux genoux de Madame de Gien. Tout ce qu'il y a de passionné dans les expressions vint se réunir sur ma langue, comme les plus tendres mouvemens sembloient s'être réunis dans mon cœur. Elle m'écouta, & ses yeux m'apprenoient qu'elle y trouvoit de la douceur; mais lorsque j'avois lieu d'espérer que cette déclaration seroit reçue chérement, après l'aveu qu'elle m'avoit fait de ses dispositions, je fus glacé par sa réponse. Je ne vous ai rien reconnu jusqu'à présent, me dit-elle, qui ressemblât à l'amour; & j'y étois trop intéressée pour m'y tromper. Quelle opinion puis-je donc prendre d'une tendresse qui n'a pas plus de raisons de naître aujourd'hui que les jours précédens? Ou si je ne la dois qu'à la foiblesse que j'ai eue de
vous

vous faire connoître la mienne, mon cœur en peut-il être flatté? Elle se leva brusquement, & par une résolution encore plus singuliére, elle me protesta en me quitant qu'elle ne me verroit plus sans témoins.

Je lui connoissois l'esprit sage, & capable d'une réflexion sensée. Quelles avoient pu être ses vues, en m'apprenant ce qu'elle sentoit pour moi, si elle étoit résolue effectivement à rejetter ma tendresse? D'un autre côté, sa protestation avoit été si ferme que je ne pouvois douter qu'elle ne fût sincére. Dans la prémiére agitation où je demeurai après cette scène, je fus porté à reprimer ma passion naissante, & je reconnus même avec assez de sagesse qu'elle convenoit aussi peu à ma fortune qu'à mon repos. Mais soit qu'elle fût plus anciennement dans mon cœur, & qu'elle s'y fût déguisée sous le voile de l'amitié; soit qu'elle eût pris tout d'un coup assez d'ascendant pour résister à tous les efforts de ma raison, je ne me trouvai plus le pouvoir de la gouverner. Elle alla dès ces prémiers instans jusqu'à me faire passer seul plus de deux heures dans l'appartement où j'étois; & sans mettre plus d'ordre dans mes réflexions que dans mes sentimens, j'oubliai de me rappeller l'aveu que Madame de Gien m'avoit fait de sa tendresse, & de me livrer à tout ce que je trouvois déja de délicieux dans la mienne.

Quelque fermeté que je lui connusse, je ne doutai pas que mes soins & mes instances ne lui fissent retracter bientôt ses résolu-

tions. N'aiant pu obtenir de la voir avant que de sortir de chez elle, le desir de la solitude qui vient toujours à la suite de l'amour, me conduisit dans une promenade voisine de la ville, où mes rêveries ne furent interrompues que par le bruit d'un entretien fort animé, qui attira bientôt toute mon attention. C'étoient deux Officiers Anglois, qui s'épuisant en raisonnemens politiques sur les intérêts de leur Nation, traitoient la mienne avec un mépris que je ne pus supporter. Après les avoir écouté longtems, la colére l'emporta sur ma modération naturelle, & je leur demandai fiérement s'ils comptoient bien d'être entendus par un François. Leur réponse fut si outrageante, que les invitant brusquement à tirer l'épée, je les mis tous deux dans la nécessité d'employer toute leur adresse pour se défendre. Je ne daigne pas dire leur courage, puisqu'ils étoient capables de s'unir contre un seul. Je les blessai l'un & l'autre; mais le partage nécessaire de mon attention & de mes forces me fit recevoir un coup si profond, qu'étant tombé sans connoissance, j'ignore encore par les soins de qui je fus transporté chez un Chirurgien. On m'y pansa avec soin. Etant revenu à moi, j'avois déja nommé mon logement pour m'y faire conduire, lorsqu'une troupe d'Archers me saisissant au collet, sans considérer ma foiblesse, me parla de prison, & me fit prendre effectivement dans une voiture le chemin de Newgate, où j'avois déja été renfer-

mé.

mé. J'avois acquis quelque connoiſſance des formalités de la Juſtice Angloiſe, & je ſavois particuliérement que cette eſpéce inférieure de Miniſtres ne peut rien entreprendre de ſa propre autorité; deſorte qu'aiant marqué quelque étonnement de ce qu'on ne m'avoit pas conduit au Juge de Paix, j'appris que l'ordre de m'arrêter venoit de plus haut. Les deux Officiers à qui j'avois eu affaire, étant perſuadés qu'ils m'avoient ôté la vie, n'avoient cru pouvoir échapper à la rigueur des Loix contre l'Homicide, qu'en allant auſſi-tôt dépoſer les circonſtances de leur avanture. A-la-vérité, par la même baſſeſſe de ſentimens qui les avoit rendus braves dans un combat inégal, ils les avoient fort altérés. J'étois un ennemi de la Patrie, qui m'étois emporté contre le Gouvernement, & qui leur avois fait connoître par les diſcours qui m'étoient échappés, que j'étois venu en Angleterre dans des deſſeins pernicieux pour la Nation. Je les avois attaqués par le ſeul dépit de leur entendre ſoutenir avec chaleur la cauſe du nouveau Roi, & c'étoit la néceſſité de défendre leur vie contre un furieux, qui les avoit forcés de me tuer. Le Juge qui avoit reçu cette dépoſition, s'étoit hâté d'envoyer au lieu du combat, où ils l'avoient aſſuré qu'on me trouveroit encore étendu, & ſur les lumiéres que les Archers avoient reçues, ils avoient ſuivi mes traces juſqu'au lieu où ils m'avoient rencontré.

Ce qui me raſſura beaucoup, fut que mon

nom

nom n'étant point connu, ce n'étoit pas proprement ſur moi que tomboit la rigueur de la Cour, & je ne doutai point qu'en me nommant, je ne renverſaſſe tout d'un coup & les imputations de mes ennemis, & toutes les impreſſions qu'ils avoient fait prendre de mon caractére. Mais quoique ma jeuneſſe & ma force m'euſſent ſoutenu dans les prémiers momens de ma bleſſure, l'air de la priſon, la négligence avec laquelle je fus panſé, & le chagrin d'un ſi fâcheux contretems altérérent bientôt mon ſang, & firent croire dès le lendemain ma ſituation fort dangereuſe. J'avois prié qu'on me fît venir du moins un de mes gens, autant pour donner avis de mon malheur à Mr. le Maréchal de Schomberg & à Madame de Gien, que pour me rendre les ſervices dont je ne pouvois être privé ſans barbarie; mais les Géoliers différérent deux jours entiers l'exécution de cet ordre, & peut-être leur dureté pour un Etranger auroit-elle été juſqu'à l'oublier tout-à-fait, ſi je ne les euſſe fait aſſurer par un priſonnier qui entendoit notre Langue, que j'étois aimé particuliérement de quelques Seigneurs de la Cour.

Madame de Gien fut la prémiére qui accourut à ma priſon. Les marques de ſa compaſſion eurent bien plus de force pour adoucir ma bleſſure, que tous les remédes de l'Art. Elle oublia les loix ſévéres qu'elle s'étoit impoſées, & ne conſultant que ſa tendreſſe elle me rendit tous les ſoins que j'aurois reçu d'une ſœur, ou d'une épouſe.

La bonté du Maréchal l'amena aussi quelques momens après. Il n'avoit pas compris par quel nouvel accident je me trouvois aux prises avec la Justice. Mais quoique cette incertitude dût l'occuper en arrivant, il parut bien plus frappé de voir Madame de Gien, qu'il s'étoit bien gardé de faire avertir de mon sort. Il savoit qu'elle l'avoit ignoré pendant deux jours, & qu'elle en avoit marqué une vive inquiétude. Loin de lui communiquer l'avis qu'il venoit de recevoir, il avoit recommandé le secret à ses gens, & peut-être se flatoit-il de tirer de grands avantages de mon absence. Aussi tournà-t-il vers elle les prémiéres marques de son attention. Eh! Madame, lui dit-il, êtes-vous faite pour venir respirer l'air infecté d'une prison? Que Mr. de Montcal est heureux de recevoir un si précieux témoignage de votre affection! La réponse qu'elle lui fit fut si flateuse pour moi, qu'il ne fit pas difficulté de l'intérrompre. Et paroissant surpris de l'état où il me trouvoit, il se hâta de me demander l'explication de mon avanture. Je lui fis comprendre aisément que j'avois peu de reproches à me faire. Il se chargea de bonne grace de détromper la Cour, & mon affaire d'ailleurs devenant fort légére, personne n'aiant perdu la vie dans le combat, il me dit agréablement que je ne devois pas avoir d'inquiétude plus sérieuse que le soin de me rétablir. Cependant aiant offert la main à Madame de Gien pour la reconduire chez elle,

le, il ne put modérer ſes plaintes, ni les inſtances qu'il lui fit pour l'engager à lui découvrir le ſecret de ſon cœur. Ce fut cette importunité qui la piqua, juſqu'à lui faire prendre le parti de s'expliquer ouvertement. Si elle ne lui déclara point qu'elle m'aimoit, elle l'aſſura du moins qu'elle ne ſe ſentoit plus de goût pour perſonne, & que c'en étoit aſſez pour défendre ſon cœur contre tout autre amour. Le Maréchal m'a confeſſé cent fois que dans le dépit d'un aveu ſi cruel, il avoit eu beaucoup à combattre contre le ſentiment d'une baſſe jalouſie, qui le portoit à me laiſſer languir auſſi longtems qu'il pourroit dans ma priſon. Mais ſa grandeur d'ame le fit triompher à la fin d'un mouvement ſi indigne de lui. Il agit ſi puiſſamment dès le même jour, que la liberté me fut rendue le lendemain.

J'étois en effet ſi mal, que je n'eſpérois pas de vivre aſſez longtems pour en jouir. Cependant je fus tranſporté chez moi par les ſoins de Madame de Gien, dont la tendreſſe & les charmes ſe faiſoient ſentir à mon cœur juſques dans les bras de la mort. Elle continua à me rendre les mêmes ſoins dans mon appartement, & pendant quelques nuits, où le péril parut augmenter pour ma vie, elle ſe priva de dormir, avec un air d'intérêt qui m'auroit rendu la mort agréable, en la recevant à ſes yeux. Mon mal dura quinze jours avec cette violence. Et ce qui auroit été capable de l'augmenter, ſi la nouvelle en étoit venue juſqu'à moi, Mr.

le

le Maréchal pressé par les ordres du Roi, & par le bruit qui s'étoit répandu du départ de l'Armée Navale de France, partit pour l'Irlande, sans avoir eu le tems d'exécuter ses desseins pour ma fortune. Il ne quita pas néanmoins Madame de Gien, sans avoir mêlé aux témoignages de son amour quelques marques de souvenir qu'il emportoit de moi. Le moindre espoir qu'il lui laissa, fut de me conserver pour son Aide-de-camp, & de me faire payer jusqu'à ma guérison les appointemens de cet emploi. Dans les idées qui flatent toujours un Général, il ne comptoit pas que la campagne dût être longue ni difficile; & Madame de Gien qui se crut obligée en ma faveur de garder avec lui quelques ménagemens, lui promit qu'il la trouveroit en Angleterre à son retour.

J'appris le départ du Général & de tous les Officiers, dans un tems où le regret que j'eus de n'avoir pu les suivre, fut d'autant plus vif, que mes forces commençant à revenir, je me sentois une ardeur extrême de me distinguer par ma conduite & par mon courage dans une prémiére campagne. Cependant l'augure eût été peu favorable, si j'eusse jugé de mes succès militaires par ceux de l'amour. Cette Madame de Gien, dont les tendres attentions ne s'étoient pas relâchées un moment pendant ma maladie, & que je brulois d'assurer de ma reconnoissance autant que de mon amour, me fit déclarer dès la prémiére fois que je me présentai à sa porte, qu'elle n'avoit point oublié

blié le ferment qu'elle m'avoit fait, & que ſi ma maladie avoit été une juſte raiſon de le ſuſpendre, il reprenoit toute ſa force après mon rétabliſſement. En vain me plaignis-je amérement de ce caprice, je ne pus vaincre ſon obſtination. Elle ne refuſa pas néanmoins de me recevoir, lorſque j'y retournai avec quelques amis, qui étoient auſſi les ſiens, ou lorſque me faiſant annoncer chez elle, il arrivoit qu'elle s'y trouvoit en compagnie. Mais quoique je n'apperçuſſe alors ni froideur ni indifférence dans ſes maniéres, elle ne m'y laiſſoit plus voir non plus ce doux empreſſement qu'elle avoit eu pour ma ſanté; & l'amour même, qui rend un Amant ſi éclairé, ne me faiſoit pas faire d'autres remarques, que celles que j'avois pu faire avec les ſeules lumiéres de l'amitié.

Cependant elle ne recevoit point de Lettres de France qu'elle ne me les fît apporter auſſi-tôt, & me communiquant par écrit ſes réflexions, ou ſes embarras, elle me demandoit ma réponſe par la même voie. Ainſi j'étois toujours ſon ami, ſon conſeil, & ſa reſſource dans toutes ſes peines. Elle partageoit même l'inquiétude où j'étois pour ma fortune, & comme je m'étois aſſez ménagé juſqu'alors pour n'avoir eu beſoin du ſecours de perſonne, elle m'envoyoit ſouvent une ſomme conſidérable en or, que je lui faiſois remettre ſur le champ avec de vives expreſſions de ma reconnoiſſance. Enfin, étant informée que ma table étoit ſervie par un Traiteur, à qui je devois preſque tout

ce

ce que j'avois pris chez lui depuis mon arrivée, elle le fit paier secrettement. Elle en avoit usé de même à l'égard de mon Tailleur, & de quelques autres Ouvriers, qui n'avoient pas fait difficulté de me servir à crédit. Je n'appris ce détail qu'à mon départ pour l'Irlande, lorsque l'embarras de mes affaires me faisoit chercher quelque moyen de composer avec eux.

J'avois écrit au Maréchal de Schomberg aussi-tôt que ma santé m'avoit permis de penser à mon emploi, & recevant enfin ses ordres pour le joindre, j'étois sans autre chagrin que la nécessité de m'éloigner de Madame de Gien. Dans des circonstances si pressantes, je me crus moins obligé à cette scrupuleuse obéissance que j'avois eue pour ses volontés. Après lui avoir envoyé la Lettre du Maréchal, je me rendis chez elle, & m'étant introduit sans lui en avoir fait demander la permission, je ne m'apperçus par aucune endroit qu'elle fût offensée de ma hardiesse. Quel fut mon étonnement au contraire, après l'avoir entendue raisonner avec beaucoup de tranquillité sur les préparatifs de mon départ, de lui entendre ajouter qu'elle étoit bien-aise d'avoir cette occasion de voir Dublin, & que son dessein étoit de m'accompagner jusqu'à cette ville, où elle comptoit, me dit-elle, de vivre fort agréablement, tandis que j'irois essuyer les fatigues de la guerre. J'en croyois à peine mes oreilles. Mais cette courte satisfaction fut bientôt diminuée par l'explication de toutes ses vues. Elle avoit fait, reprit-elle, une inti-

intime liaison avec deux Dames de Dublin, qui n'attendoient qu'une occasion pour retourner dans leur patrie; & n'aiant pu douter que je ne fusse obligé tôt ou tard de joindre le Maréchal, elle les avoit engagées à m'attendre, sous la promesse de faire elle-même le voyage avec nous. C'étoit détruire toute l'espérance dont j'avois pu me flater, d'être le principal motif de sa résolution. Cependant j'osai croire encore qu'elle ne l'eût pas du moins formée, s'il eût fallu partir avec tout autre guide; & si les deux Dames étoient un obstacle qui devoit m'ôter le plaisir de la voir familiérement dans la route, j'étendois mes vues dans l'avenir, qui me promettoit plus de liberté à notre retour.

Je me dispensai encore d'accepter ses offres pour former mon équipage, parce que le Maréchal avoit eu soin de me faire toucher une somme considérable. Nous partîmes avec une satisfaction que Madame de Gien ne déguisoit pas plus que moi. Mais notre voyage ne fut pas heureux. La fiévre saisit Madame de Gien à Holyhead. Elle n'en étoit pas moins résolue à s'embarquer, par la seule raison que l'honneur m'appellant à l'Armée, & l'amitié que je lui portois, me dit-elle, pouvant me faire balancer sur mon devoir, elle ne vouloit pas m'exposer à un combat si difficile. Cependant je lui représentai si vivement que sa maladie ne pouvant être attribuée qu'à la fatigue de notre marche, un repos de quel-

quelques jours étoit capable de la rétablir, & qu'il n'apporteroit point d'ailleurs assez de retardement à mon arrivée pour m'exposer à des soupçons qui pussent blesser ma gloire, qu'elle consentit à s'arrêter pendant deux jours. Mais ce qui n'étoit d'abord qu'une fiévre légére, devint la nuit suivante une maladie dangereuse. Mon allarme augmenta par les circonstances. Nous étions à l'extrémité de l'Angleterre, dans un petit Port, où pour unique Médecin je ne trouvois qu'un Chirurgien fort ignorant. Quelle apparence d'abandonner Madame de Gien dans une si triste situation? J'aurois renoncé plutôt à toute apparence de fortune, & même à la vie. Mr. de Schomberg lui-même pouvoit-il condamner des soins si nécessaires pour une femme qu'il n'aimoit pas moins que moi? Enfin, quand mon devoir & la raison m'auroient fait une loi de partir, l'amour m'en laissoit-il la force? Chaque moment ne fit que me confirmer dans ces réflexions; car dès le troisiéme jour Madame de Gien se trouva si mal, que commençant à desespérer de sa vie, je ne mis plus en balance si je devois sacrifier la mienne pour la tirer de cette extrémité. Le Maréchal, la Guerre, l'Honneur, tout fut oublié. J'étois sans cesse près du lit de cette chére Malade, attentif à ses moindres mouvemens, & toujours prêt à voler au prémier signe de ses volontés. Elle observoit mes soins, & je pénétrois aisément qu'elle y étoit sensible. Mais

la force de son mal lui ôtant jusqu'au pouvoir de se servir de sa langue, elle n'avoit que ses yeux pour servir d'interprétes à sa reconnoissance. La rigueur avec laquelle elle m'avoit traité, ne me permettoit plus d'y appercevoir que de l'amitié : mais ce sentiment même avoit une douceur infinie pour moi, & j'éprouvois à tous momens que l'amour est une passion dont on ne connoit jamais les bornes.

Trois semaines se passérent dans des soins si empressés, que n'aiant pas trouvé un moment pour d'autres réflexions, j'ignorai tout ce qui se publioit depuis quinze jours en Angleterre. L'Armée Françoise avoit débarqué heureusement sur la côte de Limerick, & le détail des prémiéres rencontres étoit déja sanglant. Madame de Gien étoit enfin sortie d'un péril qui avoit duré près d'un mois. On ne m'apprit les nouvelles publiques que lorsqu'on me vit assez tranquille pour les écouter sans distraction; ou plutôt ne m'étant point écarté un moment de ce que j'aimois, on n'auroit pu m'y venir troubler sans indiscrétion. Je me réveillai de mon assoupissement, & je compris que sans des précautions extraordinaires, j'aurois peine à me justifier auprès de ceux qui m'avoient attendu. Je craignois moins Mr. le Maréchal, qu'une infinité d'Officiers jaloux de la confiance qu'il m'avoit accordée, & piqués de la chaleur avec laquelle j'avois soutenu l'intérêt de ma Nation. Il falloit chercher des prétextes. Quatre jours s'écoulé-

lérent encore, après lesquels je ne me trouvai pas plus avancé dans mes résolutions. Mais les forces de Madame de Gien commençant à se rétablir, elle fut la prémiére à me reprocher le long séjour que j'avois fait à Holyhead, & le péril où j'avois exposé ma réputation. Je le sentois trop vivement, & prenant enfin parti pour mon devoir, je me déterminai d'autant plus facilement à la quiter, que n'aiant plus rien à craindre de sa maladie, je mettois peu de différence entre la laisser à Holyhead ou à Dublin.

Le reste de mon voyage ne fut difficile que par l'inquiétude & le chagrin continuel dont je fus agité. Mon plan néanmoins étoit déja conçu. Ne doutant point que mes excuses ne fussent tout d'un coup approuvées du Maréchal, j'étois résolu de lui découvrir nettement ce qui m'avoit fait différer mon arrivée; & lorsque je me serois assuré de sa protection par cette confidence, je n'étois pas moins déterminé à paroître tête levée dans le camp, au risque d'employer mon épée aussi souvent que la hardiesse ou la grossiéreté de mes ennemis & de mes envieux me rendroit cette ressource nécessaire. J'allai droit au quartier du Maréchal. Il étoit occupé à faire ses dépêches. J'entrai malgré la résistance de ses gens, & par mon arrivée je lui causai autant de surprise que je l'avois prévu. Il avoit appris par diverses Lettres aussi-tôt que par la mienne, que j'étois parti

de Londres. Ceux qui m'avoient observé de si près ne l'avoient pas fait sans ses ordres, & leur principale commission regardant Madame de Gien, il n'avoit pu savoir d'eux que j'étois parti avec elle sans ressentir tous les mouvemens d'une vive jalousie. Qu'avoit-ce été d'être ensuite un mois presqu'entier sans entendre de mes nouvelles, & de douter par conséquent si je n'avois pas pris le parti de retourner en France avec elle, sinon m'outrager cruellement, puisque ne pouvant ignorer que j'avois reçu la somme qu'il m'avoit fait toucher, il étoit obligé de joindre le soupçon du vol à celui de la mauvaise foi & de l'ingratitude? Mais s'il me devoit quelque réparation pour cette injure, il ne balança point à me la faire, en me déclarant avant que j'eusse le tems d'ouvrir la bouche, que j'arrivois fort heureusement pour l'empêcher de me croire moins digne de son estime qu'il ne se l'étoit imaginé. Il me découvrit naturellement les réflexions dont il n'avoit pu se défendre, & se félicitant de me revoir, il ne doutoit pas, me dit-il, que je n'eusse un compte fidéle à lui rendre de mes avantures.

Quoiqu'il restât quelque chose d'aigre & de malin dans cette politesse, je me hâtai de lui apprendre non seulement la maladie de Madame de Gien, qui m'avoit obligé de m'arrêter à Holyhead pour la secourir, mais encore le dessein de son voyage, & la résolution où elle étoit de le continuer jusqu'à

Du-

Dublin. J'ajoutai, comme une chose indifférente, qu'après l'avoir sauvée du dernier danger, je l'avois laissée entre les mains de deux Dames Irlandoises, sans avoir pu pénétrer quel motif elle avoit eu pour les accompagner dans leur patrie. Cet air d'ingénuïté, soutenu d'ailleurs d'un sentiment qui n'étoit pas moins sincére, fit sur le Maréchal une impression à laquelle je ne me serois jamais attendu. Ne pouvant s'imaginer que je lui eusse appris si librement les vues de Madame de Gien, si ç'eût été l'amour qui me l'eût fait amener sur mes pas, il se laissa persuader par l'amour-propre, que c'étoit en sa faveur qu'elle s'étoit déterminée à ce voyage, & résistant à peine au transport de sa joie, il me demanda avec empressement le nom des Dames à qui elle s'étoit associée, & le lieu où elle comptoit de se loger à Dublin. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre l'un & l'autre. J'avois cette opinion de la maniére dont j'étois établi dans l'esprit de Madame de Gien, que je n'appréhendois plus la concurrence du Maréchal, & que j'étois charmé au contraire de le voir porté à se flater de sa fortune. Je m'en promis plus d'un avantage pour la mienne. Il me fit espérer en effet tout ce que je ne pouvois attendre de sa protection. Mais il ne me déguisa point les mauvais offices que plusieurs personnes m'avoient rendus. J'avois à combattre, me dit-il, mille préventions fâcheuses que la lenteur de mon arrivée avoit fait naître, & que

la malignité de mes ennemis avoit augmentées. On avoit dit ouvertement que mon délai n'étoit qu'une suite des mêmes sentimens qui m'avoient fait tirer l'épée pour soutenir les intérêts de la France; que je ne pouvois me déterminer à prendre les armes contre une Armée Françoise; que je cherchois à vivre aux dépens de l'Angleterre, mais sans la servir; & qu'avec toute l'idée que je m'efforçois de faire prendre de ma droiture & de ma générosité, il n'en étoit pas moins à craindre que je ne fusse peut-être un espion d'autant plus dangereux, que je m'étois insinué dans l'amitié des principaux Seigneurs de la Cour. Vous êtes prudent, ajouta le Maréchal; c'est à vous-même à chercher par quelles voies de si mauvaises impressions peuvent être effacées.

De quelques idées que je me fusse entretenu dans ma route, je ne me sentis point toute la fermeté dont j'avois tâché de me remplir contre des difficultés que j'avois si bien prévues. On approuvera la distinction que je mets entre fermeté & courage. Loin de sentir mon courage diminué, je brulois d'envie d'apprendre le nom de mes ennemis, & je dévouois déja le plus téméraire à ma vengeance. Mais effrayé des obstacles que je voyois à ma fortune, ils me parurent si insurmontables, que j'aurois embrassé toute autre genre de vie que celui de la Guerre, s'il s'en étoit présenté un qui m'eût mis à couvert de la nécessité. Quelles faveurs pouvois-je at-

attendre du Maréchal qui ne lui fussent aussi-tôt reprochées? & quelle apparence de vivre au milieu d'une troupe d'Officiers, dont la haine & l'envie ne verroit jamais tranquillement ma fortune & ma gloire? Cependant il m'étoit aussi impossible de vivre en Angleterre sans le secours de mes appointemens, que de retourner en France après avoir renoncé à ma Compagnie d'une maniére si éclatante. Mon retour auroit même demandé de nouvelles sollicitations à la Cour, & le succès en étoit incertain. D'ailleurs il auroit mis le comble au triomphe de mes ennemis, qui n'auroient pas manqué de se croire aussi-tôt justifiés de toutes leurs imputations. Je me livrai tristement à ces réflexions après avoir quité le Maréchal, & la résolution qui en fut le fruit est peut-être sans exemple dans un Officier. Je me déterminai à servir les Anglois & le Maréchal, puisque j'y étois forcé par la fortune, mais à ne jamais recevoir d'autre récompense de mes services que les appointemens nécessaires à mon entretien. En un mot, renonçant au desir comme à l'espérance de toutes sortes d'avancemens militaires, je me bornai aux simples fonctions de mon emploi, pour les exercer avec honneur; ou si je prévis que je pusse jamais être flatté de l'offre de quelque degré plus relevé, ce ne fut que pour avoir la satisfaction de le refuser.

Cependant comme il falloit me proposer quelque chose de plus noble, si j'ose m'exprimer ainsi, que le seul desir de gagner

ma vie aux dépens de mon sang & de mes peines, je rappellai toutes mes idées philosophiques, & je pensai à m'en faire un objet qui pût suppléer aux motifs ordinaires, dont la source est toujours dans quelqu'une de nos passions. J'avois de l'étude & des principes. Il me parut agréable & nouveau de prendre la profession militaire du côté qui pouvoit servir d'exercice à la Raison; c'est-à-dire, d'observer dans la conduite d'autrui, & dans les exemples qui s'offrent continuellement au milieu d'une Armée, ce que c'est que le courage, l'honneur, l'habileté & l'expérience militaire; & si la vérité s'accorde là-dessus avec les idées communes.

Ce projet convenoit si bien à mes dispositions, que m'y attachant avec autant de satisfaction que j'en aurois ressenti deux jours plutôt à me voir à la tête d'un Régiment, je me fis d'avance un plan où la gloire & la fortune étoient oubliées. L'amour seul en devoit remplir les intervalles, ou plutôt dominant toujours au fond de mon cœur, c'étoit peut-être de lui beaucoup plus que de ma raison ou de mon chagrin que je tirois la force de m'assujettir à ces nouvelles idées; car j'y faisois entrer tout ce qu'il ne manque point d'entraîner à sa suite, la solitude, l'éloignement des plaisirs, la méditation, & la douceur de mettre toutes mes observations par écrit. Mes fonctions militaires, telles que Mr. le Maréchal me les avoit expliquées,

se

se réduisoient à quelques occupations peu gênantes; celle de porter ses ordres, qui étoit même partagée par trois autres Officiers qu'il avoit choisis comme moi pour ses Aides-de-camp ; & celle de l'accompagner lorsqu'il montoit à cheval. La nécessité même d'être toujours à portée de recevoir ses ordres, m'obligeoit à ne pas quiter le logement qui m'avoit été marqué à peu de distance du sien, & rien n'étoit si favorable à mes projets de méditation & de solitude.

Si je devois m'attendre à quelque chose qui fût capable de les interrompre, c'étoient les démêlés que je croyois inévitables avec les ennemis de mon honneur. Mais ceux qui m'avoient si peu épargné dans mon absence, me traitérent avec plus de ménagement lorsqu'ils eurent appris mon arrivée. Je ne vis de tous côtés qu'empressement à me servir, & que zèle même à me prévenir par des témoignages d'amitié. Et ce qui m'étonna beaucoup, je trouvai autant d'amis que de spectateurs dans une avanture qui fut la plus dangereuse de ma vie.

Deux jours après mon arrivée, un ordre de Mr. le Maréchal m'avoit obligé de passer la nuit à quatre milles du camp, pour y joindre deux Officiers qu'il avoit chargés d'une commission particuliére. & qui devoient m'en rendre compte, pour recevoir de moi de nouvelles instructions. Je les attendois à l'auberge. Dans l'intervalle arrive un Irlandois, qui me parut fort agité, & qui détourna le visage lorsqu'il m'ap-

perçut. J'avois avec moi quatre gardes du Maréchal. Dans un tems où la guerre étoit ouverte de tous côtés, je me crus obligé à quelques précautions. Je fis arrêter cet Etranger. N'étant point en état de se défendre, il se rendit au prémier ordre de mes gardes. Mais je découvris aisément qu'il n'y avoit que le nombre qui l'eût forcé à cette soumission, & que de quelques mouvemens qu'il fût possédé, il regardoit comme un nouveau malheur de perdre la liberté. On me l'amena. Sa physionomie me parut extraordinaire. Après diverses questions auxquelles il ne satisfit que par des réponses vagues, & capables d'augmenter mes défiances, il me demanda la permission de m'entretenir un moment à l'écart. J'y consentis. Il me parla Anglois, & quoique je le parlasse fort mal, j'avois cependant acquis l'habitude de l'entendre.

Il me demanda si je le connoissois. Non, lui dis-je. Eh! pourquoi, reprit-il, vous obstinez-vous donc, autant que la fortune, à persécuter un malheureux qui ne vous a jamais offensé? Que ne me permettez-vous de fuir? Je n'en veux ni à l'Etat, ni à la Religion. Je ne prens aucun intérêt à la Guerre. Laissez-moi suivre ma misérable destinée, & ne vous opposez point à mon passage. Je fus d'autant plus touché de sa priére, que le ton de sa voix, & les mouvemens qui accompagnoient son discours, me faisoient une impression qui ne s'accordoit point avec celle de sa figure. Cependant sa réponse mê-

même ne me permettant point de douter qu'il n'y eût quelque chose de bien étrange dans son avanture, je lui dis naturellement que s'il pouvoit prendre assez de confiance en moi pour m'apprendre ses infortunes, je me croirois aussi dégagé de la nécessité de le retenir, qu'obligé à lui rendre tous les services de la générosité & de l'honneur.

Il me regarda d'un air étonné. Enfin, voyant que j'attendois impatiemment sa réponse, vous allez frémir, me dit-il; mais vous méritez ma confiance, & je vois que vous mettrez de la distinction entre les crimes de la fortune & les miens. J'ai tué mon Pére, & mon épée est encore trempée de son sang. Toutes les furies me déchirent. Et le Ciel néanmoins, ajouta-t-il avec un profond soupir, qui connoit le fond de mon cœur, & le secret de mes intentions, ne doit pas me punir d'un crime qui n'a pas été volontaire. Cependant l'horreur que j'ai conçue pour moi-même, me fait abandonner ma fortune & ma patrie. Je vous demande la liberté d'aller cacher mon desespoir dans le prémier abîme qui s'offrira sur ma route; & si vous me la refusez, je me perce à ce moment le cœur de ce poignard. Il en tira un qui étoit suspendu à sa ceinture, quoiqu'il fût caché sous son habit. Je me serois ôté la vie, reprit-il, dès le prémier moment que vous m'avez fait arrêter, si je vous avois pu soupçonner de me connoître. Mais l'espérance de vous toucher par

la compassion, m'a fait différer le sacrifice, & je me suis cru le maître de mon sort, aussi longtems que je pourrois disposer de ce remède.

Il continuoit de me montrer son poignard, & je lisois dans ses yeux qu'en me demandant la liberté, il comptoit que d'un seul coup il pouvoit se l'assurer malgré moi. Mais lorsque ma réponse l'eût persuadé qu'il n'avoit plus de violence à redouter, il changea de langage. Aiant remis son poignard, il me protesta qu'il n'auroit pas eu pour un Irlandois la confiance qu'il vouloit avoir pour moi. Et tirant de son visage une espèce de peau qui le couvroit, il me fit voir au-lieu d'une figure difforme, la plus aimable physionomie que la Nature ait jamais formée. L'agitation de sa course, & celle de nos explications n'avoient fait qu'y répandre de nouveaux charmes; je demeurai comme interdit à le regarder. Ce n'est pas, me dit-il, pour vous toucher par mes pleurs, ou par la connoissance de mon sexe, que je me fais voir à découvert: c'est pour vous marquer uniquement que je ne mets point de bornes à ma confiance, & que le risque de me faire connoître à vous m'épouvante bien moins que les périls qui me restent à courir pour gagner la mer.

Il m'étoit si aisé de reconnoître une fille dans ses traits, malgré l'idée que je m'en étois formée sur la vue de son masque, & sur l'aveu qu'elle m'avoit fait de son parricide, que lui rendant aussi-tôt ce que je

croyois

croyois devoir à son sexe, j'achevai de la persuader qu'elle ne devoit attendre de moi que du zèle & des services. Elle m'apprit alors son nom, & le malheur qu'elle avoit eu dans un transport d'amour & de fureur de tuer son Pére, après lui avoir vu tuer son Amant. Elle étoit dans une maison de campagne, où son Pére la retenoit, pour la guérir d'une inclination contraire à sa fortune. N'aiant pu se soumettre à ses ordres, elle avoit été surprise dans un rendez-vous nocturne; & le Galant, qui avoit été menacé cent fois d'une rigoureuse vengeance, avoit manqué de précaution jusqu'à négliger d'être assez armé pour se défendre. Il avoit été massacré de sang froid, de la main même du Pére, qui étoit un vieux Seigneur du Parlement, accoutumé aux exécutions sanglantes pendant le cours des Guerres Civiles. Mais lorsqu'aiant fait retirer ses domestiques, il s'étoit cru en droit d'insulter encore à la douleur de sa fille, elle avoit été saisie d'un mouvement de fureur, qui lui avoit fait prendre le poignard dont il s'étoit servi, & de plusieurs coups redoublés elle lui avoit arraché la vie. Son transport n'aiant pu durer longtems dans cet excès, elle avoit bientôt senti les remords de son crime. Les regrets mêmes de l'amour n'avoient pu étouffer la voix de la nature. Dans le trouble de sa raison, elle n'avoit pensé qu'à fuir, par le seul mouvement qui porte à se dérober au châtiment; elle s'é-

toit déguisée sous un habit d'homme, elle avoit défiguré son visage, & sans avoir formé de projet bien éclairci, elle avoit pris le chemin de la mer sur le cheval même de son Amant, qu'elle savoit à quelque distance de sa maison. L'obscurité lui avoit été favorable; car dans l'horreur dont elle avoit l'imagination remplie, ses moindres mouvemens auroient fait connoître le desordre de son ame. Elle avoit marché presqu'au hazard, jusqu'à ce qu'en traversant le village où j'étois, la vue d'une maison ouverte lui avoit fait naître le desir d'y entrer, autant par l'effet d'un trouble qui ne lui permettoit point d'examiner ce qui convenoit à sa sureté, que pour s'assurer du lieu où elle étoit, & du chemin qui conduisoit à la mer. En effet ses agitations ne faisant qu'augmenter, après même que je l'eus assurée de mon secours & de ma compassion, elle ajouta mille choses qui me firent douter si sa raison n'étoit pas déja altérée.

Cependant je n'épargnai rien pour calmer son esprit; & la confirmant dans le dessein où elle étoit de s'éloigner de l'Irlande, je lui promis de lui en faciliter les moyens, si elle continuoit de prendre quelque confiance à mes soins. A peine eus-je exécuté les ordres de Mr. le Maréchal, que lui proposant de se rendre chez moi avant la fin de la nuit, je ne lui demandai que la modération qui étoit nécessaire pour ne faire naître aucun soupçon à mes gardes. Mon dessein étoit de la tenir cachée chez moi

pen-

pendant le jour, & de profiter de la nuit suivante pour la conduire moi-même à Banarten, d'où elle pouvoit se rendre sans obstacles à l'Armée Françoise. Je lui fis goûter ce projet. Avec une figure telle que la sienne, je ne doutois pas qu'elle ne trouvât autant de Protecteurs que d'Officiers François. Nous arrivâmes au quartier du Maréchal avant le jour. Mais en passant le long des tentes, je fus reconnu par un de nos Aides-de-camp, qui avoit fait la débauche pendant toute la nuit avec plusieurs de ses amis, & qui me força de m'arrêter pour avaler une rasade avec eux. Ma compagne étoit tranquille, ou ne m'avoit interrompu dans notre marche que par quelques sanglots, que je lui recommandois continuellement d'étouffer. Elle avoit négligé de remettre son masque, & je ne me défiois point que cette précaution pût devenir nécessaire. Cependant au moment que je recevois le verre de la main de mon ami, un des Officiers qui étoient demeurés à table dans la tente, & qui pouvoit nous découvrir à la faveur d'un grand nombre de flambeaux, distingua les traits de la jeune Irlandoise, & se leva aussi-tôt pour vérifier ses prémiers soupçons. Un moment d'observation les confirma. Il sortit impétueusement, & saisissant ma compagne: Je ne me trompe pas, s'écria-t-il. O Dieu que vois-je ! & dois-je en croire mes yeux? Ces exclamations que j'entendis, & la consternation où je vis l'Irlandoise, ne me permirent pas de

douter qu'elle ne fût reconnue. Sa sûreté ne pouvoit m'être indifférente, après l'engagement où je m'étois mis de la secourir. Je mis pié à terre, & m'approchant brusquement de l'Officier, je lui conseillai de ne pas faire d'insulte à un jeune homme que je menois sous la garde de Mr. le Maréchal. Un jeune homme, me répondit-il! Ah! Je sai ce que j'en dois croire, & la menassiez-vous au Roi, je perdrai la vie pour m'y opposer! Ses amis qui étoient en grand nombre, étant sortis aussi-tôt: A moi, leur dit-il, en tirant l'épée! & si vous avez de l'honneur, ne souffrez point qu'on m'enléve ma sœur, pour en faire apparemment la Maîtresse du Maréchal. Malgré la chaleur que je me sentois déja, je compris qu'en effet l'arrivée d'une fille pendant la nuit sous ma conduite, & sous celle de quatre gardes, avoit assez l'air d'un enlévement, & je ne voyois presque rien à répondre aux instances d'un frére qui me demandoit sa sœur. Cependant ne pénétrant pas moins que le danger n'en étoit que plus grand pour elle, je résolus d'user du droit que ma fonction me donnoit, surtout à la tête de quatre gardes du Maréchal, pour soutenir les ordres que j'avois feints, & pour la mettre dans la liberté de ne voir son frére qu'autant qu'elle le jugeroit à propos. Et quand je n'aurois pas du cette fermeté à mon honneur, & à la compassion naturelle, je m'y serois cru obligé pour le service de Mr. le Maréchal, dont il me paroissoit bien étrange que l'autorité fût

si mal respectée au milieu de son Armée. Je ne répondis donc à ce téméraire Officier, qu'en mettant, comme lui, l'épée à la main. Mes gardes eussent fini la querelle à coups de pistolet, si je ne leur eusse donné ordre de demeurer tranquilles; & mon collégue ne balançant point à se déclarer pour moi, retint ceux qui auroient rendu la mêlée plus sanglante, s'ils eussent suivi le prémier mouvement qui les portoit à prendre parti pour un Officier de leur Nation contre un François. Ainsi le combat demeurant égal, toute la violence de mon adversaire n'empêcha point que je ne le desarmasse après l'avoir blessé fort dangereusement. On s'attendoit que j'allois la faire arrêter par mes gardes; mais au risque d'en recevoir un reproche du Maréchal, je résolus de me faire honneur de ma générosité. Je recommandai sa vie à ceux qui s'empressoient à le secourir; & leur promettant même de cacher cette avanture à Mr. le Maréchal, je repris tranquillement le chemin du quartier-général.

La jeune Irlandoise étoit si tremblante, que sa frayeur fit quelque diversion à ses autres sentimens. Elle me parla de ce frére, qui étoit Capitaine de Dragons, comme d'un ennemi si terrible, qu'outre la mort de son Pére qui étoit pour lui une nouvelle raison de la détester, il l'avoit menacée vingt fois de la tuer de sa main si elle continuoit à recevoir son Amant. Il étoit impossible qu'il fût déja informé du crime dont elle s'étoit rendue coupable. Que feroit-ce donc

lors-

lorſque venant à l'apprendre il auroit une action ſi horrible à venger? Je ne la conſolai que par une nouvelle promeſſe de faciliter ſon évaſion la nuit ſuivante, & je la conduiſis chez moi avant que de me rendre chez Mr. le Maréchal.

Les quatre gardes qui m'avoient accompagné étoient heureuſement à demi François, & diſpoſés par conſéquent à me ſervir avec plus de complaiſance que je n'en aurois eſpéré de quatre Anglois. Ils étoient de l'Iſle de Guerneſey, & cette raiſon qui me les avoit fait demander au Maréchal, étoit celle auſſi qui l'avoit porté à me les accorder. J'obtins aiſément d'eux qu'ils tiendroient caché ce qu'ils avoient pu découvrir par les diſcours de la jeune Irlandoiſe ou par les miens; & comptant de faire paſſer encore plus facilement les plaintes de ſon frére pour de fauſſes imaginations, je ne fis pas difficulté de la laiſſer chez moi ſous l'habit qu'elle portoit, & de la donner à mes domeſtiques pour un jeune Irlandois qui m'étoit fort recommandé par ſa famille. Ce ſoin m'aiant occupé juſqu'au jour, je trouvai Mr. le Maréchal déja informé de mon avanture. Mais quoiqu'il ne l'eût appriſe que de la bouche des Anglois, ils avoient été ſi touchés de la nobleſſe de mon procédé, qu'aiant accompagné leur récit de toutes ſortes d'éloges, ils avoient diſpoſé le Général à me recevoir avec un redoublement d'amitié & de faveurs. Il me dit obligeamment qu'il ne pouvoit me reprocher d'avoir un peu négligé ſes droits, lorſ-

lorſque j'avois ſi bien aſſuré ceux de mon honneur. Cependant il me cauſa plus d'embarras que je ne m'y étois attendu, en me demandant ce qu'étoit devenue la ſœur de l'Officier, & par quel hazard j'avois fait cette rencontre. Je ne pus me défendre qu'en lui répondant d'une maniére fort vague; & me hâtant d'ajouter que les bruits qui me paroiſſoient déja répandus étoient fort éloignés de la vérité, je lui fis comprendre par cette réſerve, que je déguiſois quelques circonſtances ſur leſquelles il ne devoit pas me preſſer en public.

M'étant bientôt trouvé ſeul avec lui, il me parut ſi difficile de lui cacher le fond de mon avanture ſans une infinité de détours & d'altérations qui auroient couté trop à ma bonne foi naturelle, qu'après quelques précautions pour mettre ſes intérêts de la jeune Irlandoiſe à couvert, je lui découvris tout ce qui venoit de m'arriver en exécutant ſes ordres. Il frémit du parricide, dont je lui racontai vivement toutes les circonſtances. Que prétendez-vous faire de ce monſtre, me dit-il en parlant de l'Irlandoiſe? & comment avez-vous eſpéré qu'elle pût trouver un azile ſous mon autorité? Un monſtre! répondis-je. Et lui faiſant la deſcription de ſes charmes, je lui cauſai autant de ſurpriſe par le portrait d'une fille ſi extraordinaire, qu'il avoit reſſenti d'horreur au récit de ſon crime. Il ne marqua néanmoins aucune envie de la voir; & me laiſſant la liberté de ſuivre mes prémié-

res

res vues, il me promit de les favoriser du moins par son silence. En les quitant, j'appris de ceux qui lui avoient déja rapporté mon avanture, que la blessure du Capitaine n'étoit pas mortelle, & ne pouvant douter que le prémier usage qu'il feroit de ses forces seroit pour suivre les traces de sa sœur, ou pour la demander au Général, je retournai chez moi bien résolu à ne pas attendre la nuit pour lui rendre le service auquel je m'étois engagé.

Elle m'attendoit avec une mortelle impatience. Mais au-lieu de l'air de trouble & d'égarement que j'avois vu jusqu'alors dans ses yeux, je ne trouvai qu'une profonde tristesse répandue sur son visage. Quelques momens de réflexion avoient changé toutes ses craintes en douleur. Son cœur se soulageoit par un ruisseau de larmes. Que je suis coupable, me répéta-t-elle vingt fois! Dans quel lieu du monde irai-je cacher mes crimes & ma honte? Elle avoit considéré la suite d'infortunes où la résolution de quiter l'Irlande alloit l'exposer; & quoiqu'elle les regardât comme un châtiment dont elle se reconnoissoit digne, elle frémissoit à l'entrée d'une carriére si effrayante. Que vos femmes sont heureuses en France, me dit-elle! vous avez des Couvens, des Solitudes, où le desespoir trouve toujours un azile. Voilà le partage qui conviendroit perpétuellement à ma situation. Cette idée m'en fit naître une dont je ne crus pas l'exécution difficile. J'avois un valet fort attaché à mon service, qui

m'a-

m'avoit suivi de France, & pour qui j'avois toute la confiance qu'on a pour un ami. Je conçus qu'en le donnant pour guide à l'Irlandoise, elle pourroit non seulement joindre l'Armée de France, mais n'y avoir même besoin du secours de personne, & prendre seulement un passeport du Général pour s'embarquer à la prémiére occasion. Dans quelque ville de France qu'elle pût arriver, il ne falloit point alors d'autre recommandation que la qualité d'Irlandoise pour se faire ouvrir l'entrée d'un Couvent, & j'étois en état de donner à mon valet dequoi payer d'avance quelques quartiers de sa pension. L'avenir pouvoit amener d'autres ouvertures, dont il n'étoit pas question de s'occuper; & je ne prévoyois point d'ailleurs que je pusse jamais être assez mal avec la fortune, pour me trouver dans l'impuissance de lui fournir un honnête entretien. Elle me remercia de cette offre comme de la plus haute faveur qu'elle pût attendre de ma générosité, & les mesures furent prises pour la faire sortir à l'entrée de la nuit.

Cependant n'aiant pu me dispenser de passer le reste du jour avec elle, je remarquai de plus en plus tous ses charmes; & dans l'attendrissement de cœur qui avoit succédé à ses violentes agitations, je ne cessois point d'admirer l'étrange changement que la fureur avoit du causer dans un caractére si doux, pour le rendre capable de l'excès où il s'étoit emporté. Ce n'étoit pas l'amour qui m'y faisoit prendre un inté-

rêt si tendre; & rappellant même plus d'une fois l'idée de Madame de Gien, je sentois constamment que mon cœur ne mettoit rien en balance avec cette maîtresse absolue de mes affections. Mais je me trouvois aussi pour l'Irlandoise quelque chose de plus vif que mes prémiers sentimens de compassion; & si l'amour étoit capable de précaution pour l'avenir, il me sembloit que j'aurois mis volontiers un bien si précieux en réserve, pour les cas où quelque nécessité indispensable m'auroit forcé de renoncer à mon unique passion. Si je ne lui fis rien connoître de ce sentiment, mes maniéres & mes assurances de service lui déclarérent assez que je ne me portois pas à l'obliger par des motifs ordinaires. Elle partit avec mille témoignages de reconnoissance. Je la suivis à quelque distance, pour lui servir comme d'escorte jusqu'à Bernarten, d'où j'étois sûr qu'elle pouvoit gagner sans péril les quartiers de France.

Mr. le Maréchal, à qui j'avois communiqué mon plan, attendoit mon retour avec d'autant plus d'impatience, que le jour ne s'étoit point passé sans que le frére de cette malheureuse fille lui eût fait porter ses plaintes. Retenu par sa blessure il s'étoit remis de ses intérêts au Major de son Régiment, qui avoit déja fait retentir fort hautement ses plaintes. Après lui avoir promis de se faire expliquer par moi-même une avanture qu'il affectoit de trouver fort obscure, Mr. de Schomberg avoit attendu, pour me faire aver-

avertir de me rendre chez lui, à l'heure à peu près où je lui avois dit que je comptois de partir avec l'Irlandoise, assez sûr qu'il ne resteroit aucun danger pour elle après mon retour, & que je ne manquerois pas de prétextes pour excuser mon absence. Divers messagers qu'il avoit envoyés successivement lorsqu'il s'étoit cru certain par le rapport du prémier, qu'il ne risquoit rien à me faire renouveller ses ordres, aidérent encore à l'artifice. Je n'eus rien de si pressé à mon arrivée que de paroître devant lui. Il me demanda, de l'air d'autorité qui lui étoit naturel, l'explication d'un fait sur lequel, me dit-il, il se souvenoit que je m'étois fort caché la veille, & qu'il se faisoit un reproche de n'avoir pas mieux approfondi. J'étois accusé d'un enlévement, & ceux qui me chargeoient de ce crime prétendoient que la jeune personne que je retenois dans quelque endroit du camp, étoit la sœur d'un Officier de considération.

Il m'étoit trop aisé d'entrer dans le sens de cette interrogation pour être embarrassé de ma réponse. Je protestai à Mr. le Maréchal qu'il étoit également faux que je me fusse rendu coupable d'un enlévement, & que je retinsse la sœur de quelqu'un dans le camp. J'étois sans connoissances en Irlande, & le peu de séjour que j'y avois fait n'aiant été qu'à être à son service & continuellement près de sa personne, je ne pouvois être soupçonné, ajoutai-je, d'y avoir

voir formé des intrigues d'amour, & bien moins de les avoir terminées si rapidement. Cette maniére de me défendre étoit si spécieuse, que toute l'Assemblée y paroissant applaudir, Mr. de Scomberg ne balança point à déclarer que l'accusation du Major étoit en effet sans vraisemblance. J'ajoutai, pour prévenir les inductions qu'on auroit pu tirer de mon combat, qu'à-la-vérité j'avois fait arrêter la nuit précédente un jeune homme que j'avois rencontré à quelque distance du camp, & qu'à mon arrivée j'en avois rendu compte à Mr. le Maréchal; mais que n'aiant trouvé aucun reproche à faire à ce prisonnier, je lui avois rendu la liberté.

La nouvelle qu'on apporta dans ce moment à Mr. le Maréchal que les François avoient investi Limerick, & qu'aiant rompu tous les ponts sur la riviére de Berke, ils s'étoient mis à couvert contre le dessein que nous avions de les attaquer, l'engagea nécessairement dans d'autres soins. Il me chargea de ses ordres pour un Corps de Cavalerie qu'il avoit fait avancer pour couper à l'Ennemi le passage du Pont de Restalif, & pour empêcher la jonction de quelques Compagnies Irlandoises qui s'étoient formées pour le service du Roi Jaques. Je montai à cheval sur le champ, à la tête des quatre gardes que Mr. le Maréclal avoit comme attachés à ma suite. Je n'eus pas fait deux milles que j'apperçus mon valet, c'est-à-dire, le guide que j'avois donné à la jeune

Ir-

Irlandoise, revenant seul vers le camp, & s'empressant d'accourir à moi. Lorsqu'il m'eut découvert, il me pria de l'écouter à l'écart. Nous n'avons pas prévu, me dit-il, qu'on avoit ruïné tous les ponts cette nuit. J'ai tenté toutes sortes de voies pour nous ouvrir un passage. Mademoiselle Fidert, plus embarrassée que jamais, s'est retirée à la pointe du jour dans la maison d'un Paysan, d'où elle a voulu que je retournasse vers vous pour recevoir vos conseils.

En vain m'agitai-je pour en trouver un qui convînt à des circonstances si pressantes. Je ne pouvois leur proposer de chercher un bateau, pour passer à tout risque. Outre celui d'être arrêtés par les Bateliers mêmes, qui ne manqueroient pas de les prendre pour deux déserteurs, le Corps de Cavalerie que je cherchois étoit vraisemblablement à battre la campagne le long de la rivière; & de quelque côté qu'ils pussent tourner dans une province où tout le monde étoit en armes, ils se précipitoient ouvertement dans les mêmes dangers. Il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir gagner un Port soumis à l'Angleterre; parce qu'outre la certitude d'y être observés rigoureusement, il n'y avoit point d'espérance d'y trouver un vaisseau qui fût prêt à faire voile dans l'Etat ennemi. Enfin la seule pensée qui me vint pour sauver Mademoiselle Fidert, mais une pensée qui n'étoit pas elle-même sans difficulté & sans péril, fut de lui faire prendre un chemin tout opposé

à

à celui qui devoit la conduire hors de l'Irlande. En suppoſant qu'on la cherchât, ce n'étoit pàs vers Dublin qu'on s'imagineroit qu'elle eût choiſi ſa route. Madame de Gien, qui étoit dans cette ville, pouvoit la recevoir & la tenir cachée. Je m'arrêtai à cet expédient, comme au ſeul qui lui restât dans une ſituation deſeſpérée; & recommandant à mon valet toutes les précautions dont il étoit capable, je lui conſeillai d'attendre l'obſcurité de la nuit pour partir. La confiance que j'avois à mes gardes n'alloit point encoré juſqu'à les mettre dans un ſecret de cette importance, ſans quoi je n'aurois pas balancé à charger l'un d'entr'eux d'accompagner Mademoiſelle Fidert juſqu'à Dublin.

Ma commiſſion m'aiant occupé pendant la plus grande partie du jour, je trouvai à mon retour de nouveaux ſujets d'allarmes pour cette malheureuſe fille. La nouvelle du coup tragique dont elle s'étoit rendue coupable, étoit enfin arrivée au camp, & ſon frére l'avoit reçue le prémier. Dans la fureur à laquelle il s'étoit abandonné, il avoit oublié le péril de ſa bleſſure; & s'étant allé jetter aux piés du Maréchal, il l'avoit conjuré de donner des ordres pour faire arrêter ſa ſœur, qu'il croyoit encore dans le camp. Il les avoit obtenus ſans peine, & ma tente n'avoit point été exemtée de cette recherche. Ce frére furieux s'y étoit transporté lui-même, dans le deſſein ſans doute de venger ſon Pére de ſa propre main;

main ; car aiant déja conçu que je pouvois avoir été trompé par le déguisement de sa sœur, ce n'étoit plus contre moi qu'il tournoit son ressentiment ; & m'étant venu voir dès qu'il eut appris mon arrivée, il me témoigna que son espérance étoit qu'en apprenant à qui j'avois accordé ma protection, je me joindrois à lui pour lui faire découvrir un monstre, dont tout le monde avoit le même intérêt à souhaiter la même punition. Sans confesser que j'eusse connu sa sœur & le crime dont elle s'étoit noircie, je lui protestai que j'ignorois où elle s'étoit réfugiée. Mais après lui avoir marqué une juste horreur pour le parricide dont il l'accusoit, j'emploiai adroitement tous mes efforts à lui persuader que son honneur l'obligeoit d'en laisser la poursuite à la Justice, & que ce seroit jetter trop d'horreur dans sa famille, que d'y faire voir encore un frére qui conduisît lui-même sa sœur à l'échaffaut. Ce soin que je parois-sois prendre d'arrêter l'ardeur de sa vengeance, lui auroit fait soupçonner que je prenois parti pour sa sœur, & que je n'étois pas aussi mal informé de sa retraite que je l'en assurois, si je n'eusse renouvellé aussi-tôt ma déclaration, avec toute la force que je pouvois tirer de la vérité. Elle est partie, lui répétai-je nettement, j'ignore où elle s'est retirée ; & comme elle n'a du penser qu'à se mettre à couvert par la fuite, elle aura pris, n'en doutez pas, le parti de se rendre à l'Armée de France.

Ainsi ma réponse même servit à faciliter

la marche de Mademoiselle Fidert vers Dublin, en faisant naître à son frére la pensée de la faire poursuivre du côté de Limerick. En vain lui représentai-je encore qu'il devoit renoncer à toute espérance depuis que les ponts étoient rompus. Il obtint de Mr. le Maréchal la permission de faire partir son Lieutenant à la tête de cinquante Dragons; & quelque fond que je fisse sur la conduite de mon valet, je ne fus pas sans allarme jusqu'à leur retour.

Cependant Mademoiselle Fidert avoit pris heureusement le chemin de la capitale, & son masque n'aiant point été oublié, elle arriva sans obstacle chez Madame de Gien, qui ne balança point à la recevoir sur une recommandation fort vague dont j'avois chargé mon valet. Ce garçon s'étant hâté de me rejoindre, m'inspira une tranquillité que je n'avois pas sentie un seul moment pendant son absence. Il n'avoit pu découvrir à Madame de Gien ce qu'il ignoroit lui-même; & les seules lumiéres qu'elle eut fort longtems sur l'avanture de Mademoiselle Fidert, furent celles qu'elle tira de sa tristesse & de ses larmes. Je passai aussi plusieurs semaines sans recevoir de leurs nouvelles. Les opérations continuelles de la campagne étoient difficiles, & la nécessité où nous fûmes continuellement de changer de situation, interrompit absolument le cours de la Poste dans un Pays où elle n'est jamais fort réglée. Je passe ici sur ce détail militaire, pour le rapporter ailleurs sans interruption. Mais avant

la

la fin du mois, & dans le tems où l'inquiétude de la santé de Madame de Gien & du sort de Mademoiselle Fidert me faisoit penser à leur envoyer un de mes gens, je reçus un Exprès de Dublin qui satisfit mon impatience. Il m'apportoit une Lettre de Madame de Gien. Elle rouloit moins sur moi, qui étois traité avec sa froideur ordinaire, que sur ce qui appartenoit à la jeune personne que je lui avois confiée. Jamais portrait ne fut plus bizarre. Elle me la représentoit comme un assemblage monstrueux de tout ce qu'il y avoit d'aimable & d'affreux dans le monde. La figure, l'esprit, le caractére des prodiges de la nature, Madame de Gien ne connoissoit rien qui les égalât. Mais autant que Mademoiselle Fidert avoit de charmes quand elle se montroit du bon côté, autant inspiroit-elle d'horreur de l'autre à tous ceux dont elle se laissoit approcher. Souvent au milieu d'un entretien où elle ne s'étoit attiré que de l'admiration, il lui prenoit des mouvemens qui faisoient douter si sa raison n'étoit pas troublée. Elle laissoit échapper des cris. On voyoit couler quelques larmes de ses yeux; & les efforts qu'elle faisoit apparemment pour les arrêter, donnoient à son visage un air si violent & si terrible, que les spectateurs prenoient le parti de s'éloigner pour leur sureté. Elle revenoit néanmoins fort promtement de ces grands transports, mais c'étoit pour tomber dans une mélancolie si profonde, que ce changement faisoit un autre sujet d'admiration.

Elle gardoit alors un silence dont rien n'étoit capable de la faire sortir. On ne tiroit d'elle que peu de mots entrecoupés, qui n'avoient quelquefois aucun rapport aux questions qu'on lui faisoit. Et cette espéce d'égarement finissoit par un ruisseau de larmes, qui sembloit adoucir toute l'amertume de ses sentimens. Elle recommençoit à sourire, après avoir longtems pleuré. Elle regardoit les assistans, comme si elle eût cherché dans leurs yieux ce qu'ils avoient pu lui dire pendant le songe d'où elle sortoit; & souvent elle leur faisoit des excuses, ou de ne les avoir pas bien entendus, ou d'avoir manqué à leur répondre.

Mais c'étoit le tems de la nuit, ou celui qu'elle passoit dans la solitude, dont Madame de Gien représentoit encore plus vivement toutes les circonstances. Se croyant alors sans témoins, & ne consultant plus que les mouvemens qui l'agitoient, elle passoit des heures entiéres à se promener dans sa chambre, & ses plaintes étoient moins des cris que des emportemens de desespoir & de fureur. On ne pouvoit entendre distinctement quelques mots mal articulés qui lui échappoient: mais soit qu'elle se laissât tomber de foiblesse, soit qu'elle se jettât volontairement par terre, on distinguoit le bruit de sa chute. Elle demeuroit alors comme sans mouvement sur le plancher, & cet état duroit des heures entiéres, jusqu'à ce que s'étant relevée, elle recommençoit à marcher

cher avec les mêmes agitations jusqu'au jour. Le retour de la lumiére paroissoit dissiper toutes les noires idées qui agissoient sur elle avec tant de violence dans l'obscurité de la nuit. Elle se mettoit alors au lit, pour y demeurer dans un profond sommeil jusqu'au milieu du jour. Aucun domestique n'avoit la liberté d'entrer dans son appartement, lorsqu'elle se retiroit le soir; mais elle souffroit volontiers qu'on l'aidât à se lever & à endosser ses habits. Elle s'entretenoit même d'un air fort doux avec les femmes qui lui rendoient ce service, comme si le repos du sommeil eût calmé ses sens, & que sa raison eût repris plus de forces que les funestes images dont elle avoit été possédée pendant toute la nuit.

Madame de Gien, qui se louoit d'ailleurs infiniment du respect & des complaisances de sa compagne, me demandoit naturellement si j'avois manqué de confiance pour elle, lorsque je lui avois fait un dépôt de cette nature, sans l'avertir des causes & des suites d'une maladie ou d'un desespoir si extraordinaire. C'étoit assez, me disoit-elle, que Mademoiselle Fidert lui fût venue de ma main, pour exciter tout son zèle à la servir; mais étoit-ce assez pour moi de la lui avoir envoyée sans un mot d'explication? Enfin, dans les plaintes qui finissoient sa Lettre, elle ne paroissoit point exemte de quelques défiances, qu'un homme plus porté que moi à se flatter auroit pu prendre pour un mouvement de jalousie. Elle me pro-

promettoit néanmoins que ses soins ne se relâcheroient pas jusqu'à la fin de la campagne ; & les éclaircissemens, ajoutoit-elle, ne pouvant être remis plus loin, elle se flattoit que je ne lui donnerois pas lieu de se repentir d'avoir obligé une fille aimable à ma recommandation.

Je fus si éloigné d'attribuer la moindre jalousie à Madame de Gien, que ce soupçon ne m'étant pas venu dans ma réponse, je lui recommandai Mademoiselle Fidert avec de nouvelles instances, en lui promettant le récit d'une avanture qui exciteroit sa compassion. Et n'oubliant point l'intérêt de mon amour, je m'abandonnai à mille expressions tendres, avec toute la sincérité d'un cœur qui n'a rien à se reprocher. J'écrivis aussi à Mademoiselle Fidert ; & le sentiment de ma compassion étant renouvellé par la peinture que je venois de lire, j'employai pour la consoler tout ce que l'amitié me fournit de plus tendre & de plus touchant. Deux jours après, aiant été commandé pat Mr. le Maréchal pour la conduite d'un secours d'argent qui lui étoit envoyé de Dublin, j'acceptai fort avidement cette commission ; & laissant derriére moi mon escorte je doublai ma marche, pour me ménager le plaisir de passer deux jours de plus avec Madame de Gien. Mon arrivée fut imprévue. Les domestiques qui me reconnurent avec joie, n'aiant pas fait difficulté de m'introduire dans l'appartement où elle étoit avec Mademoiselle Fidert, elles

les parurent également surprises de me voir. Mais pendant que la prémiére attendoit avec une apparence de froideur que je lui apprisse le sujet de mon voyage, celle-ci ne suivant que le mouvement de sa reconnoissance, se précipita vers moi, & les yeux tout en pleurs elle me tint longtems embrassée, sans faire entendre autre chose que ses soupirs. Madame de Gien passa sur le champ dans un cabinet voisin, dont elle ferma brusquement la porte après elle Quoiqu'il me fût aisé de reconnoître qu'elle étoit vivement choquée, je n'osai me figurer encore que sa colére vînt d'un motif aussi flatteur pour moi que celui de la jalousie, & j'aimai mieux l'attribuer à sa délicatesse, qui pouvoit se trouver blessée des caresses trop libres qu'elle m'avoit vu recevoir en sa présence.

Cependant m'étant présenté à la porte du cabinet, ce ne fut point sans peine que j'obtins de me la faire ouvrir. Il lui fallut retrouver assez de liberté d'esprit pour faire réflexion qu'une marque de ressentiment si éclatante pouvoit être expliquée trop favorablement pour moi. Elle m'ouvrit, après s'être composé le visage au discours qu'elle avoit médité; & prenant même un air riant, je voulois, me dit-elle, vous laisser la liberté de donner à Mademoiselle les éclaircissemens que vous lui apportez sans doute sur la situation de ses affaires, & j'ai jugé par le mistére que vous m'en avez fait tous deux jusqu'à présent, qu'elles demandoient d'être expliquées sans té-

témoins. Je lui répondis d'un ton aussi sérieux que sincére, qu'elle pardonneroit à Mademoiselle Fidert de ne s'être ouverte à personne, lorsqu'elle auroit appris les importantes raisons qui la forçoient au secret; & que n'aiant pu lui déclarer à son départ du camp jusqu'où elle devoit porter la confiance avec une amie telle que la mienne, il n'étoit pas surprenant qu'elle se fût renfermée dans un silence qu'elle avoit cru nécessaire à la sureté de sa vie. J'ajoutai en me tournant du côté de Mademoiselle Fidert, qu'il ne faloit pas différer un instant à mettre Madame de Gien dans sa confidence, & qu'il n'étoit point question de réserve avec une personne dont elle avoit à espérer tant de secours & de consolation. La résistance ne vint point de son côté; mais j'admirai pendant quelques momens les raisons que Madame de Gien apportoit encore pour se dispenser de m'entendre. Il ne falloit pas nous contraindre, me dit-elle; nous étions les maîtres de lui cacher tout-à-fait ce qui ne pouvoit être révélé qu'avec tant de précautions; & elle n'avoit jamais eu de curiosité pour les secrets d'autrui. Enfin, s'étant fait presser beaucoup pour m'écouter, il ne put lui rester le moindre doute de ma sincérité, lorsque pour exorde je lui eus appris que Mademoiselle Fidert avoit eu le double malheur de perdre son Amant par la main de son Pére, & de tuer son Pére de sa propee main. Je remarquai

qu'en-

qu'ensuite on me prêtoit l'oreille avec plus d'intérêt & d'attention. Mon récit fut celui des circonstances où j'avois rencontré cette malheureuse fille, & de l'embarras que j'avois eu à la sauver de la fureur de son frére. Comme le bonheur qu'elle avoit eu jusqu'alors de demeurer inconnue à Dublin ne changeoit rien au péril dont elle étoit toujours menacée, je consultai Madame de Gien même, sur les moyens qu'il y avoit à prendre pour la faire passer en France. Il ne me paroissoit pas impossible de la conduire jusqu'à Londres à la faveur de quelque nouveau déguisement; mais aussi longtems que la Guerre dureroit, & que les Ports seroient observés par conséquent avec la même rigueur, je desespérois qu'elle trouvât jamais l'occasion de s'embarquer.

Madame de Gien étoit logée chez une des Dames avec qui elle étoit partie de Londres, & elle l'étoit assez spacieusement pour avoir pu céder une partie de son appartement à Mademoiselle Fidert. Elle n'avoit pu se dispenser de lui faire former quelque liaison avec les habitans de la même maison, qui auroient eu trop de sujet de s'abandonner à leurs défiances, s'ils lui avoient vu de l'affectation à se cacher & à les fuir. Sa figure étoit d'ailleurs si propre à lui concilier l'inclination de tout le monde, que malgré tous les bruits qui s'étoient répandus du meurtre de son Pére, ce n'étoit jamais de ceux qui la voyoient qu'elle pouvoit être soupçonnée d'avoir souil-

lé ses mains par le plus horrible de tous les crimes. Aussi ne passoit-elle dans l'esprit de ceux qui avoient voulu pénétrer ses infortunes, que pour quelque malheureuse Amante, qui fuyoit les persécutions de sa famille ou celles d'un mari furieux. Cependant on avoit remarqué plus d'une fois son agitation, & toute la maison allarmée avoit fait des questions pressantes à Madame de Gien. Elle n'avoit pu donner des lumiéres qu'elle n'avoit pas; mais elle s'étoit livrée elle-même à ses conjectures, & l'amour qu'elle m'avoit supposé pour une fille si charmante n'avoit pas empêché qu'elle ne l'eût crue dans quelque malheur extraordinaire, qui avoit servi à m'attendrir encore plus, en y joignant le motif de la compassion.

Mais quoique mon récit dût la faire revenir d'une partie de ses idées, elle n'en parut pas plus sensible aux témoignages de ma tendresse. Deux jours que je passai à Dublin, ne me firent pas lire plus clairement dans son cœur. Je la vis continuellement, mais en présence de Mademoiselle Fidert, dont la reconnoissance éclatoit à tous momens par des marques bien plus vives. Enfin les aiant quitées, sans autre résolution que de les faire partir ensemble, & de les conduire à Londres après la campagne, je retournai au camp avec un heureux succès de ma commission. Monsieur le Maréchal ne manqua point de m'interroger beaucoup sur la situation de Madame

me de Gien, & peut-être n'avoit-il pas eu d'autre vue que de se procurer cette satisfaction en me choisissant pour l'escorte du trésor. Je lui trouvai tant de bonté & de tendresse de cœur dans cette ouverture, que l'intérêt de Mademoiselle Fidert me revenant à l'esprit, je ne crus pas être indiscret de lui découvrir le besoin qu'elle avoit de sa protection. Loin de me la refuser, il parut charmé d'entendre qu'elle la méritoit par l'excellence de ses qualités naturelles; & lorsqu'il eut apris qu'elle s'étoit retirée chez Madame de Gien, il parut s'y intéresser encore avec plus de chaleur. Mais son autorité même ne pouvant la sauver si elle étoit reconnue, la difficulté étoit toujours de la dérober jusqu'à la mer aux recherches que son frére faisoit. Il me laissa le choix des moyens, avec la seule restriction de ne le pas commettre, & d'éviter moi-même qu'on découvrît la part que je prenois à cette entreprise.

Après de longues réflexions, je revins à mon prémier plan, qui avoit été de la faire passer dans l'Armée de France, pour s'embarquer sur le prémier vaisseau où l'on voudroit la recevoir. Sous le moindre prétexte, je pouvois retourner à Dublin avec une escorte, & ménager si bien ma marche, que revenant au camp pendant la nuit je pusse du même pas la conduire vers l'ennemi. Les difficultés du passage ne subsistoient plus depuis le mouvement que Mr. le Maréchal avoit fait faire à ses

troupes; & quoiqu'il ne cherchât que l'occasion de joindre l'Armée Françoise, elle étoit si bien retranchée devant Limerick, qu'il ne pouvoit espérer de la forcer sitôt dans ses lignes.

Je partis à la tête de cinquante Maîtres, & le besoin que nous avions de poudre fut un motif réel pour justifier mon départ. Aiant laissé mes gens hors de la ville, je commençai par délivrer les Lettres de Mr. le Maréchal, pour écarter jusqu'au moindre soupçon, en publiant la cause de mon voyage. Je me rendis ensuite chez les deux Dames, à qui mes explications causérent une égale surprise, mais par des raisons bien différentes. Mademoiselle Fidert, touchée de mon zèle autant que de l'espérance de se voir bientôt à la fin de ses allarmes, chercha dans ses expressions tout ce qu'elle put s'imaginer de plus vif pour me marquer sa reconnoissance; tandis que Madame de Gien interdite & pensive demeura sans réponse à une nouvelle dont j'avois compté qu'elle partageroit la joie. Je ne pus attribuer cette froideur, qu'au chagrin de se voir séparer d'une jeune personne pour qui elle avoit pris de l'estime & de l'amitié. Mais lorsque cette pensée m'eut porté à lui représenter qu'elle n'étoit pas sans espérance de la revoir en France, elle me répondit que son dessein n'étoit pas d'attendre si longtems, & que pouvant vivre aussi tranquille dans un Couvent de France qu'en Angleterre ou à Dublin, elle étoit résolue de suivre Mademoi-

selle

felle Fidert, & de paffer la mer avec elle.
Un projet né fi vite, & fi embaraffant néanmoins par les circonftances, & par la promtitude de l'exécution, ne me parut pas l'effet d'une caufe ordinaire. Le fentiment de ma tendreffe, qui me fit regarder le retour de Madame de Gien en France comme mon plus grand malheur, auroit fuffi feul pour me le faire combattre par mille objections. Mais tirant d'un autre côté les obftacles qui s'y oppofoient, je fis valoir particuliérement la difficulté qu'il y auroit à déguifer fi bien deux perfonnes du même fexe, que mes gens ne pénétraffent point ce que Mademoifelle Fidert avoit tant d'intérêt à tenir caché. C'étoit fe jetter ouvertement dans tous les maux que Mr. le Maréchal m'avoit recommandé d'éviter. Nous allions le commettre; j'allois me perdre moi-même, & livrer peut-être Mademoifelle Fidert à la Juftice. J'ajoûtai que Madame de Gien peu exercée à monter à cheval, ne pouvoit efpérer de foutenir la fatigue d'une marche promte & difficile; enfin je paffai jufques fur la perte de fon équipage, qu'il falloit fe réfoudre à laiffer derriére, foit à Londres, foit à Dublin. Elle m'écoutoit d'un air fi froid & fi férieux, qu'appréhendant de n'avoir pas fait affez d'impreffion fur elle par mes raifonnemens, je lui déclarai en un mot que rien n'étoit capable de me faire confentir à fa propofition.
Ma fermeté eut peut-être plus d'effet que je n'en pouvois attendre de mes raifons.

Madame de Gien qui avoit tout l'esprit que j'ai déja vanté, & qui se laissoit entraîner ici, comme j'en fus assuré dans la suite, par un caprice de pure jalousie, conçut qu'elle m'auroit trouvé moins d'obstination que d'embarras & de mollesse, si j'avois eu quelque autre motif que ma passion pour elle, & que la vue de ses propres intérêts. En me supposant quelque inclination pour Mademoiselle Fidert, quelle apparence que je pusse songer à me satisfaire, lorsque j'étois convenu avec Mr. le Maréchal de la conduire directement à l'Armée de France, & que j'avois à peine vingt-quatre heures pour l'accompagner? Elle se rendit à cette réflexion plutôt qu'à mes instances. Une espéce de confusion, qui succéda même au mouvement qui l'avoit agitée, me fit deviner une partie de ce qu'elle affectoit encore de me cacher. Je ne fis pas éclater toute ma joie; & plus encouragé dans un moment que je ne l'avois été depuis longtems par toutes mes observations, je m'expliquai mieux par mon silence que je ne l'aurois fait par mes transports, à des yeux aussi pénétrans que les siens.

Aiant fait presser l'expédition des poudres avant la fin du jour, je me trouvai prêt à partir vers le milieu de la nuit. Mademoiselle Fidert reprit les habits de notre sexe, & s'étant dérobé de son appartement après avoir pris congé de Madame de Gien, elle vint me demander de fort bonne grace la permission de me suivre jusqu'au camp. Nous étions

étions convenus de toutes ces formalités. Mes quatre gardes, qui auroient pu seuls la reconnoître, étoient demeurés au camp sous des prétextes que j'avois fait naître. Notre marche fut heureuse. Je l'avois ménagée avec tant de soin, qu'étant arrivés au quartier-général à l'entrée de la nuit, je me crus assez de tems non seulement pour rendre compte de ma commission à Mr. le Maréchal, mais encore pour lui procurer le plaisir d'entretenir quelques momens Mademoiselle Fidert. Elle n'osa résister à ma proposition; cependant je me rendois coupable d'une imprudence, qui a causé tous les malheurs de ma vie, & qui servit à redoubler les siens.

Je m'étois imaginé avec raison que Mr. de Schomberg la verroit volontiers, & que cette visite augmenteroit le panchant qu'il avoit à l'obliger. Il admira sa beauté; & diverses questions qu'il lui fit sur son infortune & sur ses desseins, lui donnérent occasion de connoître tout son esprit. Mais le goût qu'il prit à l'entretenir, fit durer cette conversation trop longtems. Je sentis enfin qu'il étoit tems de l'interrompre. La nuit touchoit à sa fin. Il étoit nécessaire du moins de sortir du camp avant le jour. Nous nous mîmes en marche avec une recommandation particuliére de Mr. le Maréchal auprès des Officiers François, dont il connoissoit assez la politesse pour s'assurer qu'en faveur d'une Femme, elle ne seroit pas sans poids de la main même d'un ennemi. Je crus que pour

cinq

cinq ou six milles qui me restoient à faire, je pouvois me borner à l'escorte de mes quatre gardes, & ce changement me parut même nécessaire pour nous dérober aux observations des autres. Mon valet, le même qui avoit déja servi de guide à Mademoiselle Fidert, étoit encore destiné à la recevoir de mes mains pour la conduire au camp François, & pour l'accompagner de-là jusqu'en France. Nous marchions légérement, lorsque les prémiers rayons du jour venant à nous éclairer, nous rencontrâmes un détachement de Dragons qui alloit au fourage, & qui se trouvoit commandé par ce même Lieutenant sur qui le frére de Mademoiselle Fidert s'étoit reposé du soin de la chercher. Il étoit leur parent, & presque aussi animé que son Capitaine à la vengeance de leur Pére. Soit que ma vue seule lui fit naître des soupçons, soit que s'étant approché sans dessein il eût reconnu sa malheureuse parente, il tira l'ordre de Mr. le Maréchal dont il étoit encore muni, & nous faisant envelopper par sa troupe, il me déclara qu'il arrêtoit Mademoiselle Fidert, dont il étoit fâché que j'eusse embrassé mal-à-propos la protection. Elle entendit ce discours, & ne reconnoissant pas moins son parent, elle seroit tombée presqu'évanouie de son cheval si je ne l'eusse soutenue. J'aurois perdu mille fois la vie pour sauver la sienne. Mais de quelle utilité lui eût été ma mort? Je ne pus même desavouer que ce ne fût elle, sur-tout lorsque s'étant remis le visage du Lieutenant, elle m'eut

m'eut déclaré d'une voix foible qu'elle se croyoit perdue. Au milieu de mes allarmes, il me vint dans l'esprit, pour y mettre le comble, que Mr. le Maréchal auroit à me reprocher de l'avoir commis d'une maniére odieuse, & qu'il me feroit payer de sa disgrace la diminution d'estime & de confiance que j'allois lui causer dans toute la Nation. Le moindre de ces motifs étoit capable de me faire tout entreprendre. Je m'arrêtai aux prémiéres inspirations de mon desespoir, & poussant mon cheval vers le Lieutenant, je lui demandai à l'entretenir un moment à l'écart. Il me suivit sans balancer, mais après avoir déclaré à ses gens qu'ils lui répondroient du dépôt qu'il leur laissoit. Nous nous éloignâmes de vingt pas. Il n'y a qu'une honteuse haine, lui dis-je, & l'oubli de votre propre honneur, qui puissent vous inspirer cette soif implacable du sang d'une malheureuse. Je vous la pardonnerois néanmoins, si son supplice & sa mort pouvoient vous rendre la vie de son Pére; mais puisque c'est aux dépens de votre propre sang que vous cherchez à vous venger, je m'y opposerai pour votre propre intérêt, autant que par le motif de compassion qui m'a fait entreprendre de servir une fille infortunée. Ainsi, ajoutai-je en portant la main sur un de mes pistolets, commencez par m'ôter la vie, si vous voulez conserver la vôtre pour devenir le bourreau de votre sang. Je poussai mon cheval à quelque distance, & je m'attendois en me tournant vers lui de le

trou-

trouver armé pour se défendre ; mais je fus surpris de voir qu'il me suivoit tranquillement. Ecoutez, me dit-il d'un air rêveur, j'ai senti plus d'une fois la justice de ce reproche, & je me le suis fait à moi-même. Ce n'est pas ma vengeance que je cherche ; je sers la fureur de mon Capitaine & du chef de ma maison. Si je pouvois me persuader, comme je le soupçonne en vous voyant à la tête de ces quatre gardes, que Mr. le Maréchal accordât sa protection à ma cousine, & que son dessein fût de la sauver, je prêterois bien plus volontiers les mains à sa fuite, que je ne contribuerois à son supplice. Il m'en couteroit néanmoins mon emploi, ajouta-t-il ; car mon Capitaine n'est pas capable de me pardonner cette trahison. Mais je me flaterois aussi, reprit-il en me regardant d'un œil incertain, que Mr. le Maréchal me tiendroit compte de ce que j'aurois fait pour lui plaire.

Je le crus gagné, lorsque je le vis sensible à l'intérêt. Cependant, comme j'avois à ménager la gloire de mon Général, je gardai un tempérament dans ma réponse. Ne doutez pas, lui dis-je, qu'en me chargeant de l'évasion de Mademoiselle Fidert, je n'aie quelque certitude de faire approuver mon entreprise à Mr. le Maréchal, & je vous réponds de-même que vous ne nous ferez point de sacrifice dont vous ne soyiez dédommagé. Il fit tant de fond sur ma parole, que nous cherchâmes aussi-tôt par quel moyen nous pouvions donner le change à

sa

sa troupe. La plupart de ses Dragons n'ignoroient pas qui ils venoient d'arrêter, & les circonstances de notre rencontre ne pouvoient manquer de se répandre bientôt dans le camp. Il falloit feindre du moins d'avoir exécuté l'ordre de Mr. le Maréchal. Vous fierez-vous à moi? me dit le Lieutenant. Je vai conduire Mademoiselle Fidert dans une maison voisine, dont je sai que le Maître est absent, & je la laisserai à la garde des domestiques. C'est à vous à me suivre, & à la délivrer de leurs mains aussi-tôt que je me serai retiré. Je retournerai au camp, continua-t-il, où, pour sauver les apparences, je rendrai compte de cet événement à mon Capitaine, & dans cet intervalle vous aurez le tems de vous éloigner. Quelques éclaircissemens qu'il me donna sur la maison où il vouloit la conduire, me firent trouver de la facilité dans ce projet. Nous rejoignîmes nos gens. Il me fut aisé, tandis qu'il donnoit ses ordres aux siens, de rassurer en peu de mots Mademoiselle Fidert, & de lui prescrire ce qu'elle devoit observer. Je me séparai d'elle, en feignant de la plaindre, & je laissai au Lieutenant le tems de s'éloigner avant que de me remettre en marche pour le suivre.

Il exécuta fidélement sa promesse, & je n'eus pas de peine ensuite à délivrer Mademoiselle Fidert des mains de trois domestiques, qui ne reconnurent pas même la livrée de Mr. le Maréchal. Ainsi le secret de notre avanture étant entre les gardes &

moi,

moi, je ne doutai point qu'il ne pût demeurer longtems caché. Mais je tombai dans un embarras beaucoup plus pressant, lorsqu'il fallut me déterminer sur la route que je devois prendre. Nous devions compter qu'à la prémiére nouvelle que le Capitaine recevroit de son Lieutenant, il se hâteroit d'aller se saisir lui-même de sa sœur, & qu'apprenant de quelle maniére elle avoit été délivrée, il recommenceroit ses recherches avec un redoublement de furie. Je ne pouvois espérer de faire assez de diligence pour la mettre en état de joindre l'Armée Françoise, avant qu'elle fût poursuivie. Ce fut après une cruelle incertitude, que je m'arrêtai enfin au projet le plus hardi que j'eusse encore formé pour la servir. L'envie de me délivrer de la nécessité où je m'étois mis de ménager mes gardes, me fit prendre le parti de la laisser seule dans un lieu fort désert, où j'avois apperçu néanmoins une petite maison à laquelle j'affectai de tourner le dos, pour ôter à mes gardes l'occasion de la remarquer. Je lui expliquai ma pensée. Vous choisirez, lui dis-je, quelque endroit de cette campagne, où vous puissiez passer le reste du jour sans être apperçue. Le soir, vous vous rendrez à cette maison, avec les mesures que vous croirez les plus propres à votre sureté. Je vous y rejoindrai avec mon valet, & nous demanderons au Ciel qu'il nous inspire quelque chose de favorable à votre situation. J'admirai le courage avec lequel elle se soumit

mit à ce conseil. Après avoir continué de marcher pendant plus d'un quart-d'heure, je me tournai vers elle, & je lui déclarai devant mes gardes, qu'après avoir si mal réussi jusqu'alors à la servir, je perdois l'espérance d'être plus heureux. Vous avez sans doute des amis en Irlande, ajoutai-je, & c'est à eux que vous devez vous adresser. Ils vous conduiront dans quelque Port avec plus de facilité que moi; & seule, comme je vai vous laisser, il vous sera beaucoup plus aisé de vous dérober aux poursuites de votre frére. Adieu Mademoiselle, ajoutai-je en l'embrassant. Le cheval que je vous ai donné, est excellent. Eloignez-vous avec diligence, & s'il vous arrivoit quelque chose de sinistre, comptez du moins sur mes sollicitations. Je la quitai sur le champ, sans laisser le tems à mes gardes d'observer sur son visage l'effet de cette déclaration. Ils en marquérent beaucoup d'étonnement, & mon valet, qui m'avoit vu tant de zèle pour la servir, ne pouvoit revenir de la froideur avec laquelle il me voyoit prendre le parti de l'abandonner. Mais sans cesser de la plaindre, je cherchai mes excuses dans l'impuissance où je me croyois de la servir plus longtems. Cet artifice me réussit d'abord si heureusement, que l'augure m'en parut des plus favorables pour Mademoiselle Fidert. Il étoit arrivé, comme je l'avois prévu, que son frére étoit parti au prémier récit de son Lieutenant, & qu'aiant appris sa fuite, il avoit cru marcher sur ses traces, en la cherchant du côté de l'Armée

de France. Il passa le reste du jour dans cette poursuite chimérique, tandis que je faisois répandre parmi les Officiers de son Régiment, que j'avois délivré effectivement sa sœur, mais que m'étant lassé de tant de peines que j'avois prises pour assurer sa fuite, je lui avois conseillé d'implorer le secours de ses amis. C'étoient mes gardes mêmes qui publioient cette nouvelle, & qui rendoient témoignage de ce qu'ils avoient vu de leurs propres yeux. D'un autre côté, pour arrêter des interprétations qui auroient pu déplaire à Mr. le Maréchal, je pris un moment où sa cour étoit fort nombreuse, & lui racontant tout ce que j'avois fait en faveur d'une fille aussi aimable qu'infortunée, je le suppliai de me pardonner la hardiesse que j'avois eue d'employer ses gardes sans sa participation. Il entra dans mes excuses, & sa réponse servit encore à confirmer le bruit qui se répandit bientôt, que Mademoiselle Fidert étoit desormais sans protection. Son frére trouva le soir tout le camp prévenu de cette opinion, & la fureur qu'il avoit conçue contre moi en me soupçonnant de l'avoir délivrée, se rallentit jusqu'à me faire remercier du parti que j'avois pris de l'abandonner. Cependant le soin de sa santé aiant eu plus de part à son retour que la perte de ses espérances, il avoit laissé son Lieutenant avec sa troupe pour continuer ses recherches; & lorsqu'il apprit le conseil que j'avois donné à sa sœur, il se flatta de la surprendre chez les amis qu'il lui connoissoit, & dont il s'i-

ma-

magina qu'elle iroit demander le ſecours. Je me repoſai autant ſur cette erreur, que ſur la confiance que j'avois en ſon Lieutenant. J'attendis le milieu de la nuit pour ſortir du camp, ſans autre ſuite que mon valet. La route étoit trop bien gravée dans ma mémoire pour me mettre en danger de m'y méprendre. Nous gagnâmes la chaumiére où j'avois promis à Mademoiſelle Fidert de la rejoindre, & nous la trouvâmes plus tremblante de notre retardement, que des périls où elle avoit été expoſée pendant le jour.

Avec quel tranſport ne me marqua-t-elle point ſa reconnoiſſance & ſa joie! J'étois auſſi ſenſible qu'elle à l'eſpérance de la voir enfin délivrée de tant de craintes. Il ne reſte pas, lui dis-je, un ſeul moment à perdre; & lui expliquant la facilité que j'eſpérois trouver à notre paſſage, de la part du même Lieutenant qui l'avoit arrêtée, je la preſſai de me ſuivre à l'inſtant. Mais au lieu de répondre à mes inſtances, elle me pria d'écouter un nouveau plan, dont elle eſpéroit, me dit-elle, & plus de ſureté & plus de repos, que dans les nouveaux hazards où ſa fuite alloit l'expoſer. Sans être Catholique, elle connoiſſoit à quelques lieues de Waterford un Couvent de Religieuſes, qui avoit été reſpecté de tout tems par les Ennemis de l'Egliſe Romaine, & où elle s'imaginoit que ſon frére ne l'iroit jamais chercher. Elle n'ignoroit pas la diſtance de cette maiſon, qui n'étoit guéres moins que de trente-cinq milles; mais il ſe trouva

par

par une faveur extraordinaire du Ciel, que le Maître de la chaumiére où nous étions rassemblés, étoit Catholique. Elle en avoit tiré cet aveu après diverses questions, & ne doutant point qu'il ne fût disposé à la servir, par la seule raison que la voyant résolue à passer en France, il se persuaderoit qu'elle étoit dans les intérêts du Roi Jaques, elle avoit augmenté l'inclination qu'il avoit marqué pour elle, en lui confessant que son dessein étoit de se retirer dans un Monastére de France. Il avoit fallu lui faire la confession de son sexe. Ce bon-homme, qui ne lui croyoit point d'autre motif que celui de se consacrer à la Vie Religieuse, lui avoit représenté que sans aller si loin, elle pouvoit satisfaire sa piété dans le voisinage de Waterford, & qu'il étoit même important pour le soutien de la Religion en Irlande, qu'il y demeurât des Ames ferventes & capables d'y attirer la bénédiction du Ciel. Il avoit une parente dans le Couvent de Waterford. Ce chemin lui étoit familier; & si elle avoit besoin d'un guide, il s'offroit de la conduire avec aussi peu de peine que de danger. Mademoiselle Fidert avoit trouvé ce parti plus sûr, que tous les moyens que nous avions imaginés pour sa fuite; & s'étant engagée à suivre son hôte, elle lui avoit fait entendre qu'un Gentilhomme qu'elle attendoit pendant la nuit, étoit un de ses proches parens, qui étoit dans le secret de son départ, & qui ne man-

manqueroit pas d'approuver le changement de ses résolutions.

En effet n'aiant d'autre vue que de la sauver du péril, & voyant ses courses fort abrégées par ce nouveau projet, je balançai si peu à l'approuver, que je ne lui fis pas même d'objection sur la difficulté qu'elle trouveroit à se conformer aux pratiques d'une Religion qu'elle ne connoissoit point. Je ne pouvois douter qu'en payant une bonne pension au Couvent de Waterford, elle n'y fût reçue avec plaisir, ne fut-ce qu'à titre de nouvelle Convertie, ou de jeune Prosélite qui cherchoit à s'instruire. Sa figure & ses maniéres annonçant de la naissance & de l'éducation, j'aurois souhaité non seulement qu'elle eût été présentée d'une autre main que celle d'un Paysan; & mon valet, qui ignoroit la Langue du Pays, étoit encore moins propre à cette commission. Mais tandis que nous nous entretenions de cette ouverture, le Paysan nous écoutoit. Il comprit par nos discours, non seulement que Mademoiselle Fidert avoit d'autres motifs de retraite que ceux de la Religion, mais encore qu'étant Protestante, elle ne pouvoit entrer au Couvent sans une espéce de profanation. Son zèle immodéré se montrant tout d'un coup, il nous déclara qu'il ne prêteroit ni son nom, ni son ministére à notre dessein, & que nous pouvions même chercher sur le champ un autre azile que sa maison. Nouveau sujet d'allarmes dans un lieu que nous ne connoissions point assez pour nous

aſſurer d'y être longtems les plus forts. Cette penſée me fit prendre le parti de nous en éloigner ſur le champ, & preſſant Mademoiſelle Fidert de remonter à cheval, je remis à former nos derniéres réſolutions quand elle ſeroit plus éloignée du danger.

La Lune jettoit une clarté qui pouvoit nous être auſſi pernicieuſe en ſervant à nous faire reconnoître, qu'elle nous étoit utile pour nous faire découvrir conſtamment notre chemin. Quoique nous fuſſions à deux milles du camp, un bruit confus d'armes & de voix qui redoubloit par intervalles, ne nous permettoit pas d'être un moment tranquilles, dans la difficulté continuelle de diſtinguer à quel éloignement le péril étoit de nous. Je ſouffrois de l'inquiétude de Mademoiſelle Fidert. Elle conſentoit bien à tourner encore une fois vers l'Armée Françoiſe; mais je ne lui voyois point autant de confiance que j'en avois au ſecours du Lieutenant, & ſa crainte étoit de le rencontrer à chaque pas. Enfin ſuccombant à tant d'agitations, que la force de ſon courage lui avoit fait ſurmonter, elle me confeſſa qu'il lui étoit impoſſible de ſe ſoutenir plus longtems à cheval, & que ſi je ne lui permettois pas de deſcendre, elle ſe croyoit prête à tomber ſans connoiſſance. Nous étions heureuſement proche d'un Bois. Je me hâtai de mettre pié à terre, & la recevant entre mes bras, je gagnai avec elle un lieu dont l'épaiſſeur pouvoit nous mettre à couvert. Ma compaſſion augmen-

augmenta beaucoup, lorsqu'avec toutes les marques de l'affoiblissement dont elle m'avoit averti, je lui trouvai une fiévre violente, qui ne me laissoit pas d'espérance de pouvoir reprendre notre route. Je n'avois aucun secours à lui offrir qui pût la soulager. Le jour nous surprit avant qu'il y eût la moindre apparence de changement à sa situation. Dans un embarras si pressant, le danger d'être arrêtée me parut pour elle un mal beaucoup moins terrible que celui de périr misérablement au milieu d'un Bois. Je lui proposai de se laisser porter dans le village le plus voisin, en lui faisant entendre, que défigurée comme elle étoit déja par la force de son mal, il falloit peu craindre qu'on reconnût son sexe. Elle me laissa le maître de son sort, avec une indifférence qui me fit juger encore plus mal de l'état de sa santé. Je montai à cheval, où je la recus de mon valet pour la porter entre mes bras. Nous gagnâmes le premier village que nous découvrîmes, & le Ciel permit, par un reste de protection, qu'il ne s'y trouva point de gens de guerre à notre arrivée. Je la fis passer aisément pour un jeune Officier, qui avoit été surpris d'une fiévre violente dans sa marche; & je ne doutai pas même qu'en laissant mon valet pour la servir, un peu de vigilance & d'adresse ne pût entretenir longtems ses hôtes dans la même erreur.

Mais lorsqu'après l'avoir fait mettre au lit, je me préparois, en la voyant un peu revenue de sa foiblesse, à la quiter, pour re-

retourner aux fonctions de mon Emploi, je fus arrêté par l'effort de ses mains autant que par l'abondance de ses larmes. Elle étendit les bras pour me retenir, & saisissant le mien, elle me demanda d'une voix languissante, si j'avois résolu sa mort, ou si j'espérois qu'elle pût vivre longtems hors de ma présence & sans mon secours. En vain lui représentai-je que mon devoir m'appelloit nécessairement au lever de Mr. le Maréchal, & que ne pouvant lui procurer d'autres soulagemens que ceux qu'elle recevroit de mon valet, ma présence même deviendroit nuisible aux précautions qu'elle devoit prendre continuellement pour demeurer inconnue. J'ajoutai à ces excuses la promesse de la venir voir toutes les nuits, aussi longtems que Mr. le Maréchal ne feroit pas faire un nouveau mouvement à ses troupes. Mais troublée mortellement de la seule idée qu'elle alloit se trouver sans défense, à deux milles de son frére, elle me conjura d'une maniére si tendre de ne pas l'abandonner à l'horreur du sort qui la menaçoit, qu'au lieu de retourner au camp, je pris enfin le parti d'y renvoyer mon valet. Je le chargeai d'une Lettre pour Mr. le Maréchal, où sans lui apprendre que je fusse si près du camp, je lui avouois que je me trouvois encore employé au service de Mademoiselle Fidert, & je le priois de feindre avec sa bonté ordinaire, que j'étois parti pour exécuter quelque commission dont il m'avoit chargé. Mon valet avoit ordre de me rejoindre à l'entrée

de la nuit, & sans m'arrêter à d'autres résolutions pour l'avenir, je remettois à les prendre alors suivant les circonstances.

Le jour ne passa point sans que le village fût rempli de soldats, & même d'Officiers, auxquels il me falut prêter une extrême attention pour me dérober à eux. Mademoiselle Fidert, après avoir passé tranquillement quelques heures, se trouva saisi d'un nouvel accès, qui fut accompagné de plusieurs symptomes effrayans. Dans un délire, qui dura une partie de l'après-midi, non seulement il lui échappa des plaintes qui auroient pu la trahir si j'eusse veillé moins soigneusement autour d'elle; mais son imagination toujours remplie de mille horribles objets, les lui représenta encore avec tant de force, qu'elle croyoit voir à tous momens son Pére expirant sous ses coups, & prêt à lui arracher la vie lui-même par les plus sanglantes blessures. Elle poussoit des cris aigus. Elle étendoit les bras pour se défendre. Ah! ne lui voyez-vous pas un poignard à la main, me disoit-elle en me regardant d'un œil égaré? C'est le même dont je viens de le percer. Où l'a-t-il pris? Sauvez-moi donc de sa fureur, continuoit-elle en baissant la tête, comme pour éviter ses coups. Généreux Montcal vous me laissez périr!

Dans quelque foiblesse qu'elle fût réduite par l'ardeur de la fiévre, cette violente agitation la faisoit suer à grosses goutes. Mes consolations n'étoient point entendues

dans ces cruels momens. Quoiqu'elle se fût adressée à moi pour implorer mon secours, elle me repoussoit avec horreur, lorsque je m'aprochois pour la soulager; & quelquefois me prenant pour son Pére, elle me demandoit avec un torrent de larmes pardon & ma pitié. Il m'échappoit des pleurs à ce triste spectacle, & j'accusois la rigueur du Ciel, qui condamnoit un de ses plus charmans ouvrages à cet excès d'infortune & de tourment. Le visage de Mademoiselle Fidert paroissoit plus défiguré par un seul jour de cette fiévre dévorante, qu'il ne l'avoit été par les douleurs & les fatigues de plusieurs semaines. Cependant on y voyoit régner encore assez de beauté & de graces pour attendrir les cœurs les plus insensibles. Qu'étoit-ce, comme je l'ai déja dit, d'y trouver en même tems un si juste sujet de compassion?

Je ne m'arrêtai point à démêler par lequel de ces sentimens j'étois le plus attendri; mais l'intérêt dont je me sentis animé fut si pressant, qu'apprenant le soir, au retour de mon valet, que l'ordre étoit donné pour décamper le lendemain, je ne pus me déterminer à quiter une infortunée à qui mon secours étoit si nécessaire. J'écrivis sur le champ à Mr. le Maréchal, & me reposant sur mes gens du soin de mon équipage, je ne m'éloignai pas un moment d'un lit où j'étois attaché comme invinciblement par la pitié. C'étoit perdre tout-à-fait le soin de ma gloire; car toutes les marches de notre Armée

mée n'aiant point eu d'autre but dans l'esprit de Mr. le Maréchal, que de gagner insensiblement l'avantage du terrain sur l'Armée de France, on s'attendoit que dans la situation où il alloit se trouver, la mêlée deviendroit bientôt inévitable pour l'un & l'autre parti. J'avois eu si peu d'occasions de me distinguer par quelque action d'éclat, qu'il ne m'étoit pas permis de négliger celle qui étoit prête à s'offrir. Cependant le sentiment de la nature l'emporta sur tous les fantômes de l'imagination. J'envoyai ordre à mes gens de suivre l'Armée. Ce fut avec si peu d'attention pour ce qu'on pourroit penser de mon absence, que les traces mêmes de la guerre s'effaçant dans ma mémoire à mesure que les troupes s'éloignoient, je passai huit jours entiers sans apprendre aucune nouvelle du mouvement des deux Armées.

La maladie de Mademoiselle Fidert, qui n'étoit venue que d'un excès de fatigue & d'agitation, céda néanmoins dès le quatriéme jour à la force de son tempérament. Mais les circonstances de sa guérison eurent sur moi l'effet d'un enchantement, comme celles de ses souffrances. Elle ne put se rappeller l'état d'où elle sortoit, & l'assiduité constante que j'avois eue près de son lit dans une extrémité où elle ne se crut redevable de la vie qu'à mes soins, sans se livrer aux plus tendres mouvemens de la reconnoissance. Un cœur si exercé par les passions, n'étoit pas capable d'être sensible à demi.

Elle me donna des marques si vives & si flateuses de ses sentimens, qu'attaché par le plaisir de les recevoir, dans le tems même que je l'exhortois à les modérer, je demeurois suspendu continuellement à la regarder & à l'entendre. L'amour n'avoit point de part à cette attention ; & je ne me faisois pas d'illusion là-dessus, puisqu'au milieu de mes soins, l'idée de Madame de Gien, plus puissante que celle de la fortune & de la gloire, étoit capable de me causer de longues distractions. Mais c'étoit aussi un mouvemant plus fort que celui de la simple amitié ; & touché sans doute d'un attachement qui me sembloit surpasser mes services, je croyois devoir à mon tour autant de sensibilité & de reconnoissance qu'on s'efforçoit de m'en marquer.

Il ne me fut pas aisé, même après le rétablissement de Mademoiselle Fidert, de la faire consentir à mon départ. Il sembloit que des témoignages si constans de mon zèle lui eussent donné sur moi quelque empire, & qu'elle se crût en droit de tout exiger d'un ami qui l'avoit servi avec si peu de ménagement. Elle insista longtems, jusqu'à prétendre que je ne pouvois l'abandonner sans injustice & sans cruauté. Mais je commençois à sentir vivement le tort que je m'étois fait ; & si je faisois assez de fond sur la bonté de Mr. le Maréchal, pour ne pas douter que je ne fusse excusé au fond de son cœur, je n'avois pas la même confiance à tous les Officiers de l'Armée, dont la plupart

part n'avoient que trop de panchant à me nuire. Je me défendis par de si fortes objections contre les instances de Mademoiselle Fidert, & lui conseillant même de demeurer dans un lieu où elle devoit être sans crainte, après l'opinion qui s'y étoit établie de son sexe, je lui laissai mon valet, en lui promettant de ne négliger aucune occasion de la revoir.

Notre Armée étoit à Betlark, d'où Mr. le Maréchal cherchoit l'occasion de faire valoir l'avantage qu'il tiroit de la supériorité du nombre. Mais l'Ennemi étoit couvert par de si bons retranchemens, qu'il paroissoit impossible de le forcer. J'arrivai au camp tandis qu'on tenoit conseil sur cette entreprise. Mr. le Maréchal, qui me vit paroître à la porte de sa chambre, où j'affectai de me montrer, m'appella sur le champ; & m'aiant demandé si je m'étois bien porté dans l'exercice de ma commission, il me chargea aussi-tôt d'un ordre important, qu'il me pressa d'exécuter. Je démêlai fort bien dans cette marque d'attention, l'envie qu'il avoit de réparer le tort que je m'étois fait par mon absence. Un coup d'œil m'en instruisit encore mieux. Je l'assurai de mon zèle. Un grand nombre d'Officiers qui étoient dans l'anti-chambre, & qui avoient douté de ma faveur, en me voyant paroître changérent d'opinion à cette marque de confiance. Il étoit question de me rendre à Rasisford, où Mr. le Maréchal avoit laissé sa grosse Artillerie, & de prévenir le Lord

Fergutz, qui étoit à la garder avec un Corps de quatre mille hommes, sur une attaque projettée par les François. L'espérance de Mr. le Maréchal n'étoit pas qu'il pût y résister avec un Corps si foible; mais aiant été informé par ses Espions que le détachement François devoit être de huit mille hommes, il étoit résolu de s'avancer lui-même à la tête de sa Cavalerie, pour les prendre en queue au moment qu'ils commenceroient leur attaque; & cette action dont il se promettoit tout l'avantage, paroissoit décisive pour le reste de la campagne, par la diminution infaillible des meilleures troupes de France qu'il se promettoit de tailler en piéces.

Je fis une diligence extraordinaire pour me rendre à Rasisford. Milord Fergutz étoit disposé à tout événement, par le bon ordre qu'il faisoit régner dans sa troupe; & si je l'en eusse cru, le secours de Mr. le Maréchal ne lui étoit pas nécessaire pour se défendre contre douze mille François. Mais ce langage téméraire ne m'aiant pas donné de lui une meilleure opinion, je l'exhortai à ne rien négliger, & je lui garantis le secours de Mr. le Maréchal, sur lequel il y avoit plus de fonds à faire que sur toutes ses vaines promesses. Rasisford étant à six milles du camp, je trouvai, en arrivant au quartier-général, toute la Cavalerie prête à se mettre en marche, & Mr. le Maréchal qui n'attendoit que mon retour pour s'avancer à la tête. J'avois compris par les

discours de Milord Fergutz, qu'il y avoit moins de fonds à faire sur lui dans l'action, que pour les préparatifs. Je ne déguisai point cette observation à Mr. le Maréchal. Il me confessa qu'il en avoit porté le même jugement. Cependant étant parti à sa suite, je m'attachai à lui de si près, que dans le dessein où j'étois de mériter l'estime qu'il m'avoit jusqu'alors accordée gratuitement, j'espérai l'avoir pour témoin de ma conduite & de ma valeur. Nous arrivâmes vers l'entrée de la nuit à deux milles de Rasisford, & nous apprîmes de nos coureurs que l'Ennemi ne nous avoit précédés que de quelques minutes. Il n'étoit pas surprenant qu'étant venus de deux côtés opposés, nous n'eussions point entendu réciproquement le bruit de notre marche, & l'obscurité qui devenoit fort épaisse, nous avoit encore moins permis de nous découvrir. L'avis de plusieurs Officiers-Généraux étoit de ne pas attendre que l'Ennemi eût attaqué Milord Fergutz, mais de foudre au contraire sur la queue des François, pour les contraindre à nous faire tête, & pour recevoir ensuite de Milord Fergutz la même sorte de secours que nous venions lui apporter. Mais il parut à Mr. le Maréchal qu'il étoit plus à propos de laisser commencer l'attaque, & que nous aurions meilleur marché de nos Ennemis en les surprenant dans l'exécution de leur propre entreprise. Il nous fit faire halte, pour éviter de nous trahir par le bruit. Nous nous re-

remîmes en marche après un quart-d'heure de repos, & nous admirâmes la sécurité de l'Ennemi, qui alloit jusqu'à ne pas se défier qu'il fût observé, ou poursuivi.

Rasisford étoit une bourgade, sans défense, & le camp de Milord Fergutz, qui touchoit aux derniéres maisons, n'étoit couvert que d'un simple retranchement, qui étoit le même pour son Artillerie & pour ses Troupes. Certain de l'arrivée du Maréchal, il s'étoit contenté de tenir ses gens sous les armes derriére son retranchement, avec ordre de faire brusquement leur décharge, lorsque l'Ennemi, qui croyoit les surprendre, seroit à quatre pas du fossé. Le seul stratagême qu'il eût employé, avoit été de poster quelques Paysans sur la route des François, en leur recommandant de répondre avec un air de simplicité aux questions qu'on leur feroit, & de feindre qu'on étoit aussi tranquille dans le camp qu'ils affecteroient de le paroitre Les François y furent trompés. N'entendant pas le moindre bruit, ils s'approchérent avec si peu de précaution, que l'obscurité même n'empêcha point nos gens de les ajuster. Dans cette prémiére décharge ils perdirent un grand nombre de braves Officiers, que l'ardeur de la gloire avoit précipités dans le péril Cependant l'impétuosité Françoise auroit causé beaucoup d'embarras à Milord Fergutz, si notre arrivée n'eût changé au même moment la face du combat. Milord Douglas, qui comman-

mandoit le détachement des Ennemis, ne vit point d'autre ressource que de passer le retranchement, & de s'ouvrir un chemin pour fuir au travers des quatre mille hommes qu'il avoit en tête. Il les culbuta en effet fort heureusement, & l'on n'a jamais conçu comment il communiqua si habilement sos ordres à toutes ses troupes, que sans s'ouvrir & sans se diviser elles se rendirent de l'autre côté du camp, où se trouvant comme fortifiées tout d'un coup par les maisons de la ville qui étoient dispersées avec beaucoup de confusion, il devenoit impossible de les forcer dans l'obscurité. Notre étonnement diminua néanmoins, lorsque nous apprîmes qu'elles étoient presqu'entiérement composées d'Irlandois, qui connoissoient la situation du lieu, & que cette raison avoit fait choisir pour une si importante expédition. Il leur en couta plus de deux mille hommes, autant de ceux qui furent tués dans la prémiére décharge de Milord Fergutz, que de leur arriére-garde, qui ne put se dérober tout-à-fait à notre Cavalerie; & leur bonheur fut de s'être apperçus assez tôt de notre approche pour avoir le tems de prendre la résolution qui les sauva; car il n'en seroit pas échappé un seul, s'ils eussent pris celle de nous faire face. Mr. le Maréchal qui s'étoit attendu à une victoire certaine, paroissoit desespéré de l'avoir manquée, & dans sa colére il maltraita beaucoup Milord Fergutz d'avoir cédé si facilement le passage. Son excuse &

celle de sa troupe fut d'avoir moins songé à combattre & à répandre du sang, qu'à garantir l'Artillerie, à laquelle en effet Milord Douglas n'avoit guéres eu le tems de penser.

Il restoit à délibérer sur la conduite qu'on devoit tenir à la pointe du jour; car autant qu'il paroissoit peu à craindre que les Ennemis prissent le parti de nous attaquer, autant nous étoit-il difficile de les forcer avec de la Cavalerie dans les défilés de Rasisford. Cependant il nous auroit été si honteux d'avoir formé une entreprise dont nous n'eussions pas recueilli plus de fruit, qu'aiant passé tout le reste de la nuit sous les armes, nous ne desespérions pas de trouver quelque moyen de réparer la perte de nos espérances. Mais la même habileté qui avoit sauvé Milord Douglas du péril, lui fit craindre que le poste même qu'il avoit gagné, ne fût pas assez sûr contre des Ennemis dont il ne savoit pas le nombre. Ne trouvant aucune résistance du côté de Rasisford, il employa le tems de l'obscurité à traverser le bourg; & quoiqu'il se trouvât un peu à l'étroit entre les derniéres maisons & un bois fort étendu qui lui servoit comme de rempart de l'autre côté, l'assiette du lieu étoit si favorable pour un camp, qu'il n'auroit pas été mieux défendu, quand il auroit employé toute son expérience à s'y retrancher. Ce fut un nouveau chagrin pour Mr. le Maréchal, qui s'avança lui-même à la découverte dès les prémiers rayons

yons du jour. Il ne pensa plus qu'à faire marcher devant lui son Artillerie, & notre expédition n'aboutit qu'à lui servir d'escorte.

En arrivant au camp, je trouvai une Lettre de Madame de Gien, qui contenoit des marques de surprise, & des reproches de mon silence. J'avois en effet laissé passer près de quinze jours sans lui écrire, contre la promesse formelle par laquelle je m'étois engagé à l'informer du sort de Mademoiselle Fidert & du succès de sa fuite. De quelque source que vînt son impatience, elle ne s'en étoit pas fiée aux voies ordinaires, & c'étoit un exprès qu'elle m'avoit dépêché avec sa Lettre. Il falloit lui répondre sur le champ. J'avois si peu prévu cet embarras, que ne pouvant me déterminer sur l'aveu que j'avois à lui faire, je cherchai des prétextes dans les devoirs de mon emploi pour retenir son courier jusqu'au lendemain. Enfin, trouvant presqu'autant de danger à lui déguiser la vérité qu'à l'en informer, je pris un tempérament, qui fut de lui confesser que Mademoiselle Fidert étoit encore en Irlande, sans lui apprendre la part que j'avois eue à ses nouvelles avantures, & les soins que je lui avois rendus pendant sa maladie. Je ne m'expliquois pas même sur le lieu de sa retraite, comme si je l'eusse perdue de vue après l'avoir quitée ; & passant légérement sur tout ce qui lui appartenoit, je me livrois dans le reste de ma Lettre aux sentimens de ma tendres-

se, qui m'inspiroit des expressions moins forcées. Le courier étant parti, je conservai un regret amer de la nécessité où je m'étois mis d'avoir recours à la dissimulation, pour tromper une femme que j'aimois uniquement; & cette réflexion me fit balancer si je retournerois la nuit suivante au village où j'avois laissé Mademoiselle Fidert. Nous en étions d'ailleurs à plus de douze milles, je ne pouvois espérer d'être revenu avant le jour; & sans compter les soupçons qui pouvoient naître de tant d'absences, je considérois que ma santé même, que j'avois si peu ménagée dans mes courses continuelles, ne me permettoit pas de me priver toutes les nuits de sommeil. On ne doutera point après cet aveu que je ne fusse sans amour pour Mademoiselle Fidert, puisque le premier effet de cette passion est de changer toutes les peines en plaisirs. Cependant, à peine vis-je le soir arrivé, que sentant renaître toute ma compassion pour une fille dont l'unique espérance consistoit dans mon amitié & dans mes soins, j'oubliai l'intérêt de ma santé, & la crainte des mauvaises interprétations, pour lui procurer quelques momens de consolation par ma visite. Je la trouvai mieux que je ne l'avois laissé la veille. Sa joie fut vive en me voyant. Elle me renouvella toutes ces tendres marques de reconnoissance, auxquelles je lui avois paru particuliérement sensible. Mais lorsque je la crus déterminée à demeurer dans sa retraite jusqu'à la fin de la campagne,

pagne, je fus surpris du désir qu'elle me marqua de suivre le camp à quelque distance: & lui aiant demandé pourquoi elle vouloit s'exposer à des périls & à des fatigues inutiles, je fus encore plus étonné de sa réponse. Je ne vis que par vous, me dit-elle, & je sens que de tous les maux que j'ai à redouter, le plus terrible est d'être privée de vos consolations. Pourquoi ne me permettriez-vous pas de vous suivre pour m'assûrer tous les jours une satisfaction si douce? Les recherches de mon frére sont finies, continua-t-elle, & l'opinion de mon éloignement est bien confirmée. Qui empêchera que, suivant les lumiéres que vous me donnerez, je ne puisse choisir le lieu le plus voisin de l'Armée pour y passer la nuit? Je monte à cheval sans fatigue, & je puis cacher ma figure par de nouveaux déguisemens. Vous ne m'accorderez, ajouta-t-elle, que le tems que vous pourrez dérober à vos fonctions; car il ne seroit pas juste que je cherchasse ma satisfaction aux dépens de votre honneur & de votre devoir.

Une proposition qui d'abord m'eût semblé folle, me parut plausible après cette explication. Qui pouvoit en effet reconnoître Mademoiselle Fidert, après que son frére eut renoncé à l'espérance de la découvrir, & qu'il paroissoit persuadé qu'elle étoit bien éloignée de l'Irlande? Il avoit interrompu jusqu'aux recherches qu'il avoit fait faire chez les anciens amis de sa sœur, & n'aiant pu découvrir la moindre trace de sa fuite, il

il avoit publié lui-même qu'elle devoit s'être sauvée par mer. Pour moi je ne risquois rien à lui continuer mes soins, & je comprenois même qu'aiant formé peu de liaison avec les Officiers Anglois, je ne pouvois espérer un amusement plus doux que l'entretien d'une femme aimable, avec qui je serois sûr de passer réguliérement une partie de chaque nuit.

Je consentis donc à ses desirs, sans autre condition que de se laisser conduire par mon valet, en qui j'avois beaucoup de confiance. La discipline étoit si rigoureuse sous le commandement de Mr. le Maréchal, que je ne voyois point de risque à courir pour elle aux environs de l'Armée. Dans l'état où elle étoit encore, je ne pouvois croire son dessein si pressant. Mais à peine fut-elle assurée que j'y consentois, que parlant de partir avec moi, elle souhaita même que l'heure de notre départ fût avancée, pour que je la conduisisse dans un lieu plus voisin du camp. Je ne pouvois lui refuser cette complaisance, après avoir si peu résisté à sa proposition. Nous partîmes. Je la conduisis dans une petite ville nommée Benstel, à deux milles du camp. Personne ne fut surpris de voir arriver deux Officiers, dont l'un paroissoit assez foible & assez pâle pour avoir besoin de mille soulagemens qui ne se trouvent point dans une Armée. Je ne cachai point que j'étois Aide-de-camp de Mr. le Maréchal, pour attirer plus de respect

au

au jeune Malade que je confiois à la fidélité des habitans. Et comme il y avoit peu d'apparence que l'Armée dût sitôt changer de camp, je promis à Mademoiselle Fidert qu'elle auroit le tems de se rétablir parfaitement avant que de quiter ce nouvel azile.

En effet, le siége de Limerick étant peu avancé, & la situation des Ennemis aiant fait desespérer à Mr. le Maréchal de pouvoir les forcer dans leurs lignes, son dessein étoit d'attendre qu'ils l'eussent fini, pour saisir le moment où quelque nouveau projet leur feroit changer de situation. L'impatience de demeurer si longtems oisif, lui faisoit souhaiter que cette Place se fût défendue avec moins de bravoure. Il ne perdoit pas néanmoins cette occasion de couper les vivres à l'Ennemi, & de les resserrer dans leurs retranchemens par des escarmouches continuelles. Mais la riviére qui les couvroit étant une barriére impénétrable, les mouvemens qu'il faisoit sans cesse autour d'eux, ne servoient qu'à exercer ses troupes. Ainsi j'eus toute la liberté que Mademoiselle Fidert desiroit pour la voir & la consoler. Le malheur de sa fortune, l'espérance qu'elle avoit de quiter l'Irlande avant l'hiver, sa reconnoissance pour mes services & pour mes soins, faisoient presque le seul sujet de nos entretiens. Je remarquois le goût qu'elle prenoit à me voir, & je n'avois d'autre preuve à chercher que le chagrin qu'elle marquoit toujours au moment de mon départ. Mais cette séparation

tion me causoit aussi quelque régret, & ne soupçonnant point mon propre cœur d'un autre mouvement que celui de l'amitié, je n'avois garde de reconnoître aux mêmes marques d'autres sentimens que les miens.

Cependant Mr. le Maréchal m'avoit parlé rarement de Madame de Gien. Dans l'agitation continuelle de ses affaires, les soins de l'amour étoient suspendus malgré lui. Mais il apprit bientôt par les mauvais offices de quelqu'un de mes ennemis, que je sortois du camp toutes les nuits, & que j'allois passer réguliérement quelques heures à Grawley. Le mistére que je lui faisois de ces voyages, lui fit soupçonner que c'étoit une intrigue d'amour; & ne pouvant s'imaginer qu'il fût question de Mademoiselle Fidert dont je ne lui avois jamais caché les démarches, ni que je fusse parvenu tout d'un coup à me former une habitude dans un lieu dont j'entendois à peine le langage, il se figura que ce ne pouvoit être que Madame de Gien, que son inclination pour moi avoit amenée dans le voisinage du camp. La jalousie donna des forces à sa passion. Il chargea le Chelier Ecke, Lieutenant de ses Gardes, de m'observer dans ma route, & de lui rendre compte de mon intrigue. Mais dans la solitude continuelle où Mademoiselle Fidert se trouvoit renfermée, il étoit difficile de tirer quelques lumiéres de ceux qui l'aiant vue arriver en habit d'homme, la prenoient de bonne foi pour un jeune Officier qui se rétablissoit d'une maladie dange-

gereuse. Ecke n'en tira point d'autre éclaircissement, & mon valet qu'il reconnut en observant tout ce qui appartenoit à la maison, ne servit qu'à lui faire prendre le change par des conjectures fort éloignées de la vérité. Cependant Mr. le Maréchal guéri de ses défiances par un récit qui ne lui faisoit pas reconnoître Madame de Gien, me félicita ouvertement de ma bonne fortune, & me causa d'autant plus d'inquiétude pour la sureté de Mademoiselle Fidert, qu'il me parla de mes visites nocturnes comme d'une habitude qui n'étoit ignorée de personne. Mon embarras faillit à me trahir. Je me défendis si mal, qu'il se confirma dans l'opinion que l'amour me conduisoit à Crawley ; & ce ne fut que la force de son erreur qui me fit concevoir à la fin qu'elle ne regardoit pas Mademoiselle Fidert.

Il étoit important néanmoins qu'elle en fût avertie, & dès la nuit suivante je lui conseillai de quiter une ville où elle ne pouvoit manquer d'être bientôt reconnue. C'étoit renouveller non seulement tous ses embarras, mais encore toute sa tristesse & toutes ses douleurs. Elle m'abandonna la conduite de son sort. Je ne veux, me dit-elle, ni demeurer ici, ni m'éloigner de vous. Ce langage étoit aisé à tenir ; mais je lui fis considérer que l'exécution en étoit impossible, & qu'elle ne trouveroit aucun moyen d'accorder deux choses si incompatibles. Nous en étions à chercher ce moyen par mille réflexions, lorsque le Chevalier Ecke

se

ſe fit entendre à la porte de l'appartement, où il emploioit le nom & l'autorité de Mr. le Maréchal pour ſe la faire ouvrir. Il étoit chargé effectivement d'un ordre particulier pour moi, mais il n'avoit choiſi ce moment que pour découvrir malgré moi ce qu'il étoit au deſeſpoir de n'avoir pu pénétrer; & ne pouvant ſe perſuader que ce fût dans une autre compagnie que celle d'une femme que je prenois plaiſir à paſſer une partie des nuits, il étoit réſolu de connoître le viſage de ma Maîtreſſe. Mon valet n'oſa réſiſter à la déclaration d'un ordre du Maréchal. L'aiant moi-même entendu prononcer, je ne penſai point à me défendre d'obéir. Mademoiſelle Fidert étoit aſſiſe dans ſon déguiſement ordinaire, près d'une table où j'avois ſoupé avec elle. Son trouble l'empêcha de ſe lever, tandis que je recevois d'Ecke les explications qu'il m'apportoit. Je remarquai que l'attention qu'il avoit à me parler, n'empêchoit point qu'il ne l'obſervât ſoigneuſement. Enfin, lorſqu'il m'eut communiqué les ordres de Mr. le Maréchal, il prit un air moins ſérieux pour me faire des excuſes de m'avoir interrompu, & me déclarant même une partie de ſes intentions, il me confeſſa qu'il ne s'étoit pas attendu à me trouver tête-à-tête avec un Cavalier, après avoir toujours été perſuadé que je n'avois répandu ce bruit que pour déguiſer quelque intrigue d'amour qu'il avoit été curieux d'approfondir. Si quelque choſe pouvoit me cauſer de la joie, dans des

cir-

circonſtances où je croyois le ſecret de Mademoiſelle Fidert prêt à s'éventer, ce fut de voir au contraire que l'erreur d'Ecke alloit le mettre plus à couvert que jamais. Je me figurai même qu'il y avoit d'autres avantages à tirer de cette occaſion. Tentant auſſitôt le Lieutenant du Marechal par un air de confidence, je lui parlai du jeune Officier qu'il voyoit avec moi comme d'un homme de diſtinction, qui par des malheurs extraordinaires ſe trouvoit dans la néceſſité de ſe dérober à la Juſtice. J'ai été, continuai-je, aſſez heureux pour le garantir juſqu'à préſent de bien des craintes; mais demeurant ſans ſecours à la prémiére marche de l'Armée, je prévois qu'il ne trouvera pas longtems la même ſureté dans cette retraite, & je m'agite en vain pour lui chercher un autre azile.

Mademoiſelle Fidert ſe tenoit pendant ce tems-là dans une poſture négligée, la tête appuyée ſur les deux mains, comme ſi le chagrin & l'inquiétude l'euſſent jettée dans une profonde diſtraction; mais cherchant en effet à ſe cacher le viſage, pour ne faire naître aucun ſoupçon par ſa figure. Ecke entra ſans balancer dans la diſpoſition que je m'efforçois de lui inſpirer. Il étoit bruſque, mais généreux. Si Monſieur, me répondit-il, pouvoit ſe transporter ſans péril dans une terre que j'ai vers le Comté de Clare, je lui répondrois ſur ma vie qu'il y ſeroit en ſureté. Outre le ſecret, qui ſeroit impénétrable dans un lieu ſi écarté des gran-

grandes villes, il pourroit compter ſur la fidélité de quelques domeſtiques que j'y ai laiſſés. Cette ouverture me parut une faveur ſignalée du Ciel. J'affectai néanmoins de la recevoir ſans avidité, pour empêcher Ecke de ſe former lui-même une trop grande idée de ſon bienfait. C'eſt de vous, lui dis-je, qu'il faut demander particuliérement le ſecret, puiſque toute la difficulté conſiſte à gagner votre maiſon. Mais un homme aſſez généreux pour nous faire de ſi belles offres, ne les exécutera pas ſans doute avec moins de bonté & de nobleſſe. Il ſe fit un honneur de répondre à notre attente, & promettant même à Mademoiſelle Fidert de faire naître quelque prétexte pour renvoyer chez lui un de ſes gens qui lui ſerviroit de guide, il joignit tant de diſcrétion à cette politeſſe, qu'il ſe hâta de nous laiſſer ſeuls, pour nous ôter le ſoupçon qu'il cherchât à pénétrer plus avant dans notre ſecret. Je demeurai ſi ſatisfait, que je traitai de badinage tous les regrets que Mademoiſelle Fidert marquoit de s'éloigner de moi. Ils furent trop vifs pour me laiſſer douter qu'ils fuſſent ſincéres. Et peut-être qu'avec plus de panchant à me flatter, j'y aurois découvert un intérêt plus tendre. Mais je la conſolai par la promeſſe de la revoir à la fin de la campagne, & de ne pas perdre un moment la paſſion de la ſervir.

Dès le lendemain Ecke m'aſſura que le guide qu'il deſtinoit à mon jeune Officier ſeroit prêt à partir la nuit ſuivante, & l'aiant

fait

fait paroître devant moi, il lui donna des ordres qui confirmérent toutes ses promesses. J'exhortai Mademoiselle Fidert en la quitant à se souvenir de l'intérêt qu'elle avoit à se renfermer dans une solitude exacte, & ne m'occupant que de sa sureté je fis peu d'attention à ses larmes. Avec le valet d'Ecke je la priai de conserver le mien, dont elle avoit jusqu'alors agréé les services. Elle partit enfin. La terre du Chevalier Ecke se nommoit *Canterstrof*, & étoit à quarante milles du camp. Après notre séparation, la curiosité me fit demander à ses hôtes comment ils avoient trouvé son caractéré pendant sept ou huit jours qu'elle avoit passés chez eux. Ils se louérent de sa douceur & de sa politesse; mais ils ne me cachérent pas que dans certains momens ils avoient souffert beaucoup de quelques altérations qui changeoient tout d'un coup son humeur. Elle les avoit réveillés plusieurs fois pendant la nuit, & les aiant appellés dans sa chambre, elle les avoit conjurés les larmes aux yeux d'emporter le corps de son Pére, qu'elle croyoit avoir vu dans un coin de l'appartement. Elle ne paroissoit point entendre ce qu'ils lui disoient pour la rappeller à elle-même, & ses instances redoubloient avec une nouvelle abondance de pleurs, jusqu'à ce que ces sombres images venant peu à peu à se dissiper, elle paroissoit surprise de trouver devant elle des gens qu'elle ne se souvenoit point d'avoir appellés, elle leur marquoit une vive confusion

d'un égarement qu'elle attribuoit à quelque songe ; & j'admirai dans ce récit qu'il ne lui fût rien échappé qui pût trahir son sexe.

Les soins que je lui avois donnés avec tant de zèle & de constance, m'avoient tellement occupé, que mes projets de Philosophie en avoient été suspendus. Mon amour même en avoit souffert, sinon du refroidissement, du moins quelque interruption, dans les momens où l'amitié & la compassion avoient été mes sentimens les plus vifs. Mais je me rendis tout entier à ces deux objets, lorsque je me crus déchargé d'un soin dont la générosité & l'honneur m'avoient fait un devoir. Je retournai au camp dans la résolution de commencer aussitôt mes exercices philosophiques. Ecke m'attendoit. Il me renouvella toutes ses promesses, & je ne doutai point que le fond que j'avois fait sur lui n'eût toute la solidité propre à inspirer une parfaite confiance. Cependant quelques mots qui échappérent à Mr. le Maréchal dans le prémier entretien que j'eus avec lui, ne me permirent pas de douter qu'il n'eût été informé de toutes nos résolutions.

Je balançai si je devois continuer de feindre, ou me faire un mérite de ma sincérité. Mr. le Maréchal étoit entré de si bonne grace dans les intérêts de Mademoiselle Fidert, que je ne pouvois douter du moins qu'il ne fût aussi disposé à cacher sa retraite qu'il l'avoit été à favoriser sa fuite. Je pris le parti de ne lui pas faire connoître que

j'eusse entendu le sens de quelques railleries, où j'avois reconnu l'indiscrétion du Chevalier Ecke; & lui marquant par un compliment flateur l'opinion que j'avois de sa générosité, je le priai de prendre part aux inquiétudes d'une Fille aimable, qui n'étoit point encore délivrée des craintes qui lui ôtoient le repos depuis si longtems. Je lui appris toutes nos avantures depuis que j'avois cessé d'avoir cette ouverture pour lui; & m'excusant avec plus de sincérité qu'il ne se l'imagina peut-être, sur ses propres occupations, qui ne m'avoient permis de l'approcher que pour recevoir ses ordres, je l'intéressai aussi vivement qu'il me fut possible au sort d'une jeune personne à qui je prenois moi-même tant d'intérêt. Il abandonna le ton railleur, pour en prendre un beaucoup plus sérieux. Vous auriez mieux fait, me dit-il, d'avoir toujours eu cette confiance en moi. Je me croyois mieux connu de vous, mon cher Montcal, & le moindre retour que vous deviez à mon amitié étoit d'agir avec moi sans défiance. Il en falloit bien moins pour renouveller le zèle qui m'attachoit à lui. Je lui protestai que tout le dévoument qu'on pouvoit attendre d'un homme d'honneur, il me le trouveroit éternellement & sans exception. Mes expressions furent si vives, que son amitié s'échauffant par le plaisir qu'on prend à se voir aimé, il me protesta qu'au milieu du chagrin qu'il ressentoit de n'avoir point encore tiré le moindre avantage de la

campagne, il en avoit toujours deux autres qui l'agitoient continuellement; l'un de n'avoir pas reçu une ſeule marque de l'attention de Madame de Gien, quoiqu'il lui eût dépêché pluſieurs couriers, avec des Lettres où il lui avoit exprimé toute l'ardeur de ſa paſſion; & l'autre de n'avoir point encore trouvé l'occaſion de faire quelque choſe pour moi. Je le priai de n'avoir pas plus d'empreſſement que moi à me procurer des biens que je n'eſtimerois jamais tant que l'honneur de le ſervir & de vivre avec lui. Peut-être ne crut-il pas ce compliment ſincére, mais j'eus le bonheur de l'en perſuader dans la ſuite par d'autres témoignages. A l'égard de Madame de Gien, comme j'étois auſſi peu capable de le flatter mal-à-propos que de le tromper, je lui avouai que je connoiſſois à cette Dame un extrême éloignement pour l'amour, & qu'elle avoit l'eſprit trop occupé de ſes affaires de France pour s'arrêter aux amuſemens qui pouvoient flater ſon cœur. C'étoit parler ſincérement, puiſque j'étois perſuadé moi-même que c'étoit la ſeule raiſon qui lui faiſoit combattre l'inclination qu'elle avoit pour moi. Je m'apperçus néanmoins que ce diſcours renouvelloit les ſoupçons de Mr. le Maréchal. Il me preſſa de lui apprendre quelles étoient ces affaires qui l'intéreſſoient juſqu'à la faire renoncer aux plaiſirs, & qui ne l'avoient point empêché de me ſuivre en Irlande. Je n'eus pour me défendre que les excuſes de l'honneur & de la probité naturelle, qui ne me per-

permettoient point de trahir sa confiance après la loi qu'elle m'avoit imposée de lui garder le secret.

Dans le même moment un courier dépêché par Milord Connaugh, qui commandoit dans la Province d'Ucster, apporta la nouvelle d'un soulévement dangereux, qui lui faisoit craindre de voir bientôt dans cette province une seconde Armée en faveur du Roi Jaques. Sous prétexte de la cherté des vivres, dont on enlevoit tous les jours la plus grande partie pour la subsistance des troupes, le peuple avoit pris les armes, & l'on comptoit déja neuf mille hommes réunis sous un Chef. Milord Connaugh pressoit Mr. le Maréchal de lui envoyer un Corps de Cavalerie, pour soutenir quelques Régimens d'Infanterie qu'il avoit sous ses ordres; & ses instances étoient si fortes qu'il ne répondoit de rien, si on laissoit quatre jours aux rebelles pour se fortifier. Je vis sur le visage de Mr. le Maréchal des marques sensibles de son embarras. Il ne pouvoit se défaire d'une partie de sa Cavalerie sans ruïner tous ses projets; & la nécessité néanmoins d'arrêter dans sa naissance un mal qui n'étoit pas moins capable de les renverser, lui paroissoit aussi indispensable qu'on la lui représentoit. Tandis qu'il délibéroit sur cet incident avec quelques Officiers-Généraux qu'il avoit fait avertir, j'interrogeois le courier sur la disposition des rebelles, & sur la distance des lieux. Les lumiéres que j'en tirois me firent naître un dessein dont

je crus l'exécution infaillible. Avec l'inclination que mes anciens exercices me donnoient pour la Cavalerie, il n'étoit pas surprenant que je me fusse attaché à connoître ce qu'il y avoit de meilleur dans le camp, & que mes seules liaisons fussent avec les principaux Officiers de ce Corps. Je faisois un cas extraordinaire de quatre Régimens, qui étoient en effet ce que j'ai jamais vu de plus leste & de mieux discipliné. Ce nombre suffisoit pour mes idées, & les Officiers étoient propres aussi à les seconder. J'entrai brusquement dans le cabinet de Mr. le Maréchal. Je ne craignis point de l'interrompre, pour le prier de m'écouter un moment; & lui aiant expliqué en peu de mots mon projet, je lui repondis du succès, s'il avoit assez bonne opinion de moi pour m'en confier l'exécution. Je dus être flatté de sa confiance; car sans me demander d'autre garand que ma parole, il donna aussi-tôt ordre que les quatre Régimens se tinssent prêts à marcher sous ma conduite.

S'il me restoit quelque crainte, elle ne regardoit que les explications que j'avois tirées du courier, & la fidélité avec laquelle j'avois besoin qu'il me servît de guide. Il devoit connoître un pays dont il étoit lui-même, & c'étoit sur cette assurance que toutes mes vues étoient fondées. Il m'avoit dit que les rebelles, qui étoient, comme on doit se l'imaginer, sous bagages & sous tentes, avoient choisi pour leur centre,

tre, ou leur quartier d'assemblée, une grande bourgade nommée Tilpenny, où la sédition avoit commencé. C'étoit-là, qu'outre les habitans, il s'étoit rendu un grand nombre de mutins, qu'on faisoit déja monter à neuf milles. Ils y attendoient l'arrivée continuelle de ceux qui venoient prendre parti sous les mêmes Enseignes, & ils s'occupoient avec une ardeur surprenante à se fabriquer des armes. L'éloignement de Tilpenny n'étant que de vingt milles, qui font environ dix lieues de France, j'avois conçu qu'en faisant assez de diligence pour y arriver pendant la nuit suivante, je pouvois avec les instructions que j'avois reçues du courier, m'approcher sourdement de la ville, y faire mettre le feu à tous les coins, & disposer tellement ma Cavalerie, que faisant face à l'entrée de toutes les rues, elle taillât en piéces tous ceux qui se présenteroient pour sortir. Ce terrible dessein me sembloit d'autant plus infaillible, que les maisons étant de bois, & la plupart couvertes de chaume, la promtitude du feu qui ne laisseroit pas aux rebelles le tems de se reconnoître, en diminueroit assez le nombre pour laisser peu d'exercice au sabre de mes Cavaliers. Les préparatifs de mon entreprise aiant été achevées avant le milieu du jour, notre marche se fit avec tout le secret nécessaire à mes vues. Je fis arrêter plus de cinquante Paysans que je rencontrai sur la route, & sans leur demander ce qui les conduisoit à Tilpenny, je les fis conduire à

la queue de ma troupe. Le courier me servant de guide, il me fut aisé d'éviter vers le soir, d'être apperçu de la ville, en me cachant derrière un bois, où j'allai seul avec mon guide pour reconnoître les situations par mes yeux. Enfin l'obscurité commençant à me favoriser, je fis disposer tous mes préparatifs. C'étoient des fascines goudronnées, qui pouvoient être enflammées tout d'un coup avec une poignée de poudre. Elles étoient si légéres, que non seulement chaque Cavalier en avoit apporté deux, mais qu'elles pouvoient être lancées de la main d'un homme à vingt pas, & presque sur le toit des maisons. La nécessité d'exterminer une troupe des rebelles fermant mon cœur à la pitié, j'entrepris enfin cette funeste exécution, dont je ne puis me rappeller le souvenir sans frémir. La facilité du succès surpassa mon attente. Il avoit fait depuis quelques jours une chaleur qui rendoit tout combustible. Les fascines furent allumées si promtement, & jettées avec tant d'ordre & d'adresse, qu'en moins d'un quart-d'heure la ville fut environnée d'un cercle de feu. Mes Cavaliers prirent aussi-tôt leur poste, & ce bruit de leur course, qu'ils avoient ordre de faire desormais sans ménagement, jetta autant d'épouvante parmi nos ennemis, que la prémiére vue des flammes.

Je n'entrerai point dans un détail qui révolteroit l'imagination de mes Lecteurs. La moitié des rebelles fut étouffée par la fumée, ou consumée par les flammes, avant

qu'ils osassent s'exposer à des périls inconnus, qui leur paroissoient encore plus redoutables au dehors. Mais lorsque forcés de sortir ils tombérent au milieu de nos sabres, dont nous leur fendions la tête sans pitié, l'horreur de leur situation leur fit jetter des cris si pitoyables, que plusieurs fois je fus tenté de faire cesser le carnage, & de les recevoir à composition. Cependant l'importance d'un tel exemple m'endurcit contre mes propres sentimens. J'ordonnai qu'on fît main-basse jusqu'au dernier ; & quoique j'eusse excepté les femmes dans ce cruel ordre, il fut impossible que sortant pêle-mêle avec leurs maris & leurs enfans, il n'y en eût pas un grand nombre qui périssent par le tranchant de nos sabres. Ainsi, à la réserve d'un petit nombre d'habitans, qui se sauvérent par des issues écartées, où je n'avois pu placer une garde, tout ce qui échappa aux flammes vint trouver une mort plus sanglante par nos mains. Le jour qui éclaira enfin cette affreuse boucherie, nous fit voir un monceau de cendres à la place de la ville, & des remparts de morts autour de nous, qui bouchoient jusqu'au passage de nos chevaux. Comme il restoit néanmoins assez de flammes pour en faire le bucher de nos ennemis, je donnai ordre que cette multitude de cadavres y fût jettée ; & mes Cavaliers en comptérent plus de cinq mille, à qui ils rendirent ce triste office.

De deux mille Maîtres dont les quatre Régimens étoient composés, sans y compren-

dre les Officiers, je n'en perdis que deux, qui furent trouvés morts sans que j'aye pu comprendre par quel accident. Au reste tout le détachement s'étoit comporté avec tant de sagesse & d'obéissance, que ni l'ardeur du massacre, ni l'espérance du pillage ne leur avoit fait négliger un moment mes ordres. Je n'avois rien de plus à prétendre dans un lieu où il ne nous restoit plus d'ennemis. Je renvoyai son courier à Milord Connaugh, avec des nouvelles qui devoient le rassurer, & je pensois à reprendre la route du camp après avoir fait prendre dans un village voisin quelque rafraichissement à ma troupe. Mais à peine étions-nous à cheval, que deux Officiers qui avoient pris les devans sans aucun dessein, retournérent à toute bride pour m'avertir qu'ils avoient vu paroître à l'extrémité de la plaine, un Corps de troupes qui s'avançoient en fort bon ordre. J'étois trop certain qu'ils ne pouvoient être de notre Armée, pour douter que ce ne fût quelque détachement des ennemis; & poussant mes conjectures jusqu'à la vérité, je me figurai que sur la nouvelle du soulévement de Tilpenny, les François envoyoient aux rebelles quelques troupes réglées, autant pour les discipliner que pour les soutenir. Il n'étoit question que de m'assurer du nombre d'ennemis que j'avois à combattre, car je ne balançai pas un moment à les attaquer. J'envoyai à la découverte quelques Officiers d'une habileté reconnue, & je sus bientôt par leurs observations, que c'étoit

un Corps d'environ trois mille hommes d'Infanterie & de cinq cens Chevaux. L'inégalité m'effraya peu. Je cachai mes gens à droite & à gauche, derriére quelques haies, qui s'étendoient fort loin hors du village ; & gardant la précaution d'arrêter tous les passans, je me flatai qu'en prenant l'ennemi en flanc des deux côtés, je le jetterois dans un desordre dont il auroit peine à se rétablir. Pour éviter les embarras du passage, je me hâtai de faire couper la haie de distance en distance, à l'éloignement qu'il falloit pour cacher un Cavalier dans l'intervalle, desorte qu'avec un mouvement fort léger ils pouvoient paroître tout d'un coup sur une ligne de cent chevaux de front, & profonde de dix, que j'eus le tems d'arranger à la file.

Des gens si exercés dans la discipline comprirent d'abord ma pensée, & se portérent avec la même intelligence à l'exécuter. L'ennemi arriva avec tant de confiance, que n'aiant pas même de coureurs pour lui tenir lieu d'avant-garde, il se trouva entre mes deux haies, comme si je l'y eusse placé moi-même. J'avois donné ordre qu'on commençât par une décharge. Elle fut brusque, & l'éloignement n'étoit pas si grand qu'il pût rendre nos balles inutiles. Nous parûmes aussi-tôt le sabre à la main, & fondant au galop sur des ennemis, à qui la surprise & l'effroi ne permirent pas de distinguer l'épaisseur de nos deux lignes, nous y trouvâmes si peu de résistance, que notre embarras dans la presse

ne fut qu'à trouver le moyen de lever le bras pour assurer nos coups. La Cavalerie, qui formoit comme leur arriére-garde, ne fit que tourner la tête de ses chevaux pour prendre la fuite, & la malheureuse Infanterie se sauvant par les deux ouvertures de la tête & de la queue, n'échappa qu'autant qu'il nous étoit impossible de tuer deux hommes d'un seul coup, & que le tems que nous mettions à sabrer, l'un laissoit à l'autre quelque avantage pour se sauver. Le village & les haies mêmes dont nous étions sortis, les favorisérent encore, parce que j'avois défendu à mes gens de s'y rengager. Il me suffisoit de les avoir mis en fuite, avec la perte d'un tiers de leur Infanterie, & plus de cinq cens prisonniers, à qui la difficulté de les conduire me fit prendre le parti de leur ôter seulement leurs armes. Je fis prendre aussi toutes celles qui restérent sur le champ de bataille, & j'en chargeai mes Cavaliers comme du trophée de leur victoire. Je savois de quelle utilité ce secours devoit être pour Mr. le Maréchal, dont toutes les recrues étoient fort mal armées. Mon seul empressement, après une si heureuse rencontre, fut de regagner le camp, où par une marche fort promte j'arrivai avant la fin du jour.

Il ne me convenoit pas de faire retentir moi-même le bruit d'une si glorieuse expédition. J'en rendis compte à Mr. le Maréchal, avec un soin si peu affecté d'en faire retomber l'honneur sur la conduite & la valeur

leur de mon détachement, que suivant l'aveu qu'il m'en fit lui-même, il crut que mon seul mérite avoit été celui de l'invention. Mais lorsqu'il eut appris par le témoignage de tous les Officiers le rolle que j'avois joué dans le commandement & dans l'action, il me fit rappeller, pour m'embrasser mille fois avec autant de tendresse que d'estime. J'avois résolu, me dit-il, de demander pour vous à la Cour le prémier Régiment; mais je perdrois trop à me priver d'un ami tel que vous. Permettez, qu'au-lieu de vous éloigner de moi, je fasse changer le degré de distinction que je voulois vous procurer dans une pension constante, qui assurera plus solidement votre fortune, & qui me conservera l'avantage de jouir de votre amitié & de vos conseils. Quelque touché que je fusse d'un compliment si flateur, je ne pus m'empêcher de lui faire connoître qu'indépendamment de la reconnoissance, qui devoit me faire regarder sa proposition comme une faveur, rien n'étoit si conforme à mon propre goût. Il me jura là-dessus une amitié éternelle, & je lui jurai aussi de conserver toute ma vie pour sa personne un attachement proportionné. Mais je n'étois pas à la fin des félicitations. Les Officiers des quatre Régimens, & tous les Cavaliers mêmes, charmés du témoignage que j'avois rendu à leur conduite & à leur courage, s'empresserent à l'envi à relever l'obligation qu'ils avoient à ma générosité. Mon nom, qui avoit été fort odieux jusqu'a-

lors à la plupart des Anglois, acquit ainsi parmi eux plus d'estime & de considération. Je m'en apperçus par les caresses que je reçus, non seulement de plusieurs Officiers-Généraux qui avoient toujours affecté de me fuir, ou de répondre froidement à mes politesses, mais par les complimens d'une infinité de subalternes, que je n'avois pas eu occasion de connoître, & qui cherchérent celle de se lier avec moi par des vues d'intérêt ou d'amitié. Les anciens soupçons de ma fidélité, les plaintes de mon zèle pour la France, tout parut effacé; & l'on commença dès ce jour à me regarder comme un homme attaché sincérement à la Nation.

Il me sembla même que la confiance de Mr. le Maréchal étoit augmentée. Il ne se passoit plus de jour qu'il ne me prît à l'écart pour me parler de sa tendresse pour Madame de Gien, & ne doutant point, me disoit-il, que je ne fusse toujours lié avec elle par mon ancienne amitié, il me prioit de ne pas lui écrire sans la faire souvenir de la constance de son attachement. Ce rolle étoit difficile à soutenir pour moi. Mais il le devenoit encore plus, lorsque Mr. le Maréchal, soit pour me gagner de plus en plus par ses caresses, soit pour mettre la vérité de mes sentimens à l'épreuve, s'informoit affectueusement de la situation de Mademoiselle Fidert. Il paroissoit persuadé qu'elle régnoit souverainement dans mon cœur, & que son éloignement me causoit les mêmes regrets qu'il

m'a-

m'avoit marqués de celui de Madame de Gien. J'étois contraint dans ces occasions de paroître plus empressé que je ne l'étois pour cette jeune Irlandoise, & c'étoit moins pour moi-même que je me forçois à ce déguisement, que pour Madame de Gien, à qui je ne voulois pas même qu'il soupçonnât la moindre foiblesse qui pût blesser l'opinion qu'elle sembloit vouloir établir de son caractére.

Telle étoit ma situation, lorsque j'en reçus une Lettre ; & ce qu'on ne s'attend point à trouver ici, mon prémier empressement fut de la faire lire à Mr. le Maréchal. Cette funeste dépêche m'annonçoit un malheur que je le croyois aussi intéressé que moi à prévenir. Elle avoit reçu, me disoit-elle, des nouvelles de Paris, qui rendoient son retour en France absolument indispensable, il ne pouvoit même être différé. Cependant elle souhaitoit de me voir avant que de quiter l'Irlande. Elle avoit des choses importantes à me communiquer. Je ne pouvois me rendre trop promtement à Dublin, parce que chaque moment qu'elle perdoit à m'attendre, étoient autant de fautes contre son devoir. Le chagrin du Maréchal me fit connoître à quel point il en étoit passionné. Il me confessa que le malheur de la perdre, étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus redoutable. Partez, me dit-il en m'embrassant. Arrêtez-la. Employez tout le pouvoir que l'amitié doit vous donner sur elle. Cruel devoir ! qui m'impose la nécessité de me reposer de ce soin sur un autre. Allez,

mon

mon cher Montcal, ajouta-t-il en s'attendrissant, & comptez que le service que vous m'allez rendre, surpassera toutes les marques que vous pouvez attendre de ma reconnoissance.

Il me sembloit qu'avec des regrets si pressans il auroit pu faire un autre usage de son autorité pour l'arrêter. Mais c'étoit sans doute ma propre inquiétude qui me faisoit trouver trop foible tout ce qui ne répondoit pas à l'ardeur de mes desirs. Aussi n'osois-je proposer à Mr. le Maréchal ce que sa passion ne lui avoit pas inspiré. Je partis, en fondant encore quelque espoir sur les instances par lesquelles j'allois combattre une cruelle résolution, & même sur la disposition d'un cœur où je ne pouvois douter que l'amour n'excitât quelques mouvemens en ma faveur.

Madame de Gien n'avoit pas douté que sa Lettre ne me fît entreprendre sur le champ le voyage de Dublin. Il sembloit qu'elle eût compté les heures, & que mesurant ma diligence par l'impatience & les craintes de l'amour, elle fût sure du tems où je devois arriver. Je vous attendois cet après-midi, me dit-elle en me voyant paroître. Une aimable rougeur, qui s'étoit répandue tout d'un coup sur son visage, m'apprit qu'elle ne m'avoit pas vu sans émotion. Je l'augmentai par les plaintes passionnées auxquelles je me livrai sans mesure; & n'aiant plus rien à dissimuler dans un moment où je ne me flatois de la toucher

que par l'ardeur de mes ſentimens, je lui marquai plus d'amour que je n'avois fait depuis que j'avois abandonné mon cœur à cette paſſion. Elle m'écouta les yeux baiſſés, & pour la prémiére fois j'eus le plaiſir de penſer qu'elle m'entendoit ſans regret & ſans colére. Enfin, lorſque dans le tranſport qui animoit toutes mes expreſſions, je me hazardai à lui baiſer la main, elle ſe hâta de la retirer. Laiſſons, me dit-elle, des familiarités qui ne conviennent point à ma ſituation. Souvenez-vous que je ſuis la femme d'un autre, & que rien ne pouvant ébranler la réſolution où je ſuis de retourner en France, j'aurai bientôt à rendre compte de ma fidélité & de ma conduite à mon mari. Mais il eſt donc vrai que vous m'aimez? reprit-elle en levant ſur moi des yeux où elle me laiſſa lire pendant quelques momens autant de joie que de tendreſſe. Je lui renouvellai le ſerment de mon amour avec tant de ſincérité & d'ardeur, qu'elle en parut ſatisfaite. Je me repoſe ſur vos ſentimens, interrompit-elle enfin, & lorſque je ſuis prête à vous quiter, je n'apporterai plus de précautions pour vous confeſſer les miens. Je vous aime, & tous les efforts que j'ai faits pour combattre ma paſſion, ou pour vous la cacher, ne partent que de mon devoir. Mais je vous connois honnête & généreux. Vous n'abuſerez point de cette déclaration; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'accorderez le droit de vous impoſer trois conditions, ſans leſquelles je retracte

l'a-

l'aveu que je viens de vous faire. La prémiére est de ne mettre personne dans votre confidence, & d'écarter au contraire tous les soupçons qu'on pourroit former de vos sentimens & des miens. La seconde, de ne m'écrire jamais un mot de tendresse, quoique je vous accorde la liberté de m'écrire souvent, & que je vous promette de ne pas laisser vos Lettres sans réponse. Enfin la troisiéme, de ne rien ajouter aux instances par lesquelles vous vous êtes flatté de m'ôter l'envie de partir. Mon Mari me rappelle. Il me promet autant de bonté, qu'il m'a marqué de fureur. L'honneur & la vertu ne me permettent point de balancer. J'expose mon repos & peut-être ma vie aux caprices d'un vieillard, qui m'a rendue la plus malheureuse femme du monde depuis le prémier jour de mon mariage. Mais je ne connois point de péril où je vois clairement mon devoir; & vous savez que je n'aurois pas pris le parti de quiter la France, si je n'avois eu rien de plus terrible à redouter que la mort. Elle me ferma la bouche de sa main, lorsqu'elle me vit prêt à l'ouvrir pour m'abandonner à de nouvelles plaintes; & me renouvellant ses ordres avec une fermeté sans exemple, elle me protesta que si je refusois de m'y soumettre, je la voyois pour la derniére fois.

Etrange effet de l'amour! qui rend le cœur capable d'embrasser aveuglément ce qui est le plus contraire à ses propres desirs. Etonné, confus, aussi charmé qu'affligé de tout

tout ce que je venois d'entendre, je jurai aux genoux de Madame de Gien, qu'elle seroit obéie sans résistance. Je ne lui fis pas même valoir ce qu'il m'en coutoit pour lui faire un si rigoureux sacrifice; & la pensée qui me soutint contre toutes les révoltes de ma tendresse, fut que m'aimant, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute, elle devoit non seulement partager mes peines, mais avoir disposé dans son esprit le tems & les événemens qui devoient nous conduire un jour à des arrangemens plus heureux. Je passai trois jours avec elle, sans avoir poussé un seul soupir, ni hazardé une seule plainte, qui n'eussent été repoussés comme une injure, & souvent étouffés d'un seul coup d'œil avant que d'avoir osé naître. Elle prit enfin sa route vers la mer. Je la conduisis jusqu'au port où elle devoit s'embarquer. Elle me fit ses adieux avec beaucoup de tendresse, mais d'un œil sec; & j'eus la foiblesse de ne pouvoir retenir mes larmes. Elle devoit traverser l'Angleterre pour gagner Ostende, où elle comptoit de trouver une chaise & d'autres commodités jusqu'à Paris.

Les deux jours suivans furent pour moi deux nuits sombres & cruelles, que je passai seul, & sans pouvoir souffrir la lumiére. Je ne pris ni nourriture, ni repos. Tout me paroissoit si obscur & si affreux dans mon avanture, que me reprochant plus d'une fois l'excès de ma soumission & de ma complaisance, non seulement je me trou-

trouvai ridicule de m'être laiſſé abuſer par des eſpérances chimériques, mais que je fus même prêt à monter ſur le prémier vaiſſeau pour ſuivre les traces d'une Ingrate, & lui faire honte d'avoir abuſé de ma bonne-foi. Car que pouvois-je prétendre, & que me reſtoit-il à eſpérer d'elle, ſéparés comme nous allions l'être par la diſtance de Paris à Dublin? N'alloit-elle pas ſe rendre dans les bras de ſon Mari? Et pouvois-je m'attendre qu'une perſonne ſur qui le devoir avoit aſſez de force pour l'y rappeller du fond de l'Irlande, fût jamais capable de retourner ſur ſes pas pour ſe rendre aux invitations de l'amour? D'ailleurs ne m'a-t-elle pas interdit juſqu'aux plus ſimples expreſſions de ma tendreſſe? Et que vouloit-elle dire avec ces promeſſes de m'aimer, & cette ſatisfaction d'être aimé, lorſqu'elle nous réduiſoit tous deux à n'accorder jamais la moindre liberté à nos ſentimens?

Cependant je lui connoiſſois tant d'eſprit & de droiture, que dans une occaſion ſurtout où je ne pouvois lui attribuer la moindre vue d'intérêt, il me paroiſſoit impoſſible qu'elle eût penſé à ſe défaire de moi par un lâche artifice. Et puis quel beſoin avoit-elle de me faire quiter le camp, & de me rappeller à Dublin? Pourquoi me faire l'aveu d'une tendreſſe dont elle ne ſe feroit propoſée de recueillir aucun fruit? De toutes ces réflexions je conclus encore qu'il falloit me défier de quelque choſe à l'avenir; & qu'en attendant qu'un miſtére où je

je ne comprenois rien vînt à se découvrir, je devois chercher mon bonheur & dans l'espérance & dans le sentiment actuel d'un amour que rien ne me paroissoit capable d'éteindre. Je retournai au camp avec cette résolution. Dans le nouveau panchant que je me sentois pour la méditation & la solitude, qui me sembloient les seuls plaisirs auxquels je pusse desormais être sensible, je renouvellai le dessein que j'avois formé de me faire un exercice philosophique de ma profession. Il avoit été si fort interrompu par les soins que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, que j'étois presqu'encore à le commencer. Mais je ne prévoyois point ce qui m'attendoit en arrivant au camp.

Outre l'embarras de consoler Mr. le Maréchal, & de me justifier contre ses reproches, je trouvai des Lettres de Mademoiselle Fidert dans les mains d'un exprès qui avoit paru fort impatient de mon absence. Elle m'apprenoit le nouveau malheur où elle étoit tombée, par l'inclination qu'elle avoit inspirée au fils du Chevalier Ecke, qui étoit un jeune homme de seize ans, sous la conduite d'un Précepteur. Plus pénétrant que son Pére, il avoit découvert que l'habit qu'elle continuoit de porter, n'étoit que pour déguiser son sexe. La bizarrerie de cette avanture avoit servi sans doute, autant que ses charmes, à faire naître une vive passion dans un cœur fort mal gouverné. Il avoit déclaré ses sentimens à

Ma-

Mademoiselle Fidert, & ne lui trouvant point la facilité qu'il s'étoit promis à la vaincre, il l'avoit menacée aussi-tôt de publier dans la maison qu'elle n'étoit qu'une fille déguisée sous des habits d'homme. Un procédé si brutal n'avoit pu inspirer que de l'horreur à celle qu'il avoit cru tenter par son amour. Mais sa situation n'en devenant que plus dangereuse par la violence même qu'elle avoit à se faire pour ménager un Amant si odieux, elle me conjuroit d'examiner si elle devoit quiter la terre du Chevalier Ecke, ou s'il n'y avoit pas quelque moyen d'engager le Pére à faire partir son fils, sous quelque prétexte qui ne rendît pas le mal plus dangereux, en faisant connoître à ce jeune indocile que c'étoit elle-même qu'il devoit accuser de son éloignement.

Le vif intérêt que je prenois toujours à ses infortunes, me fit comprendre de quelle importance il étoit pour elle de ne pas différer à la secourir; & l'ouverture que j'avois déja eue pour Mr. le Maréchal, me portant aussitôt à la même confiance, je lui demandai son secours autant que ses conseils, pour une fille infortunée qui avoit besoin plus que jamais de sa protection. Il ne balança point sur sa réponse. Je connois Ecke, me dit-il; il a de l'honneur & de la discrétion. Intéressez-le par ces deux motifs à vous aider lui-même; & ne faites pas difficulté de lui dire que je sai votre secret. Je n'avois pas si

bonne opinion de la discrétion du Chevalier; cependant la nécessité étoit pressante. Je le surpris fort en lui apprenant que cet aimable Officier qu'il s'étoit trouvé tant d'inclination à servir, & qu'il avoit reçu si généreusement dans sa maison, étoit une Fille de qualité, qui n'avoit pas moins d'agrémens dans son sexe, qu'il lui en avoit trouvé sous les habits du nôtre. Je ne me hâtai point de lui découvrir son véritable nom & ses avantures, & je crus qu'il suffiroit de lui en faire l'aveu, s'il le devinoit lui-même: mais après m'être efforcé d'échauffer son zèle par une peinture touchante des embarras de Mademoiselle Fidert, je lui demandai son propre secours contre la témérité & les menaces de son fils. Il entra de si bonne grace dans le dessein de la servir, qu'il auroit envoyé sur le champ au jeune Ecke l'ordre de se rendre à Dublin, si je ne lui eusse représenté que cette affaire devoit être conduite avec plus de ménagement. Un changement si brusque pouvoit irriter ce jeune homme, & le porter à d'autres excès. Je proposai de me charger moi-même de la commission de l'éloigner; & profitant de la disposition où je voyois son Pere, je parlai de le faire passer en Angleterre, sous prétexte de lui faire achever ses exercices à Londres. Mon dessein, en prenant moi-même ce soin, étoit de l'enlever si brusquement, que soit qu'il se défiât de nos vues, ou qu'il les ignorât, il n'eût pas le tems de

trahir

trahir le ſecret de Mademoiſelle Fidert. En faiſant valoir l'ordre de ſon Pére, dont je ſerois chargé pour le faire conduire à Londres, je pouvois lui faire croire que le ſoin avec lequel il ſeroit gardé juſqu'au port, n'étoit qu'une précaution contre les inſultes des gens de guerre.

Ce plan fut approuvé de Mr. le Maréchal, & je crus reconnoître dans la ſatisfaction avec laquelle il parut ſe prêter à tous mes arrangemens, qu'il ſe réjouiſſoit d'y trouver comme une eſpéce de certitude que j'aimois Mademoiſelle Fidert. Il me donna deux de ſes gardes, pour faire conduire le jeune Ecke à la mer. C'étoit mettre d'autant plus de vraiſemblance dans l'exécution de mon projet, que l'emploi de ſon Pére donnoit une couleur naturelle à cette eſcorte. J'arrivai en deux jours de marche au château d'Ecke, & je fis le voyage avec cette lenteur, pour n'y arriver qu'à l'entrée de la nuit. Le jeune homme étoit à ſouper avec Mademoiſelle Fidert, qui étoit forcée d'avoir cette complaiſance pour lui. Je le fis appeller, & lui aiant expliqué les ordres de ſon Pére, je crus lui faire goûter la promtitude avec laquelle je me diſpoſois à les exécuter, en lui inſpirant quelque frayeur de l'Armée Françoiſe, que je ſuppoſai en marche vers le Comté de Clare, & prête à fondre ſur le château. Mais cette allarme produiſit un effet tout oppoſé à mes eſpérances. Les craintes du jeune Amant ſe tournérent ſur Mademoiſelle Fi-

dért,

dert. Je ne vois rien, me dit-il, de plus redoutable ici pour moi que pour Mr. Reland, c'étoit le nom qu'elle avoit pris; & si l'on exige absolument que je parte, on permettra sans doute qu'il m'accompagne, pour éviter les mêmes périls. Cette officieuse inquiétude m'auroit fait prendre une bonne idée de son caractére, s'il ne l'eût démentie aussitôt par un trait fort noir. Car à peine lui eus-je déclaré qu'il falloit partir sur le champ, & que le soin de la sureté d'autrui ne le regardoit pas, que me priant de m'écarter un moment avec lui, il m'apprit que Mr. Reland étoit une fille. Je pénétre, ajouta-t-il, que c'est elle-même qui m'attire l'ordre de partir, car elle m'en a menacé plusieurs fois. Mais mon Pére est la dupe d'un déguisement qu'il ignore, & qui couvre sans doute quelque mauvaise vue.

Je fus si piqué de cette trahison, que le traitant avec le dernier mépris, je ne lui laissai pas même un moment pour les préparatifs de son départ. Je le remis entre les mains des deux gardes, avec ordre de s'arrêter à Dublin, où je me proposois de lui envoyer son Précepteur & son équipage. Après s'être beaucoup emporté contre ma rigueur, il parut revenir à lui, dans l'espérance apparemment de me fléchir, & d'obtenir du moins la liberté de faire ses adieux à Mademoiselle Fidert. Mais je lui reprochai avec amertume cette contradiction de sentimens, & ne lui aiant pas même accordé la permission de parler à ses domestiques, je

le fis monter à cheval, pour suivre les deux gardes à Dublin. Toutes ces circonstances se passérent sans que Mademoiselle Fidert eût paru. Une Lettre du Chevalier Ecke, que j'avois fait remettre à son Intendant, avoit disposé toute la maison à me voir agir, sans curiosité & sans résistance; & Mademoiselle Fidert, ou Mr. Reland, qui n'avoit pû douter que des gardes venus du camp avec son courier, ne lui apportassent le secours qu'elle avoit demandé, demeura tranquille en attendant leurs explications.

Quel fut son étonnement de me voir entrer dans la salle où elle étoit encore, & lui demander agréablement la permission de prendre à table la place que le jeune Ecke venoit d'abandonner! Je lui appris ce que l'amitié m'avoit fait faire pour son service. Elle en eut d'autant plus de joie, que depuis deux jours ses inquiétudes avoient redoublé par l'insolente hardiesse de son Amant, qui lui avoit fait enlever ses habits pendant la nuit, & qui étoit venu lui déclarer le matin qu'il la mettroit dans la nécessité de faire connoître son sexe, si elle s'obstinoit à lui marquer si peu de complaisance. Cette extravagance l'avoit forcée à quelque composition. Elle avoit consenti à le souffrir près d'elle, & à manger avec lui. Ma curiosité fut d'apprendre par quel hazard il avoit découvert son sexe. Elle me dit que lui aiant témoigné de l'affection dès le prémier jour, il avoit paru desirer avec ardeur de se lier avec elle par une étroite amitié. Elle

en

en avoit senti le danger, jusqu'à prendre le parti de manger seule dans sa chambre; & le reste du jour elle l'employoit à lire, ou à se promener seule au jardin. Il l'avoit forcée dans cette retraite, & dès la prémiére semaine il étoit entré le matin dans sa chambre, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour la fermer. Son dessein étoit de lui proposer une partie de chasse. Mais aiant des idées fort libertines pour son âge, il avoit reconnu ce qu'elle cachoit avec le plus de soin. Il s'étoit jetté aussitôt à ses genoux; il lui avoit juré qu'il l'aimoit avant les éclaircissemens qu'il venoit d'avoir, & qu'il lui étoit dévoué pour toute sa vie après cette heureuse découverte. Envain s'étoit-elle efforcée de lui faire perdre l'opinion qu'il avoit d'elle sur des marques si équivoques. Il avoit insisté avec tant d'obstination, qu'elle s'étoit crue obligée d'employer la colére & les menaces pour s'en défaire. Ses persécutions n'aiant fait que redoubler, elle s'étoit enfin déterminée à m'écrire, & pour assurer sa tranquillité jusqu'au retour du courier, elle avoit pris le parti de relâcher quelque chose de sa rigueur, en lui accordant la liberté de manger avec elle.

Je la félicitai du repos dont elle pouvoit jouir desormais, car j'étois sûr de mes deux gardes jusqu'à pouvoir compter qu'ils ne laisseroient pas à cet incommode Amant le moyen de faire ses plaintes à personne, & moins de révéler ses découvertes. Ils

le conduisirent en effet avec tant de vigilance & de soins, que l'aiant fait embarquer avec son Précepteur & deux domestiques, ils eurent encore la précaution de recommander au Capitaine & à ses gens, de lui ôter tous les moyens de retourner si-tôt en Irlande. L'ordre de son Pére, & l'intérêt qu'y prenoit Mr. le Maréchal, furent une loi inviolable pour ceux qui étoient chargés de le conduire. Avec un caractére si-tôt déclaré pour la débauche & la perfidie, je ne doutai point que ce jeune homme ne se signalât quelque jour par un grand nombre d'excès, & la suite des années n'a que trop vérifié mes conjectures.

Il ne me restoit que de recommander à Mademoiselle Fidert les mesures & les précautions qui pouvoient la garantir des mêmes embarras, & je comptois de partir dès le lendemain pour retourner au camp. Mais apprenant ma résolution, elle versa un ruisseau de larmes, dont je fus longtems à lui arracher la cause. Enfin paroissant céder à mes instances, elle se plaignit de la dureté que j'avois de l'abandonner si-tôt dans une affreuse solitude, où elle s'appercevoit qu'elle n'avoit guéres de part à ma compassion ni à mon souvenir. Et lorsque je lui apportai pour preuve de mon zèle la diligence que j'avois toujours marquée à la servir, elle me demanda en rougissant, si je ne faisois rien espérer de plus tendre à une malheureuse fille qui n'avoit au monde que moi pour protecteur & pour ami. Cette ques-

question soutenue par le coup d'œil & le ton d'une jeune personne à qui les caresses de l'amour n'étoient pas plus inconnues que ses sentimens, porta dans mon cœur une vive émotion. Quoiqu'il fût toujours rempli de l'image de Madame de Gien, tant de réflexions que j'avois faites depuis plusieurs jours sur le caprice de sa conduite, & sur le peu d'espérance qui me restoit de la revoir, m'avoient réduit à une patience, qui ne supposoit plus cette vive ardeur, dont j'avois pris si longtems plaisir à redoubler volontairement les transports. Que dirai-je? Le desespoir est la ruïne de l'amour; & les sentimens que j'avois conservés ne dépendant plus en quelque sorte que de ma mémoire & de mon imagination, il n'est pas surprenant que des traces plus récentes & causées par un objet présent, eussent du moins la force de faire quelque impression sur mon ame. Je dois néanmoins ce témoignage à mon caractére, qu'en se gravant avec les autres, elles n'eurent point le pouvoir de les effacer, & que Mademoiselle Fidert ne prit en un moment l'empire qu'elle conserva longtems sur moi, que parce qu'il me parut enfin trop clair que Madame de Gien y avoit renoncé.

Ce ne fut pas dans ce prémier instant que j'accordai à l'amour une victoire si facile. Je me défendis au contraire en affectant de réduire les prétentions de Mademoiselle Fidert à l'amitié, & en lui promettant celle que je devois à son estime & à sa confiance.

Je consentis même à passer deux jours avec elle; & comme elle parut satisfaite de ma complaisance, sans renouveller un discours dont elle s'imagina peut-être que le délai de mon départ étoit déja l'effet, je n'eus point d'autre occasion d'examiner la nature de mes sentimens. Cependant il est certain que toute la douceur que la compassion m'avoit fait trouver auprès d'elle dans le tems de sa maladie, n'approchoit point du nouveau goût que je prenois à la voir. Je ne la quitai pas même sans un mouvement de cœur, que je n'avois jamais senti que pour Madame de Gien; & l'impatience que je lui marquai de voir finir la campagne pour la rejoindre, venoit sans doute de la même source.

Quatre jours d'absence me firent trouver beaucoup de changement dans nos dispositions militaires. Mr. le Maréchal, chagrin d'avoir passé presqu'inutilement deux mois à suivre les ennemis, & à changer de poste chaque semaine, avoit pris la résolution de gagner par une marche fort longue & fort difficile la tête de leur camp, & de leur couper la communication avec les ports d'où ils recevoient leurs vivres & leurs munitions d'artillerie. Le succès de cette entreprise sembloit en promettre beaucoup d'autres; car outre que le sac de Tilpenny avoit répandu assez de terreur pour refroidir les plus zèlés Partisans du Roi Jaques, la situation même des ennemis, qui leur avoit été si favorable depuis le commencement du sié-

ſiége, pour ſe couvrir contre nos attaques, leur devenoit pernicieuſe par la néceſſité où elle les mettroit bientôt de tout riſquer pour en ſortir. Ils avoient à dos un marais impénétrable, à droite la ville aſſiégée, & ſur la gauche une montagne eſcarpée, qu'il leur étoit impoſſible de paſſer, du moins avec leur artillerie. Quoiqu'on pût concevoir qu'un marais que nous avions tenté inutilement de paſſer pour les attaquer dans leur camp, pouvoit être traverſé pour fuir, il y avoit peu d'apparence qu'ils ſe jettaſſent volontairement dans le deſordre qui accompagne une retraite de cette nature, au riſque de tomber de l'autre côté entre les mains d'un Corps conſidérable, que Mr. le Maréchal y laiſſoit pour garder les paſſages. Ainſi toute leur reſſource, en ſuppoſant que ſon approche ne les engageât point à lever le ſiége, & à ſe retirer, devoit être de nous recevoir dans la Plaine de *Viderſeny*, qui étoit à la tête de leur camp; & ne cherchant que l'occaſion de les combattre, Mr. le Maréchal auroit bien mieux aimé qu'ils ſe fuſſent arrêtés à cette réſolution, que de leur voir choiſir quelque autre poſte, où la difficulté de les attaquer auroit encore fait traîner ſes eſpérances.

Je le trouvai en marche par des lieux ſi déſerts & ſi difficiles, que cette ſeule raiſon le juſtifioit d'avoir pris ce parti ſi tard. Il parut ſatisfait de mon retour, & m'aiant félicité du plaiſir qu'il croyoit m'avoir procuré, il me montra une Lettre de Madame

de Gien, qu'elle lui avoit écrite en débarquant en Angleterre, pour lui donner avis de son départ, & le remercier de ses bontés. Il laissa échapper plusieurs soupirs, qui me firent trop connoître combien il étoit éloigné d'avoir renoncé à elle, en la perdant. Je ne doutai point que le même courier ne fût chargé de quelque commission pour moi, & cette pensée réveillant toute ma tendresse, je me hâtai de rejoindre mes gens. Ils avoient reçu une Lettre, que j'ouvris avec transport. Mais si elle étoit écrite du stile de l'amitié, elle se ressentoit si peu de l'amour, que mon sang se glaça en achevant de la lire. Madame de Gien me parloit de ses affaires d'un ton aussi simple, que si je n'eusse jamais eu que cette sorte de soins dans le commerce que j'avois entretenu avec elle. Elle s'informoit de ma santé, parce que l'usage demandoit cette attention dans une Lettre. Enfin je ne remarquai, après avoir lu vingt fois la sienne, que les expressions ordinaires de la politesse entre deux personnes qui ont vécu dans une étroite familiarité. Mon cœur en saigna longtems comme d'un outrage. Est-ce-là, disois-je, le prix de tant de services & d'amour? Sont-ce-là les suites d'une déclaration prononcée d'un air si ingénu, & qui ne paroissoit couter beaucoup, que parce qu'elle étoit arrachée par la candeur & la vérité? Affreuse perfidie! On a voulu me jouer jusqu'à la fin, & la tendresse qu'on m'a déclarée n'a jamais été qu'une ironie cruelle pour insulter à la
mieu-

mienne. Ah! pourquoi conserverois-je un instant de fidélité pour une femme qui connoit si peu l'amour? Elle n'est faite que pour l'amitié, & je ne veux sentir rien de plus pour elle, puisque je n'en attens pas davantage.

Les charmes de Mademoiselle Fidert s'étendirent plus en un moment dans mon cœur, qu'ils n'avoient fait depuis que j'avois commencé à la connoître. Je n'aurai à craindre, disois-je, ni les ruses de la coquetterie, ni les doutes de la bonne-foi. Je n'aurai point de scrupule à combattre, puisque je n'ai point ici de mariage à respecter. Je serai aimé; car de qui attendroit-on plus de tendresse que d'une fille qui a été capable de tuer son Pére, pour venger son Amant? Je formai ainsi mille résolutions, qui étoient démenties sans doute par les véritables sentimens de mon cœur, que je me fis même une étude de ne pas laisser affoiblir.

Cependant après beaucoup de fatigues & de dangers, nous arrivâmes à Viderseny, qui est situé à l'endroit de la Plaine, & d'où Mr. le Maréchal envoya ses plus habiles Officiers à la découverte. L'ennemi avoit été informé de notre marche; & n'aiant pas manqué de prévoir tous les embarras que nous lui préparions, comme sa sureté le demandoit nécessairement, il s'étoit hâté de lever le siége, & de se retirer vers la mer. Nous ne fûmes point incertains si nous dévions le poursuivre. Mais outre la nécessité de faire prendre quelque repos à nos troupes,

nous attendions du côté de Cork un renfort considérable pour suppléer au détachement que Mr. le Maréchal avoit laissé à la garde du marais. Il se passa ainsi quelques jours, qui donnérent le tems à l'ennemi de se fortifier, & qui nous firent craindre, sur la connoissance que nous prîmes de leur nouvelle situation, d'avoir employé inutilement tant de peine à les joindre. Tout ce qu'on pouvoit s'imager d'obstacles & de fâcheux incidens, sembloit se réunir dans ce commencement de campagne, pour déconcerter les desseins de Mr. le Maréchal. Il avoit été obligé de laisser la plus grosse partie de son artillerie à Trescor, pour hâter sa marche dans les montagnes. La prémiére nouvelle qu'il reçut à Viderseny, fut qu'elle avoit été enclouée furtivement, sans qu'on pût en accuser, autrement que par des soupçons vagues, les Jacobites qui étoient répandus secrettement dans tous ces quartiers. Il ne nous restoit que le canon que nous avions avec nous, car il ne falloit pas en espérer des villes d'Irlande, dont la plupart sont sans munitions & sans défense. Mais n'aiant point de siége à faire, nous nous reposâmes sur la valeur & la bonne disposition de nos troupes. Mr. le Maréchal eut plus de peine à se consoler des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour. Par le même courier qui lui apporta l'agrément du Roi pour la pension qu'il avoit demandée en ma faveur, il apprit de quelques-uns de ses amis, qui auroient mieux fait de le servir que de le

cha-

chagriner par de fâcheuses nouvelles, que le Parti opposé au sien ne cessoit pas d'inspirer au Roi Guillaume des défiances de sa droiture & même de sa religion. Ce dernier reproche pouvoit sembler étrange, vu que personne n'ignoroit en Europe que son seul motif de quiter le service de la France, avoit été son attachement à la Foi de ses Péres. Mais on prétendoit qu'aiant été sollicité par Louis XIV. d'embrasser la Religion Romaine, il avoit disputé sur les offres, & qu'il avoit été moins retenu par ses scrupules que par la médiocrité de la récompense. On ajoutoit même qu'il avoit touché des sommes considérables, comme des espéces d'arrhes par lesquelles on se flatoit de l'engager, & que n'aiant point été satisfait de ce qui devoit les suivre, il avoit négligé de rendre ce qu'il avoit reçu. Il étoit aisé après cela d'insinuer que le peu de progrès qu'il avoit fait depuis le commencement de la campagne, étoit une marque du ménagement qu'il gardoit encore pour les ennemis de l'Angleterre, & qu'il ne balanceroit guéres à trahir la confiance de l'Etat, lorsqu'il auroit fait ses conditions avec la France, les armes à la main.

Après m'avoir confié ses chagrins, il me dit : Mais je veux reprendre les choses de plus haut, & vous apprendre les vrais motifs qui m'ont conduit en Angleterre. Je pensois peu à quiter le service de la France, & j'y étois content de ma fortune. Mais la même foiblesse que vous me voyez pour

Madame de Gien, je l'ai eue pour une jeune Dame de France, avec qui je ne me trouvois lié aussi que par une rencontre de pur hazard. Je suis susceptible d'une grande passion. Je trouvai dans l'objet de ma tendresse tout le mérite qui pouvoit la faire naître. Je me livrai à elle sans réserve. Au milieu de nos plaisirs elle crut peut-être faire quelque satisfaction au Ciel pour les libertés qu'elle s'accordoit en me catéchisant sur la Religion ; & sa plus forte envie après le goût de la volupté, fut bientôt de me faire entrer dans le sein de l'Eglise Romaine. Je lui demandai d'abord en badinant de quelle Religion il falloit être pour lui plaîre ; mais loin d'être disposé à quiter la mienne, je croyois au contraire racheter mes plaisirs, & réparer le desordre de mes mœurs par un attachement inviolable à mes opinions. Cependant j'éprouvai par degrés que l'amour est capable d'étouffer toutes les lumiéres de l'esprit, & que ce qui paroît le plus juste & le plus certain, est toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime. Regardez mon changement comme un effet de ma foiblesse, ou de ma persuasion, mais je ne vous desavouerai point que le plaisir de penser comme une Maîtresse uniquement aimée, & le desir de partager son sort, quel qu'il puisse être dans cette vie & dans l'autre, me firent chanceller peu à peu sur les principes auxquels je m'étois cru le plus attaché. L'exemple de Mr. de Turenne étoit d'un grand poids pour un homme de guerre. Je promis à ma Maîtresse de pren-

prendre des instructions de quelque Savant Catholique; & je voulus sauver ainsi l'honneur de ma raison, dans le tems que je sacrifiois tout aux égaremens de mon cœur. Elle ne manqua pas de me représenter que mon changement seroit récompensé par la Cour, & que tout mon desintéressement ne devoit pas m'empêcher d'en recueillir quelque fruit. En effet, sur la prémiére déclaration qu'elle fit de mon dessein au Ministre, il se servit d'elle-même pour me faire assurer le Gouvernement d'Arras après mon abjuration. Aiant une fois consenti à tirer quelque avantage d'une démarche si éclatante, je crus que mon honneur ne demandoit pas moins qu'un Gouvernement de Province, & j'insistai absolument sur cette condition. La Cour parut s'offenser que je prétendisse lui faire des loix, & sans me refuser néanmoins ouvertement, elle me fit connoître par sa lenteur, qu'elle auroit voulu plus de modération dans mes desirs.

Cependant, comme on ne s'imagina pas que je pusse revenir des avances inconsidérées que j'avois laissé faire à ma Maîtresse, on me proposa de m'employer au service du Roi Jaques, en prenant la conduite de l'expédition qu'on méditoit en Irlande. Sans accepter absolument cette proposition, je fis entendre qu'elle dépendroit du parti que je prendrois sur le reste. On ne laissa pas de me faire toucher une grosse somme, qu'on s'imagina peut-être que je regarderois comme un engagement. Je la reçus, pour l'em-

ployer aux préparatifs d'une guerre, dont j'étois fort éloigné de croire que l'exécution me fût réservée; & ceux qui m'accusent de l'avoir tournée à mon usage ont bien de la malignité, s'ils ne savent pas avec toute la France qu'elle ne fut pas même suffisante pour les fraix où je m'engageai, & que la Cour fut obligée de répondre d'une autre somme, qui surpassoit beaucoup celle que j'avois touchée. Ce fut immédiatement après ces soins, & dans le tems qu'on songeoit peut-être à m'accorder tout ce que j'avois demandé, qu'une mort imprévue m'enleva ma Maîtresse. La raison fut le seul remède qui me défendit contre les transports de ma douleur. Mais à peine eut-elle commencé à prévaloir, qu'en admirant les excès où je m'étois laissé emporter par l'amour, je regardai mes incertitudes sur la Religion, comme le plus honteux. Mais les espérances que j'avois laissé prendre à la Cour, me causérent un regret que je portai longtems au fond du cœur, & qui a servi beaucoup plus à me conduire en Angleterre, que les anciennes liaisons que j'ai eues avec le Roi Guillaume.

On a donc raison, ajouta Mr. le Maréchal, lorsqu'on dit au Roi que j'ai eu des doutes sur la Religion; mais on me fait une injustice cruelle de ne les attribuer qu'à mon ambition. On m'outrage encore plus en prétendant que c'est moi qui ai fait des propositions à la Cour de France, ou que j'aie fait autre chose que me prêter aux désirs

tiers d'une Maîtresse. Enfin, le comble de la malignité est de rendre ici ma fidélité suspecte, tandis que je sers l'Etat de si bonne grace, & que je suis encore à demander au Roi la moindre faveur au-delà de celles qu'il lui a plu de m'accorder.

Ces plaintes paroissant venir d'un cœur pénétré d'amertume, j'entrepris de consoler ce grand homme par tous les motifs qui devoient le rendre supérieur aux accusations de ses ennemis. Mais après m'avoir écouté longtems, il m'interrompit, comme s'il eût fait quelque nouvelle réflexion à laquelle il cédoit tout d'un coup. Je n'ai personne, me dit-il, à qui je doive plus de confiance qu'à vous, & je vous crois aussi plus propre que personne à me rendre un service que je pense être nécessaire à mes intérêts. Partez pour la Cour. Le prétexte sera de représenter le besoin que j'ai d'artillerie, & de vous charger même de faire conduire ici celle qu'on voudra m'accorder. Mais en exposant ma situation au Roi, vous lui ferez connoître que l'habileté & le zèle n'ont pu jusqu'à présent me procurer d'autres succès, & vous lui expliquerez sur quel plan j'ai conduit toutes mes entreprises. Les réponses de ce Prince, continua-t-il, m'apprendront ses dispositions pour moi, & je me flatte qu'il ne vous en échappera rien. D'un autre côté vous répandrez à la Cour l'opinion que je pense que vous avez de mon honneur & de ma droiture, & vous publierez même que je n'ignore pas les arti-

ti-

tifices de mes ennemis. Je vous prescrirois envain des régles de prudence. Elle dépendent des conjonctures ; & je ne vous ouvrirois pas mon cœur avec tant de confiance, ajouta-t-il obligeamment, si je ne vous connoissois capable d'entrer dans mes vues.

Il n'y avoit rien en effet dans cette commission qui surpassât mes forces. Je me rendis avec beaucoup de diligence au Château d'Hamptoncourt, où le Roi étoit depuis quelques jours avec la Reine ; & m'étant présenté à ce Prince dès le moment de mon arrivée, j'obtins aussi promtement que je l'espérois, des éclaircissemens capables de rassurer Mr. le Maréchal. Après avoir écouté les représentations dont j'étois chargé, il prit plaisir au détail que je lui fis de tous les mouvemens de l'Armée, & des efforts que Mr. le Maréchal avoit faits continuellement pour engager l'ennemi dans une action. Les obstacles avoient été invincibles, & ceux qu'il avoit surmontés n'avoient pu l'être que par une merveilleuse habileté. J'expliquai de nouveaux desseins dont il se promettoit plus de succès ; & ne doutant point effectivement qu'avec tant d'expérience & de conduite il ne fût presque certain de ce qu'il commençoit à espérer, j'osai garantir que la campagne ne finiroit point sans quelque avantage éclatant. Je n'avois pas encore touché à l'article le plus délicat de sa commission ; mais le Roi, qui avoit toute

la franchiſe d'un honnête Particulier, m'épargna cette partie d'un diſcours que j'avois médité. Il me prévint par des témoignages ſi naturels de l'eſtime & de l'affection qu'il portoit à Mr. le Maréchal, que je n'aurois pas douté du mépris qu'il faiſoit de ſes accuſateurs, quand il n'auroit pas pris la peine de me raconter les efforts qu'on avoit fait pour lui nuire. Il tourna même en badinage le deſſein qu'on lui ſuppoſoit de chercher ſes avantages aux dépens de ceux qu'il faiſoit profeſſion de ſervir, & de vouloir obtenir des faveurs de la Cour de France à la tête d'une Armée Angloiſe. Enfin, loin de voir rien à craindre pour ſa faveur, je la crus au contraire mieux établie que jamais, & je lui dépêchai un courier dès le même jour, pour lui en rendre un témoignage dont il ne me reſtoit pas la moindre incertitude. Les ordres aiant été donnés ſur le champ pour faire embarquer l'artillerie que j'avois demandée, j'obtins du Roi la permiſſion de paſſer près de lui ſept ou huit jours, qui étoient néceſſaires pour la raſſembler à Holyhead. Ce tems devoit être employé, dans mes vues, à mortifier les ennemis du Maréchal, non ſeulement par les diſcours que j'étois réſolu de hazarder librement, mais encore par l'air de faveur que mon ſéjour auprès du Roi ſembloit donner à celui qui m'employoit. Mais ſi rien n'étoit capable de me faire négliger les intérêts d'un ſi généreux Protecteur, mon

zèle ne laissa pas d'être fort troublé par d'autres soins.

Mademoiselle Fidert avoit eu la tendre précaution à mon départ de Canterstrof, d'engager un de mes gens à lui écrire tout ce qui pourroit m'arriver de fâcheux ou d'agréable; & le hazard aiant voulu que le Chevalier Ecke dépêchât à sa terre quelqu'un des siens le jour que j'avois quité le camp, cette occasion avoit été si favorable à la curiosité de la jeune Irlandoise, qu'elle avoit été informée de mon départ pour l'Angleterre avant que je pusse être sorti d'Irlande. Dans la tristesse continuelle où elle étoit, & se souvenant de l'ancien dessein que nous avions eu de lui faire passer la mer, ne fut-ce que pour s'arrêter en Angleterre, où elle seroit toujours beaucoup moins exposée que dans sa patrie, elle s'imagina qu'elle attendroit envain des occasions plus favorables; & peut-être me sut-elle mauvais gré de n'avoir pas pensé à lui offrir celle qui sembloit être en mon pouvoir. Je n'ose ajouter qu'elle étoit animée par un intérêt plus vif que le soin de sa sureté. Mais se déterminant à partir dans l'espérance de me joindre avant que j'eusse gagné la mer, elle se fit suivre du valet que je lui avois donné, & trouvant mes traces avec la légéreté qu'elle avoit à cheval, elle arriva à Lingterdad le même jour que j'en étois parti. Il se trouva heureusement un autre vaisseau qui partoit la nuit suivante. L'habitude qu'elle avoit formée de son déguisement, lui rendoit

doit le danger moins redoutable. Elle quita enfin l'Irlande, & son embarras en arrivant à Holyhead ne fut qu'à trouver la route que j'avois prise. Elle auroit été presqu'aussi vite que moi à Hamptoncourt, si elle eût pu découvrir ma route; mais se croyant desormais sans danger, elle avoit pris celle de Londres, & ce ne fut qu'après avoir appris où étoit la Cour qu'elle conçut l'espérance de m'y venir trouver.

Il ne lui fut pas difficile d'y découvrir mon nom & ma demeure. J'étois logé dans un cabinet du Château, où le Roi avoit ordonné lui-même qu'on me fournît toutes mes commodités. J'étois retiré vers minuit. On frappa à ma porte. Un laquais, le seul que j'eusse avec moi, & celui même qui avoit donné avis de mon départ à Mademoiselle Fidert, ouvre & paroît saisi d'étonnement. Je n'avois point d'antichambre qui pût me cacher ce qui se passoit si près de moi. Je m'avance moi-même, & je reconnois celle que je croyois à cent lieues d'Hamptoncourt.

Est-ce vous Mademoiselle, lui dis-je dans le mouvement de ma surprise? & comment me persuaderai-je que vous ayez risqué votre vie & votre honneur pour quiter votre retraite sans ma participation? Elle me fit une réponse à laquelle je ne m'attendois point. Vous ne m'aimez pas, me dit-elle d'un air affligé, & je le pénétre à la maniére dont vous me recevez. Elle demeura interdite & pensive après cette réponse.

Moi-

Moi-même, dans l'incertitude où j'étois de l'accueil que je devois lui faire, je continuai quelques momens à la regarder sans m'arrêter à la moindre résolution. Enfin, cedant au plaisir que j'avois de la revoir, entrez, lui dis-je, & disposez souverainement d'une demeure que je ne dois qu'à la bonté du Roi. Mais comment se fait-il, ajoutai-je en la conduisant par la main, que vous ayez perdu de vue le soin de votre vie? Avez-vous oublié que chaque pas que vous avez fait hors de Canterstrof, vous a exposé aux plus dangereuses avantures, & que vous ne devez pas vous croire beaucoup plus tranquille en Angleterre? Baissant la tête vers moi, je n'ai pas fait tant de réflexion, me dit-elle languissamment, sur des périls qui ne m'ont jamais fort allarmée. Je n'aime pas assez la vie pour craindre beaucoup la mort. Mais vous pouvez me la rendre aimable; & je viens vous demander si vous voulez me la rendre aussi douce qu'elle peut l'être avec votre tendresse & votre estime.

Qu'on me trouve un homme à qui des avances si tendres de la part d'une des plus aimables Femmes du monde, n'ayent pas fait oublier tout ce qu'il doit à sa fortune & à son honneur, & je conviendrai que mes foiblesses ne méritent point d'indulgence. Le souvenir même de Madame de Gien perdit toute la force qu'il avoit eue pour assujettir mes desirs. Venez, venez, dis-je à Mademoiselle Fidert en l'embrassant, vous ne trouverez jamais un cœur plus tendre, ni

qui

qui sente mieux le prix du vôtre. Elle se laissa conduire sur un fauteuil auprès duquel je me plaçai. Je ne pensois qu'à suivre les mouvemens qu'elle m'avoit fait naître, & je baissois déja la tête pour attacher mes lévres sur ses mains. Mais trouvant assez de force pour me repousser, elle me pria d'entendre ce qu'elle avoit à me dire. Je vous aime, me dit-elle, il n'est plus tems de le dissimuler, & je vous soutiendrois envain que ce n'est pas vous que je cherche en Angleterre. Je ne pense pas même à vous proposer ce que je puis espérer d'obtenir ; que vous preniez, par exemple, le Ciel ou les hommes à témoin de la tendresse que je vous demande, ou que vous la confirmiez par les formalités de l'Eglise. Je ne vous offre point un cœur neuf, puisqu'il a été possédé par un autre Amant ; & je ne vous répons pas plus de ce qu'on appelle sagesse & vertu dans une femme, lorsque la cause de mes infortunes est d'en avoir manqué. Mais si votre propre situation ne vous invite point au mariage, & si vous concevez qu'il y ait quelque douceur à vivre librement avec une femme qu'on peut aimer, & dont on est sûr d'être aimé, je vous offre mon cœur, à la seule condition que le vôtre me sera donné sans partage. Ce n'est pas le soin de ma vie, c'est ce seul motif qui m'a fait quiter l'Irlande; & libre de bien des craintes, comme je crois l'être ici, je m'abandonne à l'espérance de vivre d'autant plus heureuse avec vous, qu'en y trouvant mon bonheur, je

je n'épargnerai rien pour faire le vôtre.

Le seul ton dont elle avoit commencé ce discours, avoit excité ma plus vive attention. J'en compris tout le sens, & quelque obstacle que je trouvasse dans ma passion pour Madame de Gien, dans mes occupations présentes, & dans les vues que j'avois pour l'avenir, il me fut impossible de résister à des offres qui se présentoient à moi avec tous les agrémens de la jeunesse & de la beauté. Je me jettai aux genoux de Mademoiselle Fidert. Je lui marquai de l'admiration pour mon bonheur, & confessant qu'elle m'accordoit ce que je n'aurois pas eu la présomtion d'espérer, je lui jurai qu'elle trouveroit dans ma tendresse tout le retour qu'elle avoit droit d'exiger pour la sienne. Ce serment m'échappa sans réflexion. Je ne prétens point justifier ici ma conduite, ni faire entendre que je croie l'amour plus capable qu'une autre passion de faire prendre une couleur honorable aux foiblesses de la nature. La tirannie des sens, le goût que j'avois déja pris pour la société d'une femme aimable, la douceur que je me figurois même dans un attachement qui pouvoit réunir pour moi les charmes de l'amour & ceux de l'amitié, enfin la force de l'impression présente, me firent accepter sans incertitude des offres qui convenoient moins à ma fortune qu'au bonheur de ma vie. Au milieu des prémiers transports auxquels je m'abandonnai, le souvenir de Madame de Gien ne laissa pas de me causer des remords; mais je les écar-

tai

tai comme des mouvemens importuns qui ne devoient pas survivre à mes espérances, & tout ce que j'accordai au sentiment d'une passion que le desespoir même n'avoit point encore éteinte, fut un desir secret que les plaisirs que j'allois goûter dans les bras d'une autre femme m'étoient réservées dans les siens. Mademoiselle Fidert me fit bientôt perdre ces restes de regrets, par des torrens de délices dont elle m'enivra pendant tout le cours de cette heureuse nuit. Tant de joie & de caresses devenant comme le sceau d'une inviolable union, nous pensâmes aussitôt à donner une forme constante à notre commerce. Il falloit que la sureté de Mademoiselle Fidert en fît le fondement. Je ne vis point d'autre moyen pour accorder tant d'intérêts, que de lui louer une maison de campagne, où elle pût continuer de vivre dans son déguisement, & ne manquer de rien pour la douceur & la tranquillité de sa solitude, jusqu'à la fin de la guerre, ou du moins jusqu'au commencement de l'hiver.

Elle m'abandonna le soin de son sort; car les transports de sa joie alloient jusqu'à s'oublier elle-même: & si quelque chose a soutenu le goût que j'ai eu longtems pour elle, c'est l'ardeur incroyable de sa tendresse. Aiant dès le lendemain cherché aux environs de Hamptoncourt, je lui trouvai une maison telle que je l'avois souhaittée. C'étoit celle d'une Dame qui avoit perdu son mari depuis quelques mois, & qui se retiroit à Londres

pour s'y employer à l'éducation de ses enfans. Non seulement elle laissoit tous ses meubles; mais son mari aiant vécu dans le goût de tout ce qu'il y a d'aimable & d'utile, j'y trouvai avec un grand nombre de Livres choisis, quantité d'excellentes Peintures, & d'Instrumens de Musique, sans compter un jardin fort agréable, & une des plus curieuses ménageries qu'il y eût dans un pays où cette sorte d'ornement champêtre est fort en honneur. Un si beau bien me parut fait exprès pour servir de retraite à l'amour. Le prix du loyer ne surpassoit pas le dixiéme de mon revenu, & Mr. le Maréchal prenant souvent plaisir à augmenter ma fortune par des gratifications imprévues, je ne crus pas m'engager dans une dépense supérieure à mes forces. La seule crainte qui pouvoit troubler mon établissement, étoit celle d'une censure dont je n'espérois pas de me garantir lorsqu'il seroit une fois connu. Il y a peu de gens d'un caractére aussi critique que les Protestans François d'Angleterre. Le zèle de la Religion qui leur a fait quiter leur patrie, les rend impitoyables pour le relâchement de la Morale; & sans m'être jamais donné la peine d'examiner si ceux qui étoient si peu capables de supporter le desordre en autrui, en étoient aussi exemts qu'ils exigeoient qu'on le parût dans leur société, j'avois reconnu par quantité d'exemples qu'on s'attiroit leur haine en choquant leurs principes. Cependant tout l'attachement que j'avois pour ma Reli-

li-

ligion, n'empêchoit pas que je ne me crusse fort indépendant de leur humeur chagrine. N'étant point dans le cas de cette multitude de Réfugiés qui n'avoient point eu d'autre motif pour quiter la France que la révocation de l'Édit de Nantes, l'Angleterre me paroissoit moins l'azile de ma religion que celui de ma fortune. En un mot, je croyois tous mes devoirs remplis aux yeux du Public, d'avoir exercé ma profession en homme d'honneur, & je ne me piquois pas de plus de faveur dans un Pays Protestant qu'en France.

Je retournai donc à Hamptoncourt avec l'heureux fruit que j'avois tiré de ma course. J'y avois laissé Mademoiselle Fidert, sous promesse de ne pas se faire voir hors du cabinet où je l'avois reçue; & dès la nuit suivante je la conduisis à Croydon, où j'observai néanmoins d'arriver pendant le jour. Je voulois seulement que ses traces fussent interrompues; & ce fut dans la même vue, que n'aiant pris avec nous que le seul domestique dont la fidélité lui étoit connue par tant d'épreuves, je lui laissai le soin de s'en choisir d'autres dans le lieu même qui alloit être sa demeure. La Dame de qui je la louois, lui en abandonna la possession le jour de notre arrivée; desorte qu'étant délivré d'une autre inquiétude, que m'avoit causé la crainte de ses observations, je laissai Mademoiselle Fidert dans une tranquillité parfaite, après avoir passé deux jours entiers avec elle.

Insensiblement Madame de Gien fut oubliée. Avant mon retour en Irlande elle m'écrivit une seconde Lettre, qui m'apprenoit son heureuse arrivée en France ; je la reçus avec la même froideur dont je m'étois plaint dans la premiére. Loin de lui en faire un nouveau reproche, je me réjouis d'une confirmation d'indifférence qui sembloit autoriser la mienne, Je négligeai même fort longtems de lui répondre ; & ce ne fut qu'à la fin de la campagne, que m'étant acquité fidélement à Londres de quelques commissions dont elle m'avoit chargé, je lui en rendis compte, par une Lettre où l'on ne m'auroit jamais soupçonné d'avoir eu d'autre prétention que celle de la servir. C'est à ceux qui se piquent d'approfondir les ressorts secrets des passions, que je laisserai le soin d'expliquer par quel caprice du cœur ce qui a été capable de le remuer avec le plus de force & de chaleur, peut perdre si promtement son pouvoir pour le reprendre dans un autre tems avec plus d'impétuosité que jamais.

Mr. le Maréchal aiant déja pris une meilleure opinion de sa faveur sur le témoignage que je lui en avois rendu par mès Lettres, acheva de compter sur l'affection du Roi après le récit que je lui fis des dispositions de ce Prince. Son ardeur augmenta jusqu'à lui faire tenter l'impossible pour forcer les ennemis dans leur camp. Il n'avoit eu jusqu'alors que la gloire de les tenir dans l'inaction, & ce n'étoit pas un aussi petit avantage

ge que ses ennemis l'avoient représenté, puisque suivant les loix de la Guerre il avoit fait glorieusement son devoir en arrêtant leurs progrès. Mais à peine eut-il reçu son artillerie, qu'il prit des mesures réguliéres pour les attaquer, & je puis rendre compte de cette grande entreprise, puisqu'il me chargea encore par une commission passagére, de commander une partie de la Cavalerie.

L'avantage du camp des ennemis consistoit à n'offrir du côté qui nous regardoit, qu'un roc escarpé, qu'il ne falloit pas espérer de surmonter par la force. Mais sur notre gauche, où la pente étoit beaucoup plus douce, ils avoient placé quelques Régimens d'Infanterie, qui formoient la tête de leur camp, & qui avoient suppléé par l'Art à ce qui leur manquoit du côté de la Nature. A la droite, où étoit la plus grande hauteur du roc, il sembloit qu'il n'y eût point d'espérances à former; & les ennemis paroissoient si tranquiles, qu'à peine y entretenoient-ils une garde fort négligée. Ce fut néanmoins de ce côté-là que Mr. le Maréchal tourna toutes ses vues. Il avoit remarqué qu'entre la partie la plus escarpée du roc, où la garde se faisoit si négligemment, & celle où campoit la plus grosse partie de leurs troupes, il y avoit des inégalités de terrain qui n'en rendoient pas l'accès impossible. Il conçut qu'en faisant attaquer la tête du camp avec la derniére vigueur, tout ce qu'il y avoit de troupes ne manqueroit

pas de se presser vers le lieu de l'attaque, & laisseroit par conséquent le passage qu'il avoit observé, fort mal défendu. Il chargea l'élite de son Infanterie de tout hazarder pour gagner par cette voie le sommet du roc; & promettant des récompenses dignes de l'entreprise à tous ceux qui exécuteroient heureusement ses ordres, il se réserva la prémiére attaque qui devoit commencer de l'autre côté. Je fus placé, comme je l'ai déja dit, à la tête de quatre mille chevaux, qui faisoient la moitié de sa Cavalerie, pour me trouver prêt à pénétrer dans le camp, dès qu'il nous auroit ouvert un passage en comblant la tranchée. L'autre moitié avoit ordre de demeurer à quelque distance, pour soutenir l'Infanterie, si elle étoit repoussée. Notre artillerie aiant été avancée avec beaucoup de promtitude & de silence, aussi-tôt qu'on put se cacher dans l'obscurité, le feu commença si vigoureusement, que malgré le desavantage du terrain, nos boulets causérent un desordre épouvantable dans le camp ennemi. Mr. le Maréchal n'attendoit que la pointe du jour pour commencer l'attaque. Il étoit arrivé, comme il l'avoit prévu, que l'ennemi ne se défiant point de ce qui le menaçoit à l'autre bout du roc, s'étoit avancé pour secourir son avant-garde, & regardoit peut-être notre entreprise comme téméraire. Il soutint en effet les efforts de notre Infanterie avec une fermeté qui les rendit longtems inutiles. Pendant que le combat s'échauffoit, notre

tre détachement gagnoit sa hauteur par les routes que Mr. le Maréchal avoit tracées lui-même; & personne n'a douté que si elles avoient été telles que nous nous le figurions, & que l'ennemi même se l'imaginoit, nous ne l'eussions mis dans un extrême embarras, en le chargeant d'une maniére si imprévue; mais une pluye extraordinaire qui étoit tombée la veille, avoit trompé toutes les observations de Mr. le Maréchal. Le terrain, qui s'étoit éboulé dans le passage, avoit laissé le roc tellement à découvert, qu'il fut impossible de traverser l'espace d'environ douze piés, dont la roideur se trouva insurmontable. Nos gens arrêtés par un si terrible obstacle, n'eurent point d'autre ressource que de faire avertir Mr. le Maréchal de leur malheur. Il sentit tout d'un coup que c'étoit la ruïne de ses espérances; car il n'y avoit rien à se promettre de nos efforts, lorsqu'avec l'avantage continuel du terrain, l'ennemi avoit celui d'une multitude de retranchemens qui se trouvoient encore de notre côté entre leur avant-garde & le centre de leur camp. Aussi ne pensa-t-il qu'à faire une promte retraite, qui fut sans perte & sans danger, par la précaution que les ennemis eurent de ne pas sortir de leurs retranchemens.

Ce malheureux succès fut d'autant plus sensible à Mr. le Maréchal, qu'aiant employé toute l'habileté & toute la prudence possible, il ne pouvoit accuser que la for-

fortune, du renversement de son projet. Nous nous retirâmes dans notre camp, & jamais peut-être je n'ai reçu de marque si touchante de sa confiance, que celle qu'il me donna presqu'à son arrivée. M'aiant fait appeller, il croisa les bras sur sa poitrine en me voyant paroître: Savez-vous, me dit-il, quelque remède contre le desespoir, ou du moins quelque consolation pour le plus affreux chagrin? Quoi! le Ciel & la Terre s'arment contre moi! Je n'entreprendrai rien qui me réussisse, & toutes les régles de la guerre deviennent fausses & trompeuses, quand c'est moi qui les suis! Si vous avez quelque objection à faire contre mon entreprise, reprit-il plus tranquillement, si vous connoissez mes fautes ou mes illusions, de grace apprenez-les moi; car je vous confesse que si je me suis trompé, j'ignore ma profession, & c'est ridiculement qu'on m'attribue quelques lumiéres dans le métier des Armes. Il avoit besoin d'être flaté dans des momens si douloureux. Je lui remis devant les yeux tout ce qui pouvoit augmenter l'opinion qu'il lui étoit permis d'avoir de son propre mérite; & sachant d'ailleurs la justice que lui rendoient le Roi & la Nation, je calmai heureusement ses inquiétudes, en l'assurant que personne ne le chargeroit des injustices de la fortune. Cependant nous tirâmes un avantage considérable de notre entreprise, par le dessein qu'elle fit prendre aux ennemis de se retirer vers la mer.
N'aiant

N'aiant point d'autres munitions de guerre que celles qu'ils avoient apportées, un siége de trois semaines en avoit consommé la meilleure partie, & le pays ne leur offroit point les secours sur lesquels ils avoient compté. Une attaque aussi hardie que la nôtre leur faisant comprendre qu'ils avoient peu de repos à espérer dans leur camp, ils prirent le parti de se raprocher de leurs vaisseaux, pour y attendre les renforts de troupes & de munitions qui leur venoient de France. Si j'ai fait comprendre la situation de leur camp, on ne sera pas surpris que leur retraite pût se faire sans que nous nous en apperçussions par quelque endroit; & l'on admirera encore la malignité des ennemis de Mr. le Maréchal, qui lui firent un crime de les avoir laissés déloger trop paisiblement.

J'eus alors le tems de me livrer aux exercices philosophiques qui avoient presque toujours été interrompus par mes commissions & par mes courses. J'en jettai du moins les fondemens par les observations continuelles que je fis sur la partie morale de ma profession, & je crus devoir commencer par recueillir les faits, c'est-à-dire, par acquérir une connoissance exacte de la conduite & des principes du commun des Officiers & des Soldats. Quoique dans la variété de tant de caractéres il fût impossible d'en juger sur les mêmes régles, je ne doutai point que dans les Sociétés militaires comme dans tous les autres Corps, il n'y eût des maximes &

des pratiques universellement répandues, qui en faisoient comme le caractére particulier, & c'est ce que je m'attachai d'abord à découvrir. Quoique mes réflexions en France ne se fussent jamais tournées de ce côté-là, je pouvois retirer quelque utilité de toutes les connoissances qui m'étoient restées dans l'esprit. Aussi ne fus-je pas longtems à prendre les informations qui pouvoient me conduire à mon but, & je trouvai mon objet beaucoup moins étendu que je ne me l'étois figuré. Mais de nouvelles interruptions qui vinrent troubler une étude si sérieuse, ne me permirent point encore de réduire toutes mes idées en ordre.

Je n'avois pas manqué en arrivant de Hamptoncourt, de communiquer à Mr. le Maréchal le passage de Mademoiselle Fidert en Angleterre, & l'établissement que j'avois formé avec elle. Quoiqu'il ne l'eût vue qu'une fois, & dans des circonstances qui n'étoient point à l'avantage de sa figure, il avoit été assez frappé de ses charmes pour me féliciter des droits qu'elle m'avoit accordés sur elle ; & la douceur que je me promettois effectivement dans ce commerce, m'avoit fait assez relever les commencemens de mon bonheur, pour lui en faire concevoir une espéce de jalousie. Il avoit soupiré sans se contraindre en ma présence ; & la perte de Madame de Gien qu'il s'étoit flaté longtems d'amener aux mêmes termes, avoit paru se renouveller dans sa mémoire avec un redoublement de tristesse
&

& de regret. Cependant les soins pénibles qui l'avoient occupé, n'avoient guéres permis qu'il s'abandonnât à toute la force de ce nouveau sentiment; mais la retraite des ennemis ne lui aiant plus laissé d'autre soin que de les tenir en bride, il revint aux idées dont il s'étoit rempli. Ne connoissant ni le nom ni la naissance de Madame de G[illegible], il s'étoit figuré, sur la seule résolution qu'elle avoit prise de venir en Angleterre, & d'y passer quelques mois, que sa fortune ne pouvoit être fort arrangée, & que n'étant retournée en France que pour subsister plus commodément en faisant sa paix avec son Mari, il ne seroit pas impossible de l'engager, par l'espérance d'un riche établissement, à repasser en Angleterre. Je sacrifierai, me dit-il, tout ce que je possède pour la rendre heureuse. Chargez-vous de cette proposition, & déguisez-la, si vous voulez, sous toutes les couleurs que vous croirez propres à la faire accepter.

Quoique je me sentisse piqué d'une commission qui ne me paroissoit pas supposer toute l'opinion que je lui croyois de ma délicatesse sur l'honneur, je la lui représentai moins comme ma propre injure, que comme une offense cruelle qu'il faisoit à la vertu d'une des plus honnêtes Femmes du monde. Vous ne connoissez pas, lui dis-je, celle que vous croyez capable d'un engagement qui blesse l'honneur; & si c'est l'exemple de Mademoiselle Fidert qui vous inspire de

si étranges espérances, vous ne comprenez pas assez la différence qu'il faut mettre entre une fille qui avoit déja eu le malheur de se laisser séduire par un Amant, & une femme qui s'est fait pendant toute sa vie une rigoureuse étude de son devoir. Non, non, ajoutai-je, ce n'est point de Madame de Gien qu'il faut attendre des propositions honteuses; & si mes sermens ne me faisoient une loi inviolable du secret, je vous apprendrois des choses qui vous feroient respecter autant sa naissance que sa vertu.

Avec quelque ménagement que j'eusse fait cette réponse, il fut aisé à Mr. le Maréchal de s'appercevoir que son discours m'avoit offensé, & j'aimai beaucoup mieux qu'il eût cette idée de mes sentimens, que de me soupçonner d'une autre agitation, où j'aurois été forcé de confesser qu'il n'y avoit pas moins de vérité. Malgré mes nouveaux liens, & l'espéce de sacrifice que j'avois fait de ma tendresse à Mademoiselle Fidert, je ne pus supporter qu'un autre formât des espérances auxquelles j'avois renoncé, & la jalousie en un mot me fit trop sentir que je n'étois pas aussi dégagé de l'amour que je m'en flatois. Mr. le Maréchal s'arrêtant à la prémiére de ces deux idées, me fit honnêtement des excuses d'avoir trop présumé de la confiance réciproque que nous nous étions marquée. Je sens, me dit-il, ce qu'il peut y avoir de choquant pour vous dans ma proposition, & je retracte ce qui

vous offense; mais je n'en suis pas moins persuadé que Madame de Gien, qui ne s'étoit pas déterminée à quiter la France sans quelque avanture extraordinaire, peut être rappellée ici par des offres capables de l'éblouir. Je ne pouvois combattre ses idées que par des objections vagues, que sa passion lui auroit fait trouver trop légéres. Je me contentai d'ajouter quelques excuses, pour me dispenser de sa commission; & si je me fis quelque violence pour lui témoigner que je m'intéressois au succès de ses desirs, ce fut d'un air si sérieux, que je sentois moi-même la peine qu'il devoit avoir à me croire.

Loin de se rebuter, il me déclara qu'après mes refus son dessein étoit d'envoyer à Paris un valet de chambre François, qui servoit depuis longtems à ses plaisirs, & de tenter absolument Madame de Gien par la grandeur de ses offres. Je n'opposai rien à sa résolution; mais je formai dans le même moment celle d'écrire à cette Dame, pour la prévenir sur les offres qu'elle devoit recevoir; moins au reste par la crainte de les lui voir accepter, que pour l'avertir que je n'ignorois pas l'entreprise qu'on avoit formée contre son cœur.

Le valet de chambre partit. J'anticipe sur le tems pour ne mettre aucune interruption dans des circonstances qui appartiennent au même sujet. Ma Lettre étant arrivée plutôt que lui, il trouva Madame de Gien informée du motif de son voya-

ge; & si j'ai quelque plainte à faire d'une femme qui joignoit tant d'esprit à la beauté, c'est d'avoir trop fait connoître qu'elle n'ignoroit pas ce qu'on avoit à lui proposer. Le valet de chambre, qui étoit intelligent, & qui avoit été bien instruit par son Maître, conçut tout d'un coup d'où venoient les obstacles, ou du moins à quoi selon les apparences on pouvoit les attribuer. Il revint avec des préventions qu'il ne manqua pas de communiquer à Mr. le Maréchal. Dès le prémier jour de son arrivée, je m'apperçus de l'effet de son voyage par les froideurs de son Maître.

Je n'ai jamais conçu par quelle voie ce valet intrigant étoit parvenu à découvrir le véritable nom de Madame de Gien. Elle l'ignoroit elle-même; & lorsque je la prévins sur les offres qu'on lui préparoit, j'avois autant badiné avec elle sur la difficulté qu'on auroit à la trouver, que sur les espérances de Mr. le Maréchal. Elle répondit à la Lettre qu'elle en avoit reçue, mais avec un badinage décent qui convenoit à son rang & à sa vertu. Elle le remercioit des sentimens qu'il lui marquoit, & ne paroissant pas moins sensible à l'offre qu'il lui faisoit de la meilleure partie de sa fortune, elle lui offroit en revanche le secours de son bien, qui étoit fort considérable, lorsque ses pensions lui seroient mal payées en Angleterre.

Je me défiai tout d'un coup d'avoir été mêlé

mêlé dans cette avanture, & l'attachement que je faisois profession d'avoir pour Mr. le Maréchal, eut plus de force que les considérations de ma fortune, pour me faire chercher l'occasion de m'expliquer avec lui. Je la trouvai difficilement, car il affecta pendant plusieurs jours, non seulement de ne pas jetter les yeux sur moi, mais encore de se retirer brusquement lorsque je me disposois à l'approcher. Enfin l'aiant surpris seul, je lui marquai une vive inquiétude de l'idée qu'il avoit de moi; & faisant valoir toute l'ardeur de mon zèle, je lui déclarai que je ne pouvois vivre dans l'incertitude où j'étois de son amitié. Il m'écouta patiemment, comme s'il ne se fût attendu qu'à des excuses; mais l'air de confiance avec lequel j'avois paru m'exprimer, lui fit perdre toute la modération dont il se piquoit particuliérement. Vous êtes un lâche, me dit-il, dans son langage, qui n'étoit pas fort exact en François, & j'ai besoin de toute ma bonté pour ne me pas ressentir de vos perfidies. Jamais on ne m'avoit parlé avec cette hauteur, à peine l'aurois-je soufferte du Roi. Je m'échauffai assez pour oublier qu'il étoit non seulement mon Général & mon Maître, mais encore mon Ami. Ce ton, lui répondis-je d'un air ferme, m'est si peu familier, qu'il n'y a pas de considération qui puisse me le faire souffrir. Je ne reconnois ni mon Ami, ni mon Maître dans un homme capable d'une pareille violence. Nous

étions seuls. Il est certain qu'avec la fierté qui m'étoit naturelle, j'aurois été capable de me porter à une grande extrémité, si Mr. le Maréchal eût soutenu le même ton. Mais d'autant plus irrité de ma réponse qu'elle lui paroissoit capable de le confirmer dans ses préventions, il me quitta pour s'avancer jusqu'à la porte, & par quelques mots que je ne pus entendre, il appella le Capitaine de ses gardes, qui parut avant que j'eusse pu pénétrer le sort qui m'attendoit. Arrêtez Mr. de Montcal, lui dit-il, & faites-le garder jusqu'à ce que vous ayez reçu mes ordres.

J'avois été élevé dans la Discipline Militaire, & les ordres de mon Général étoient pour moi des oracles du Ciel. Cependant un autre préjugé me faisant mettre de la distinction entre les devoirs de la guerre & les droits de mon honneur & de ma naissance, je vis le moment où comptant pour rien ma fortune & ma vie, j'allois me servir de mon épée pour me garantir d'une humiliation que je ne croyois pas mériter. Je surmontai néanmoins l'ardeur de ce transport, & suivant le Capitaine des gardes avec une indifférence qui ressembloit beaucoup au dédain, je sortis sans me soulager par la moindre plainte. Mr. le Maréchal n'ajouta pas non plus un seul mot. Je n'eus pas fait dix pas, que je m'entendis rappeller. Il donna ordre que personne ne rentrât avec moi, & se promenant avec beaucoup d'agitation, tandis que j'attendois tranquilement

la fin de cette scéne, il fut presque un quart-d'heure sans me faire connoître de quels mouvemens il étoit agité. Enfin se tournant vers moi d'un air attendri : Montcal, me dit-il, est-ce-là ce que je devois attendre de votre reconnoissance & de votre amitié ? Supposez toutes les raisons qui peuvent vous faire souhaiter que Madame de Gien ne quite point la France ; mais falloit-il abuser de ma confiance pour me trahir ; & ne deviez-vous pas employer toute autre voie que celle de lui réveler le secret de votre Ami ?

J'étois coupable, si c'étoit un crime d'en avoir révélé un de cette nature. Mais outre le sentiment de mon cœur qui ne m'avoit pas permis de renoncer à mes droits, je ne comprenois pas ce qu'il y avoit eu de si criminel à prévenir une femme sur les propositions qu'on pensoit à lui faire, surtout, lorsque n'aiant pas besoin elle-même d'être soutenue pour se défendre, il n'avoit été question que d'un simple avis, dont je n'avois espéré aucune influence sur ses résolutions. Je fis valoir cette raison pour me justifier, & je protestai à Mr. le Maréchal qu'il ne m'étoit échappé dans ma Lettre aucun mot qui combattît ses espérances. D'ailleurs, ajoutai-je, si vous savez à présent son rang & sa naissance, quelle vraisemblance trouvez-vous dans le projet dont vous vous étiez rempli ; & quel fondement peut-il vous rester pour vous affliger si fort de le voir renversé, lorsque vous êtes obligé de re-

reconnoître qu'il n'a jamais pu réussir? Hélas! répondit-il, c'est ce qui fait mon desespoir. Mais, cher Montcal, vous connoissez mieux que moi les ressorts de son cœur. Vous avez vécu longtems avec elle, peut-être en étiez-vous aimé? Apprenez-moi donc ce qui me reste à tenter pour lui plaire. Je ne me fis pas presser pour reprendre l'attachement & le zèle que son emportement avoit peut-être un peu refroidi. Et sans lui témoigner qu'il m'en restât le moindre chagrin, je lui parlai de sa passion comme du plus fâcheux obstacle que je connusse à son repos & à sa gloire. Quoiqu'il attendît de moi d'autres consolations, il entra insensiblement dans les réflexions que je lui fis faire sur des intérêts beaucoup plus importans que ceux de l'amour; & s'il ne se détermina point à chercher sa guérison dans les remédes que je lui proposai, il résolut du moins de ne se pas faire un si cruel tourment de sa passion.

Le Capitaine des gardes, & ceux qui nous avoient observés, furent extrêmement surpris de me voir sortir avec les marques ordinaires de ma faveur, tandis que le bruit de ma disgrace avoit déja commencé à se répandre. Cependant Mr. le Maréchal ne m'avoit pas fait la moindre politesse sur sa violence, & j'étois un peu surpris de lui voir conter pour rire le chagrin que j'en avois du ressentir. Mais à peine fus-je sorti, que je reçus ordre de monter à cheval pour le suivre. Il me fit faire avec lui le tour du

camp;

camp; & je reconnus bientôt que les caresses & les marques de familiarité dont il affecta de me combler à la vue dc tous les Officiers, étoient une espéce de réparation qu'il me faisoit aux yeux du Public. Après cette promenade, il me chargea ouvertement de partir le même jour pour Dublin, où je savois bien, me dit-il, qu'il avoit besoin d'un homme aussi attaché que moi à ses intérêts, pour presser le Parlement de lui faire toucher les sommes qui lui avoient été assignées sur l'Irlande. Il ajouta qu'aiant fait valoir à cette Assemblée le service que j'avois rendu à l'Etat dans l'affaire de Tilpenni, il ne doutoit pas que je ne reçusse à Dublin quelques témoignages de la reconnoissance publique; & ce qui me parut encore plus surprenant, c'est qu'après m'avoir ainsi déclaré ses ordres, il me recommanda de ne pas différer mon départ d'un moment.

Ce soin de ne pas m'entretenir même un instant en particulier, étoit une nouvelle attention, dans la vue de faire entendre à tout le monde que je n'avois pas cessé d'être bien avec lui, puisqu'il laissoit supposer qu'il m'avoit déja expliqué le secret de ma commission. Je partis néanmoins sans cette clé; mais je la reçus dans ma route, par un Exprès qui m'apporta une Lettre de sa part. Elle contenoit des excuses, car je puis employer ce terme, puisqu'il ne faisoit pas difficulté de s'en servir; & se reprochant le petit excès où il s'étoit emporté, il me prioit de

de l'oublier si parfaitement, que je lui épargnasse la honte de m'en faire de bouche une nouvelle satisfaction. Cette bonté extraordinaire me toucha vivement. L'explication qu'il y joignoit de ses ordres, se réduisoit à me faire connoître de qui je devois attendre du zèle & des conseils pour hâter le succès de ma commission. J'eus besoin effectivement de ce secours, & je m'en apperçus le jour même de mon arrivée, par le peu d'attention que le Parlement sembloit faire à plusieurs Lettres qu'il avoit déja reçues de Mr. le Maréchal. Le parti qui lui étoit opposé, avoit communiqué ses malignes inspirations jusqu'en Irlande. On ne lui pardonnoit pas d'avoir laissé l'ennemi si tranquille devant Limerick; & des habitans du pays même, qui devoient connoître mieux les obstacles qu'il avoit eu à surmonter, lui faisoient un crime de n'avoir pas exposé son Armée à une perte certaine, en lui faisant traverser un marais dont l'Infanterie même n'auroit jamais pu se dégager. La chaleur que je répandis bientôt parmi les Partisans, fit changer de face aux délibérations. Dans l'espace de quatre jours je ramenai heureusement les plus révoltés, & j'obtins des assurances positives pour le payement des sommes que j'étois chargé aussi de recevoir.

On ne m'avoit point parlé jusqu'alors de mes propres intérêts, & je commençois à perdre les espérances dont Mr. le Maréchal m'avoit flaté. Mais aussi-tôt que la Chambre se fut réunie pour lui accorder ce qu'on

lui

lui avoit fait attendre trop longtems, le même mouvement porta tous les Membres à me traiter avec beaucoup de faveur. Par un Bill, auquel il ne manquoit pas un seul suffrage, on me décerna l'honneur d'un remerciment public, avec une pension perpétuelle de trois cens livres sterling; & le Régiment de *Watten* étant vacant dans cet intervalle, par la mort du Colonel qui avoit été longtems malade à Dublin, l'Orateur même de la Chambre vint m'en offrir le commandement, en attendant qu'il me fût accordé par la Cour à la demande de l'Assemblée. J'acceptai la pension, mais j'eus deux fortes raisons de refuser le Régiment. L'une, qui n'étoit que mon ancienne résolution, confirmée par la crainte que j'avois de choquer une multitude de vieux Officiers qui briguoient cet emploi depuis longtems. L'autre, dont je n'aurois pas été informé si quelques Membres du Parlement ne m'en eussent fait naître le soupçon par leurs propres défiances, étoit la prétension de Mr. le Maréchal même, qui avoit été offensé dès le commencement de la campagne, que la Chambre se fût arrogé le droit de remplir quelques postes militaires jusqu'à l'arrivée des ordres du Roi. Ses plaintes auroient été bien plus fortes, lorsqu'il auroit été question d'un Régiment de Cavalerie, qui pour n'être point à l'Armée, n'en étoit pas moins soumis à ses ordres; & je ne me connoissois plus de passion capable de

me

me faire oublier les intérêts de mon Bienfaiteur.

Cependant mon refus passa pour l'effet d'un desintéressement sans exemple, sur-tout dans un Etranger qui n'avoit que cette voie pour s'élever à la fortune. Loin de le faire savoir à Mr. le Maréchal, il n'apprit que par les Lettres de ses amis le sacrifice que je lui avois fait, & je fus surpris de recevoir, par un courier qu'il me dépêcha, une Lettre de reproches, par laquelle il m'accusoit d'avoir trop mal jugé de ses intentions, en le croyant capable de s'offenser de mon avancement. Il ne m'avertissoit point qu'il écrivoit par la même voie à l'Orateur de la Chambre, pour joindre son consentement à la délibération de l'Assemblée; desorte que la plus forte de mes deux objections étant levée, j'allois me trouver dans une espéce de nécessité de passer sur l'autre, s'il ne m'étoit survenu une nouvelle raison d'abandonner le soin de ma fortune, & du côté d'où j'attendois le moins d'obstacles.

J'avois laissé Mademoiselle Fidert dans une honnête abondance, mais elle n'étoit pas en état de me dépêcher des couriers. Cependant je vois arriver le valet, qu'elle tenoit de moi, avec une Lettre qu'il me pressa de lire, & dont il me releva l'importance. Il avoit été au camp. Il venoit me chercher à Dublin avec une diligence extraordinaire. Je ne doutai point que ce ne fût quelque malheur dont j'étois menacé. Je lus sa Let-

Lettre. Mademoiselle Fidert m'écrivoit qu'elle se croyoit à la veille de sa perte. Le jeune Ecke avoit découvert sa retraite. Il avoit trompé la vigilance de ses gardes pour se rendre auprès d'elle, & la frayeur qu'il lui avoit inspirée, lui avoit fait prendre tout d'un coup l'ascendant dans sa maison. Elle avoit cru le mal si pressant, que sans m'expliquer particuliérement ses craintes, elle me conjuroit de la venir délivrer d'un esclavage dont elle ne pouvoit me représenter assez le péril & l'horreur.

Quand on pourroit se figurer que j'étois sans amour, mille sortes d'intérêts devoient me rendre sensible à cette nouvelle. J'interrogeai mon valet, je voulus savoir tout ce qu'il avoit appris & vu. Il me raconta naturellement l'arrivée de Mr. Ecke, & l'effroi que Mademoiselle Fidert avoit ressenti en le voyant: mais quoiqu'elle se fût hâtée dès le troisiéme jour de m'informer de sa situation, il n'avoit pas remarqué qu'elle fût aussi effrayée que dans les prémiers momens; & son zèle le rendant presqu'aussi jaloux que j'aurois du l'être sur son récit, il ne me parla qu'avec des marques de doute de l'espéce de composition que Mademoiselle Fidert avoit faite avec son Amant. Je n'examinai point par quelle sorte de motifs je devois m'allarmer. C'étoit ma maison, mon bien, le centre où j'avois réuni tous mes plaisirs, & l'usage de toute ma fortune; je ne balançai point à m'y ren-

rendre. Le reste de la campagne ne promettoit point d'action considérable. J'avois rempli l'attente de Mr. le Maréchal à Dublin. Il m'aimoit. Il étoit d'autant plus disposé à favoriser mes foiblesses, qu'elles éloignoient toujours les soupçons qu'il avoit eu de mes sentimens pour Madame de Gien. Je résolus de partir, après lui avoir expliqué les raisons qui m'y obligeoient, & de lui demander cette permission comme la plus précieuse faveur qu'il pût m'accorder. Ma Lettre étoit si vive & si pressante, que je ne crus pas nécessaire d'attendre sa réponse. Je passai la mer, & j'arrivai à la campagne de Mademoiselle Fidert, le sixiéme jour après le départ de son courier.

Il étoit nuit. J'entrai brusquement. Ecke étoit à se promener avec elle, & ce récit qu'on me fit en arrivant redoubla mon agitation. Il n'apprit pas plus tranquillement mon arrivée, & l'étonnement que j'avois marqué en apprenant qu'il avoit passé plusieurs jours avec Mademoiselle Fidert. Je me présentai fiérement, & recommençant les marques de ma surprise, je m'occupai moins à saluer sa compagne, qu'à lui demander comment il avoit été si hardi de troubler la retraite d'une personne pour qui mille raisons devoient lui inspirer du respect. Il n'étoit pas encore assez ferme pour entreprendre de me résister, & l'empire que j'avois exercé sur lui au nom de son Pére, l'avoit disposé à me croire encore revétu du même pouvoir. Sa réponse consista dans quel-

quelques mauvaises excuses, qui étoient prises de l'amitié qu'il avoit pour Mademoiselle Fidert, & du desir qu'il avoit eu de l'amuser dans sa solitude. Je les traitai de prétextes frivoles, qui le faisoient manquer à son propre devoir, en s'éloignant de Londres contre les ordres de son Pére, & je feignis hardiment d'avoir été chargé par le Chevalier Ecke de veiller sur sa conduite. Il ne me repliqua rien. Le ménagement avec lequel il avoit évité de parler du sexe de Mademoiselle Fidert, & l'espérance dont je me flatai encore qu'il en auroit usé avec la même discrétion depuis son arrivée, me firent prendre un ton plus doux. Il faut, lui dis-je, que vous retourniez promtement à vos exercices; & si l'on vous souffre quelquefois ici, ce ne doit pas être pour y passer des semaines entiéres, comme je viens d'apprendre que vous l'avez fait sans l'aveu de personne. Cette modération, qui sembloit lui promettre plus de facilité à l'avenir, calma toutes ses craintes.

Je brulois d'être seul avec Mademoiselle Fidert; car malgré le soin qu'elle avoit eu de me faire avertir, je ne pouvois guéres expliquer l'air de complaisance & de familiarité que je lui avois vu avec un jeune homme qu'elle croyoit devoir éviter. Je passai le tems du souper dans une mortelle contrainte, & je me fis néanmoins assez de violence pour y admettre le jeune Amant, & & pour me renfermer dans une conversation vague qui ne pouvoit m'apporter aucune

cune lumiére. Enfin, m'étant retiré avec Mademoiselle Fidert, j'en appris que c'étoit par la crainte de mille nouvelles menaces qu'elle avoit pris le parti de flater la passion du jeune Ecke; & que ce téméraire, après lui avoir proposé de vivre avec elle dans sa solitude, avoit cru la séduire par la promesse de l'épouser. Il avoit découvert non seulement le lieu de sa demeure, mais tout le fond de ses avantures, sans qu'elle pût s'imaginer qui elle devoit accuser de cette trahison. En un mot, il lui avoit déclaré qu'il se croyoit le maître de sa vie, & qu'il feroit dépendre sa discrétion du retour qu'elle auroit pour sa tendresse.

Tant de noirceur confirmoit si bien l'opinion que je m'étois formée de ce caractére, & ce mêlange même d'effronterie & de timidité me peignoit un cœur si lâche & si corrompu, que mes craintes devenant aussi vives que celles de Mademoiselle Fidert, je la louai de sa conduite, & délibérai fort sérieusement sur la mienne. N'aiant rien à prétendre de mon autorité dans un pays où l'indépendance des particuliers est mieux établie qu'en Irlande, je ne vis point d'autre ressource que de recourir à la générosité du Chevalier Ecke. Je lui dépêchai un de mes gens, avec une Lettre fort vive, où je l'intéressois, pour l'avantage même de son fils, à rompre le cours d'une passion qui pouvoit engager ce jeune homme dans un mauvais mariage; & lui propo-

sant

sant de le faire repasser en Irlande, je lui offrois de me charger de ce soin, avec autant de précautions que j'en avois observé pour le faire conduire en Angleterre. Il falloit du moins six jours pour le voyage de mon courier. Je fus forcé d'emploier l'artifice, & de me contraindre jusqu'à retenir près de moi par mes caresses, celui que j'aurois souhaité de voir au fond d'un cachot. Il se flata dans cet intervalle que j'approuvois sa passion; & le talent qu'il avoit déja pour la dissimulation, ne l'aida point à pénétrer la mienne. Enfin mon valet m'apporta un plein pouvoir du Chevalier, dont je ne remis pas l'usage plus loin qu'à la nuit suivante. Je m'assurai avec beaucoup de dépense quatre hommes, dont la fidélité m'étoit d'autant moins suspecte, qu'étant fort honnêtes gens, la Lettre du Chevalier que je leur communiquai, leur fit joindre le desir de contribuer à la sagesse de son fils, & aux vues d'intérêt par lesquelles j'avois commencé à me les attacher. Je ne parus point dans cette exécution. Ils entrérent la nuit dans sa chambre, & lui aiant déclaré qu'ils avoient ordre de son Pére, sur la nouvelle qu'il avoit eüe qu'il vouloit se perdre par un mauvais mariage, de le reconduire surement à Canterstorf, ils ne lui laissérent que le tems de prendre ses habits. Envain m'appella-t-il à son secours par des cris qui vinrent jusqu'à moi, & qui me firent appréhender d'abord qu'il n'eût trouvé quelque moyen de se défendre. Tout fut sourd autour

de lui. Une chaise qui étoit prête à le recevoir, le conduisit droit à Holyhead, où j'avois écrit au Maître de faciliter son passage, & je fus certain trois jours après qu'il étoit en Irlande. Si j'eus quelque chose à me reprocher, ce fut d'avoir employé quelques mensonges pour lui ôter la pensée que Mademoiselle Fidert eût part à son avanture. Mais c'étoit le seul moyen de l'engager à se taire, en lui laissant conserver un reste d'espérance.

Nous avions néanmoins des craintes. Elles furent même si fortes, que pour soulager celles de Mademoiselle Fidert, je consentis sur ses instances à feindre une maladie qui ne me permettoit pas de rejoindre l'Armée avant la fin de la campagne. Mr. le Maréchal, à qui j'écrivis plus naturellement les raisons qui me retenoient en Angleterre, eut la bonté de les approuver. Quoique ma présence ne mît point absolument ma compagne à couvert, c'étoit la rassurer que de faire comme la garde autour d'elle; & ses allarmes n'aiant fait qu'augmenter sa tendresse, il lui sembloit qu'elle n'eût rien à redouter sous la protection de l'amour. Par rapport à moi, ma conduite & le bonheur que j'avois eu de me rendre utile pendant la campagne, ne me laissoient plus craindre les mauvaises interprétations auxquelles j'avois été exposé en d'autres tems. Aussi n'entendis-je aucune plainte de mon absence; & la saison d'ailleurs étant déja fort avancée, j'appris bientôt que l'Enne-

mi s'étant retranché dans Tolmack, Place que sa situation rendoit presque imprenable, Mr. le Maréchal avoit pris le parti de distribuer ses troupes dans les villes voisines, pour le tenir en bride pendant l'hiver.

On avoit parlé diversement en Angleterre des opérations de cette campagne; mais je vis enfin tous les Anglois s'accorder à rendre justice aux sages conseils & à la conduite de Mr. le Maréchal. Il avoit fait consumer inutilement aux ennemis toutes leurs munitions de guerre & de bouche; & le fruit de tant de préparatifs, qui avoient allarmé longtems l'Angleterre, étoit de se trouver renfermé dans le petit Port qui les avoit reçus, & où il leur auroit été toujours facile de revenir; quand on auroit entrepris de forcer la nature pour leur faire regagner leurs vaisseaux. Aussi le Roi marqua-t-il beaucoup d'empressement pour revoir son Général, & peu de jours après nous apprîmes son arrivée à Hamptoncourt.

Comme il avoit fallu soutenir le bruit que j'avois fait répandre, je ne m'étois pas éloigné de la campagne de Mademoiselle Fidert, & j'avois trouvé mille nouveaux charmes dans son commerce. Le tems & la tranquillité de sa situation sembloient avoir fermé toutes les traces de sa funeste avanture. Son cœur m'étoit abandonné de bonne foi; & si l'amour n'agissoit pas sur le mien avec le même empire, je ne lui étois pas moins attaché par la reconnoissance & par le goût du plaisir. Il

ne manquoit rien à la douceur de notre vie, lorsque me croyant obligé de faire ma cour à Mr. le Maréchal, je quitai ma retraite, avec les précautions qui pouvoient donner de la vraisemblance à ma maladie. Il marqua une joie extrême de me revoir, & les témoignages d'estime avec lesquels il me présenta au Roi, firent redoubler à ce Prince les bontés qu'il avoit toujours eues pour moi. Après avoir employé quelques jours à rendre compte de ses desseins au Conseil, il me demanda à souper chez Mademoiselle Fidert, dont il avoit pris plaisir à m'entendre vanter la tranquillité & le bonheur. Je ne lui demandai que le tems de la faire avertir, avec les mesures qui me paroissoient nécessaires pour tenir cette partie secrette. Il consentit à tout. Nous partîmes dès le milieu du jour, sous prétexte d'une partie de chasse, & sans autre suite que deux domestiques. Tous les ordres que j'avois pu donner dans un tems si court, avoient été exécutés avec une exactitude admirable. Mademoiselle Fidert, qui devoit de la reconnoissance à Mr. le Maréchal pour tant de bons offices qu'il lui avoit rendus, s'étoit crue obligée par ce motif, autant que par le respect que nous devions à son rang, de rassembler tout ce qui pouvoit donner un air d'élégance à sa fête. Elle en faisoit le principal ornement: car n'aiant rien épargné pour relever les agrémens de sa figure, je fus frappé moi-même de l'éclat avec lequel elle parut pour nous recevoir,
&

& je ne fus point surpris des marques d'admiration que je vis donner à Mr. le Maréchal.

Le souper répondit à de si charmans préludes, il fut poussé fort loin dans la nuit. Mr. le Maréchal ne s'appercevoit pas de l'approche du jour, & je fus obligé de l'avertir que s'il vouloit arriver à Hamptoncourt avant la fin de la nuit, suivant la loi que nous nous étions imposée à notre départ, il devoit interrompre des plaisirs qu'il seroit toujours le maître de recommencer. Nous quitâmes Mademoiselle Fidert, qui parut se surpasser encore dans les remercimens qu'elle lui fit de sa visite. Il m'avoit fait l'honneur de m'amener dans sa chaise. A peine y fûmes-nous montés, que se répandant avec complaisance sur les louanges de ma Maîtresse, il me marqua une vive jalousie de mon bonheur. Qu'avez-vous à desirer, me dit-il, au-delà des avantages dont vous jouissez? Votre fortune suffit desormais pour les plaisirs dont je vous connois le goût; & je conçois que les emplois militaires, pour lesquels je vous vois si peu d'ardeur, ne feroient que déranger votre systême. Je vous porte envie; voilà le bonheur que je voulois me procurer avec Madame de Gien. Votre heureux sort vous l'a fait trouver. Je ne pus lui répondre qu'en confessant que j'étois heureux; mais le nom de Madame de Gien me rappellant que j'aurois pu l'être beaucoup plus avec elle, je ne me défendis point

contre un mouvement de cœur qui me fit regretter le bonheur même qui lui arrachoit des soupirs. Vous auriez été plus heureux que moi; lui dis-je: & craignant aussi-tôt de m'être fait voir trop à découvert, je voulus réparer mon imprudence; mais ce fut par un aveu qui en renfermoit encore plus. Votre bonheur, repris-je, auroit satisfait tous vos desirs, parce que vous l'auriez trouvé avec une femme que vous aimez uniquement; & pour moi, je n'ai que les plaisirs de l'amour, sans en avoir jamais eu les véritables sentimens. Il fut si surpris de ce discours, que me pressant de m'expliquer avec plus de clarté, il me demanda nettement s'il étoit possible que je fusse sans amour pour Mademoiselle Fidert. Je l'avois dit, je ne pensai point à me retracter. Il est certain, lui répondis-je, que je n'ai pas commencé avec elle par l'amour; & tous les sentimens qui peuvent naître à la suite, se sentent toujours de leur origine. C'étoit corriger un peu mon indiscrétion: cependant Mr. le Maréchal, qui avoit trop d'expérience de ces sortes de commerces pour ignorer qu'ils deviennent quelquefois fort à charge aux Amans d'une fortune médiocre lorsqu'ils ne sont pas soutenus par l'éguillon de l'amour, me dit naturellement qu'il me trouvoit donc fort à plaindre de m'être engagé dans une dépense dont je ne devois pas recueillir autant de plaisir qu'il se l'étoit imaginé. Et prenant d'abord droit de mon aveu pour me faire une

pro-

proposition qui me surprit: Après les raisons, me dit-il, qui me forcent de renoncer à Madame de Gien, j'ai pensé que pour fermer toutes les plaies de mon cœur, je n'avois rien de mieux à faire que de choisir pendant cet hiver une Maîtresse à Londres. Pour peu que Mademoiselle Fidert vous soit incommode, je suis prêt à vous délivrer de ce fardeau, en succédant à tous vos droits. Cette proposition me parut badine: quelque chaleur que j'eusse vu régner dans les discours de Mr. le Maréchal, je ne l'aurois pas soupçonné d'avoir conçu une passion sérieuse pour Mademoiselle Fidert. Ma réponse fut conforme à cette idée; mais revenant à la sienne, il me répéta que tout incapable que je devois le croire de traverser les inclinations de son ami, il ne faisoit pas difficulté de m'avouer qu'il s'accommoderoit volontiers de ce qui n'étoit pas nécessaire à mon bonheur; & qu'en un mot, sans rien changer à la situation de Mademoiselle Fidert, il me déchargeroit, quand je voudrois y consentir, des frais de son entretien.

Ce n'étoit pas sur le champ que je pouvois m'assurer assez de mes propres dispositions, pour me répondre à moi-même de la facilité que je trouverois à le satisfaire. Mais deux réflexions que je fis tout d'un coup, me déterminérent néanmoins à lui en laisser l'espérance. Il étoit certain que je n'avois jamais senti pour Mademoiselle Fidert les mouvemens d'une violente passion; & l'incertitude même, qui étoit le prémier sen-

 timent

timent que j'eusse éprouvé à la proposition de l'abandonner, me prouvoit bien que mon cœur lui étoit peu attaché par l'amour. Je m'étois rendu à ses avances plutôt qu'elle à mes sollicitations, & le plaisir de la posséder n'étoit entré dans les motifs de mon engagement, qu'après le desir de mettre sa vie à couvert & le devoir de la reconnoissance. Or son propre intérêt ne lui rendoit-il pas la protection de Mr. le Maréchal beaucoup plus sure que la mienne; & n'eût-elle à craindre que les trahisons du jeune Ecke, pouvois-je lui rendre un plus grand service que de la délivrer de cette sorte d'allarmes? Peut-être se joignit-il à cette raison un retour secret vers Madame de Gien. En effet, je commençai à me persuader que Mr. le Maréchal étoit absolument détaché. C'étoit pour moi un obstacle de moins; & quoique je n'eusse guéres plus de sujet que lui de conserver la moindre espérance, il me sembloit pourtant que l'éloignement d'un rival si redoutable servoit en quelque sorte à me rapprocher d'elle. Ma réponse fut donc encore que j'étois en effet sans passion, & que je ne contesterois rien à ceux qui viendroient à bout de m'ôter un cœur que j'avois eu le bonheur de gagner sans efforts: mais je ne cachai pas non plus à Mr. le Maréchal que je me croyois aimé, & qu'il falloit sans doute de l'adresse & des soins pour engager Mademoiselle Fidert à changer de sentiment. Il ne s'effraya point des difficultés. Cependant, après m'avoir remercié de cet-

cette espéce de consentement, comme d'un sacrifice, il me fit une autre demande qui me causa beaucoup plus d'embarras. Vous sentez bien, me dit-il, qu'en m'accordant de telles espérances, il faudroit vous priver de la voir. Je compris sa pensée. Il me parut plus difficile qu'à lui de rompre sans prétexte un commerce où je n'avois trouvé que de la douceur; & la seule reconnoissance que je devois à la tendresse de Mademoiselle Fidert, demandoit de moi des ménagemens. Aussi ne pus-je pousser si loin la complaisance. Je promis seulement à Mr. le Maréchal de feindre quelque indisposition, qui me feroit retrancher la familiarité où je vivois avec elle; & je lui représentai qu'après ce que j'étois résolu de faire en sa faveur, il devoit prendre quelque confiance à ma sincérité. C'étoit l'amour, qui avoit déja pris assez de force dans son cœur pour y faire naître la jalousie.

Il me fut aisé pendant quelque tems de favoriser sa passion, en demeurant à Hamptoncourt, tandis qu'il ne passoit point de jour sans prendre le prétexte de la chasse pour retourner dans une maison qu'il regardoit déja comme la sienne. J'ignore quels y furent ses progrès; mais il me proposa de me rendre à Londres, pour me charger de l'exécution de quelques mesures qui concernoient la campagne suivante. Je n'examinai point s'il entroit dans ses vues quelque dessein qui regardât le succès de son amour. Je m'excusai par un mot de Lettre à Mademoiselle

Fidert, de la néceſſité qui m'obligeoit à m'éloigner, & je partis ſans avoir reçu ſa réponſe. J'augurois bien pour Mr. le Maréchal, du ſilence qu'elle avoit gardé ſi longtems avec moi, & je ne pouvois l'attribuer qu'au goût qu'elle commençoit à prendre pour un nouvel amour.

A peine eus-je été deux jours à Londres, que j'y reçus une Lettre de Madame de Gien. Le changement que je croyois peu éloigné dans mon intrigue, me la fit ouvrir avec des ſentimens plus vifs que je n'en avois eu depuis longtems pour ce qui me venoit d'elle. Mais quels furent-ils bientôt, en liſant à la prémiére ligne! „ M'aimez-vous encore, „ & me ſuis-je trompée dans l'opinion que „ j'ai eu de votre fidélité & de votre con- „ ſtance? Je touche au moment de vous „ prouver la mienne; & je n'attens, ajou- „ toit-elle, que votre réponſe pour entre- „ prendre le voyage d'Angleterre."

Dans toute ma vie il ne m'étoit rien arrivé qui m'eût cauſé tant de ſurpriſe. Je n'oſois m'en fier à mes yeux, & je relus vingt fois une Lettre qui m'élevoit tout d'un coup au comble du bonheur. Mais il y reſtoit une obſcurité dont j'étois comme effrayé. Comment concevoir ce voyage que Madame de Gien m'annonçoit, & qu'elle faiſoit dépendre de ma réponſe? Pouvois-je m'imaginer qu'une femme dont je n'avois que trop connu la ſageſſe, ſe fût déterminée à quiter ſon mari pour ſe venir jetter entre mes bras; ou qu'en ſuppoſant même que les

les prémiéres raisons qui l'avoient fait passer en Angleterre l'eussent mise dans la même nécessité, elle eût pris, avant que de quiter la France, le parti de récompenser ma tendresse en arrivant à Londres? Cependant rien n'étoit si clair que ses expressions. Elle m'aimoit, disoit-elle, elle étoit prête à me le prouver en venant me joindre, & ses doutes ne rouloient que sur ma fidélité & ma constance.

De ces réflexions je passai naturellement à la situation où j'étois pour l'attendre, & mon trouble augmenta beaucoup, lorsque je n'y trouvai que des sujets de crainte & de remords. De quel front pouvois-je lui répondre, que toute mon impatience avoit été de la revoir, & que j'avois fait ma seule consolation de cette espérance? J'étois forcé de la tromper; & s'il étoit vrai qu'elle eût conservé pour moi les sentimens qu'elle me marquoit, quel reproche ne devois-je pas me faire à moi-même de les avoir si peu mérités! Cependant l'amour qui s'étoit renouvellé aussi-tôt dans mon cœur avec tous ses transports, ne me permit pas de différer un moment ma réponse. Je lui écrivis que je ne vivois que pour elle, & que sans rien comprendre au bonheur qu'elle sembloit me promettre, je me dévouois aveuglément à toutes ses volontés.

Qu'il me resta néanmoins de trouble & d'allarmes, après avoir fait partir ma Lettre! Je me trouvois chargé d'une autre femme, dont je ne pouvois me persuader

encore que l'inconſtance eût été juſqu'à ſe lier preſque tout d'un coup avec un autre Amant. Son ſilence, qui m'avoit paru d'abord un augure ſi favorable pour le Maréchal, devint au contraire un juſte ſujet de crainte, lorſque je me rappellai par combien de ſermens elle s'étoit attachée volontairement à moi. J'en conclus que m'aimant encore de bonne foi, elle n'avoit peut-être ſouffert le Maréchal qu'en faveur des liaiſons qu'elle me connoiſſoit avec lui, & que c'étoit moi qu'elle conſidéroit uniquement dans cette complaiſance. Mr. de Schomberg même ne m'avoit pas parlé de ſes amours avec la ſatisfaction qui accompagne le ſuccès. Enfin mon cœur ſembloit prévoir que j'allois me trouver dans le double embarras d'entretenir une femme, avec qui je n'aurois bientôt d'autres liens que ceux de ma propre généroſité, & de répondre à la tendreſſe d'une autre, vers laquelle je me ſentois porté par tous les mouvemens de mon cœur.

Je ne demeurai pas deux jours dans ce doute. Mademoiſelle Fidert qui n'avoit pas attendu ſi longtems à s'allarmer de ma froideur, & qui n'avoit reçu effectivement Mr. le Maréchal que dans la vue de me plaire, ne put ſupporter un éloignement qui ne lui parut pas juſtifié par une aſſez forte excuſe. Je reçus d'elle une Lettre qui contenoit toutes les plaintes de ſon cœur. Elle me demandoit compte de mes occupations, de mes ſentimens, en un mot, de toutes les

heu-

heures que je paſſois ſans elle; & me conjurant avec toutes les tendreſſes de l'amour de la délivrer promtement d'une perſécution qu'elle ne m'expliquoit pas, il ne me fut pas difficile de juger qu'elle ſe plaignoit des viſites de Mr. le Maréchal. Il fallut lui répondre. Je ne cherchai pas longtems mes termes. Je trouvai dans mon cœur deux ſentimens d'une certitude preſqu'égale; l'un, qui m'attachoit aſſez fortement à elle pour ne l'abandonner jamais dans ſon infortune; & l'autre, qui me rappelloit ſans ceſſe vers Madame de Gien, à qui j'avois dévoué toutes mes affections. J'écrivis donc à Mademoiſelle Fidert, qu'elle ſe défioit ſans raiſon de ma conſtance, & qu'auſſi longtems qu'elle ne prendroit point d'autre engagement, je n'étois pas capable d'abandonner un moment ſes intérêts. Je n'y ajoutois pas un mot d'amour. Le cœur de Mademoiſelle Fidert ne fut pas ſatisfait de cette réponſe, & je n'éprouvai que trop-tôt ce que le mien m'avoit fait preſſentir.

Mr. le Maréchal aiant été forcé de ſe rendre à Londres, j'appris enfin de lui-même qu'il n'avoit pas obtenu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis dans ſon entrepriſe, & qu'il avoit trouvé un cœur fort difficile à vaincre. Il comprenoit lui-même que ce n'étoit point l'honneur qu'il avoit à combattre, puiſque Mademoiſelle Fidert lui avoit avoué qu'avant notre engagement elle avoit eu d'autres amours. Mais elle ne lui avoit pas déguiſé non plus qu'elle m'étoit attachée

par des fermens inviolables, & que joignant la reconnoiſſance à l'amour, il n'y avoit point de fortune qu'elle pût me préférer. Il s'étoit plaint, il lui avoit reproché ſon aveuglement; & dans les mouvemens de ſon dépit il étoit allé juſqu'à lui confeſſer que, c'étoit avec ma participation qu'il lui offroit ſon cœur & la diſpoſition de tout ſon bien. Elle avoit été vivement piquée d'une marque ſi offenſante de mon indifférence; mais faiſant violence à ſon reſſentiment, elle m'avoit caché comme à lui la plaie mortelle que ce diſcours avoit faite au fond de ſon cœur.

Je me gardai bien de changer de langage avec lui, & plus porté que jamais à flater ſa paſſion, je l'exhortai à mieux eſpérer de ſes ſoins. Si vous l'aimez, lui dis-je, ne doutez pas que vous ne parveniez d'autant plutôt à lui plaire, que je ſuis réſolu de me borner avec elle au ſeul ſoin de ſon entretien. J'honore ſa naiſſance, j'eſtime ſon caractére; mais ce n'eſt plus le ſeul panchant que j'ai à vous obliger, qui me fera négliger ſa tendreſſe. Je me ſuis guéri de cet attachement par mes réflexions, j'ai d'autres vues. Enfin, continuai-je d'un air dont ſa prévention ne lui permit pas de remarquer tout l'embarras, je vous l'abandonne, parce que j'ai le cœur occupé par une autre inclination, & que lui ſouhaitant tout le bonheur qu'elle mérite, je ne connois perſonne avec qui elle puiſſe en eſpérer autant qu'avec vous. Un autre, me répondit grave-

vement Mr. le Maréchal, se dégoûteroit peut-être de ce qui paroit abandonné avec cette apparence de mépris; mais ce n'est point par les yeux d'autrui que le cœur se détermine, & j'ai découvert mille charmes dans cette Maîtresse que vous négligez. Il interrompit l'explication que je voulois donner à mes termes, & me pressant de lui tenir parole: Voici, reprit-il, ce qui me reste à espérer de votre amitié: c'est une Lettre, par laquelle vous déclariez honnêtement à Mademoiselle Fidert que vous ne prétendez plus rien à son cœur, & que vous lui laissez la liberté de former d'autres engagemens. Il me seroit honteux, ajouta-t-il, qu'elle la reçût de ma main, mais vous la lui ferez remettre par un de vos gens ou des miens; & c'est assez qu'elle apprenne ainsi de vous-même, ce que je n'ai pu lui persuader par toutes mes protestations.

Quelque intérêt que j'eusse à le satisfaire, il me parut si indigne d'un galant-homme, si dur & si injurieux pour une femme, de lui marquer sans prétexte & sans raison qu'on renonce à son amour & à ses faveurs, que je priai Mr. le Maréchal de ne pas mettre mon obéissance à cette épreuve. Mais lui promettant encore de me dispenser de la voir, je m'y figurai d'autant plus de facilité, que la Cour revenant à Londres, les prétextes ne pouvoient me manquer pour y passer tout l'hiver. Malgré cette convention, je ne voulus pas souffrir non plus qu'il se chargeât de l'entretien de Mademoiselle

Fi-

Fidert, avant qu'elle eût consenti elle-même à recevoir de lui ce service; & quelque empire qu'un commerce de la nature du nôtre puisse donner sur une femme, je ne pus me persuader qu'il me mît en droit de disposer d'elle sans sa participation. Ainsi Mr. le Maréchal fut réduit à la liberté qu'elle n'osoit encore lui refuser de la voir, avec cette circonstance mortifiante, que depuis la déclaration qu'il lui avoit faite de ses sentimens, elle lui avoit déclaré elle-même que n'aiant point de disposition à s'y rendre, elle ne voyoit en lui que son bienfaiteur & mon ami.

Cependant je me trouvai bientôt accablé de ses Lettres, & ses plaintes devinrent si vives & si pressantes, que dans l'espérance où j'étois de voir arriver à tout moment Madame de Gien, j'appréhendois qu'elles ne fussent toutes deux à Londres, avant que je me fusse nettement dégagé d'un lien si fâcheux. Cette crainte m'endurcissant un peu contre mes propres principes, je résolus enfin de confier mon infidélité au papier, mais sans la participation de Mr. le Maréchal, & avec toutes les mesures qui pouvoient adoucir le chagrin de Mademoiselle Fidert. Et lui protestant que rien n'étoit capable de diminuer l'intérêt que je prenois à son bonheur, je lui avouois que d'anciens devoirs, dont je m'étois cru dégagé en me liant avec elle, m'imposoient la nécessité de rompre un commerce où j'avois trouvé mille charmes. Je la priois d'être

d'être sans inquiétude sur ses besoins, parce que je veillerois toujours à l'entretenir dans l'abondance; mais en évitant de lui faire connoître que je regardasse cet engagement comme un fardeau, je lui insinuois qu'elle pouvoit trouver dans la tendresse de Mr. le Maréchal beaucoup plus d'agrémens que dans la mienne, & qu'en un mot il dépendoit d'elle de se faire le plus heureux sort du monde avec un homme qui paroissoit l'adorer. Cette Lettre lui fut portée par un de mes gens, à qui je donnai en même tems la commission de me rapporter à Londres une partie de mon équipage, qui étoit restée chez elle, & mille choses qui étoient à mon usage.

Il revint dès le jour suivant, mais avec une réponse que la fureur avoit dictée; & pour combler mon inquiétude, il m'apprit que Mademoiselle Fidert, dangereusement malade depuis qu'elle avoit lu ma Lettre, demandoit absolument que je lui rendisse une visite, si je n'aimois mieux que dans l'état même où elle étoit, elle ne se fit amener à Londres. Je me flatai de l'appaiser par la complaisance & la douceur. Cependant une entrevue de cette nature me faisant appréhender de fâcheuses explications, je communiquai mon embarras à Mr. le Maréchal, en lui proposant même de faire le voyage avec moi. Je ne lui fis pas cette proposition sans quelque crainte de lui entendre répondre, que c'étoit vouloir l'exposer à une scéne fort odieuse pour un Amant. Mais

la

la jalousie lui faisant souhaiter au contraire d'être témoin de ma visite, il ne balança point à m'accompagner. Nous trouvâmes Mademoiselle Fidert au lit. Une seule femme, qui savoir son déguisement, & déguisée comme elle, aiant apperçu Mr. le Maréchal qui descendoit de la chaise avec moi, se hâta de lui porter cette nouvelle. C'en étoit assez pour lui faire pénétrer mes vues. Elle refusa de nous voir, sous le prétexte de sa maladie, & toutes nos instances ne purent nous faire ouvrir sa porte.

Autant qu'il me fut aisé de pénétrer la cause de ce caprice, autant me parut-il difficile de régler mes résolutions. La premiére idée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut celle de retourner sur le champ à Londres, en prenant occasion de son refus même pour me justifier ensuite par écrit. Mr. le Maréchal applaudit à ce dessein, & m'offrant de rester après moi, il me promit de lui faire entendre que diverses affaires dont j'étois chargé par la Cour, ne m'avoient pas permis d'attendre qu'il lui fût plus commode de nous recevoir. Mais je conçus que c'étoit reculer un devoir auquel je ne serois pas moins forcé de revenir; & ce qui pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle & pour moi étant qu'elle prît la résolution de se rendre à Londres, je me déterminai à finir avec constance l'entreprise où je m'étois engagé.

Cependant le jour s'étant passé tout entier,

tier, j'admirai que Mr. le Maréchal, qui étoit appellé à la Cour par des raisons beaucoup plus sérieuses que les miennes, ne pensa point à partir vers le soir, suivant le projet que nous avions formé en venant ici. Son inquiétude le trahissoit par tous ses mouvemens; & plus il croyoit pénétrer que c'étoit sa présence qui faisoit refuser à Mademoiselle Fidert de nous voir, plus la jalousie redoublant ses craintes il paroissoit résolu de ne me pas laisser seul avec elle. Je le voyois empressé à la porte de l'appartement, attentif au moindre bruit, & ne laissant rien échapper de ce qui frappoit ses yeux ou ses oreilles Il faisoit demander par intervalles s'il n'étoit pas permis de s'introduire ; & c'étoit assez que cette demande vînt de lui pour la faire rejetter; tandis qu'on étoit desespéré que je parusse attendre la même faveur avec si peu d'impatience, ou plutôt tandis que la raison qu'on avoit de me la refuser, étoit précisément l'importunité qu'il marquoit pour l'obtenir. La nuit se passa encore. Il auroit été agréable à des spectateurs indifférens, de voir la contrainte dont tous nos entretiens se ressentirent. Notre embarras, quoique la cause en fût si différente, se ressembla continuellement dans ses effets ; il parut jusques dans les politesses que nous nous faisions mutuellement à l'occasion de nos moindres besoins; j'affectois de tout recevoir avec reconnoissance, comme si j'eusse été dans la maison d'autrui; & mes remercimens

mens se tournoient vers Mr. le Maréchal, à qui je voulois persuader qu'il étoit dans la sienne. Il rejettoit ce compliment comme un badinage, & me traitant de Maître avec un souris forcé, il prétendoit que ses droits étoient bien bornés, puisqu'il se trouvoit si peu de pouvoir après la cession même que je lui avois faite de tous les miens.

Enfin, sachant du valet que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, qu'elle s'obstinoit à ne pas s'expliquer avec moi en présence de Mr. le Maréchal, j'aurois sans doute prié ce Seigneur de me laisser quelques momens seul avec elle, si je n'eusse reçu de Londres la plus étrange nouvelle que je pusse recevoir dans cette conjoncture. Madame de Gien arrivée la veille avoit envoyé chez moi sur le champ, & les domestiques que j'y avois laissés ne sachant que par des soupçons confus que j'avois une intrigue d'amour dans le voisinage d'Hamptoncourt, avoient allégué de si pauvres raisons sur la cause de mon absence & sur le tems de mon retour, que je me formai mille sujets d'allarmes sur le rapport mal conçu que l'un d'eux vint m'en faire. Il étoit parti à la priére de Madame de Gien même, pour me presser de retourner à Londres ; & ce que j'en pus tirer de moins obscur, fut qu'elle marquoit le dernier empressement à me voir.

Comme j'ignorois jusqu'où mes domestiques avoient pu pénétrer dans mon intrigue, & que je ne doutai point qu'il ne leur fût échappé quelque indiscrétion, je me livrai à

la

la crainte de tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux, si mon départ étoit retardé d'un moment. C'eût été redoubler mon trouble, que de m'exposer dans des circonstances si délicates aux plaintes & aux reproches de Mademoiselle Fidert. Je me bornai à lui laisser par écrit quelques mots d'excuse; & me gênant encore moins avec Mr. le Maréchal, à qui j'étois sûr que rien n'étoit plus agréable que mon départ, je partis sous le seul prétexte d'une affaire indispensable, qui étoit assez colorée par la diligence du courier qui étoit venu m'avertir. L'amour étoit sans doute le motif qui me pressoit beaucoup plus que toutes mes allarmes. Tous les mouvemens de mon cœur furent un transport continuel jusqu'à Londres. Je me figurois qu'une femme à qui sa tendresse avoit fait repasser la mer pour me voir, ne pouvoit m'attendre que les bras ouverts; & me livrant d'avance à tous les plaisirs que je me croyois prêt à goûter, je perdis jusqu'à l'inquiétude qui devoit me rester de la situation de Mademoiselle Fidert, & de l'indiscrétion de mes domestiques.

Ce fut chez Madame de Gien que je me fis conduire directement, & ma confiance augmenta, lorsque j'eus appris qu'elle n'avoit pas quité sa maison depuis son arrivée. Je me présentai à elle avec cette vive émotion qui donne tant d'ascendant sur l'esprit aux sentimens du cœur, & me jettant à ses genoux, je les avois embrassés mille fois avant que de m'être apperçu qu'elle faisoit

tous

tous ses efforts pour me repousser. Sa voix se fit mieux entendre. Non, non, me dit-elle, je ne me rendrai point à des caresses si passionnées, sans être sure que je vous retrouve tel que j'ai cru vous laisser. Je vous l'apprens, c'est le seul motif qui m'ait amenée en Angleterre. Et pour ne vous laisser rien ignorer de mes vues, mon mari est mort, je puis disposer de ma main, je vous la destine comme à l'homme du monde qui m'a inspiré le plus de tendresse & d'estime; mais je veux savoir si le caractére que je vous ai connu, ne s'est pas souillé par aucune tache; & je me sens assez forte pour retourner libre sur mes pas, si j'aprens que vous ayez mal répondu en mon absence à l'opinion que j'avois emportée de vous.

Ce langage, accompagné de l'air ferme & décent qui impose du respect à la plus vive passion, me jetta dans une confusion que je représenterois mal, si je l'entreprenois. Mes remords étant les derniers sentimens qui m'avoient occupé, ils furent aussi ceux qui vinrent frapper le plus vivement mon imagination; & soutenus encore par l'idée présente de l'indiscrétion de mes domestiques, ils me rendirent aussi muet que si ma sentence eût été prononcée. Cependant un instant de réflexion me rappella toute ma fermeté. En supposant mon infidélité découverte, il ne m'étoit pas défendu de faire valoir mes excuses. L'amour pouvoit devenir assez éloquent dans ma bouche, pour me justifier aux yeux d'une femme à qui il avoit fait for-

former de si grands projets en ma faveur ; & le prix glorieux qu'elle proposoit au mien, ne suffisoit-il pas pour me faire entreprendre l'impossible ?

Toutes ces raisons, fortifiées en un moment par l'ardeur naturelle de mon courage, m'inspirérent la hardiesse, non seulement de me défendre si l'on en venoit aux accusations, mais encore de faire d'avance tous mes efforts pour dissiper des défiances qui ne pouvoient avoir d'autre fondement que de simples soupçons. Je protestai à Madame de Gien, que sans m'être jamais flaté du bonheur auquel sa générosité & sa tendresse vouloient m'élever, je l'avois religieusement adorée, & qu'en son absence même, c'est-à-dire dans un tems où son indifférence affectée sembloit m'ôter les espérances confuses qu'elle m'avoit données à son départ, mon cœur n'avoit jamais senti pour un autre la passion qu'elle m'avoit inspirée. Ce discours étoit équivoque ; mais il ne blessoit ni la vérité ni l'honneur, puisque j'ai déja dit qu'il étoit entré peu d'amour dans mon attachement pour Mademoiselle Fidert, & qu'au milieu même des plaisirs que j'avois goûté avec elle, l'image de Madame de Gien m'avoit causé des regrets ou des remords.

Cependant sans rien changer à la sévérité de sa contenance, elle répeta que ne voulant rien ménager pour satisfaire sa tendresse, il étoit juste aussi qu'elle fût assurée de la mieme. Ce qui n'empêcha pas que dans

dans le détail de notre entretien, elle ne me parlât de ses affaires & des miennes avec cet air d'intérêt qui suppose des vues communes. Elle parut extrêmement sensible aux distinctions que j'avois obtenues par mes services. Elle me félicita de mes deux pensions, & me racontant à son tour les changemens qui étoient arrivés dans son sort, elle m'attendoit à un point inexprimable, en me faisant sentir à chaque mot que toutes ses vues & toutes ses entreprises se rapportoient sans cesse à moi. Comme c'étoit la fatigue du voyage qui la retenoit chez elle depuis deux jours, je me crus intéressé à l'y faire demeurer plus longtems, pour me donner celui de me dégager absolument de Mademoiselle Fidert. Les prétextes ne me manquérent pas, dans les attentions que je devois à sa santé. Mais j'ignorois qu'elle avoit déja pris des mesures pour les éclaircissemens qu'elle vouloit avoir, & que tous les soins que j'allois prendre, étoient moins des précautions que des remédes.

Un valet dévoué à son service, & qui l'avoit suivie dans son prémier voyage, étoit parti pour la campagne de Mademoiselle Fidert presqu'aussi-tôt que le mien. Il n'avoit osé s'adresser à ses gens pour en tirer des informations; mais malgré tous nos soins à déguiser son sexe, il s'en étoit répandu quelques soupçons, qui l'aidérent à pénétrer la vérité. Cependant près de six semaines que j'avois passées sans y paroître, & les assiduïtés continuelles de Mr. le Maréchal

jet-

jettérent quelque trouble dans ses conjectures. Il ne put se persuader que je fusse lié par l'amour avec une femme que je voyois si peu, & que j'abandonnois si tranquillement aux soins d'un autre. Ayant su néanmoins que c'étoit moi qui avois loué la maison, & qu'à mon retour d'Irlande j'y avois vécu familiérement pendant deux mois, il revint à Londres avec ce mêlange d'obscurités & de lumiéres, & le compte qu'il rendit de sa commission ne fut pas plus clair pour sa Maîtresse.

Elle s'arrêta au seul point sur lequel il ne pouvoit lui rester d'incertitude. J'avois conservé avec Mademoiselle Fidert des liaisons que je lui avois cachées; & dans le détail même de mes affaires & de mes amusemens, il ne m'étoit pas arrivé de prononcer une fois son nom. Cette réserve sembloit couvrir quelque mistére, qui ne pouvoit être indifférent pour une Amante. Il ne fallut point d'autre prétexte pour commencer ses plaintes. Dès ma prémiére visite elle me demanda ce que c'étoit qu'une campagne que j'avois louée pour la jeune Irlandoise, dont elle se souvenoit de m'avoir vu prendre les intérêts avec tant d'ardeur. L'air dont elle me fit cette question, ne me laissa d'abord aucun doute qu'elle n'eût découvert toute mon intrigue, & je vis le moment où ne comptant plus que sur sa bonté & sur la sincérité de ma passion, j'allois lui faire l'aveu du desordre où j'étois tombé en son absence. Mais je fus encore rassuré par

les apparences présentes, qui étoient toutes en ma faveur ; & m'imaginant bien que ses informations n'avoient pu commencer que depuis son arrivée, je me flattai de pouvoir détourner tous ses soupçons sur Mr. le Maréchal. En lui confessant donc que je n'avois pas cessé de rendre service à Mademoiselle Fidert, je l'assurai que l'estime & la compassion avoient rempli dans mon cœur les fonctions de l'amour ; & pour corriger aussi-tôt ce qu'il y avoit encore de trop naïf dans cette déclaration, je lui appris que cette belle Irlandoise avoit inspiré une passion si vive à Mr. de Schomberg, qu'il lui donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses occupations. Je m'étendis sur ses empressemens, & si j'avouai que l'entretien de Mademoiselle Fidert m'avoit engagé dans quelque dépense, j'ajoutai que Mr. le Maréchal m'en avoit dérobé l'honneur, en se chargeant lui seul de ce soin. Je m'étois mis la veille en état de tenir ce langage ; car n'aiant plus rien de si important que de répondre aux faveurs de Madame de Gien, j'avois écrit à Mr. de Schomberg, que je cédois enfin à ses instances, & que je lui abandonnois le plaisir de satisfaire sa générosité en fournissant aux besoins de sa Maîtresse.

Sans me piquer d'éloquence & d'adresse, j'eus la satisfaction de m'appercevoir qu'on s'étoit laissé persuader par une explication si vraisemblable. Madame de Gien y trouva dequoi répondre à ses propres objections ;

car

car il lui parut naturel que pour obliger Mr. de Schomberg je me fusse chargé de louer une maison de campagne à Mademoiselle Fidert ; & rien d'ailleurs ne lui sembloit si décisif que la constance de mon séjour à Londres, d'où elle étoit sure que je n'étois sorti qu'une fois depuis six semaines. Le redoublement de ses bontés me fit juger que je n'avois plus rien à combattre dans son cœur. Je m'applaudissois déja d'avoir triomphé si facilement de ses préventions, sans l'avoir trompée par des impostures, & sans avoir fait même trop de violence à la vérité, lorsqu'un de mes gens vint m'avertir que j'étois attendu chez moi avec des marques extraordinaires d'impatience par un jeune homme qui paroissoit arriver de la campagne. Madame de Gien n'entendit point cet avis, & j'en remerciai le Ciel, car le sens ne lui en auroit pas paru plus incertain qu'à moi. Je me rendis maître de mon trouble, pour lui faire entendre que des affaires pressantes me forçoient de la quiter, & tremblant des suites de cet incident, je ne balançai point à m'abandonner sur une mer dont je prévoyois tous les orages, mais que j'aurois souhaité mille fois plus terribles si j'avois été certain d'en essuyer secretement toutes les horreurs. M'imaginant même que Mademoiselle Fidert étoit déja informée de l'arrivée de Madame de Gien, & que sans doute elle lui attribuoit mon inconstance, je m'étonnois après les marques que j'avois déja reçues de sa faveur qu'elle

 ne

ne fût pas venue directement chez elle, & que du moins la moitié de ses emportemens ne fût pas tombée sur sa rivale. Mais je me trompois en la croyant si bien instruite. Elle n'avoit suivi que le transport auquel son cœur s'étoit livré lorsqu'elle avoit appris mon départ; & n'aiant pas écouté un moment Mr. le Maréchal pendant deux jours qu'il l'avoit forcé de suspendre le sien, elle étoit partie enfin dans l'obscurité de la nuit, pour me chercher au mépris de toutes les bienséances & de tous les dangers.

Je ne l'abordai point sans découvrir sur son visage une partie des mouvemens qui l'agitoient. Mais j'avois eu soin, en rentrant chez moi, d'ordonner que ma porte demeurât fermée pour tout le monde, sans en excepter Mr. le Maréchal & Madame de Gien. Malgré la violence de ses agitations, elle affecta de me recevoir d'un air composé, & sa prémiére question ne me fit point attendre toute l'impétuosité que j'avois cru remarquer dans ses yeux. Elle me demanda si j'avois résolu de lui percer le cœur en l'abandonnant, & si ce n'étoit pas la traiter avec trop de mépris que de l'arracher de mes bras pour la mettre indignement dans ceux d'un autre? Je ne répondis point au dernier de ces deux reproches; mais justifiant le parti que je prenois de me séparer d'elle par la nécessité de mes propres intérêts, je lui renouvellai les protestations d'un zèle dont je croyois lui avoir donné assez de preuves pour me flatter qu'elle devoit

voit le croire sincére; & ce qu'il falloit dire peut-être avec plus de ménagement, je l'assurai que dans le commerce que j'avois eu avec elle, ce sentiment n'avoit jamais été plus vif que je ne prétendois le conserver toujours. Ma pensée étoit seulement que n'aiant jamais été à elle par d'autres sentimens que ceux de l'amitié, je lui promettois que rien ne seroit capable de me les faire perdre: mais soit que l'aiant compris elle ne voulût point se borner à une liaison si simple, soit qu'elle trouvât quelque chose de cruel & d'offensant dans l'erreur où mes caresses avoient pu la jetter, elle perdit toutes mesures après cette déclaration. Je n'entendis plus qu'un torrent d'injures & de menaces, auxquelles je n'opposai que mon silence, avec quelques marques de l'étonnement où j'étois de trouver tant d'emportement dans une femme dont j'avois toujours admiré la douceur. Elle saisit cette pensée, quoique je ne l'eusse exprimée qu'imparfaitement. De la douceur, s'écria-t-elle! Ah! j'en ai pour la droiture & pour l'honneur, mais je dévoue les traîtres à toute ma haine; & cette main, ajouta-t-elle en levant le bras, cette main, qui a percé le sein d'un Pére, me fera justice du plus lâche & du plus perfide de tous les hommes.

J'avoue qu'après avoir entendu longtems ses outrages avec moins de ressentiment que de compassion, je fus saisi à mon tour d'une vive horreur au souvenir qu'elle n'avoit pas honte de me rappeller. Dans quelque fami-

miliarité que j'eusse vécu avec elle, jamais il ne lui étoit échappé de me parler de cette horrible avanture, & j'avois toujours évité moi-même de réveiller dans son imagination des traces si funestes. Mais je conclus comme elle, que la vie d'un homme odieux ne lui couteroit guéres après avoir si peu ménagé celle de son Pére; & j'ajoutai à cette réflexion, qu'un crime dont elle avoit l'audace de se vanter, ne lui avoit jamais causé des remords bien pressans. Peut-être l'horreur & l'indignation m'auroient-elles porté à m'assurer sur le champ de ses mains, & à la renvoyer sous une garde sure dans sa maison de campagne, au risque de toutes les extrémités auxquelles elle étoit capable de s'exposer par ses propres fureurs : mais un instant de réflexion sur une familiarité de plus de six mois, qui m'avoit fait découvrir mille qualités admirables dans le fond de son caractére, suspendit tout d'un coup ma résolution. C'est une Amante, commençois-je à me dire, c'est une fille de vingt ans, à qui la nécessité de son sort a contribué plus que mon mérite & mes services à faire naître une violente inclination pour moi. La punirai-je de m'aimer ? Lui ferai-je un crime du regret qu'elle a de mon infidélité ? Il ne falloit pas d'autres motifs pour rallumer tout le zèle que je lui avois promis à la servir; & dans quelle occasion pouvoit-il mieux s'exercer ? Mais elle me déroba l'honneur de ne de-

voir

voir ce changement qu'à mes réflexions. Etant revenue tout d'un coup à elle-même, elle joignit les mains, leva les yeux au Ciel, & frémissant de l'horrible transport où elle venoit de s'abandonner, elle me demanda avec un torrent de larmes de finir sa vie par la même fin dont elle m'avoit menacé.

Ses regards, le son de sa voix, toute sa figure me parut si touchante dans la posture qu'elle prit pour me témoigner sa honte & ses remords, que passant presqu'aussi vite qu'elle a des sentimens presqu'aussi vifs que les siens, je me reprochai amérement toutes les idées qui pouvoient la blesser, & je reconnus, comme je l'avois fait par la tragique avanture de son Pére, qu'une passion violente est capable d'altérer par intervalles les meilleurs caractéres. Il ne fut plus question, après lui avoir rendu cette justice, que d'employer la douceur pour gagner son esprit. Je lui représentai sous de nouveaux tours ce que je lui avois écrit plusieurs fois, c'est-à-dire, que n'aiant pas eu dessein de former un éternel engagement avec elle, & ne m'y étant même porté que par de purs mouvemens d'amitié, elle n'avoit pas droit de crier à l'injustice ou à la perfidie, lorsque des raisons plus fortes que le goût du plaisir me forçoient de lui rendre son cœur & ses promesses. Au reste, mon inclination à la servir étoit si peu changée, qu'elle pouvoit disposer absolument de mon bien; & lorsque j'avois paru seconder le desir que Mr. le Maréchal a-

voit de se lier avec elle, c'étoit dans la seule vue d'assurer sa tranquillité, avec un homme qui pouvoit la rendre beaucoup plus heureuse que moi du côté de l'amour & de la fortune.

J'avois pris une de ses mains dans la chaleur de ce discours, & j'avois joint à la politesse de mes expressions toute la douceur que j'avois pu mettre dans mes yeux & dans le ton de ma voix. Je réussis effectivement à calmer son imagination. Mais en se plaignant avec moins d'emportement que de tristesse & d'amertume du malheur qu'elle avoit eu de faire trop de fond sur ma fidélité, elle me déclara qu'envain Mr. le Maréchal s'obstineroit à la persécuter, & qu'après avoir éprouvé deux fois qu'elle n'avoit point de bonheur à espérer de l'amour, elle étoit résolue d'y renoncer pour jamais. Je ne m'arrêtai point à combattre là-dessus ses idées. Au contraire, ne doutant point que l'avenir ne les changeât bientôt, je lui répondis que c'étoit à elle à consulter ses inclinations, & que le parti qu'elles lui feroient prendre seroit celui que j'approuverois toujours. Cette espéce de consentement que je donnois à ses résolutions servit à la rendre encore plus tranquille, sur-tout lorsque j'eus ajouté que je lui conseillois de retourner à sa campagne, où elle seroit libre de se conduire à son gré. Vous y viendrez donc quelquefois, interrompit-elle, & vous ne laisserez plus passer six semaines

nes sans me voir? Je lui répondis que loin de la fuir ou de renoncer à la voir, je trouverois toujours du plaisir à l'assurer de mon attachement. Elle parut si satisfaite de ma réponse, & dans sa joie qu'elle en eut elle se fit si peu presser pour partir, que je ne doutai point qu'elle ne l'eût trouvée propre à ranimer toutes ses espérances. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins que je pénétrai son raisonnement. Elle se figura, sur ma promesse & sur la douceur de ma réponse, que c'étoit quelque vue d'intérêt qui me faisoit souhaiter d'interrompre un commerce dont j'appréhendois de l'obstacle pour ma fortune; & si sa tendresse ne fut pas flatée de me voir sacrifier la mienne à mon ambition, elle n'en espéra pas moins de me ramener secrettement à elle, jusqu'au tems où mes vues de fortune me permettroient de la revoir ouvertement.

Il se préparoit pendant ce tems-là de grands changemens dans la sienne, & l'erreur qu'elle avoit conçue en me quitant, l'en fit profiter pendant quelques jours avec plus d'ardeur qu'elle n'en auroit été capable sans ce motif. Le Roi qui aimoit tendrement Mr. le Maréchal, s'étant apperçu qu'il étoit dévoré par quelque chagrin secret, l'avoit pressé plusieurs fois de lui ouvrir son cœur; & redoublant ses instances, dans l'excès de tristesse où il l'avoit vu plongé le jour même qu'il étoit revenu à Londres sur les traces de Made-

moiselle Fidert, il en avoit enfin tiré l'aveu de ses peines. Une avanture si singuliére avoit extrêmement piqué la curiosité de ce Prince. Quoique Mr. de Schomberg n'eût pas manqué de jetter un voile sur la prémiére partie de notre histoire, il n'avoit pas dissimulé que Mademoiselle Fidert étoit dans l'infortune ; & la représentant avec tous les traits dont l'amour l'avoit gravée dans son cœur, il avoit excité la compassion du Roi jusqu'à lui faire naître l'envie de la voir. Ce dessein ne pouvoit être exécuté facilement, vu que le plus grand chagrin de Mr. le Maréchal étoit d'ignorer ce qu'elle étoit devenue. Cependant comme il se figura que j'en pouvois être mieux informé que lui, il me le fit demander vers le soir, & je ne fis pas difficulté de lui apprendre, qu'après avoir passé quelques heures à Londres, elle s'étoit déterminée par mon conseil à retourner à sa campagne. Il rendit compte au Roi de cette heureuse nouvelle, & dès le matin du jour suivant, la chasse servit de prétexte pour se faire conduire sur cette route. Il ne fut pas difficile au Roi de s'écarter avec Mr de Schomberg à l'entrée de la nuit. Ils arrivérent ensemble dans une maison où Mr. le Maréchal étoit trop connu pour appréhender qu'on lui en refusât l'entrée ; & les prétextes d'indisposition ne pouvant autoriser Mademoiselle Fidert à refuser de le voir lorsqu'elle n'avoit pas manqué de santé pour faire le voyage

ge

ge de Londres, elle fut forcée par la bienséance de lui accorder la faveur qu'il lui demanda de souper avec elle. Le Roi feignit admirablement d'être un Gentilhomme ordinaire, & de ne pas pénétrer au-delà des apparences. Mais il prit tant de goût pour la figure & pour l'entretien de Mademoiselle Fidert, qu'il ne la quita qu'avec le desir de la revoir; & n'en faisant point mistére à son guide, il le pria de renouveller quelquefois une partie qui avoit eu tant d'agrément pour lui. Quoique le caractére de ce Prince ne le portât point à la galanterie, & que la bonté particuliére dont il honoroit Mr. de Schomberg fût une autre raison pour l'empêcher de penser à l'amour, un Amant aussi passionné que Mr. le Maréchal ne put se défendre des plus vives impressions de la jalousie. Dans les craintes que le projet du Roi lui fit concevoir, il saisit un moment avant son départ pour avertir Mademoiselle Fidert que c'étoit ce Prince qu'il lui avoit amené; & lui cachant qu'elle en fût connue, il lui demanda pardon au contraire de l'avoir exposée malgré lui au risque de l'être. Son dessein étoit de la jetter dans des allarmes assez fortes pour lui faire éviter à l'avénir de se montrer, lorsqu'il prendroit envie au Roi de revenir, ou du moins lorsqu'il reviendroit avec d'autres guides; mais cet artifice tourna contre lui-même. Mademoiselle Fidert se livrant à des idées toutes différentes, s'imagina qu'il ne pou-

voit lui rien arriver de plus heureux que d'être connue du Roi, non seulement pour se mettre à couvert des poursuites de la Justice, qui étoient toujours à redouter pour elle, mais encore pour arriver au but qu'elle avoit de me rengager dans ses chaînes, en se rendant utile à mon ambition, si elle pouvoit obtenir quelque faveur auprès de ce Prince. Dans cette double vue, qui ne lui paroissoit pas sans vraisemblance après les marques particuliéres d'attention que le Roi lui avoit données pendant le souper, elle affecta en recevant ses remercimens, de faire briller plus que jamais tous ses avantages naturels; & cette espéce de coquetterie jetta Mr. de Schomberg dans de nouveaux tourmens.

Je me croyois pendant ce tems-là au comble du bonheur, par la résolution que Madame de Gien me marquoit ouvertement de m'épouser; & la difficulté qui paroissoit l'arrêter, n'étoit plus que l'incertitude du lieu où nous fixerions notre établissement: Elle n'auroit pas pensé à retourner en France, si la plus grande partie de ses biens avoit été d'une nature à pouvoir passer en Angleterre. Mais dans un tems où la rigueur des Edits rendoit ce transport extrêmement difficile, il sembloit qu'il n'y eût point à balancer entre le risque de perdre sa fortune, & le panchant qu'elle se sentoit à demeurer à Londres. D'un autre côté j'y étois retenu par quelque chose de plus pres-

sant

ſant que la conſervation des bienfaits du Roi. Quelle apparence de me laiſſer engager par l'amour à retourner dans ma patrie, tandis que mille raiſons plus ſérieuſes n'avoient point eu cette force après l'obtention de ma grace & la promeſſe de quantité de faveurs? N'étoit-ce pas me deshonorer dans la Nation où je ſerois rentré, comme dans celle que j'allois quiter? Nous paſſions des jours entiers à peſer toutes ces raiſons, & le ſoin d'une délibération ſi importante ſe joignant aux témoignages continuels de notre tendreſſe, il n'étoit pas ſurprenant que la maiſon de Madame de Gien où j'étois perpétuellement, fût une eſpéce de ſanctuaire dont perſonne n'avoit la liberté d'approcher. Les meilleurs amis qu'elle eut à Londres ignoroient même ſon arrivée. Cependant en moins de huit jours, qui s'étoient paſſés depuis la viſite que j'avois reçue de Mademoiſelle Fidert, & lorſque je m'applaudiſſois d'une tranquillité qui achevoit de diſſiper toutes mes craintes, le bruit public apporta juſqu'à nous que le Roi faiſoit tous les jours régulièrement le voyage de Croydon, & qu'il n'en revenoit que fort tard dans la nuit. Je connoiſſois toutes les maiſons qui compoſoient ce lieu. Celle que j'avois louée pour Mademoiſelle Fidert étoit la ſeule où le Roi pût entrer avec bienſéance, & quand on parloit de viſites réguliéres & familiéres, il étoit encore plus impoſſible que ſon choix tombât ſur une autre. Au milieu de mon étonnement, tout ce que je pus

concevoir fut que Mr. de Schomberg, qui passoit pour être mieux que jamais avec le Prince, lui avoit communiqué le secret de ses amours, & qu'aiant enfin prévalu sur les résistances de Mademoiselle Fidert, ils avoient établi des soupers familiers, qui avoient été de tout tems le principal goût du Roi Guillaume. Je n'en étois pas moins surpris que Mr. le Maréchal se fût jetté dans ce genre d'amusemens, qui s'accordoit mal avec la pente que je lui connoissois à la jalousie; mais rien n'auroit été si peu vraisemblable pour moi, ni si éloigné de me venir dans l'esprit, que la vérité d'une si étrange avanture.

Je l'appris plutôt que le Public, car personne n'étoit disposé non plus que moi à se l'imaginer. Le valet que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, pensant à la quiter lorsqu'il se crut convaincu par une si longue interruption de notre commerce que j'avois rompu absolument avec elle, prit l'occasion d'un voyage qu'elle lui fit faire à Londres pour me venir prier de le reprendre à mon service. Il n'étoit chargé d'aucune Lettre pour moi, ni même d'aucune marque de souvenir, & je commençai effectivement à voir avec admiration, qu'une femme si vive & si passionnée eût été capable d'être revenue si parfaitement à l'indifférence. Mais après m'avoir expliqué ses desirs, le valet me parla de la situation de sa Maîtresse, comme d'un mistère dont il partageoit la connoissance avec un petit nombre d'autres

do-

domestiques. Elle étoit toujours adorée de Mr. le Maréchal, qui n'étoit pas parvenu à vivre plus familiérement avec elle, quoique personne n'ignorât dans la maison qu'il fournissoit généreusement à la dépense. Le Roi qui s'y rendoit presque tous les jours à souper, la connoissoit pour une fille, & paroissoit charmé de la voir & de l'entendre. Il vivoit néanmoins en si bonne intelligence avec Mr. de Schomberg, que de part & d'autre il falloit que cette association fût libre & volontaire; mais ce qui en faisoit le principal agrément, c'est que Miladi Arlington, Miladi Pembrook & quelques autres Dames qui s'y trouvoient régulierement avec divers Seigneurs aimés du Roi, prenoient Mademoiselle Fidert pour un jeune Gentilhomme Irlandois, dont l'esprit & la figure plaîsoient à ce Prince, & le soupçonnoient même d'une passion sur laquelle ses ennemis n'ont pas trop ménagé sa gloire. Il n'ignoroit pas l'opinion qu'on s'en formoit, & son plaisir étoit d'en badiner avec le Mr. le Maréchal & Mademoiselle Fidert. Je demandai à celui qui me faisoit ce récit, si le Roi savoit le nom de Mademoiselle Fidert, & les raisons qu'elle avoit eues de quiter l'Irlande? Mais ce secret n'étoit pas connu des domestiques, & mon valet étoit même le seul qui fût bien informé de cette avanture tragique.

Il ne me parut plus incertain que Mademoiselle Fidert n'eût surmonté toute l'inclination qu'elle avoit pour moi, & je me félicitai

citai autant qu'elle d'une victoire qui nous assuroit à tous deux le repos. Madame de Gien même, à qui je communiquai ce que je venois d'apprendre, fut extrêmement satisfaite de voir jusqu'à l'ombre de ses soupçons dissipée. Je promis à mon valet de le reprendre à mon service, & je lui ordonnai de cacher soigneusement qu'il m'eût parlé. Mon seul embarras étoit d'expliquer la conduite de Mr. le Maréchal avec moi. Il ne m'avoit pas donné la moindre marque de souvenir depuis que je l'avois quité à Croydon, & je m'étois présenté plusieurs fois à sa porte sans l'avoir trouvé chez lui. Je n'avois pu m'imaginer qu'il me l'eût fait refuser volontairement; mais sa froideur étoit trop déclarée pour m'y tromper, & je l'avois même soupçonné d'avoir appris l'arrivée de Madame de Gien, & de s'être offensé des faveurs qu'elle m'accordoit.

Quelques jours se passérent encore, pendant lesquels Madame de Gien décida enfin que je demanderois au Roi la permission de faire secrettement le voyage de France avec elle, & que nous employant ensemble à tirer toute la part que nous pourrions de son bien, nous nous mettrions en état de retourner à Londres avant l'ouverture de la campagne. Quoiqu'elle eût souhaité que je quitasse le Service, je lui avois fait goûter que ce ne fût du moins qu'après la campagne suivante, parce que je devois un peu plus de constance à mon honneur après les faveurs que j'avois reçus

dei

de la Nation. Tout mon chagrin, dans un arrangement qui combloit mes espérances, étoit que Madame de Gien s'obstinât à différer notre retour, & je lui en faisois des plaintes améres, dans le tems même que j'étois forcé d'en approuver les raisons. Mais lorsque je ne pensois plus qu'aux préparatifs de notre départ, je reçus une Lettre de Mademoiselle Fidert, par ce même valet que je devois reprendre à mon service. En me la remettant il me dit que lui aiant demandé quelques jours auparavant la liberté de se retirer, sous le prétexte qu'il m'avoit allégué à moi-même, elle avoit paru fort choquée de l'opinion qu'il lui marquoit d'elle & de moi, & qu'elle lui avoit refusé nettement son congé. Ensuite le chargeant de la Lettre qu'il m'apportoit, vous apprendrez de Mr. de Montcal, lui avoit-elle dit, s'il pense lui-même que notre liaison soit rompue. J'ouvris cette Lettre. J'y trouvai peu d'expressions tendres; mais après quelques plaintes de ce que l'ambition m'avoit fait renoncer à la tendresse, elle m'apprenoit que pour entrer dans mes vues aux dépens même de son bonheur & de son repos, elle s'étoit condamnée non seulement à vivre quelque tems sans me voir, mais à souffrir la vue de quelques personnes dont elle se réservoit à m'apprendre le nom; & que ce qui lui avoit fait prendre une résolution si étrange, étoit l'avantage qu'elle avoit espéré d'en tirer, & qu'elle en tiroit effectivement pour ma for-
tune,

tune. Elle venoit d'obtenir pour moi le Régiment de Cavalerie qui vaquoit encore depuis que j'avois quité Dublin, & le Gouvernement de Corck, qui étoit un des plus riches d'Irlande. Ambitieux! ajoutoit-elle, votre cœur est satisfait; je verrai à présent si vous croyez qu'il ne vous reste rien à faire pour la satisfaction du mien; & quand les raisons qui vous ont éloigné de moi subsisteroient encore, vous n'êtes pas dispensé de chercher quelque moyen de me voir secrettement, pour apprendre du moins par quelle voie j'ai réussi à vous servir. Elle me marquoit ensuite le jour & l'heure où je pouvois me rendre à Croydon sans être observé de personne, si je n'aimois mieux qu'elle me joignît dans quelque lieu voisin, dont elle me laissoit le choix.

Tout me parut si extraordinaire dans cette Lettre, que remettant ma réponse au lendemain, j'ordonnai au valet de demeurer pour l'attendre. Mon embarras n'étoit point de marquer par quelques mots de politesse à Mademoiselle Fidert, que j'étois sensible au desir qu'elle conservoit de m'obliger, & d'attendre ensuite l'explication de la Cour, qui m'apprendroit quelle confiance je devois prendre à ce qui m'étoit annoncé; mais en supposant même que les faveurs qu'elle m'apprenoit fussent certaines, j'étois partagé entre plusieurs sentimens délicats, qui avoient un droit presqu'égal à se faire écouter. Malgré les anciennes raisons qui m'avoient déterminé à ne pas souhaiter plus de fortune, il me

me sembloit qu'étant sûr d'épouser Madame de Gien, je ne devois pas rejetter ce qui pouvoit me rendre plus digne de l'honneur qu'elle me destinoit; & ce qui étoit même capable d'arrêter les réflexions que je craignois du côté de la France, fut un mariage où l'amour lui faisoit oublier quantité de considérations. Un Colonel de Cavalerie, Gouverneur d'une Place importante, pouvoit devenir le mari d'une femme qui s'étoit vue par son prémier mariage dans un rang fort élevé à la Cour de France. Mais l'honneur me permettoit-il de faire cet usage d'un bienfait qui m'avoit été procuré par d'autres motifs? Il étoit clair, quoique je n'en fusse pas encore l'explication, que Mademoiselle Fidert conservoit des prétentions sur moi, & qu'elle ne prenoit point tant d'intérêt à ma fortune sans en attendre de la reconnoissance. La nature de ses espérances n'étoit pas plus incertaine, lorsqu'elle me reprochoit que l'ambition m'avoit fait renoncer à l'amour, & qu'elle sembloit me laisser à deviner ce qui me restoit à faire, disoit-elle, pour la satisfaction de son cœur. Enfin c'étoit trahir Mademoiselle Fidert, que de tourner en quelque sorte ses bienfaits contre elle-même. Je résolus de communiquer mon incertitude à Madame de Gien. Il m'étoit aisé, dans la prévention où elle étoit en ma faveur, de lui faire prendre mes difficultés dans un sens qui n'eût rien d'offensant pour elle. Je me hâtai de retour-

ner

ner à sa maison, mais j'y fus reçu de la maniére la plus cruelle & la plus contraire à mon attente. Comment aurois-je pu prévoir que dans l'espace d'une heure tout l'édifice de mon bonheur & de ma fortune eût été presqu'entiérement renversé ?

Le valet de Mademoiselle Fidert ne m'avoit pas trouvé chez moi en arrivant, & l'empressement qu'il avoit marqué pour me rendre sa Lettre, avoit obligé mes domestiques de l'envoyer chez Madame de Gien. Il me m'y avoit pas rencontré non plus; mais n'aiant jamais eu de raisons de lui faire les mêmes ouvertures sur les sentimens que j'avois pour elle, que sur mes liaisons avec sa Maîtresse, il ne fit pas difficulté de paroître devant elle, & de satisfaire à diverses questions qu'elle lui fit avec plus d'adresse qu'il n'en avoit pour y répondre. Il ne put déguiser de qui venoit la Lettre qu'il avoit à me rendre. Il ne cacha pas plus heureusement le commerce que j'avois eu avec Mademoiselle Fidert, & croyant au contraire que c'étoit me faire honneur aux yeux d'une amie, que de vanter la familiarité où j'avois vécu avec une femme qui avoit tant de part à la faveur du Roi, il raconta tout ce qui m'étoit arrivé avec elle depuis qu'elle avoit quité Madame de Gien à Dublin. A-la-vérité s'imaginant toujours que notre commerce étoit absolument rompu, il parla de notre séparation avec regret, & l'attachement qu'il avoit pour moi lui fit ajouter

qu'el-

qu'elle n'aimeroit jamais personne à qui elle dût plus justement sa tendresse. Madame de Gien mit tout l'ordre qu'elle put dans l'idée qu'elle se fit de mon avanture; dès qu'elle me vit paroître, elle me raconta jusqu'à la moindre circonstance du récit qu'elle avoit entendu.

Je compris tout d'un coup que ce seroit me défendre mal, que de lui déguiser la vérité par des artifices. Il suffisoit qu'elle eût reçu la moindre lumiére de mon avanture pour l'approfondir de mille maniéres; la dissimulation d'ailleurs étoit un état si violent pour moi, que j'aimois beaucoup mieux devoir ma grace à la sincérité de mon repentir. Mais sans me donner le tems de m'expliquer, elle me demanda si je prétendois lui cacher aussi ce que contenoit cette Lettre que je venois de recevoir, & les doutes qu'elle me marqua de ma nouvelle infidélité me força à la lui abandonner sans réflexion. Avec les éclaircissemens qu'elle s'étoit procurés, elle n'y trouva rien d'obscur; & raisonnant aussitôt sur ma situation, comme je l'avois fait moi-même, elle me fit la grace d'ajouter avec un sourire amer, que l'embarras où elle me supposoit par ses conjectures, étoit encore l'opinion la plus favorable qu'elle pût se former de ma bonne-foi. Je ne cherchai point à la détromper. Il est vrai, lui dis-je en baissant les yeux, que dans le desespoir de votre absence, & ne trouvant pas même dans vos Lettres dequoi nourrir une passion qui n'étoit plus propre qu'à me

ren-

rendre malheureux; après avoir résisté long-tems, après avoir attesté mille fois le Ciel qui connoissoit le fond de ma tendresse & de ma fidélité, je me suis rendu aux sollicitations d'une jeune personne qui regardoit comme une ressource dans ses infortunes de s'attacher à un homme dont elle avoit connu la générosité par mille services. J'ai vécu familiérement avec elle, mais combien ce commerce a-t-il duré? jusqu'au moment où j'ai trouvé l'occasion de la quiter sans reproche, en la remettant à Mr. le Maréchal de Schomberg, qui avoit conçu pour elle des sentimens qu'elle ne m'a jamais inspirés. Je fais cette remarque, ajoutai-je, pour vous persuader que l'amour n'est entré pour rien dans un attachement que j'ai rompu sans violence. J'avois le cœur plein de vous, dont je me croyois oublié; & j'ai porté la constance de l'amour, jusqu'à m'affliger de me voir trop aimé d'une femme pour qui je ne pouvois prendre les mêmes sentimens. Aurois-je balancé un moment à la fuir, si j'eusse reçu la moindre marque de votre tendresse? Et si la bienséance permettoit à un homme de se vanter de ses rigueurs, comment l'ai-je traitée depuis que j'ai reçu votre derniére Lettre; & que ne suis-je pas disposé à faire pour rompre tout reste de commerce avec elle, au moindre témoignage que vous me donnerez qu'il vous blesse?

Je ne vous dissimulerai pas d'ailleurs, repris-je en levant tendrement les yeux sur elle, que tous les raisonnemens que vous a-

vez

vez fait sur la Lettre, m'étoient venus à l'esprit après l'avoir lue, & que loin de vous en faire un mistére, je venois vous les communiquer. J'attens vos ordres pour répondre à Mademoiselle Fidert. La fortune ne me touche qu'autant qu'elle peut servir à m'approcher de vous.

Mon discours & mes regards avoient si peu changé la contenance de Madame de Gien, que paroissant livrée aux plus terribles réflexions, elle demeura longtems dans un profond silence, après m'avoir entendu. Je commençois à mal augurer d'un air si chagrin, & j'allois ajouter quelque chose pour ma justification, lorsqu'ouvrant enfin la bouche sans rien changer à la sévérité de son visage ; la prémiére réparation que vous ayez à me faire, est, me dit-elle, de remercier votre Maîtresse du service qu'elle vous a rendu, & de renoncer à tous les biens qu'elle peut vous offrir. Voyez si vous êtes capable de cet effort. Je remets à vous expliquer mes sentimens, lorsque vous aurez commencé par cette satisfaction. A peine lui laissai-je le tems de finir. Vous serez obéie, m'écriai-je, & je veux que vous dictiez jusqu'à mes termes. Je renversai tout ce, qui étoit devant moi pour chercher une plume, & m'étant placé près d'elle, j'attendis en la regardant, qu'elle prît en effet la peine de me dicter ma Lettre. Mais n'aiant pu l'y faire consentir, je me hâtai de l'écrire moi-même. Je remerciois peut-être trop brusquement Mademoiselle Fidert de l'in-

l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune ; & la priant de ne pas s'occuper d'un ingrat, je renonçois formellement à tous les biens qui pouvoient me venir de sa main. J'ajoutois même que n'aiant jamais eu d'amour pour elle, je ne pouvois qu'être importuné des témoignages du sien. Lisez, dis-je à Madame de Gien, en lui présentant ma Lettre. Elle la reçut ; mais l'aiant lue tandis que je donnois ordre qu'on appellât le valet de Mademoiselle Fidert, elle n'attendit mon retour que pour la déchirer à mes yeux. Non, non, me dit-elle, ce n'est pas sérieusement que je veux m'opposer à votre fortune, & je sai bon gré à votre Maîtresse de s'y être emploiée si heureusement. Je ne vous en suis pas moins obligée du sacrifice que vous me faites de ses présens & de sa Lettre. Mais si vous vous souvenez à quel prix je vous ai promis mon cœur en vous quittant à Dublin, si vous m'avez juré de la fidélité & de la constance, si je vous ai gardé l'une & l'autre après vous les avoir jurées moi-même ; enfin si c'est le hazard qui m'a fait découvrir une perfidie que je n'aurois jamais su par vous, vous ne serez pas surpris qu'avant que de vous donner les derniéres preuves de ma tendresse, je revienne à vous en demander d'autres de votre sincérité. Je retournerai en France, ajouta-t-elle, & vous demeurerez à Londres. Le tems nous apportera de part & d'autre les éclaircissemens que je suis venue chercher, & qui me paroissent

roissent néçessaires de part & d'autre pour la sureté de notre engagement.

Elle se leva aussitôt, sans vouloir écouter tout ce que la douleur & l'amour m'auroient fait dire pour ma justification. L'air & les maniéres qu'elle reprit avec moi, furent ceux qu'elle avoit gardés pendant les prémiers mois de notre séjour à Londres. Je la conjurai envain de se laisser toucher par le desespoir dont je commençois à sentir les plus affreux mouvemens, & qui seroit bientôt au comble par son absence & par la crainte de son changement. Rien ne fut capable de la fléchir. Enfin m'aiant prié même de rendre mes visites moins fréquentes jusqu'à son départ, & de trouver bon qu'elle ne les reçût plus sans témoins, elle me jetta dans une consternation que je n'avois jamais éprouvée.

Il fallut commencer sur le champ l'exécution de tant d'ordres rigoureux. Elle apella quelques personnes de sa maison, dont la présence arrêta toutes mes plaintes. Quelques momens après, elle me chargea d'une commission indifférente, qui demandoit que je la quitasse pour le reste du jour. Je l'acceptai avec soumission, quoique son dessein parût être de me chagriner, en m'éloignant d'elle. Mais tout mon desespoir se renouvellant, après l'avoir quitée, je commençai par le tourner sur Mademoiselle Fidert, que j'accusois de tous mes malheurs. Pourquoi s'obstinoit-elle à troubler mon repos? Quel besoin avois-je & de

ses services & de sa tendresse? N'étoit-il pas étrange qu'elle voulût forcer mon cœur à l'aimer, & qu'elle cherchât par conséquent sa satisfaction aux dépens de la mienne? N'avois-je pas fait pour elle plus que la générosité & la compassion n'avoient jamais fait faire à personne? Mille raisonnemens de cette nature qui m'étoient inspirés par la violence de ma douleur, me firent retourner aussi-tôt chez moi pour lui faire ma réponse. Je la tournai plus durement encore que celle que Madame de Gien avoit déchirée. Je conseillois à Mademoiselle Fidert de s'occuper de ses amours avec Mr. le Maréchal, & de sa faveur auprès du Roi, sans persécuter plus longtems un homme dont elle n'avoit jamais servi qu'à troubler le repos. Non seulement je renonçois aux emplois qu'elle prétendoit m'avoir procurés, mais c'étoit assez qu'ils vinssent d'elle pour me les faire refuser; & tout ce que je pouvois obtenir de mon cœur, après le mal qu'elle m'avoit fait, étoit de ne la point haïr. Je remis cette affreuse Lettre à son messager, malgré mille remords que je sentois d'un emportement si brutal; & j'ajoutai même, en le congédiant, pour répondre à l'espérance qu'elle lui avoit donnée d'apprendre de moi-même comment j'étois disposé pour elle, qu'il pouvoit assurer sa Maîtresse que je l'avois oubliée pour toute ma vie. Il partit avec les marques d'une vive surprise. Je revis

le

le soir, Madame de Gien, qui soutint constamment le nouveau rolle qu'elle avoit commencé; & si elle me permit de souper avec elle, ce fut avec les précautions qui pouvoient m'empêcher de l'entretenir librement.

Cette nuit, qui précéda un horrible événement, en fut pour moi comme l'augure, par la cruelle agitation où je la passai toute entière. M'étant assoupi le matin, l'accablement où j'étois fit durer mon sommeil jusqu'au milieu du jour. Mais je fus brusquement réveillé par un de mes gens, qui m'apprit que Mademoiselle Fidert étoit à ma porte, & que malgré l'assurance qu'on lui avoit donnée que j'étois encore au lit, elle demandoit avec obstination à me voir. En supputant le tems dont son valet avoit eu besoin pour retourner à Croydon, il falloit qu'elle eût fait une merveilleuse diligence, & cette précipitation seule sembloit me menacer de quelque scéne violente. Cependant, comme je n'étois pas capable de la traiter aussi durement de vive voix que dans ma Lettre, je ne pus me dispenser de la faire entrer. Elle n'attendit pas ma réponse, & presqu'aussi promte que mon valet, elle étoit dans ma chambre avant qu'il en fût sorti.

Je la reçus d'un air embarrassé, mais doux & civil, qui refroidit peut-être le transport où je la supposois, parce qu'elle le prit pour la marque de quelque changement dans mes sentimens. Elle m'épargna la

peine de lui faire donner un fauteuil, & s'étant placée d'elle-même près de mon lit, elle me demanda d'un air fier, si c'étoit à Madame de Gien qu'elle devoit s'en prendre de mon inconstance & de mes mépris. Cette question m'étonna d'abord jusqu'à m'ôter la voix. Je compris qu'elle avoit su de son valet l'arrivée de cette Dame, & je me fis un reproche amer de ne lui avoir pas recommandé de se taire. Cependant le mal étant sans reméde, je pris le parti de saisir l'occasion qu'elle me donnoit elle-même de lui ôter tout reste d'espérance par un aveu sincére de ma situation. Ne me reprochez point, lui dis-je, un sentiment aussi indigne de vous & de moi que le mépris; mais il est vrai qu'aiant depuis longtems une vive passion pour Madame de Gien, il n'a jamais été en mon pouvoir d'en ressentir pour vous, & que depuis son arrivée à Londres, je suis moins disposé que jamais à profiter de vos bontés. Elles me deviendroient même odieuses, ajoutai-je, si elles continuoient à me faire autant de mal qu'elles m'en ont déja causé. C'est ce que je brulois d'envie d'entendre de ta bouche, me répondit-elle. Et cherchant impatiemment quelque chose qu'elle tenoit caché sous ses habits: Eh bien, tu vas voir, ajouta-t-elle, que tous les coups de ma main ne sont pas criminels, & je serai juste du moins en te punissant sur moi-même. Je ne doutai pas que ce ne fût un poignard qu'elle cherchoit, & je me précipitai sur elle

elle pour l'arrêter. Mais elle l'avoit déja tiré, & toute ma vigueur suffit à peine pour me rendre maître de son bras. La pointe en étoit même tournée vers son estomac, desorte que le moindre mouvement pouvant tromper toutes mes précautions, je n'osois presque m'en fier à la main dont je lui tenois le bras, tandis que j'aurois voulu me servir de l'autre pour lui arracher son poignard. Ce combat se faisoit des deux côtés avec des efforts surprenans, & dans un silence qui marquoit que toute nôtre attention & toutes nos forces y étoient réunies. Mais n'aiant pu éloigner le poignard de son propre sein sans l'approcher du mien, la facilité qu'elle eut à s'en servir contre moi, lui fit changer de dessein. Elle me l'enfonça autant qu'elle put dans cette situation, & mon bonheur fut seulement que le coup n'aiant pas été direct, il ne pénétra pas assez pour être aussi mortel qu'il auroit du l'être au milieu de l'estomac.

J'abandonnai son bras aussi-tôt que je me sentis blessé; mais tout le soin que je devois à ma propre vie ne m'empêcha point de me précipiter encore une fois sur elle, lorsqu'au-lieu de paroître appaisée par ma blessure, je lui vis faire encore un mouvement pour se frapper. L'impétuosité de mon action la renversa par terre. Je renouvellai tous mes efforts pour lui ôter le poignard, mais elle avoit eu le tems de se faire une large blessure, dont le sang couloit encore plus rapidement que de la mienne. Un

profond évanouïssement où elle tomba tout d'un coup me donna de la facilité à la desarmer. J'appellai aussitôt mes domestiques, car il ne nous étoit pas échappé un seul mot à l'un à l'autre; & ce sanglant démêlé s'étoit passé si vite que le bruit n'avoit pu se faire entendre bien loin.

Nud comme j'étois, & tout couvert de sang, je m'étois jetté sur mon lit, où mes domestiques effrayés d'un si affreux spectacle, vouloient me rendre leurs prémiers soins. Non, non, leur dis-je en les écartant de la main; commencez par cete furieuse, qui me paroit plus dangereusement blessée que moi. J'arrêtai mon sang avec mes draps, tandis qu'ils la secouroient. Mon valet de chambre étoit Chirurgien. Il m'assura, après avoir examiné sa blessure, qu'elle ne pouvoit être mortelle; & ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut que pour la panser dans l'évanouïssement où elle étoit encore, il fut obligé de la transporter sur mon lit. La connoissance lui revint bientôt. Mais dans la confusion de mille mouvemens que sa situation lui fit renaître, elle faillit de la perdre encore lorsqu'elle me vit à son côté. Comme j'étois blessé légérement, & que j'avois conservé toute ma liberté d'esprit, mon attention se tournoit vers elle pour examiner ses prémières agitations. Mais après m'avoir considéré quelques momens d'un œil égaré, elle se cacha entiérement le visage en l'appuyant contre le chevet du lit, & elle s'obstina dans cette

posture à ne point parler, & à ne pas répondre. Je lui adressai néanmoins quelques reproches, où il entroit moins de ressentiment que de tendresse & de douleur. Je lui demandai quelle avoit pu être la raison d'un si affreux transport, & si je lui avois jamais fait la moindre promesse dont elle se crût en droit de demander l'exécution avec cette violence. J'évitai de lui parler de Madame de Gien, dont il ne m'étoit que trop aisé de juger que le nom seul avoit causé toute sa fureur; mais en lui rappellant avec douceur l'histoire de notre connoissance & de notre commerce, je la pressai de me faire appercevoir par où j'avois pu mériter d'elle qu'elle s'armât contre ma vie, & que pour me l'arracher elle eût poussé l'emportement jusqu'à sacrifier la sienne.

Son silence fut si opiniâtre, que prenant enfin le parti de ne pas l'importuner plus longtems, j'ordonnai à mes gens de la transporter dans une chambre voisine, où j'avois un autre lit. Mais aiant entendu l'ordre que je leur donnois, elle leur fit signe de la main de ne pas s'approcher, & lorsqu'ils parurent se disposer à ne pas moins exécuter mes ordres, elle les repoussa si vivement dans la langueur où elle étoit que je fus obligé d'arrêter leur zèle. Je lui fis alors quelques politesses sur le desordre du lieu où elle souhaitoit qu'on la laissât; & j'allois me faire transporter moi-même dans une autre chambre, lorsqu'on m'avertit que Mr. de Schomberg de-

mandoit à me voir. Quel contretems! Mademoiselle Fidert ne douta point, & je fus persuadé aussi que c'étoit elle uniquement qu'il cherchoit. Elle ouvrit enfin la bouche pour me recommander instamment de ne pas dire qu'elle fût chez moi. Je me hâtai de passer dans la chambre voisine; & m'étant couvert d'une robe qui cachoit les traces de mon sang, avant que de le recevoir je le fis avertir que j'étois fort incommodé.

Notre conversation fut un tissu perpétuel de déguisemens & d'équivoques. Le compte que je lui rendis de ma santé, n'eut aucun rapport à la vérité de ma situation. Mes réponses ne furent pas plus sincéres, lorsque sans me faire connoître qu'il cherchât Mademoiselle Fidert, il m'eût demandé s'il y avoit longtems que je ne l'avois vue. De son côté il me parla de ses amours avec un air de satisfaction, qui devoit ne me laisser aucun doute de son triomphe, comme s'il eût craint de se deshonorer, en me confessant qu'il n'étoit pas plus avancé; & quand je me plaignis d'avoir cherché inutilement l'occasion de lui faire ma cour, il m'assura qu'il ne s'étoit pas moins occupé de mes intérêts; puisque je n'ignorois plus sans doute qu'il avoit contribué de tout son pouvoir aux nouvelles faveurs que j'avois reçues du Roi. Mes remercimens furent dans le même goût. Enfin m'aiant parlé en peu de mots de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit d'aller quelquefois souper à Croydon, où il faisoit, ajouta-t-il, son séjour

jour ordinaire, il me promit de ne se pas relâcher du zèle qu'il avoit pour mon avancement. Il me quita. J'admirai que la corruption de la Cour d'Angleterre eût gagné si-tôt un homme d'un caractére si solide.

Cependant Mademoiselle Fidert n'eut pas plutôt appris son départ, qu'oubliant un peu ses chagrins, elle me fit prier de repasser dans son appartement. Après m'avoir marqué beaucoup de curiosité pour la visite que je venois de recevoir, elle mêla dans les réflexions qu'elle fit sur, l'inutile empressement de Mr. le Maréchal l'histoire de sa faveur auprès du Roi; & le détail des amusemens qu'on se faisoit à Croydon. Elle tint les yeux continuellement baissés pendant ce récit, & j'affectai de ne pas les lever plus qu'elle. Le Roi avoit pris tant de goût à son déguisement dans le prémier souper qu'il avoit fait chez elle, qu'il avoit prié lui-même Mr. de Schomberg de former la société qui s'y trouvoit réguliérement; & c'étoit ce Prince qui en faisoit secrettement tous les frais. Il n'ignoroit pas plus la prémiére avanture & le nom de Mademoiselle Fidert, que son sexe; mais il avoit été d'avis qu'au-lieu de tenter par des voies lentes & douteuses de la rétablir dans sa famille en lui accordant sa grace, il valoit mieux qu'elle demeurât à couvert sous l'habit qu'elle portoit, avec aussi peu de crainte qu'elle devoit en avoir sous sa protection. Tous les Seigneurs qui étoient admis aux soupers de Sa Majesté,

n'avoient aucune part au secret, & cette comédie perpétuelle faisoit l'amusement d'un Prince qui ne connoissoit point d'autre occupation sérieuse que la Politique & la Guerre. A l'égard de Mr. le Maréchal, il passoit effectivement à Croydon tout le tems où il ne se croyoit pas obligé de paroître à la Cour; & dans les vues qu'elle avoit, me dit-elle sans les expliquer, elle s'étoit crue d'autant plus obligée à le souffrir avec cette complaisance, qu'elle s'étoit apperçue que l'établissement que j'avois formé pour elle ne subsistoit plus que par son secours.

Ainsi Mademoiselle Fidert évita modestement de me rappeller le service qu'elle m'avoit rendu; mais revenant aux sentimens de la reconnoissance & de l'amitié, à mesure que je la voyois revenir à la modération, toute la fermeté avec laquelle j'étois résolu de ne pas accepter les deux emplois qu'elle m'avoit procurés, ne m'empêcha pas de la remercier d'un soin si généreux. Je ne sai de quoi des éclaircissemens si tranquiles auroient été suivis; mais dans le même moment Madame de Gien se présenta à la porte de ma chambre, & nous glaça tous deux de crainte & d'étonnement par une visite si imprévue. Malgré la précaution que j'avois eue d'ordonner le silence à mes domestiques, & le soin avec lequel ils l'avoient observé à l'égard de Mr. le Maréchal, ils n'avoient pas cru que cet ordre pût regarder une Dame

me dont ils n'ignoroient pas que j'étois aimé ; ou du moins dans la communication continuelle qu'ils avoient avec ses gens, il leur étoit échappé quelque indiscrétion qui avoit été aussi-tôt jusqu'à elle. Toutes les loix qu'elle s'étoit imposées, ne furent pas assez fortes pour l'arrêter. Ceux qui l'avoient informée de ma blessure, en ignoroient les circonstances : ainsi montant chez moi sans précaution, elle s'attendoit à me trouver seul, ou gardé par quelqu'un de mes domestiques.

Un coup d'œil lui fit reconnoître Mademoiselle Fidert. Qui vois-je ici, me dit-elle en affectant une modération que démentoit l'ardeur de ses regards & la rougeur de son visage ? Je me hâtai de prévenir ce que j'avois à redouter de son ressentiment. Vous voyez, lui dis-je, une personne dont la figure & le nom ne doivent pas vous être inconnus. Mais ce que vous ne devineriez jamais, & qui peut être confié à votre discrétion, vous la voyez fort mal d'un coup de poignard dont elle vient de se percer, & moi blessé d'un autre coup que j'ai reçu de sa main. Ma blessure, ajoutai-je aussi-tôt, & mon ressentiment céde à la douleur que j'ai de l'avoir vu capable de ce transport.

Mon allarme regardoit l'impression que Madame de Gien ressentiroit de la familiarité où elle me trouvoit avec sa rivale, & je ne pouvois m'y prendre mieux pour suspendre du moins les prémiers mouvemens de son indignation. Mais j'oubliois que

Mademoiselle Fidert avoit les mêmes mouvemens à vaincre, ou plutôt qu'ils étoient infiniment plus à craindre dans un caractére tel que le sien. Mais l'abattement de sa blessure, & les réflexions auxquelles elle s'étoit livrée depuis que son transport s'étoit refroidi par la perte d'une partie de son sang, la rendirent plus modérée que je n'aurois du l'espérer. A mon discours, qui ne rouloit que sur sa fureur, elle répondit d'un ton douloureux, que si la vengeance avoit quelque douceur pour moi, je pouvois me satisfaire en lui ôtant un reste de vie que je l'avois forcée de conserver, & qu'elle conseilloit à Madame de Gien de se joindre à moi pour lui rendre ce service. C'étoit assez de cet aveu pour guérir les défiances de Madame de Gien. Loin d'insulter à une malheureuse, ou de me faire sentir son chagrin par d'autres endroits, elle marqua de l'inquiétude sur notre situation, & elle entra dans les soins qui pouvoient servir à notre soulagement. Cette vertu douce & modeste, qui ne demandoit que de la droiture dans mes intentions & de l'honnêteté dans mes sentimens, fut flatée au contraire de trouver dans notre avanture une si bonne preuve de ma sincérité; & soit pour me fortifier par quelques mots de consolation, ou que son cœur lui demandât à elle-même ce témoignage de ses dispositions, elle trouva moyen de me dire secrettement, que la compassion qu'elle avoit pour mon sort lui feroit abréger bien des difficultés.

Nous

Nous passâmes ensemble le reste du jour, sans que Mademoiselle Fidert nous donnât d'autres marques de ses agitations que par ses soupirs. Egalement incapable, & de se modérer dans l'impétuosité de ses transports, & d'en soutenir longtems la violence, elle paroissoit confuse de son emportement, & même humiliée de ne nous pas trouver moins de complaisance & d'attention pour elle. Je n'osai la faire souvenir qu'elle avoit des mesures à prendre du côté de Mr. de Schomberg; & quelque idée qu'il fallût se former de leur liaison, j'étois surpris que n'ignorant plus qu'elle ne subsistoit que par ses soins, elle n'eût pas du moins pour lui les égards qu'elle devoit à son Bienfaiteur; mais j'appris avant la nuit ce qu'elle m'avoit caché, & ce qui allarmoit principalement Mr. le Maréchal. Incertaine apparemment du cours qu'elle feroit prendre à sa fureur, & résolue néanmoins de rompre un genre de vie dont elle n'avoit pas recueilli le fruit qu'elle s'étoit proposé, elle étoit partie de Croydon avec tout ce qu'elle avoit jugé nécessaire pour une longue route, c'est-à-dire, avec tout ce qu'elle avoit d'argent & d'habits chez elle. Mr. de Schomberg qui y avoit passé la nuit, avoit appris son départ à son réveil. Aiant d'abord cherché dans son appartement, il y avoit trouvé un Billet fort court, par lequel elle le remercioit de son affection & de ses soins, & le prioit ardemment de ne la pas troubler dans sa fuite. Elle ne lui expliquoit

ni ses desseins, ni les raisons qu'elle avoit de le fuir ; mais elle lui déclaroit plus nettement que jamais, qu'il devoit renoncer à toute prétention sur son cœur. C'étoit dans le chagrin d'un événement si contraire à ses espérances qu'il couroit d'abord après elle, & qu'il étoit venu directement chez moi, où il se figuroit qu'elle auroit encore pu se rendre. Il avoit continué de la faire chercher pendant le reste du jour dans tous les lieux d'où partent les vaisseaux & les voitures. Enfin toutes ses peines se trouvant inutiles, le desespoir le ramena le soir chez moi, pour m'apprendre sa perte & sa douleur.

Son nom causa un effroi presqu'égal aux deux Dames. Mademoiselle Fidert me conjura, comme elle avoit déja fait, de ne lui pas découvrir où il pouvoit la trouver. Je sentis dans quels embarras j'allois m'engager, & que le moindre danger auquel je m'exposois par cette dissimulation, étoit de me faire un ennemi de Mr. de Schomberg. Cependant, craignant encore plus de trahir un secret qui m'étoit recommandé avec tant d'instances, & que j'espérois d'ailleurs de pouvoir cacher longtems, je ne me serois pas expliqué avec plus d'ouverture que le matin, s'il ne m'eût délivré lui-même de cette contrainte par le discours qu'il m'adressa. L'aiant reçu avec les mêmes précautions que dans sa prémiére visite, il me dit en m'embrassant qu'il se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, & que ses avantures amoureuses étoient peut-être sans exem-

exemple ; mais qu'au milieu de ses chagrins il en tiroit un fruit précieux, qui étoit de renoncer pour jamais à cette fatale passion. Ensuite me racontant dans un grand détail tout ce qui s'étoit passé à Croydon depuis que je lui avois abandonné Mademoiselle Fidert, il en vint à sa fuite, dont il s'étonnoit de n'avoir pas eu quelque pressentiment la veille. Je la vis, me dit-il, dans une agitation furieuse, au retour d'un valet qu'elle avoit envoyé à Londres. Envain m'efforçai-je de pénétrer le mistére. Elle s'offensa de ma curiosité, & rejetta mes soins & mon entretien. Je ne tirai pas plus de lumiéres de son courier ; & lorsqu'elle m'eut forcé de la laisser libre, il s'éleva tant de soupçons dans mon esprit, que je fus tenté de la faire observer toute la nuit par mes gens. Cependant j'éloignai cette pensée de mon esprit, parce qu'elle m'humilioit trop ; & lorsque j'ai appris ce matin son départ, je me suis reproché amérement d'avoir mérité toutes mes peines par l'excès de ma crédulité & de mes complaisances.

Quoi qu'il en soit, reprit-il, lisez la déclaration qu'elle m'a laissée. Ce Billet dévoit m'ôter jusqu'à l'envie de la suivre. Mais il servira desormais autant que son ingratitude & sa fuite à me la faire oublier entiérement. Il me présenta le Billet de Mademoiselle Fidert. Le tems que je mis à le lire, & les réflexions que je feignis de faire sur cette lecture, m'aidérent à composer ma réponse. J'assurai fort sincérement Mr.

la

le Maréchal, que je m'affligeois du mauvais succès de ses amours; mais loin d'être aussi sincére sur la retraite que Mademoiselle Fidert avoit pu choisir, je lui rappellai que son ancien dessein aiant été de passer en France, il ne falloit pas douter qu'elle n'eût pensé à reprendre le même chemin. Eh! quelle raison, interrompit-il, auroit-elle eue de quiter l'Angleterre, étant sure de la protection du Roi? Ne lui aurois-je pas fait d'ailleurs un sort digne d'envie? Manquoit-il quelque chose à son bonheur? Hélas! ajouta-t-il, je l'aimois assez pour lui sacrifier toute ma fortune. Un langage si passionné me fit comprendre qu'il n'étoit pas aussi dégagé d'amour qu'il avoit paru se l'imaginer. Mais ne cherchant qu'à lui faire abréger sa visite, je lui demandai si le Roi étoit informé de la fuite de Mademoiselle Fidert, & s'il n'avoit pas donné d'ordre pour la faire arrêter? Non, me dit-il, & je vai lui communiquer de ce pas une nouvelle qui le chagrinera lui-même; car il prenoit plaisir à la voir.

Quelques instances qu'il me fit encore pour m'engager de mon côté à la faire chercher, ne m'embarassérent pas beaucoup dans ma réponse. Il me quita d'un air ouvert, comme si la conclusion de son avanture eût servi à me le réconcilier; & me félicitant de l'empire qu'il m'attribuoit sur mon propre cœur, il me pria de lui conserver mon amitié, qui le consoleroit des disgraces de l'amour. J'avois au fond quelque honte d'abuser si long-

tems

tems de sa confiance; mais étant partagé entre plusieurs devoirs, dont ses services qu'il me demandoit, ne me paroissoient pas les plus pressans, je me fis une vraie joie d'aller raconter à Mademoiselle Fidert qu'elle étoit délivrée de ses craintes.

J'avois laissé Madame de Gien près d'elle, & loin d'appréhender quelque fâcheux effet de leur entretien, je m'étois promis au contraire, de la sagesse de l'une & de la triste situation de l'autre, des éclaircissemens qui serviroient peut-être à notre tranquillité commune. Je les retrouvai même assez tranquilles, pour me figurer qu'elles avoient heureusement profité de mon absence. Mais n'aiant osé leur marquer là-dessus ma curiosité, je les entretins de l'inquiétude & des mouvemens de Mr. le Maréchal, auxquels Mademoiselle Fidert parut fort indifférente. La nuit vénant j'observai que les yeux de Madame de Gien se couvroient d'un air plus sombre, & que dans ses discours comme dans sa contenance elle laissoit échapper différentes marques d'agitation. Ces apparences de trouble redoublérent, à mesure que l'obscurité augmentoit, jusqu'à me faire craindre enfin que sa santé n'eût souffert quelque altération du triste spectacle qu'elle avoit eu pendant la moitié du jour. Je ne résistai point à ma propre inquiétude; & fort heureusement pour moi, Mademoiselle Fidert accablée de foiblesse s'endormit insensiblement, après qu'on lui eut renouvellé le prémier appareil. Je saisis le moment

ment où je la crus livrée au sommeil, pour exprimer plus vivement à Madame de Gien des allarmes que je lui avois déja marquées, sans qu'elle parût les comprendre. Elle y répondit néanmoins avec trop de vivacité, pour me laisser le moindre doute qu'elle ne m'eût entendu dès les prémiers mots. Oui, me dit-elle, je suis en peine de savoir où vous prétendez conduire cette nuit Mademoiselle Fidert; ou plutôt, si dans un état où vous ne sauriez lui proposer de chercher une autre maison, vous êtes résolu de passer les nuits dans le même appartement. Je fus d'autant plus frappé de cette question, que n'aiant en effet que deux lits, dont l'autre étoit dans la chambre voisine, je ne pouvois être séparé de la jeune Irlandoise que par une légére cloison, où il y avoit même une porte de communication. Hélas! répondis-je après avoir pénétré tout le sens de son inquiétude, dans quel embarras me jettez-vous? Cette réflexion m'étoit échappée. Mais comment puis-je éviter en effet de la faire garder chez moi pendant cette nuit? & vous-même me conseilleriez-vous de la congédier cruellement, dans le triste état où vous la voyez? Vous chercherez donc un autre logement pour vous, reprit-elle avec une nouvelle chaleur; car je ne sai qui approuveroit jamais que vous gardassiez si peu de ménagement. Je ne repliquai pas directement à cette instance; mais faisant tomber mes plaintes sur elle-même: Voilà, lui dis-je tristement, l'es-

l'effet de vos difficultés & de vos délais. Si mon bonheur n'avoit pas été reculé, si vous ne vous étiez pas endurcie contre mes desirs & mes empressemens, ou je n'aurois pas aujourd'hui un logement distingué du vôtre, ou vous jugeriez assez favorablement de ma tendresse & de ma bonne-foi, pour me voir sans soupçon près d'une autre femme. Ma réponse la rendit rêveuse. Je ne doutai point que ce qui se passoit dans son esprit ne fût à mon avantage, & je profitai de son silence pour insister. Que je vous promette, lui dis-je, de me défaire à l'entrée de la nuit d'une femme dont la vie n'est pas sans danger, ou d'aller chercher moi-même un logement étranger, au hazard de faire connoître mon avanture, & de m'attirer infailliblement la haine de Mr. de Schomberg, & peut-être la disgrace du Roi, c'est ce que votre propre bonté ne vous permettra pas d'exiger. Je ne connois qu'une maison, ajoutai-je en soupirant, où je pusse être avec autant de plaisir que de secret; une maison qui seroit déja la mienne, si votre cœur ressentoit la moindre partie de ma tendresse; enfin qui pourroit l'être dans l'instant, si vous étiez capable d'une résolution qui léveroit tout d'un coup vos difficultés. Je me serois laissé emporter beaucoup plus loin par cette flatteuse idée; mais lorsqu'aiant vu sourire Madame de Gien je m'attendois qu'elle alloit traiter ma proposition de badinage, ma surprise fut aussi grande que ma joie, en lui voyant prendre

ma

ma main qu'elle serra dans la sienne; & je me crus transporté au Ciel en lui entendant répondre: Et bien, puisque notre mariage devient nécessaire, pour éviter une querelle dont les suites seroient peut-être irréparables, je consens qu'il soit célébré ce soir. Elle étoit sure qu'il pouvoit l'être, parce qu'aiant pris des informations aussi-tôt que j'en avois eu l'espérance, je l'avois assuré moi-même que libres & Protestans, comme nous l'étions l'un & l'autre, cette cérémonie pouvoit être l'ouvrage d'une heure. Mon transport se déclara moins par ma reconnoissance & ma joie, que par la diligence avec laquelle j'appellai mes plus fidéles domestiques, pour leur donner les ordres qui pouvoient hâter mon bonheur. J'envoyai l'un chez l'Evêque de Londres, & l'autre au *Doctor Common's*, d'où ils me rapportérent daus l'espace d'un quart-d'heure toutes les permissions conformes à l'usage. J'avois fait avertir d'un autre côté le Ministre de ma Paroisse, qui n'insista point sur les formalités ordinaires, lorsque je lui alléguai ma blessure pour excuse. Madame de Gien soutint son engagement de bonne grace. Nous fûmes mariés sur le champ, à quatre pas de Mademoiselle Fidert, qui étoit encore tranquillement endormie.

L'état de ma santé ne m'ôtoit pas l'envie d'entrer dans tous mes droits, & je comptois d'accompagner Madame de Montcal chez elle pour y passer la nuit. Mais après s'être jettée d'elle-même entre mes bras, &

m'avoir confessé qu'elle se croyoit au plus heureux jour de sa vie, elle me dit qu'étant desormais sans allarmes, elle consentoit volontiers que je demeurasse voisin de Mademoiselle Fidert ; & comme j'allois me livrer à mes tendres plaintes, elle m'interrompit pour me faire une déclaration encore plus chagrinante. Quoiqu'il n'y eût point, me dit-elle, de nom qui lui fût plus cher que le mien, elle me prioit d'attendre à le lui faire porter que nous eussions fait ensemble le voyage de France, pour ne mettre aucun obstacle au transport que nous voulions faire de son bien ; & par la même raison, elle jugea qu'il falloit tenir notre mariage aussi secret que nous le pourrions pendant ce tems-là. Je me plaignis de ces deux nouvelles loix, comme de la prémiére ; mais si c'étoit l'amour qui me les faisoit souffrir impatiemment, il me força bientôt à la soumission, lorsqu'elle m'en eut fait une nécessité absolue. Je recommandai la discrétion à mes domestiques, & je joignis à cet ordre la promesse d'une grosse récompense. Madame de Gien, car il falloit consentir à lui laisser son nom, me répondit de la fidélité des siens. Elle rentra aussi-tôt chez Mademoiselle Fidert, pour interrompre les épanchemens de ma joie, dont elle craignoit quelque mauvais effet pour ma santé. Un mouvement trop vif, que je fis en la suivant, réveilla cette triste Irlandoise. Elle vit la joie peinte dans nos yeux ; & surs comme nous l'étions desormais l'un de

l'au-

l'autre, nous ne fîmes plus difficulté de lui donner des marques d'affection, dont elle parut encore plus surprise. Elle nous regardoit d'un air incertain, qui me fit apréhender d'avoir gardé trop peu de ménagemens. Cependant lorsqu'elle vit Madame de Gien prête à se retirer, & moi résolu à demeurer tranquillement près d'elle, son cœur parut soulagé. J'achevai de le consoler par un langage tendre, que je ne l'empêchai point de prendre dans le sens le plus flateur pour son imagination; & me servant de l'autorité de mon Chirurgien pour réponse, j'évitai ainsi des détails qui m'auroient peut-être causé beaucoup d'embarras.

Rien n'étant capable de retarder le lendemain la visite que je devois à ma femme, j'en fus reçu avec autant de transports que j'en avois fait éclater la veille, & j'eus la douceur de les voir redoubler encore par les miens. Elle fut la prémiére à m'assurer que n'aiant amené avec elle que des domestiques choisis, nous pouvions être devant eux sans contrainte; mais elle souhaita que sa maison fût aussi le seul lieu du monde, où nous nous crussions assez libres pour négliger les précautions. Il n'auroit rien manqué à la tranquilité de mon cœur, si en revenant un peu des prémiéres agitations de notre tendresse, Madame de Gien ne m'eût appris que Mr. de Schomberg, dans les recherches qu'il avoit fait faire apparemment pour trouver l'objet de son amour, avoit dé-

cou-

couvert qu'elle étoit à Londres, & le lieu de sa demeure. Il lui avoit fait demander aussi-tôt la permission de la voir, & elle n'avoit pu s'en défendre qu'en feignant une indisposition qui ne lui permettoit de recevoir personne. L'indifférence avec laquelle je lui entendois faire ce récit, me persuada qu'elle n'y attachoit pas autant de conséquence que moi. Je savois effectivement beaucoup mieux qu'elle, à quel excès il l'avoit aimée; & mon propre exemple me faisoit craindre qu'aiant perdu une femme, qui ne l'avoit pas occupé moins entiérement, il ne revînt avec la même chaleur à sa prémiére passion. J'en exagérai tellement le danger, que Madame de Gien aussi portée que moi à le prévenir, me proposa de ne pas remettre plus longtems à passer la mer, si ma blessure n'étoit pas plus dangereuse que je ne le lui avois dit. Il importoit peu quels seroient les sentimens de Mr. le Maréchal, lorsqu'il auroit appris notre mariage; mais je croyois prévoir dans quels embarras il nous auroit jettés en l'ignorant.

Ainsi sans l'informer du projet de mon voyage, & sans le communiquer même au Roi, je ne m'adressai qu'au Ministre, avec qui j'étois assez bien pour espérer qu'il m'accorderoit un passeport. Je l'obtins dans des circonstances qui devoient rendre mon départ plus difficile. Ce fut le même jour que le Roi avoit choisi pour remplir quantité de Postes vacans, & pour la nomination de plusieurs Officiers Généraux. Il m'a-

voit

voit fait l'honneur de communiquer à toute la Cour les vues qu'il avoit sur moi, & j'en avois été bien informé d'ailleurs par Mademoiselle Fidert & Mr. le Maréchal. J'étois même convenu avec Madame de Gien depuis notre mariage, que j'accepterois des faveurs qui pourroient passer pour la récompense de mes services, & que n'ignorant pas néanmoins à qui j'en étois redevable, je continuerois d'en marquer ma reconnoissance à Mademoiselle Fidert, qui étoit la première source du bienfait. Mais ne m'étant pas attendu que la nomination dût être si promte, je fus si mortifié d'apprendre du Ministre qu'elle devoit se faire le jour même qu'il me délivroit mon passeport, & que ne pouvant me dispenser par conséquent de différer mon départ, j'allois exposer Madame de Gien aux persécutions de Mr. le Maréchal, que je retournai chez elle dans la résolution de partir sur le champ, au risque du tort que j'allois me faire par-là. Elle n'approuva point mon zèle. En avouant, me dit-elle, qu'il est nécessaire de fuir Mr. le Maréchal, il est aisé de concilier tous nos intérêts. Je partirai dès aujourd'hui pour aller vous attendre à Douvres, & vous prendrez les cinq ou six jours dont vous avez besoin pour les devoirs de bienséance, qui sont indispensables après la faveur qui vous est accordée.

La volonté de Madame de Gien fut pour moi une loi. Je n'examinai point si nous pouvions espérer que son départ fût inconnu

nû à Mr. de Schomberg, qui étoit si bien instruit de sa demeure. Je prêtai moi-même la main à ses préparatifs, pour ne pas perdre un moment. Elle me demanda ce que je voulois faire de Mademoiselle Fidert. Je fis dépendre mes résolutions de ses conseils, & nous conclûmes ensemble après une longue délibération, que je la laisserois dans mon appartement, avec quelques domestiques fidéles, & les ordres nécessaires pour lui assurer une situation commode. Elle partit en ma présence. Je ne pensai qu'à mettre chez moi un ordre qui pût subsister jusqu'à mon retour, & qu'à inspirer sur-tout à Mademoiselle Fidert une tranquillité, qui me paroissoit desormais aussi nécessaire à mes intérêts qu'aux siens. Cette partie de mes affaires étoit aisée, puisqu'elle ne consistoit qu'à lui proposer ce qu'elle desiroit avec le plus d'ardeur, en lui rendant chez moi un empire qu'elle étoit au desespoir d'avoir perdu.

Mais je ne pouvois me dispenser non plus de voir Mr. le Maréchal, autant pour le remercier de la part qu'il avoit eue aux bienfaits que je recevois de la Cour, que pour sonder ses dispositions à l'égard de Madame de Gien. Et puis je ne sentois aucun refroidissement dans l'attachement que j'avois toujours eu pour lui. Je ne le trouvai point; mais il m'étoit arrivé si souvent de me présenter inutilement à sa porte, que son absence ne me fit naître aucun soupçon. Je continuai de partager mes devoirs entre une infinité de Seigneurs dont j'avois ressenti les bontés. En-

fin, étant retourné deux fois chez Mr. de Schomberg sans avoir été plus heureux que la prémiére, j'achevai de régler ma maison jusqu'à mon retour; & sous le prétexte d'un voyage de quelques semaines, je pris congé de Mademoiselle Fidert, qui demeura fort satisfaite de se voir chez moi avec toute l'autorité qu'elle y avoit eue en d'autres tems.

Ma course jusqu'à Douvres fut rapide. Je savois où je devois trouver Madame de Gien, mais je ne m'attendois pas d'y voir Mr. le Maréchal de Schomberg, qui ne s'en étoit pas éloigné depuis trois jours. Sa surprise parut égale à la mienne, en me voyant arriver. Madame de Gien, qu'il avoit suivie dès le jour de son départ, avoit fait inutilement tous ses efforts pour s'en défaire; & dans l'espérance qu'elle avoit à tout moment d'en être délivrée, elle s'étoit bien gardée de lui apprendre qu'elle ne s'arrêtoit que pour me donner le tems de la rejoindre. Mais il devenoit impossible de lui cacher que nous faisions ensemble le voyage de France. Il en fut frappé jusqu'à douter de ma fidélité au service d'Angleterre; & résolu de ne rien épargner pour pénétrer mon dessein, il séduisit à force d'argent quelque domestique de ma femme ou des miens, de qui il apprit que notre mariage avoit été célébré depuis cinq ou six jours. Cette découverte eut plus de force pour lui faire reprendre la route de Londres, que toutes les froideurs de Madame de Gien. Il nous quita dès le lendemain, sans nous avoir fait ses adieux.

Cette précipitation n'auroit pu nous allar-

mer beaucoup, quand même nous en eussions su la cause; & les suites nous donnèrent encore moins de crainte, parce que nous étions fort éloignés de les prévoir. Le vaisseau qui devoit servir à notre passage, mit à la voile au prémier bon vent. Nous gagnâmes Paris sans obstacle. Quoique mon nom ne fût point assez célébre en France pour me faire craindre d'être aisément reconnu, j'eus la précaution d'en changer; & Madame de Gien, qui avoit feint en partant pour l'Angleterre d'aller passer quelques mois à la campagne, arriva sans qu'on se fût défié de son voyage.

Il nous fut moins difficile qu'elle ne l'avoit cru, de faire changer de nature à la meilleure partie de son bien, & d'en faire passer la valeur en Angleterre. J'eus la précaution de diviser des remises si considérables en plusieurs parties, & de les faire partir non seulement par différens Banquiers, mais sous des noms différens. En six semaines, qui étoient à peu près le tems que nous nous étions proposé d'employer à notre voyage, nous remplîmes si heureusement notre projet, qu'il ne nous restoit plus qu'à retourner sur nos pas pour aller jouir l'un de l'autre dans le sein de l'abondance & de l'amour. Notre départ sembloit demander plus de précautions que notre arrivée; mais sous prétexte d'un voyage de Rouen nous prîmes par Dieppe, où nous avions eu soin de faire préparer un vaisseau, & le vent nous rendit en moins de douze heures au port de Rye. Nous y apprîmes que les préparatifs se renouvelloient pour la guerre; & les informations que

nous avions prises en France, nous avoient déja fait comprendre que l'Irlande étoit plus sérieusement menacée que l'année précédente.

Il ne falloit pas espérer des détails plus intéressans à l'extrémité de la province de Kent; mais les nouvelles se développant à mesure que nous approchions de la capitale, je me fis raconter les changemens qui étoient arrivés en mon absence; & je ne fus pas peu surpris d'entendre, après d'autres récits, que Mr. de Montcal, Aide-de-camp de Mr. le Maréchal de Schomberg, aiant quité le Service d'Angleterre pour retourner en France, avoit perdu son Régiment de Cavalerie & le Gouvernement de Cork, qui venoient d'être donnés au Brigadier Vanbridge. Je n'étois pas connu de celui qui me racontoit l'histoire de ma propre fortune. Il ajouta que c'étoit l'amour qui m'avoit jetté dans cet oubli de mon honneur, & que Mr. de Schomberg regrettoit amérement que j'eusse trahi sa confiance.

Jamais rien n'avoit été si éloigné de mes idées que cette crainte. Aussi me rassurai-je promtement sur l'injustice qu'on me faisoit. Le passeport que j'avois obtenu du Ministre, ne permettoit pas de traiter mon départ de fuite; & si l'on avoit supposé malignement que je ne l'avois demandé que pour favoriser mon passage, cette accusation tomboit par le transport que j'avois fait en Angleterre de tout le bien de ma femme. Cependant il ne me paroissoit pas moins certain que j'avois perdu mes deux emplois, & je ne devois pas m'attendre à autre

chose de mes pensions. Madame de Gien, fort supérieure à cette derniére perte, sembloit au contraire se réjouir de me voir dispensé de retourner en Irlande, par des événemens dont le reproche ne tomboit pas sur moi. Je ne me crus pas moins obligé d'écrire au Ministre & à Mr. de Schomberg avant que de reutrer à Londres. M'étant arrêté à Greenwich, je leur marquai le juste étonnement où de si étranges nouvelles m'avoient jetté, & je leur demandai sur quel fondement le Roi m'avoit traité avec cette rigueur. Mon innocence n'avoit besoin que d'un mot d'explication. Il ne me fut pas difficile aussi de faire revenir ceux qui s'étoient prévenus si légérement, & j'eus la satisfaction de recevoir une réponse de la main de Mr. de Schomberg, où la noblesse de son caractére ne dédaignoit pas de s'abaisser à des excuses. Il me confessoit que c'étoit à lui principalement que je devois m'en prendre de ma disgrace. Aiant appris mon mariage dans le tems qu'il me voyoit partir pour la France, il n'avoit pas douté que mon dessein ne fût d'aller jouir dans ma patrie de la fortune de mon épouse; & ne s'étant pas assez bien défendu, me disoit-il, contre certains chagrins dont je ne pouvois ignorer la cause, il avoit été le prémier à répandre le bruit de ma fuite. Mais il me promettoit de réparer par ses services le tort qu'il m'avoit fait; & si le Roi avoit disposé de mes emplois, il commençoit par m'assurer du moins que mes pensions me seroient conservées. La réponse du Ministre étoit plus simple. Il se plaignoit que

je ne me fusse pas ouvert davantage en lui demandant un passeport, & n'aiant pu deviner quelles étoient mes intentions, il avouoit qu'il s'étoit rendu aux fausses explications qu'on avoit publiées. D'ailleurs, ajoutoit-il, il n'avoit pas compris que j'eusse pu penser à quiter l'Angleterre sans avoir pris congé du Roi.

J'avois ignoré en effet que c'étoit un usage absolu pour tous ceux qui avoient quelque relation à la Cour par leurs emplois ou par leur naissance. Mais le mal me parut si facile à réparer, que je ne balançai point à prendre le chemin de Londres. J'étois convenu avec ma femme, qui commença de ce jour à porter le nom de Madame de Montcal, que nous irions descendre ensemble au logement qu'elle avoit occupé; & si mon prémier motif étoit de ne me plus séparer d'elle, j'en avois un autre, qui étoit celui de prendre quelques mesures du côté de Mademoiselle Fidert. J'avois appris pendant le jour que j'avois passé à Greenwich qu'elle étoit entiérement rétablie, & que de quelque espérance qu'elle pût se flater encore, elle s'étoit trouvée ensevelie pendant mon absence dans une profonde solitude. Mon panchant auroit été de l'y laisser, s'il eût été apparent qu'elle eût pu soutenir longtems une vie si mélancolique: mais quoique la déclaration de mon mariage semblât propre à lui rendre toute sa tranquillité, & que n'aiant plus à s'occuper que d'elle-même elle pût se borner plus aisément aux douceurs que je pouvois lui faire trouver dans sa retraite, je doutai pourtant qu'après l'agitation

de

de tant d'avantures elle pût s'accommoder de cette uniformité. Il me vint à l'esprit d'avertir Mr. le Maréchal, du lieu où il pourroit la trouver; & pour l'un & l'autre, il me sembloit qu'en leur supposant encore le même panchant pour l'amour, rien ne pouvoit être desormais si agréable que de se revoir. Mais les scrupules de Madame de Montcal, qui avoit des idées de vertu beaucoup plus rigides que les miennes, m'empêchérent de favoriser un commerce qu'elle traitoit de scandaleux. Envain lui représentai-je en badinant que c'étoit l'usage de toute la Cour, & que Mr. le Maréchal étoit revenu d'Irlande dans l'intention de se faire un attachement de cette nature. Elle exigea de moi, ou d'entretenir Mademoiselle Fidert dans une conduite honnête & digne de sa naissance, ou de lui laisser la liberté de chercher elle-même à se procurer des Amans.

Mais cette résolution la supposoit revenue de tous les emportemens de sa passion, & qu'elle regardoit mon mariage comme un obstacle invincible à l'espérance qu'elle avoit eue de renouer avec moi. Je lui rendis ma visite dans cette idée. Mes domestiques mêmes que j'avois laissés près d'elle n'aiant point été avertis de mon retour, il n'y eut rien de si surprenant pour elle & pour eux que de me voir arriver en habit de ville, & dans un équipage qui ne marquoit point que je fusse rentré le même jour à Londres. Il falut commencer par satisfaire là-dessus aux questions de Mademoiselle Fidert. L'explication de la

vérité fut la seule réponse que je crus lui devoir; & ne cherchant aucun détour pour lui apprendre ce que je n'avois plus d'intérêt de lui cacher, je lui déclarai naturellement que Madame de Gien étoit devenue ma femme. Elle pâlit dès les prémiers mots qui lui firent pressentir cet éclaircissement. Je remarquai même que si elle ne m'interrompoit pas par quelques marques violentes de l'impression que mon discours faisoit sur elle, cette apparence de modération venoit de l'épuisement que la colére ou la douleur avoit fait tout d'un coup dans ses forces. Aussi ne fut-elle pas plus ardente à me répondre, lorsque je lui eus laissé la liberté de parler. Je la voyois comme incertaine entre plusieurs partis que son imagination lui présentoit, & trop foible ou trop agitée pour faire éclater ses prémiers mouvemens. Mais que ce fût l'effet de sa raison ou de sa foiblesse, elle prit enfin un ton fort modéré pour me répondre que sans doute elle ne prétendoit plus rien à mon cœur, puisque je venois lui déclarer moi-même que j'en avois disposé par des engagemens irrévocables; que son malheur étoit que j'en eusse pu former la pensée, & son desespoir éternel que j'eusse été capable de l'exécuter; que si je n'avois consideré ni sa fidélité ni sa tendresse, je devois du moins quelques égards à sa naissance & à son infortune; qu'on n'abandonnoit point une fille comme elle à mille affreuses disgraces qui la menaçoient, après avoir entrepris de lui servir de protecteur, & lui avoir juré mille fois de faire

con-

conſtamment mon intérêt des ſiens; qu'elle s'étoit rendu juſtice en s'interdiſant juſqu'au deſir de devenir ma femme; mais que ſi j'avois voulu la devenir, j'aurois reconnu qu'elle n'étoit pas faite pour être ma Maîtreſſe, & qu'en l'abandonnant de ſi bonne foi à ma générosité, elle avoit peut-être mérité que je ne lui préféraſſe jamais perſonne; enfin qu'il falloit être un monſtre pour n'avoir pas ſenti combien elle m'avoit aimé, & un lâche pour avoir cru que les richeſſes pouvoient me rendre plus heureux que l'amour. Mon deſſein étoit de l'écouter ſans l'interrompre, pour lui laiſſer toute la liberté de ſoulager ſon cœur. Mais ſenſible à des reproches qui devenoient injurieux, je l'arrêtai par une vive & courte juſtification de ma conduite, à laquelle j'ajoutai une promeſſe plus formelle que jamais de prendre ſoin toute ma vie de ſa ſureté & de ſon repos. Je n'oſai ajouter que c'étoit auſſi le deſir de Madame de Montcal, mais je lui proteſtai qu'il n'y avoit point de ménagemens qui puſſent me faire manquer à ma parole; & rompant là-deſſus notre entretien, j'appellai bruſquement les gens qui la ſervoient, & je les chargeai par de nouveaux ordres non ſeulement de renouveller leur diſcrétion & leur zèle, mais encore de regarder le ſervice de Mademoiſelle Fidert comme un emploi d'où leur fortune dépendoit. Vous verrez bientôt, lui dis-je à elle-même, ſi vous avez jamais été fondée à m'accuſer de manquer
pour

pour vous de considération & d'attachement. Elle versoit pendant ce tems-là un ruisseau de larmes. Je me retirai sans qu'elle ajoutât un seul mot pour me retenir davantage. Mais en m'éloignant, j'entendis quelques plaintes touchantes, qu'elle ne cherchoit plus à déguiser devant ses domestiques. Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux ni de ses biens ni de ses services! Il ne me reste qu'à mourir, & je n'en ignore pas les moyens!

Je me flatai de lui faire perdre bientôt ces funestes idées. Mais quoique j'eusse promis à Madame de Montcal de lui rendre d'abord compte de cette visite, un devoir si pressant m'appelloit chez Mr. de Schomberg, que je passai chez lui à mon retour. Les raisons qui me l'avoient fait manquer tant de fois ne subsistant plus, je fus plus heureux à le rencontrer, & je n'eus pas de peine à m'appercevoir que j'étois attendu impatiemment. Après s'être humilié encore une fois jusqu'à me renouveller ses excuses, il passa tout d'un coup à me féliciter de mon mariage; mais l'air de sincérité dans ses expressions, étoit mêlé de tristesse; & ne pouvant se rendre maître du sentiment qui l'agitoit, convenez, me dit-il, cher Montcal, que vous avez un étrange ascendant sur moi. Vous n'avez rien aimé qui n'ait pris des droits sur mon cœur, & lorsque j'aime autant que vous, je n'ai pas le même art ou le même bonheur pour parvenir à être aimé. Que dis-je! ajouta-t-il, tout vous demeure fidéle, jusqu'aux cœurs que vous rejettez; & je ne puis

les tourner vers moi, lors même que vous y avez renoncé. Je craignis qu'une réponse modeste où j'eusse affecté de diminuer mes avantages, ne fît qu'irriter son chagrin. Je convins que l'amour m'avoit favorisé plus que lui; mais rejettant son malheur sur la grandeur de sa fortune, qui ne promettoit point à une femme tendre & délicate tous les soins & toutes les complaisances qu'elle a droit d'attendre de ses inférieurs ou de ses égaux, je me flatois de lui prouver qu'il n'étoit malheureux d'un côté, que parce qu'il étoit trop heureux de l'autre. Je l'accorde, me répondit-il, pour Madame de Montcal, dont je sai que j'ai tenté mal-à-propos la vertu, & qui n'étoit pas faite pour chercher son bonheur par une autre voie que le mariage. Mais devois-je m'attendre à trouver tant d'insensibilité dans Mademoiselle Fidert? & que puis-je penser de moi-même, quand je vois rejetter par une femme, non seulement mon amour & mes soins, mais encore les plus doux avantages de la fortune dans la seule vue de me fuir? Elle est peut-être misérable, reprit-il, dans quelque coin de l'Angleterre ou de la France; & tout l'avantage dont elle s'applaudit, est d'être délivrée de mes persécutions.

Il entroit tant d'amertume dans cette plainte, qu'attendri je vis le moment où, contre la volonté de Madame de Montcal, j'allois lui rendre l'espérance de revoir Mademoiselle Fidert. L'envie que je me sentois de lui rendre ce service devint encore plus pressante,

ſante, lorſque m'intéreſſant par l'amitié & la reconnoiſſance, il me conjura, au nom de l'une & de l'autre, de ne lui pas cacher plus longtems où Mademoiſelle Fidert s'étoit retirée. Vous n'avez pu l'ignorer, reprit-il, & c'eſt à ſa priére que vous me l'avez cachée ſi ſoigneuſement. Je me fis une violence extrême pour lui répondre qu'il me croyoit trop bien avec elle, & que loin de me choiſir pour ſon confident, elle m'avoit au contraire donné des marques de haine qui auroient du me la faire traiter comme une mortelle ennemie. Cette réponſe équivoque me ſauva, mais il m'en reſta le regret d'avoir trompé un illuſtre & fidéle ami. Ma peine redoubla lorſque paſſant à ſes projets militaires, il m'eut expliqué les vues qu'il avoit ſur moi pour la campagne ſuivante. Ne doutez pas, me dit-il, que je ne répare avantageuſement le tort que je vous ai fait. Mais je me flate que pour m'en donner l'occaſion, vous reprendrez près de moi le poſte où vous étiez l'année derniére, & je ſaurai vous le rendre plus agréable que jamais par les diſtinctions que j'y veux attacher. Je n'eus que mon inclination à ſuivre pour m'engager à le ſervir inviolablement. Le jour de ſon départ étant déja fixé, il me conſeilla de ne pas renvoyer trop loin les meſures que j'avois à prendre pour le mien.

Fin du Tome I.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

MEMOIRES DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp de Mr. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME II.



A AMSTERDAM,

Chez JAQUES WETSTEIN.

MDCCXLII.



CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, *OU* HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ses propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

MADAME de Montcal attendoit mon retour avec une impatience mêlée de crainte. Elle n'étoit pas rassurée sur les fureurs de Mademoiselle Fidert; & quelque inclination qu'elle eût à la servir, il lui manquoit des preuves de son retour à la Vertu & à la Raison, sans lesquelles il lui paroissoit toujours certain que je ne pouvois pas la voir sans danger. Elle avoit consenti néanmoins à ma vi-

visite, mais elle m'avoit prescrit elle même les précautions que j'avois à prendre; & le souvenir de ma blessure faisoit encore une si vive impression sur elle, qu'elle m'auroit arrêté par ses instances & par ses larmes, si je ne m'étois pas déja engagé à lui obéir. Mais lorsqu'elle eut appris avec quelle modération Mademoiselle Fidert m'avoit entendu, elle brula d'envie d'exécuter tout ce qu'elle m'avoit proposé en sa faveur. J'avois déja loué son dessein, & je le confirmai encore par mon approbation. C'étoit de lui faire reprendre les habits de son sexe, & de l'attirer près d'elle pendant la campagne d'Irlande, dans l'espérance qu'avec tant de jeunesse & de charmes elle ne paroîtroit pas longtems sans inspirer à quelqu'un le desir de l'épouser. Il n'étoit pas fort à craindre qu'elle fût reconnue dans la confusion de Londres; & pour ne rien négliger, ma résolution étoit d'emmener en Irlande, avant le changement, ceux d'entre mes domestiques qui avoient su son sexe, ou eu quelque soupçon. En supposant que l'occasion se présentoit de l'établir, nous avions formé le dessein de lui faire une dot considérable, avec des conditions & sous des prétextes qui ne la fissent point rougir de nous avoir obligation. Enfin le cœur de Madame de Montcal, qui ne respiroit que bonté & vertu, vouloit se faire une étude du bonheur d'une femme dont notre mariage avoit causé le desespoir.

Nous réglâmes que jusqu'à mon départ,

je chercherois moins à l'adoucir par mes visites que par mes bienfaits; la difficulté n'étoit qu'à les lui faire goûter. Une femme que Madame de Montcal avoit à son service, nous parut aussi propre par son adresse que par sa fidélité à nouer insensiblement cette espéce de commerce. Mademoiselle Fidert n'avoit point d'autre domestique de son sexe qu'une femme déguisée comme elle, & la seule, avec le valet qu'elle tenoit de moi, qui connût la vérité de sa situation. Je chargeai celle que nous pensions à lui donner, de se présenter de ma part, & de commencer par lui faire entendre que je ne l'employois que pour former entre nous le lien d'une solide amitié. Quoique pendant mon absence, & depuis mon retour, j'eusse pourvu abondamment aux fraix de son entretien, je remis pourtant une somme considérable à cette femme, afin qu'elle fût toujours en état de la prévenir dans ses moindres desirs. Elle la reçut d'abord avec quelques marques de défiance. Mais soit que le plaisir de se rapprocher de nous l'emportât sur le fond d'amertume & de ressentiment qu'elle conservoit toujours, soit que l'adresse de notre confidente triomphât de tous les obstacles, elle accepta ses services. Ainsi nous fûmes fidélement informés de sa conduite & de ses sentimens. Elle étoit constamment ensevelie dans la même solitude, entourée d'une multitude de Livres qu'elle n'ouvroit point, & livrée par conséquent à de perpetuelles méditations. Les regrets qu'elle laissoit échap-

per librement devant les domeſtiques à qui elle avoit donné ſa confiance, ne faiſoient pas connoître de quelle ſorte de mouvemens elle étoit agitée; c'étoient des plaintes vagues de ſon ſort, & des inſtances au Ciel pour hâter la fin de ſa vie. Mais lorſqu'elle eut commencé à ſe familiariſer avec la femme de chambre que nous lui avions envoyée, elle l'interrogea ſans affectation touchant la relation qu'elle avoit eue avec nous. Elle entra dans les moindres détails ſur la conduite que je tenois avec Madame de Montcal, & ſur la nature des ſentimens que j'avois pour elle. Sa plus vive curioſité étoit d'approfondir ſi c'étoit l'intérêt ou l'amour qui m'avoit engagé dans le mariage; & ſans expliquer ce qu'elle en vouloit conclure, elle paroiſſoit peſer toutes les réponſes qu'on lui faiſoit. Aux aſſurances que notre confidente lui donnoit de notre amitié, & du zèle qui nous faiſoit penſer à lui devenir utiles, elle ne manquoit pas de répondre avec chaleur qu'elle nous déteſtoit, & qu'elle ne vouloit ni de nos ſervices ni de nos bienfaits. Cependant, après s'être livrée à cet emportement, elle revenoit à ſe plaindre de ma dureté, qui alloit juſqu'à me la faire fuir, & peut-être à me faire regarder ſa vue comme un tourment. Quelquefois elle prioit la femme de chambre de m'avertir qu'elle avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer; & lorſqu'elle la voyoit prête à partir, elle lui ordonnoit de demeurer. Elle ne ſe laiſſa jamais tenter par la vue de mille curioſités qui

qui flatent ordinairement le goût des femmes, & que nous avions l'attention de lui envoyer, Madame de Montcal & moi, avec un ordre secret à notre confidente de prendre pour elle au moindre signe tout ce qui paroîtroit lui plaîre. Elle refusoit même de les voir; & traitant d'importunité tout ce qui pouvoit la distraire, elle ne souhaitoit que d'être seule & comme abandonnée à elle-même.

Mr. le Maréchal étant parti, & le Roi se disposant à faire lui-même la campagne, je me trouvai bientôt dans l'obligation de les suivre. Quelque desir que j'eusse de faire mes adieux à Mademoiselle Fidert, je me déterminai pourtant à quiter Londres sans la voir, par la seule crainte de renouveller ses peines, en lui offrant un objet odieux. J'étois si persuadé qu'il n'y avoit que la nécessité de sa situation qui la forçât à recevoir mes bienfaits, que je ne recommandai rien avec tant d'instances à Madame de Montcal, que de lui épargner dans ses services la honte qu'on ressent à dépendre de la générosité d'autrui. Personne n'étoit plus capable que ma femme d'entrer dans ce sentiment; & si elle avoit approuvé le dessein que j'avois pris de partir sans voir Mademoiselle Fidert, c'est qu'elle le trouvoit favorable à celui qu'elle avoit de l'attirer aussitôt près d'elle. A peine eus-je quité Londres avec tous mes anciens domestiques, que lui faisant faire des excuses de la précipitation de mon départ, elle la rejetta sur les or-

dres pressans de la Cour, qui ne m'avoient pas laissé le tems d'arranger mes propres affaires; & se flatant, lui fit-elle dire, qu'elle n'auroit pas en mon absence de meilleure amie, ni de compagne plus familiére, elle lui demandoit la liberté de l'interrompre quelquefois dans sa solitude. Au milieu de ses sombres méditations Mademoiselle Fidert avoit été touchée de la constance de nos soins. Elle avoit même distingué ce qui pouvoit passer pour un devoir dans les miens après le commerce que j'avois eu avec elle, & ce qu'elle ne pouvoit attribuer dans ceux de Madame de Montcal qu'à l'excellence de son caractére. Mon absence servit encore à la lui faire regarder sous une idée moins odieuse que celle d'une rivale qui l'avoit supplantée, & leur sort sembloit devenir égal, lorsque l'une étoit sans mari comme l'autre sans amant. Enfin, après avoir laissé passer quelques jours sans répondre aux politesses & à l'invitation de ma femme, elle prit le parti de lui écrire qu'elle étoit sensible à ses bontés, & qu'elle n'avoit point d'éloignement pour la voir; mais que dans le déguisement où elle étoit, la bienséance lui permettoit si peu de paroître dans une grande Ville, qu'elle étoit résolue à se tenir ensevelie dans sa solitude. Madame de Montcal n'attendoit que cette réponse. Elle se hâta de lui rendre une visite, dans laquelle tout ce qu'une femme élevée à la Cour de France peut employer de caresses & d'insinuations pour

gagner un cœur, fut heureusement mis en usage. Le plan de faire reprendre les habits de son sexe à Mademoiselle Fidert ne trouva point d'opposition dans son esprit. Au contraire elle ne put apprendre qu'il avoit été formé avec ma participation, sans se rendre enfin à cette preuve de ma bonne-foi; & trouvant de la douceur à penser qu'elle alloit vivre dans ma famille, elle consentit à régler sa conduite par les conseils de Madame de Montcal. Le changement de ses habits ne fut pas différé. Après quelques justes précautions, elle se rendit chez nous comme si elle n'eût fait qu'arriver d'Irlande, & sous la qualité de fille d'un Officier François née en Irlande depuis la révocation de l'Edit de Nantes.

Cette heureuse fin de tant de peines & de fâcheuses avantures porta la joie de Madame de Montcal jusqu'à me dépêcher un courier pour m'en apprendre la nouvelle. J'avois déja joint Mr. de Schomberg à Oxmanton, où il avoit marqué le quartier d'assemblée. Les troupes commençoient à s'y rendre de toutes les garnisons, & sur le bruit de quelques mouvemens des François, nous nous disposions à nous approcher d'eux avant l'arrivée du secours qu'ils attendoient. J'étois avec Mr. le Maréchal lorsqu'on vint m'annoncer le courier de ma femme. Il me pria de le faire appeller en sa présence, & par une indiscrétion que toute la familiarité avec laquelle il me permettoit de vivre avec lui ne put me faire supporter sans cha-

 grin,

grin, il prit des mains du courier les Lettres qu'il m'apportoit, pour en considérer l'adresse. Je m'y serois opposé avec beaucoup moins de ménagement, si j'eusse pu m'imaginer que l'une fût de Mademoiselle Fidert. Il en reconnut le caractére, & me remettant celle de ma femme: Oh! pour cette fois, me dit-il, je violerai le Droit des Gens sans scrupule. De quelques affaires qu'on puisse vous entretenir dans la Lettre que je retiens, elle est moins intéressante pour vous que pour moi. Je vous la remettrai, s'écria-t-il en me quitant, mais ce ne sera qu'après l'avoir lue. Il s'enferma dans un cabinet, tandis qu'incertain de qui cette Lettre pouvoit être, & fort satisfait même qu'il m'eût rendu celle de Madame de Montcal, où je m'imaginois qu'étoient les seules affaires que j'eusse quelque intérêt à lui cacher, j'interrogeai le courier sur les circonstances qui pouvoient m'éclaircir. Je n'en reçus aucune lumiére. Il avoit reçu sa commission de Madame de Montcal, qui lui avoit remis les deux Lettres; & n'étant même qu'un étranger, qu'elle s'étoit procuré pour ne se pas priver de ses domestiques, il ne put me faire aucun détail qui concernât ma maison.

Je trouvai dans la Lettre de ma femme un récit fort étendu des moyens qu'elle avoit employés pour gagner l'amitié de Mademoiselle Fidert, & du bonheur qu'elle avoit eu d'y réussir. Elle se promettoit de tirer d'elle autant d'agrément qu'elle vouloit

lui

lui en faire trouver dans leur liaison, & l'essai qu'elle en avoit fait répondoit déja à toutes ses espérances. Il est étrange que cette lecture même ne m'ouvrît pas les yeux, & qu'après l'avoir finie je ne fusse pas porté à deviner plus juste de qui me venoit la seconde Lettre. Quoi! l'aurois-je crue effectivement de Mademoiselle Fidert? Je ne pouvois attendre d'elle une Lettre de reproches & d'injures, dans le tems qu'elle s'étoit déterminée à vivre avec Madame de Montcal; mais fiére comme je la connoissois, & ne m'aiant donné aucune marque de réconciliation depuis mon mariage, quelle apparence d'en recevoir si-tôt des témoignages d'amitié ou des politesses? Enfin mes soupçons mêmes ne s'étoient point tournés de ce côté-là; & lorsque Mr. le Maréchal sortant d'un air enjoué me demanda en grace de lui rendre sa parole, c'est-à-dire, de ne pas exiger qu'il me restituât ma Lettre, & de se contenter de l'extrait qu'il m'en alloit faire, j'attendis encore la suite de ce discours comme l'explication d'un mistére. On vous écrit, me dit-il, que jusqu'à votre retour on est forcé de se rendre aux bontés de Madame de Montcal, & qu'oubliant enfin le mal & les outrages qu'on a reçus de vous, on accepte un logement dans votre maison. Vous êtes trop heureux, reprit-il vivement; mais comme je ne vous crois pas dans le goût d'un double bonheur, je vous demande aujourd'hui avec plus d'instances que jamais de ne me pas nuire dans l'esprit de Mademoi-

selle Fidert; & sans vous quereller sur vos feintes, dont je ne veux pas pénétrer le mistère, je vous déclare que je mets toute ma confiance dans votre amitié. Le voile se rompant ainsi malgré moi, je répondis avec quelque confusion que je n'étois informé, comme lui, que dans l'instant d'une si étrange nouvelle, & qu'il ne pouvoit douter du zèle que j'aurois toujours à le servir. Cependant s'il ne trouva point dans ma réponse un air de sincérité capable de le persuader, il y avoit encore moins de disposition dans le fond de mon cœur à lui rendre desormais un service de cette nature. L'engagement du mariage, & l'exemple continuel que j'avois dans les vertus de mon épouse, m'avoient fait changer d'idée sur mille points de morale pour lesquels j'avois souvent manqué de respect dans ma jeunesse; & quand je n'aurois pas eu pour frein le projet de Madame de Montcal, je ne me sentois plus la même inclination pour quantité de plaisirs qui me sembloient encore moins excusables à l'âge de Mr. de Schomberg qu'au mien.

Ce que je trouvai de plus étrange dans ses nouvelles espérances, ce fut que le Roi étant arrivé au camp peu de jours après, il se hâta de lui apprendre que Mademoiselle Fidert étoit retrouvée, & qu'il se flatoit que les soupers de Croydon recommenceroient avec un nouveau goût l'hiver suivant. Ce Prince parut sensible à cette nouvelle. Mais tandis qu'ils me forçoient l'un & l'autre à leur raconter une partie de la vérité, & que

loin

loin de ſentir diminuer leur eſtime pour la jeune Irlandoiſe, ils paroiſſoient charmés du tour romaneſque qu'ils trouvoient dans toutes ſes avantures, je faiſois partir pour Londres le courier de Madame de Montcal, avec deux Lettres, où j'apprenois à Mademoiſelle Fidert, comme à elle, l'accident qui avoit trahi notre ſecret. Cette précaution devint bientôt d'autant plus néceſſaire, que Mr. le Maréchal ſe défiant un peu de mes promeſſes, dépêcha ſècrettement à Londres un homme de confiance pour recommencer les ſoins & les inſtances de l'amour auprès de Mademoiſelle Fidert. J'ignore quelle étoit particuliérement ſa commiſſion, mais je fus informé trois ſemaines après que ce Mercure avoit été trompé dans ſes eſpérances, par un changement que Mr. de Schomberg n'avoit pas prévu. Etant arrivé à Londres, il ne manqua pas de ſe préſenter à Madame de Montcal, à qui il feignit d'autant plus naturellement que je l'avois chargé de rendre ce devoir, que s'il ne lui apportoit pas de mes Lettres, il lui donnât pour raiſon qu'elle en avoit du recevoir deux jours auparavant par ſon courier. Mr. le Maréchal, qui n'avoit pas manqué de l'en inſtruire, s'étoit imaginé avec moins de fondement, que Mademoiſelle Fidert étoit chez moi dans ſon déguiſement ordinaire, & ſous le nom qu'elle avoit porté à Croydon. Son meſſager aiant demandé de ma part à la ſaluer ſous ce nom, c'en fut aſſez pour faire juger à ma femme qu'il étoit venu avec d'au-

tres ordres que les miens; & ma Lettre lui avoit appris ce qu'elle avoit à redouter de Mr. de Schomberg. Sa réponse fut, qu'elle n'avoit personne chez elle qui portât ce nom. La crainte de se trahir, empêcha le messager de Mr. le Maréchal de la presser. Il garda ensuite les mêmes ménagemens, en demandant Mademoiselle Fidert aux domestiques. Mr. de Schomberg lui avoit recommandé de ne pas exposer le secret du déguisement par des questions imprudentes. Enfin, ne trouvant rien qui ressemblât à ce qu'on lui avoit représenté, & n'aiant pas même apperçu chez moi d'autres hommes que les domestiques, il écrivit à Mr. le Maréchal qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit de la demeure de Mademoiselle Fidert, & qu'en quelque lieu qu'elle fût, il ne paroissoit pas qu'elle eût la moindre liaison avec Madame de Montcal.

Cette Lettre donna lieu entre Mr. de Schomberg & moi à des explications qui ne me causérent pas moins d'étonnement qu'à lui. Il s'imagina d'abord que l'envie de le traverser m'avoit déja fait éloigner Mademoiselle Fidert de ma maison ; & voulant mettre ma bonne-foi à l'épreuve, il me demanda simplement si elle s'accommodoit bien de la société de mon épouse. N'aiant plus rien à lui déguiser, je l'assurai que Madame de Montcal se louoit extrêmement d'une compagne si aimable. Il est donc vrai, reprit-il, qu'elle demeure chez vous? Oui, répondis-je sans balancer. Ah! Montcal, in-

interrompit-il brusquement, je ne mérite pas que vous vous fassiez une étude de me tromper. Ce jeu a duré trop longtems; & si vous aviez pour moi la moindre partie de l'attachement dont je me suis flaté, vous choisiriez du moins, pour vous faire un amusement de ma peine, une occasion à laquelle je fusse moins sensible.

Je lui marquai d'un ton aussi sérieux que le sien, toute la surprise que je ressentois de ce langage; & renouvellant l'aveu que je lui avois déja fait de mes prémiéres feintes, je lui protestai que depuis ce tems-là je n'avois rien à me reprocher. Ses plaintes recommencérent encore avec tant d'obscurités & même de contradictions pour moi, que l'aiant conjuré enfin de me faire connoître des crimes dont je m'étois rendu coupable apparemment par quelque imprudence, je l'engageai à me raconter ce qu'il avoit entrepris pour satisfaire sa passion. Il me fit lire la Lettre de son agent. Elle étoit si formelle, & la réponse de Madame de Montcal autant que les recherches & les informations dont il s'étoit occupé pendant quinze jours, paroissoient des preuves si incontestables, que ne pouvant attribuer ce malentendu qu'aux précautions dont ma femme avoit usé pour cacher son amie, je retombai dans un autre embarras, par la crainte de m'être trop ouvert, & de ne pouvoir plus distinguer les bornes où je devois m'arrêter. Le parti que je pris, fut de me fixer à ce qu'il y avoit de plus clair pour

moi-même dans cet incident. Je protestai à Mr. de Schomberg que n'aiant pas eu d'autres éclaircissemens que ceux qu'il s'étoit procuré comme moi en ouvrant la Lettre de Mademoiselle Fidert, il ne m'en restoit point à lui donner, ni d'autre réponse à faire à ses plaintes. Mais ce n'étoit pas détruire le soupçon qu'il avoit des nouvelles mesures que j'avois pu prendre depuis ce tems-là pour écarter l'objet de son amour, & mon embarras n'aiant fait qu'augmenter ses défiances, il se crut autorisé à me cacher desormais toutes ses vues, comme il m'accusoit de lui déguiser les miennes.

Cependant notre Armée grossissant tous les jours par la jonction des troupes les plus voisines, le Roi qui étoit résolu de faire la campagne avec nous, sans ôter à Mr. de Schomberg le Commandement-Général, nous fit avancer vers Atherton, où il craignoit que l'ennemi ne reprît le poste qui l'avoit mis si heureusement à couvert l'année précédente. Tous leurs retranchemens s'étoient si bien conservés pendant l'hiver, qu'avec un peu de diligence pour s'y renfermer, ils nous auroient jettés dans les mêmes difficultés qui avoient rompu les mesures de Mr. le Maréchal ; sans compter un autre avantage de ce poste, qui étoit de leur assurer constamment une communication libre avec la mer. Mais le nombre de leurs troupes étoit tellement diminué par les maladies, que dans l'attente où ils étoient d'un

se-

secours considérable, ils ne paroissoient pas disposés à s'éloigner sitôt de leurs quartiers. Mr. de Schomberg, qui ne pensoit point à tirer avantage de la situation d'un camp, fit détruire tous les retranchemens d'Atherton; & se plaçant au contraire dans une plaine fort ouverte, entre l'ennemi & ce poste, il parut s'occuper des moyens de l'accabler, lorsqu'il commenceroit à tenir la campagne.

Le Roi étoit demeuré à Oxmanton avec quelques Régimens de Cavalerie, qu'il n'avoit conservés que pour sa garde. Nous n'en étions qu'à douze milles, & le chemin étant libre de son camp au nôtre, Mr. le Maréchal avoit aussi peu d'inquiétude pour lui que pour nous-mêmes. Cependant dès le troisiéme jour après notre séparation, divers couriers arrivant à toute bride, nous apprirent que la Personne du Roi avoit été dans le dernier danger par la trahison de deux François, qui avoient entrepris de l'enlever ou de le tuer la nuit d'auparavant. L'ordre que ce Prince envoyoit particuliément à Mr. le Maréchal, étoit de faire partir un détachement de Dragons pour couper le passage à un parti d'environ cent hommes, qui avoient eu la hardiesse d'attenter à la vie de Sa Majesté sous la conduite de ces deux François, & qui avoient pris vers Instingine pour regagner apparemment le bord de la mer. Les deux Chefs aiant été arrêtés, on espéroit de pénétrer mieux le fond de ce complot; mais le Roi faisoit marquer à Mr. de Schomberg une vive passion de se

saisir

saisir de tout ce qui s'étoit échappé d'un parti si audacieux, & de le mettre en piéces. Le Régiment de Bansteck fut commandé aussi-tôt pour cette expédition, & tout le ressentiment qui restoit contre moi à Mr. le Maréchal, ne l'empêcha pas de me députer au Roi, avec diverses propositions pour la sureté de ce Prince. Dans l'incertitude des dispositions du peuple, sur-tout au milieu d'une province où les Emissaires du Roi Jaques n'avoient rien épargné pour remuer les esprits en sa faveur, Mr. de Schomberg conseilloit au Roi de se séparer le moins qu'il pourroit du corps de l'Armée; & ce conseil étoit d'autant plus desintéressé, que la présence du Maître sembloit devoir nécessairement diminuer la considération & l'autorité du Général. Aussi prétendoit-on que le Roi, qui avoit autant d'estime que d'amitié pour Mr. de Schomberg, n'étoit demeuré après nous que pour lui laisser toute la liberté de suivre ses propres vues. Une autre précaution que j'avois ordre d'inspirer secrettement à Sa Majesté, regardoit un Régiment de Cavalerie Irlandoise, pour lequel ce Prince affectoit une confiance spéciale, dans la vue de se concilier la Nation. Le sentiment de Mr. le Maréchal étoit que dans des circonstances où les ressources les plus sures étoient celles de la force, il ne falloit pas s'arrêter à des voies douteuses. Tout lui paroissoit suspect en Irlande. Il vouloit que la Garde du Roi ne fût composée que d'Anglois & de François Protestans,

&

& qu'il ne ſe laiſſât point approcher par d'autres troupes.

Le Roi parut recevoir avec plaiſir ce que le zèle de Mr. le Maréchal lui faiſoit dire par ma bouche ; mais en me marquant ſa ſatisfaction, il ne s'ouvrit point à moi ſur le parti auquel il vouloit s'arrêter. Cependant quand la ſuite de cette ſanglante campagne n'auroit pas juſtifié les conſeils que je lui apportois, les lumiéres préſentes que j'eus le bonheur de lui procurer, devoient lui faire ſentir qu'il n'en avoit point de meilleur à ſuivre dans les périls continuels où il étoit venu s'expoſer. Après m'avoir raconté par quel bonheur il étoit échappé à l'entrepriſe qu'on avoit formée contre lui, & que le mur de ſa chambre aiant été percé il s'étoit heureuſement réveillé au bruit d'une brique que les deux François avoient fait tomber en paſſant par la brèche, il me propoſa de les voir dans la priſon où ils étoient renfermés, pour découvrir qui ils étoient, & quel étoit le fond de leurs motifs, en attendant qu'on leur arrachât cette confeſſion par d'autres voies. J'acceptai volontiers cette commiſſion. Mais quoiqu'ils ſe fuſſent déclarés François dès le prémier interrogatoire, & qu'ils parlaſſent fort bien notre Langue, je ne fus pourtant pas longtems avec eux ſans reconnoître qu'ils étoient Irlandois. Ils s'obſtinérent néanmoins à le deſavouer. Mais outre la teinture étrangére qui ne pouvoit tromper facilement l'oreille d'un François, je les forçai enfin de me confeſſer

leur

leur patrie, en leur protestant que la seule infamie de charger ma nation de leur crime, m'alloit faire solliciter leur supplice; au-lieu que j'aurois pu m'intéresser pour leur grace, & faire passer leur entreprise pour une action réglée, sur-tout s'ils étoient depuis longtems dans le parti du Roi Jaques; parce que la résolution du Roi Guillaume étoit de ne traiter en rebelles que ceux qui avoient pris les armes contre lui depuis la descente des François en Irlande. Ce langage les fit repentir de leur imposture. L'un se nomma *Roff*, & l'autre *Harryfitz*. Celui-ci, qui me parut le plus adroit & le plus déterminé, me raconta qu'aiant suivi Jaques Stuart dès le prémier jour de sa fuite, il n'en étoit pas beaucoup plus avancé. On n'étoit pas libéral à sa Cour de Saint Germain. L'année précédente, 1689, il avoit formé avec Roff une Compagnie de cent hommes, les plus braves, me dit-il, d'entre tous les Irlandois qui s'étoient réfugiés en France & dans les Pays-Bas. Mais quoiqu'ils fussent nés presque tous au-dessus de la condition de soldats, il n'avoit pu obtenir pour eux d'autre paye que celle du commun de l'Infanterie, & bientôt même on leur avoit proposé de les incorporer dans les Régimens de la Nation qu'on avoit formés nouvellement en France. Cette loi leur avoit paru si dure, que lorsqu'il fut question de l'embarquement, ils aimérent mieux passer la mer à leurs propres frais, & venir servir leur Maître en Irlande, sans autre

tre vue que le devoir & l'honneur. Ainsi n'étant point assujettis à la discipline commune, ils ne formoient proprement qu'un parti, avec la dépendance générale qu'ils conservoient néanmoins de Mr. de Berwick & des principaux Officiers de l'Armée Françoise. C'étoit Harryfitz qui avoit entrepris l'année précédente d'enlever l'artillerie de Mr. de Schomberg, ou du moins qui avoit servi de guide à Milord Douglas. C'étoit lui & ses compagnons qui l'avoient enclouée. Ils avoient contribué plus que tout l'argent de France à soutenir le courage & l'espoir dans le cœur des Jacobites d'Irlande; & sans le bonheur que le Roi Guillaume avoit eu de se réveiller, il seroit tombé infailliblement dans leurs mains la nuit précédente.

En effet leurs mesures avoient été prises avec tant d'adresse & de succès, que le Roi ne leur étoit échappé que par une faveur extraordinaire de la fortune. Les intelligences qu'ils avoient dans Oxmanton leur en aiant facilité l'accès pendant la nuit, ils avoient laissé leurs gens à quelque distance du bourg, & suivis seulement de quatre soldats des plus résolus, ils s'étoient introduits dans une maison qui touchoit, non à celle où le Roi étoit logé, mais à la quatriéme d'après, sur la même ligne. Ils avoient percé les murs de maison en maison, jusqu'à celui qui touchoit à la chambre du Roi. Des précautions prises de si loin n'aiant pu causer d'allarme à personne, ils avoient eu

la

la même facilité à percer le mur, & les deux chefs s'étoient déja introduits dans la chambre du Roi. Leur espérance étoit de l'enlever dans son lit, de le forcer au silence par la crainte de la mort, & de le conduire par tous les trous qui leur avoient servi de passage jusqu'à la derniére des quatre maisons, où ils avoient posté une voiture prête à le recevoir. Le reste de l'expédition paroissoit sans difficulté, & le Roi se seroit trouvé peut-être au milieu des Troupes Françoises avant que les siennes se fussent apperçues de son enlévement. Mais la chute d'une brique qui réveilla heureusement ce Prince, lui donna le tems d'appeller du secours; & les quatre soldats qui éclairoient ne voyant plus de sureté qu'à fuir avec les habitans des quatre maisons, Roff & Harryfitz n'eurent ni le tems de s'approcher du Roi qui avoit gagné aussi-tôt un cabinet, ni assez de présence d'esprit pour retrouver dans l'obscurité le trou par lequel ils s'étoient introduits. Il falloit que leurs préparatifs eussent été bien surs, puisqu'en s'appercevant aussi-tôt de leur route, il fut impossible d'arrêter aucun de leurs complices, ni même un seul des habitans de chaque maison, dont on avoit eu soin à-la-vérité de faire partir les femmes & les enfans à l'entrée de la nuit. Il n'avoit pas été difficile, en faisant marcher le matin à la découverte, de s'assurer qu'on avoit vu dans le voisinage du bourg une embuscade de cent Cavaliers; mais on n'avoit encore rien appris

pris des deux chefs qui s'étoient obſtinés au ſilence, & qui avoient cru rendre ſeulement leur entrepriſe moins odieuſe, en ſe déclarant François.

Une confeſſion ſi ſincére m'auroit diſpoſé effectivement à les favoriſer dans le rapport que j'en devois faire au Roi, ſi je n'euſſe déja remarqué que tous les Anglois étoient déchaînés contre eux, & que je ne pouvois par conſéquent m'intéreſſer en leur faveur, ſans m'expoſer moi-même à de fâcheux ſoupçons. Mon intérêt demandoit au contraire que je me fiſſe honneur de ma découverte, & je devois ſur-tout révéler au Roi que de quelque œil qu'il regardât l'attentat qu'on avoit formé contre ſa Perſonne, ce n'étoit pas ſur les François qu'il devoit tourner ſon reſſentiment. Le tempérament que je pris entre ces extrémités, fut de lui apprendre que ſes deux ennemis étoient Irlandois, mais attachés de tout tems au Roi Jaques; & par le récit que je fis de leurs vues, je donnai plutôt une haute idée de leur courage dans une entrepriſe où ils ne s'attendoient à rien moins qu'à faire le Roi priſonnier au travers de mille périls, que je ne les fis ſoupçonner du lâche deſſein de l'aſſaſſiner dans ſon lit. Et j'étois perſuadé en effet que loin d'en vouloir à ſa vie, ils auroient mis leur gloire à le conduire au camp du Duc de Berwick. Cependant ils n'en furent pas moins jugés dans toute la rigueur des loix contre la haute trahiſon, & Mr. de Schomberg fut lui-même d'avis qu'ils ne pou-

pouvoient être sauvés du supplice. Sa décision lui couta cher avant la fin de cette malheureuse campagne. Le jour marqué pour l'exécution, Harryfitz s'échappa avec une merveilleuse adresse du cachot où il étoit renfermé, & Ross paya seul pour les deux.

Notre Armée étoit déja de quarante mille hommes, & quoique le secours attendu des François fût enfin arrivé sous le commandement du Comte de Lauzun, n'étant que de huit mille hommes, il releva peu le courage des Jacobites. Tous leurs efforts & toutes leurs prétendues intelligences n'avoient pu rassembler depuis le commencement de la guerre qu'environ trente mille Irlandois, dont le tiers avoit péri au siége de Londonderry, ou par les maladies qu'ils avoient essuyées à la fin de l'hiver. Les prémiers secours de France, qui n'avoient pas été plus nombreux que le dernier, étoient aussi fort diminués par les mêmes accidens; desorte que le Comte de Lauzun, qui prit le commandement sous les ordres du Roi Jaques, n'avoit pas trente mille hommes sous les siens; tandis qu'avec une supériorité déja réelle, nous avions l'espérance de la voir augmenter de jour en jour par la jonction des zèlés Protestans, qui nous arrivoient de toutes les parties du Royaume. Le Brigadier Worsley fut détaché par Mr. le Maréchal, avec sept cens hommes d'Infanterie & trois cens Chevaux pour observer les prémières marches de l'ennemi. Il rencontra leur avant-garde, qui trompée par le bruit

bruit qui s'étoit répandu que nous nous étions renfermés dans le camp d'Atherton, s'avançoit sans précaution vers Bilingargy, autre poste dont la situation pouvoit être pour eux d'un extrême avantage. Worsley, qui pénétra leur dessein, conçut qu'il devoit tout risquer pour le prévenir. L'inégalité du nombre pouvoit être réparée par la ruse. Il s'embusqua si avantageusement qu'aiant surpris l'ennemi dans le desordre d'une marche libre & négligente, il le mit en fuite après lui avoir tué plus de six cens hommes. Il s'empara aussitôt du château de Bilingargy, place importante par la bonté du pays qu'elle commandoit, & d'où nous pouvions tirer continuellement nos vivres. De son côté Mr. le Maréchal surprit Charlemont, où les Jacobites avoient un magazin d'armes, & d'où ils pouvoient s'ouvrir à tous momens la route de Dublin. Le Roi, accompagné du Prince de Danemarc, rejoignit enfin le corps de l'Armée. Mais apprenant aussi-tôt que l'ennemi s'étoit avancé à Kanan, où il étoit encore important de ne lui pas laisser le tems de se fortifier, il prit la résolution de l'attaquer dans ce poste. Nous n'en étions qu'à treize mille, & le reste du jour paroissoit suffire avec une partie de la nuit suivante pour nous trouver le lendemain à la vue de l'Armée Jacobite. Mais le hazard m'avoit fait remarquer, en exécutant quelques ordres de Mr. le Maréchal, une gorge si étroite sur la route, qu'il me parut impossible

ſible que notre marche pût ſe faire avec cette facilité & cette diligence. Il étoit ſi dangereux néanmoins que l'ennemi pût être averti de notre deſſein avant que nous fusſions au-delà du défilé, que je me hâtai de faire cette objection au Roi. Elle lui auroit fait changer de projet, ſi le Brigadier Worſley ne lui eût propoſé un autre moyen de l'exécuter. C'étoit de lui confier dix mille hommes de nos meilleures troupes, qu'il crut ſuffiſans pour battre un Corps d'Armée ſans diſcipline, & preſque ſans armes, ſur-tout lorſque pouvant s'avancer avec toute la promtitude qu'on s'étoit d'abord propoſée, il les ſurprendroit dès la pointe du jour, au moment qu'ils ſeroient ſans défiance. Quelque hardieſſe qu'il y eût dans cette propoſition, l'idée qu'on avoit de la conduite & du courage de Worsley la fit accepter. Le Roi Jaques étoit en perſonne à Kanan, mais il n'avoit avec lui que ſes Irlandois; & le Comte de Lauzun, qui avoit ſenti de quelle importance il étoit de reprendre Charlemont, s'étoit détaché avec ſes François pour obſerver cette place. Ceux qui ont voulu diminuer la gloire de Worsley, ont prétendu qu'il étoit informé de cette diviſion de l'ennemi, & qu'il n'avoit garanti le ſuccès de ſon entrepriſe que ſur des lumiéres dont il s'étoit réſervé la connoiſſance. Quelque idée qu'on s'en faſſe, rien n'eſt ſi honorable pour cet Officier que la confiance avec laquelle on le crut capable d'exécuter, à la tête de dix

mille

mille hommes, ce que le Roi n'avoit eu dessein d'entreprendre qu'avec toute son Armée.

Mr. de Schomberg, à qui j'ai déja remarqué que ses chagrins amoureux ne faisoient perdre aucune occasion de travailler à mon avancement, vanta beaucoup au Roi l'expérience que j'avois dans la Cavalerie; & le faisant souvenir qu'il s'étoit bien trouvé de m'avoir employé, il l'engagea à me charger du commandement des trois mille chevaux que Worsley avoit demandés pour son expédition. Nous partîmes sur le champ, après avoir eu la précaution de nous faire précéder par quelques coureurs. L'utilité que nous en tirâmes, fut d'être avertis avant la nuit que le Duc de Berwick marchoit vers Kanan avec un corps de deux mille hommes, qu'il nous auroit été facile de tailler en piéces avant qu'il pût joindre le Roi Jaques. Mais quoiqu'un renfort arrivé si heureusement à l'ennemi augmentât le péril & les difficultés de notre entreprise, Worsley comprit que nous ne pouvions le charger sans abandonner notre principal dessein; & résolu de braver tous les événemens, il nous fit attendre au contraire à passer le défilé, que le Duc fût assez éloigné pour ne prendre aucun soupçon de notre approche. La nuit nous devint si favorable, par un clair de Lune qui dura jusqu'à trois heures, qu'étant arrivés presqu'à la vue de l'ennemi avant l'obscurité, nous eûmes le tems de nous reposer près d'eux jusqu'à la

pointe du jour. Nous ne connoiſſions point aſſez leur ſituation pour hazarder notre attaque dans les ténébres; mais négligeant avec Worsley le repos que nous faiſions prendre à nos troupes, nous fûmes à cheval tout le reſte de la nuit pour attendre les premiers rayons du jour, qui devoient ſervir à nous faire juger des circonſtances, & à régler nos réſolutions. Il nous fut aiſé de reconnoître que les ennemis n'étoient défendus que par un foible retranchement, dans lequel même le Duc de Berwick n'avoit pas eu le tems de ſe renfermer avec ſes deux mille hommes. Quoique le terrain parût fort uni, il avoit un panchant imperceptible, qui faiſoit qu'à une certaine diſtance de la ville, ſous les murs de laquelle l'ennemi étoit campé, l'horizon étoit borné tout d'un coup; & c'étoit ſur cette eſpéce de ſommet que nous avions fait repoſer nos troupes. Worsley me fit ranger ma Cavalerie ſur les deux ailes, à l'extrémité où commençoit la deſcente; & n'aiant pas donné beaucoup d'épaiſſeur à mes rangs, ils ſe préſentoient des deux côtés avec l'apparence d'un corps formidable. Le jeune Lord Dungary, qui s'étoit déja fait de la réputation dans la Cavalerie, étoit à l'aile gauche, avec l'ordre qui nous étoit commun, de fondre chacun de notre côté ſur les deux mille hommes du Duc de Berwick, qui formoient comme la tête du camp, tandis que notre Infanterie s'avançant vers le centre, on les tailleroit en piéces, ou on les forceroit à paſſer le retranchement avec

une confusion qui n'en porteroit pas moins dans l'Armée qu'ils avoient derriére eux. Il est certain qu'ils n'avoient encore aucun pressentiment de notre approche, lorsque nous commençâmes à nous mettre en marche, & leur sécurité devoit être extrême, puisqu'ils avoient négligé d'avoir des gardes avancées. Mais le Duc de Berwick, qui avoit déja toute l'ardeur & toute l'intelligence d'un grand Général, étoit venu de grand matin pour faire ouvrir un second retranchement qui enfermât ses troupes. Quand il n'auroit pas bientôt fait assez de jour pour lui faire découvrir le péril qui le menaçoit, le bruit de nos trompettes & de nos tambours que nous affectâmes de faire entendre lorsque nous nous crûmes à portée d'être apperçus, ne lui auroit laissé aucun doute qu'il ne fût au moment d'une sanglante attaque. Loin de se déconcerter il comprit en habile homme qu'il ne pouvoit lâcher un pouce de terrain sans jetter le trouble derriére lui, & que le plus grand service qu'il pût rendre aux troupes du Roi son pére, étoit de soutenir notre prémiére attaque, pour leur donner le tems de sortir du sommeil & de se mettre en état de défense. Il eut même tant d'activité & de présence d'esprit, que changeant l'ordre du travail qu'il avoit déja donné aux siennes pour nous préparer au combat, il se trouva prêt à nous recevoir d'assez bonne grace pour nous tromper dans une partie de nos espérances.

Cependant comme il étoit impossible qu'il soutînt longtems nos efforts, ses gens à qui il ne s'offroit point d'autre voie pour sauver leur vie que de se précipiter de l'autre côté du retranchement, y causérent tout l'embarras que nous avions éspéré; ce qui n'empêcha pas que Macarty, qui commandoit le camp sous les ordres du Roi, ne tirât tout le parti qu'il put de sa situation pour se défendre, tandis que le Duc de Berwick, secondé de ses plus braves Officiers, faisoit encore des prodiges de valeur pour retarder notre impétuosité. Mais son cheval aiant été tué sous lui, à peine en eut-il repris un autre qu'il fut blessé dangereusement à la cuisse; & n'aiant plus d'autre parti à prendre que de passer le retranchement, sa retraite & la vue de sa blessure y causérent plus de desordre que la fuite précipitée de ses gens. Worsley me chargea de tenir ma Cavalerie en bon ordre sur le bord du retranchement; & ne pensant qu'à pénétrer dans le camp, il y auroit porté infailliblement le carnage & l'horreur, si les mêmes coureurs qui nous avoient avertis la veille de l'arrivée du Duc de Berwick, & qui avoient continué leurs observations pendant toute la nuit, n'étoient venus l'avertir encore que le Comte de Lauzun revenoit au camp avec ses huit mille François, & n'en étoit pas plus qu'à deux milles. Il n'y avoit ni prudence ni valeur qui pût nous servir dans un danger si pressant. Outre la différence que nous devions mettre entre des troupes aussi bien dis-

disciplinées que celles de France, & celles que nous étions déja surs de mettre en déroute, il y avoit si peu d'apparence que nous pussions nous défendre, lorsque nous serions pris à dos par le Comte, ou que nous divisant nous pussions être assez forts pour lui faire tête, que Worsley tourna toute son attention à nous dérober par une promte retraite. Il frémissoit de rage. Soutenez-moi, me dit-il ; nous serons peut-être assez heureux pour passer le défilé d'Osdtock, avant que nos ennemis se soient assez reconnus pour nous suivre. Son Infanterie, qui n'attendoit qu'un signe pour forcer le retranchement, fut étrangement surprise de l'ordre qu'elle reçut de tourner le dos au camp. Worsley se garda bien de donner un air de précipitation à sa retraite. Milord Dungary demeura ferme sur le bord du retranchement, tandis que je faisois vis-à-vis de lui la même contenance. Enfin nous étant repliés sur la queue de l'Infanterie, je commençai à croire que l'ennemi fort satisfait de notre résolution, nous laisseroit la liberté de nous éloigner tranquillement.

Mais le Duc de Berwick, qui avoit paru oublier sa blessure pour aider Macarty à mettre ses troupes en bataille dans leur camp, ne manqua pas d'attention pour le mouvement qu'il vit faire aux nôtres. Sans pénétrer le dessein qui nous faisoit abandonner notre entreprise, il comprit que cette retraite précipitée n'étoit pas sans mi-

miſtére ; & qu'avec la ſupériorité qu'il avoit ſur nous par le nombre, il pouvoit nous faire payer cher l'affront qu'il venoit de recevoir. Je n'ai pas ſu s'il ſe donna le tems de faire panſer ſa bleſſure ; mais paroiſſant à la tête de l'Armée auſſi-tôt qu'elle fut ſortie du camp, il nous preſſa bientôt ſi vivement, qu'à moins de nous abandonner ouvertement à la fuite, nous ne vîmes aucune apparence d'éviter le combat. Il ne nous reſta qu'à choiſir, pour faire face, l'endroit qui pouvoit nous être le plus avantageux par ſa ſituation. Cependant Worſley accourant à moi, me donna ordre d'ouvrir ma Cavalerie, ſuivant la même méthode dont nous étions convenus pour forcer le Duc de Berwick, & de nous avancer, Milord Dungary & moi, ſur les deux ailes au moment de l'attaque, pour prendre des deux côtés l'ennemi en flanc, & le rompre à grands coups de ſabre. Il demeura ferme lui-même à la tête de ſon Infanterie, tandis que les Jacobites s'avançoient en bon ordre. La prémiére décharge ſe fit de part & d'autre avec trop de confuſion pour cauſer beaucoup d'effet, & dans les vues des deux Généraux la mêlée ne pouvoit être trop tôt engagée. En effet tandis que Worſley comptoit ſur le mouvement de notre Cavalerie, le Duc de Berwick qui s'étoit défié de notre deſſein, & qui étoit aſſez ſupérieur en nombre pour faire l'emploi qu'il jugeoit à propos d'une partie de ſes troupes, avoit rangé ſon arriére-garde ſous la forme des deux branches d'un

d'un Y Grec, avec ordre à chaque branche de se replier en cercle sur les flancs de son corps de bataille, pour envelopper notre Cavalerie, lorsqu'elle en viendroit à l'exécution de notre projet. Je compris le sien au prémier mouvement que je vis faire à son arriére-garde; mais espérant d'avoir mis le corps de bataille en desordre, avant qu'elle pût nous serrer d'assez près pour nous incommoder beaucoup, mon ardeur ne fit que redoubler pour l'attaque. La prémiére impétuosité de mes cavaliers fut terrible; & je m'appercevois déja du trouble de nos ennemis, lorsqu'un coup de pique, que je ne vis point partir, me fit une si large blessure au bas ventre, qu'une partie de mes intestins s'écoulant sur ma selle, je fus obligé de me servir de mon mouchoir pour les retenir. Le Colonel Ogle m'exhortant à me retirer: Mon malheur m'y force, lui dis-je; & fasse le Ciel que le service du Roi n'en souffre rien! Suppléez à mes fonctions, ajoutai-je, & ne songez qu'à pénétrer devant vous. Je le quitai, en accusant mon sort: car joignant mon valet de chambre qui m'avoit toujours suivi de loin avec un cheval de main, je m'abandonnai à sa conduite pour le choix d'un lieu où il pût visiter ma blessure. La disposition du terrain nous aiant fait perdre de vue en un moment le champ de bataille, il me fit mettre pié à terre sur le bord d'un petit bois, où il fit entrer mes chevaux; & nous étant mis à couvert sous le feuillage, il employa toute son adresse à me panser.

J'étois mort sans doute, si le secours eût été plus lent, ou mon valet moins habile. Etant Chirurgien, il se trouvoit heureusement chargé de tout ce qui appartient à sa profession. Quoique ma blessure ne m'eût pas beaucoup affoibli, & qu'elle ne fût pas mortelle, je fus pourtant si surpris de sa largueur, & mes intestins que mon valet commença à tirer à pleines mains sur un linge, furent pour moi un si étrange spectacle, que je ne pouvois me persuader qu'il me restât quelque prétention à la vie sans un miracle du Ciel. Cependant il m'assura que s'ils n'étoient pas plus endommagés qu'il lui sembloit d'abord, il n'y avoit guéres de danger. Son principal chagrin étoit de manquer d'eau tiéde pour les laver. La Providence y pourvut par l'abondance d'urine que mes chevaux rendirent successivement, & que mon valet reçut dans mon chapeau & dans le sien. Il avoit un flacon de vin blanc, & quelques liqueurs fortes, qui furent d'un merveilleux usage. Enfin mes forces diminuant peu à peu, je ne m'apperçus du reste de ses opérations que par la vive douleur que me causoient quelquefois ses mains ou ses instrumens. Il en coupa lui-même diverses parties trop endommagées, & sur le récit qu'il me fit ensuite d'une entreprise si difficile, je conçus qu'il ne m'avoit pas plus épargné qu'un cadavre. La connoissance & le sentiment me manquérent plusieurs fois; mais il s'en allarmoit si peu vu la bonté de mon tempérament, qu'il saisissoit au contrai-
re

re ces momens-là pour ses opérations les plus douloureuses.

Quoique nous ne fussions qu'au mois d'Avril, le Soleil avoit assez de force pour empêcher que je ne fusse incommodé de la fraîcheur. Cependant comme il nous restoit une autre crainte, qui venoit de l'incertitude de la victoire, & par conséquent une autre sorte de danger, il y avoit peu d'apparence que nous pussions quiter notre retraite avant la nuit. Ma situation même sembloit demander des secours que je ne pouvois espérer, si le succès du combat ne se déclaroit pas pour nous. Mon valet avoit employé plus de quatre heures à panser ma blessure. Le bruit des armes que nous n'avions pas cessé d'entendre pendant près de deux heures, finit entiérement. Il falloit nous éclaircir de notre sort, & j'ordonnai à mon valet de sortir du bois à tout risque. Il ne fut pas absent plus d'un quart-d'heure, au bout duquel je l'entendis revenir, mais accompagné de plusieurs personnes dont l'approche me causa de l'inquiétude.

J'étois couché sur l'herbe, & couvert du manteau de mon valet & du mien, dont il m'avoit formé une espéce de lit avec les selles & les harnois de mes chevaux. Ma foiblesse ne me permit pas de lever la tête pour découvrir de quoi j'étois menacé; mais une voix que je crus reconnoître, m'adressa d'abord quelques mots de consolation, & m'exhortant à n'attendre que des services d'un

homme qui conservoit de la reconnoissance pour les miens, elle se fit reconnoître enfin pour celle du Partisan Harryfitz. Mon valet étoit tombé entre les mains de ses gens, qui l'avoient mené à leur Chef. Il n'avoit pas fait difficulté de confesser qu'il m'appartenoit, & mon nom avoit rappellé à Harryfitz l'intérêt que j'avois pris à son malheur dans les cachots d'Oxmanton. Je n'eus rien de si pressant que de savoir de lui l'événement du combat. Il m'apprit que notre Cavalerie aiant pris la fuite lorsqu'elle s'étoit vue sérieusement dans le danger d'être enveloppée, l'Infanterie avoit mal répondu à l'attente de Vorsley. Après une foible résistance, elle avoit tourné le dos, sans considérer que de tous les maux qu'elle avoit à craindre, le plus dangereux étoit de se défendre mal, & de se livrer par conséquent dans sa fuite à la fureur d'un ennemi sans pitié. Aussi fut-elle taillée en piéces; & de sept mille hommes dont elle étoit composée, à peine en échappa-t-il deux mille, qui gagnérent les montagnes voisines, où Worsley fut assez heureux pour les rejoindre.

Harryfitz m'aiant promis non seulement de me laisser la liberté, mais de me servir encore d'escorte jusqu'au lieu où je souhaitois de me faire transporter, j'acceptai ses offres, & je le priai de me conduire à Grunlaster, qui n'étoit éloigné que de trois milles du côté de Charlemont. J'y connoissois un maître-d'hôtel de Mr. le Maréchal, qui

s'y tenoit pour faire conduire au camp ses provisions de bouche. Ce lieu étoit sans défense; mais de part & d'autre on s'arrêtoit peu à prendre des places inutiles, ou à faire des prisonniers. Nous y arrivâmes à la fin du jour, & les gens d'Harryfitz ne craignirent point de me transporter jusqu'à la maison du maître d'hôtel, où je les récompensai libéralement. Mr. le Maréchal, à qui je dépêchai sur le champ mon valet de chambre, parut extrêmement sensible à mon infortune; mais après s'être fait expliquer les circonstances & le danger de ma blessure, tout le chagrin qu'il ressentoit de la défaite de nos troupes ne l'empêcha point de s'occuper d'un autre intérêt, dont on n'auroit pas soupçonné qu'il fût si rempli dans l'accablement de tant d'affaires sérieuses.

Après m'avoir renvoyé mon valet avec des marques fort tendres de la part qu'il prenoit à ma situation, il fit appeller un autre de mes gens, à qui il donna ordre de partir promtement pour Londres, & de porter à Madame de Montcal la nouvelle du danger où j'étois pour ma vie. Un mot de sa main, dont il le chargea pour certifier la vérité de sa commission, ne lui laissa aucun doute que ma femme ne se mît sur le champ en chemin pour l'Irlande; & en son absence il espéroit que le Mercure qu'il avoit envoyé à Londres, & dont il avoit réveillé le zèle par de nouveaux ordres depuis notre derniére explication, découvriroit en-

fin Mademoiselle Fidert. Ce dessein étoit d'autant plus adroit, qu'il ne paroissoit suivre que le mouvement de l'amitié, & que dans le péril où j'étois effectivement, c'étoit rendre également service à Madame de Montcal & à moi. Mais son attente fut trompée, & ce qu'il n'auroit osé se promettre, elle le fut si heureusement pour lui qu'il tira d'autres avantages de son erreur. Madame de Montcal mortellement allarmée de sa Lettre, ne manqua pas de la communiquer à Mademoiselle Fidert, & de lui déclarer la résolution où elle étoit de partir pour Grunlaster. L'embarras de se trouver seule à Londres, soutenu de quelques mouvemens de reconnoissance, & peut-être d'un reste de tendresse, fit naître à celle-ci la pensée d'accompagner son amie. A la difficulté qu'elle pouvoit se faire à elle-même sur les périls qu'elle avoit à craindre dans sa patrie, elle trouvoit une réponse non seulement dans la protection du Roi, dont elle avoit les promesses de ce Prince pour caution, mais encore dans la distance de Grunlaster jusqu'à sa province. Son frére qui continuoit de servir à l'Armée, ne pouvoit lui causer beaucoup d'inquiétude. Enfin les précautions qu'elle vouloit prendre la rassurant contre toutes sortes de dangers, elle se disposa à suivre Madame de Montcal dans son voyage. C'est à ce récit que je dois m'arrêter, plus qu'à la relation des mouvemens militaires, auxquels je ne pris aucune part pendant deux mois.

Les deux Dames firent la route avec tant de diligence, qu'étant arrivées à Grunlaster en moins de huit jours, elles me causérent autant de surprise par la promtitude de leur marche, que de joie par leur présence. Dans le triste état où j'étois encore, je tirai assez de force de la satisfaction de mon cœur pour les combler de mes plus tendres caresses, & je ne me lassois point d'admirer que la vertu & l'amitié parussent enfin les réunir. Si l'histoire de ma blessure, & le jugement qu'elles devoient porter de ma situation, furent les objets les plus pressans de leur curiosité, la mienne voulut être satisfaite sur mille circonstances que je n'avois apprises qu'imparfaitement par leurs Lettres. Je leur avois marqué mon dernier démêlé avec Mr. le Maréchal, & ce ne fut qu'en voyant Mademoiselle Fidert sous les habits de son sexe que je compris l'erreur du Mercure qui n'avoit pu la découvrir. Mais tremblant aussitôt pour les embarras où elle venoit s'exposer, je lui fis appréhender presqu'également & les poursuites de son frére, & les persécutions de Mr. de Schomberg. Elle avoit même ce desavantage en Irlande, que les moindres soins de Mr. le Maréchal ne pouvant manquer d'attirer sur elle les yeux du Public, il lui seroit beaucoup plus difficile d'y demeurer longtems inconnue. Rien n'étant capable de l'effrayer, je lui recommandai du moins d'éviter soigneusement la vue des Irlandois, & de se tenir renfermée chez moi avec Madame de Monteal.

Mes conseils durent passer pour autant de prédictions; car dès le second jour de son arrivée, l'Armée qui avoit fait une infinité de mouvemens depuis quinze jours, passant à deux milles de Grunlaster pour s'avancer vers Dublin, un sentiment de bonté & d'amitié rappella à Mr. le Maréchal de Schomberg que j'étois encore languissant dans cette ville. Il se déroba pour quelques heures à sa suite, & paroissant à ma porte, où il fut aussi-tôt reconnu de mes domestiques, il exigea d'eux qu'on le conduisît droit à ma chambre sans leur avoir permis de m'avertir. Madame de Montcal & Mademoiselle Fidert étoient près de moi dans une parure fort négligée. Un coup d'œil lui fit reconnoître ma femme; mais ce ne fut qu'après m'avoir parlé longtems avec beaucoup de tendresse & de bonté, que se tournant vers Mademoiselle Fidert, il crut démêler dans son visage des traits qui ne lui étoient pas inconnus. J'aurois volontiers fait signe à cette jeune personne de se retirer, & j'étois surpris qu'elle n'eût pas pris d'abord cette précaution. Mais soit qu'elle comptât trop sur le changement de ses habits, soit qu'elle crût connoître assez Mr. de Schomberg pour ne rien appréhender de son indiscrétion, elle étoit demeurée modestement à l'écouter. Après différentes marques d'incertitude & d'embarras, il ne craignit enfin plus de s'y méprendre; & se levant d'un air passionné, il marqua plus de joie de la

revoir, qu'il n'en auroit eu du gain d'une bataille. J'observois quelle seroit la conclusion de ce transport, mais il ne devoit pas finir si-tôt. Mr. le Maréchal oublia qu'il avoit promis à ses gens de n'être absent qu'une heure ou deux. Tout le reste du jour se passa dans le même oubli du tems, & des affaires qui demandoient peut-être sa présence. Enfin nous quitant le soir, il nous promit de se dérober aussi souvent qu'il lui seroit possible, pour venir se délasser, nous dit-il, avec ses amis; & je n'ai pas douté que ce dessein n'eût beaucoup de part à la résolution qu'il prit de camper vers Belfast, qui n'étoit qu'à six milles de Grunlaster. Le Roi Guillaume avoit été rappellé en Angleterre par les démêlés du Parlement.

Quoique j'eusse été témoin, comme Madame de Montcal, de tous les empressemens, & des discours mêmes de Mr. de Schomberg, il nous étoit échappé mille de ces tendres propositions que l'amour fait toujours couvrir d'un voile, & que Mademoiselle Fidert eut la sincérité de nous révéler. Ne s'imaginant plus qu'il eût rien à combattre dans son cœur, il l'avoit pressée ouvertement de recommencer avec lui une liaison qui ne devoit finir que par la mort de l'un ou de l'autre; & lui laissant le choix, ou de l'éclat, ou du secret, il lui promettoit, dans l'une ou l'autre supposition, de tout rapporter à son bonheur. A l'égard de ce qu'elle avoit à craindre du ressentiment de son frére, il se flattoit d'engager le Roi

à passer sur les difficultés qui l'avoient arrêté en Angleterre. En effet, dans des conjonctures où ce Prince pouvoit tirer avantage de sa clémence, pour gagner l'esprit & l'affection des Irlandois, il sembloit aisé de faire passer la grace de Mademoiselle Fidert pour une faveur qu'il accorderoit à la Nation. Mais en consentant à recevoir ce service de Mr. le Maréchal, elle avoit éloigné toutes ses propositions d'amour; & s'il avoit conçu quelque espérance, ce n'étoit que celle qu'il avoit toujours tirée de l'ardeur de sa passion, & de la constance de ses soins.

A peine eut-il assis son camp, que nous le vîmes revenir avec la même ardeur; & comme il connoissoit trop bien Madame de Montcal, pour ne pas craindre de l'offenser en faisant servir notre maison à ses parties d'amour, il m'en fit une excuse qu'il me pria de lui faire goûter. J'en pris occasion de lui déclarer que Mademoiselle Fidert me paroissoit peu disposée à recevoir ses soins, & que je commençois à me persuader par ses protestations, autant que par le témoignage que ma femme m'avoit rendu de ses sentimens, qu'elle étoit absolument revenue du panchant qu'elle avoit peut-être eu pour les intrigues d'amour. Je lui supposois cette foiblesse pour ne pas choquer Mr. de Schomberg, par l'avantage que je me serois attribué sur lui, si je lui avois donné lieu de croire qu'elle m'eût accordé par estime & par goût, ce qu'elle s'obstinoit à lui refuser. Mais dans le

fond

fond j'avois mille raisons de croire que ses inclinations ne la portoient point au desordre. Ses prémiéres erreurs avoient eu leur source dans la chaleur de l'âge, & dans la foiblesse ordinaire de son sexe. Le commerce où elle étoit entrée avec moi, n'en avoit pas eu de plus forte que les embarras de sa situation; ou si la tendresse s'y étoit mêlée avec toute l'ardeur que je n'ai pas fait difficulté de représenter, ç'avoit été pour l'ennoblir par des motifs plus relevés que l'intérêt. De-là toutes les fureurs où elle s'étoit abandonnée, lorsque me voyant répondre mal à son amour, elle avoit regreté de m'avoir fait une composition trop aisée de son honneur; & je dois avouer aussi qu'avant l'heureuse certitude de retrouver Madame de Montcal, j'avois renoncé trop légérement aux droits qu'une si aimable Maîtresse m'avoit donné volontairement sur son cœur. Mais desormais qu'elle se devoit croire assurée d'une vie douce & tranquille dans la compagnie de ma femme, & même dans la mienne, à laquelle un reste de tendresse lui faisoit encore attacher quelque douceur, je comprenois aisément que l'âge & l'expérience commençant à meurir son caractére, elle étoit capable de se renfermer dans une vie sage, que les exemples de Madame de Montcal l'aidoient encore à soutenir, & qui la feroit triompher de toutes les séductions de Mr. le Maréchal.

Loin pourtant de se rendre à mes raisons, il me pria d'être sans inquiétude sur le succès

cès de son amour, & de souffrir seulement qu'il continuât de venir chez moi familiérement. Je n'y mis point d'autres bornes, que le tems où Madame de Montcal commenceroit à s'en plaindre; & mon avis fut même de ne la pas prévenir par des priéres qui ne serviroient qu'à lui faire ouvrir plutôt les yeux sur des bienséances auxquelles Mr. le Maréchal devoit souhaiter qu'elle ne fît point d'attention. Mais il lui fut impossible, comme je l'avois prévu, de revenir pour la troisiéme fois, sans faire naître des bruits qui furent peut-être augmentés par l'indiscrétion de mes domestiques. La curiosité rendit toute l'Armée attentive à son intrigue, & ceux qui l'avoient soupçonné d'aimer ma femme, ne purent conserver cette idée, lorsqu'ils eurent appris que nous avions près de nous une femme encore plus jeune, & d'une beauté capable de tenter leur Général. Tous les Officiers qui purent se dérober du camp, vinrent successivement à Grunlaster; & les regards curieux qu'on leur vit jetter sur ma maison, ne me permirent pas de douter du sujet de leur voyage. J'en avertis Mademoiselle Fidert, qui redoubla ses précautions. Mais elle avoit déja été reconnue à sa fenêtre par le jeune Ecke, à qui son Pére avoit procuré depuis quelques semaines une Compagnie de Dragons; & qui toujours inquiet & audacieux, avoit été un des plus ardens à vouloir pénétrer les amours de Mr. le Maréchal. S'il n'avoit osé

osé se faire voir chez moi, il n'avoit pas moins compté sur le souvenir des complaisances que Mademoiselle Fidert avoit été forcée de lui marquer à Croydon. Il étoit revenu plusieurs fois, dans l'espérance de s'attirer ses regards; & ne la voyant plus paroître, il prit enfin le parti de lui écrire. Sa hardiesse paroissoit augmentée par son changement de condition. Il ne craignoit plus d'être traité d'écolier, comme il m'étoit arrivé de lui en donner le nom, en le faisant enlever au château de son Pére; & les prémiéres lignes de sa Lettre rappelloient à Mademoiselle Fidert, les espérances dont elle lui avoit promis de se flatter à Croydon.

Je la crus plus obligée que jamais à garder des ménagemens. Sans écrire à ce téméraire Amant, elle répondit par mon conseil à son messager, qu'elle étoit sensible à ses politesses, mais qu'elle le prioit de les suspendre par des raisons qu'il ne pouvoit ignorer. Cette précaution me parut indispensable, quoique je ne crusse pas notre secret moins exposé dans la bouche d'un jeune homme si léger. Je ne sai à quoi la priére de sa Maîtresse auroit servi, s'il l'eût reçue plutôt; mais il l'avoit déja trahie, sans le vouloir, par une démarche qui ne pouvoit être réparée. Le hazard lui aiant fait lier connoissance avec le frére de Mademoiselle Fidert, il avoit cru se faire un mérite, non seulement de la connoître, mais encore de savoir qu'elle étoit en Irlande; & ne se défiant point

point sans doute qu'il parloit à son plus mortel ennemi, il lui avoit fait l'aveu de tous les sentimens qu'il avoit pour elle. Fidert aussi adroit que l'autre étoit imprudent, l'avoit engagé à cette ouverture, en feignant à chaque mot qu'il entendoit, de savoir l'arrivée de sa sœur, & le lieu de sa retraite. Il avoit même affecté de recommander au jeune homme un silence dont il lui avoit fait sentir la nécessité; mais prenant aussi-tôt ses mesures du côté de la Justice, il avoit mis les archers de Londonderry en mouvement pour faire arrêter sa malheureuse sœur.

Nous étions tranquilles, ou sans inquiétude pressante; & notre seule agitation venoit d'un nouveau conseil que je donnois à Mademoiselle Fidert, & que son attachement pour Madame de Montcal & pour moi, lui faisoit trouver de la peine à suivre. Je l'exhortois à reprendre un habit d'homme, & à se séparer de nous pendant quelques jours, sous la conduite de ce même valet, dont elle avoit éprouvé si longtems la fidélité, ne dût-elle aller qu'à deux milles, pour faire perdre du moins ses traces, en attendant qu'on vît quel fond l'on devoit faire sur la conduite & la discrétion du jeune Ecke. Une Brigade d'archers arrivée à ma porte, me fit pressentir tout d'un coup son malheur. Je n'avois pas assez de monde pour espérer quelque chose de la résistance; & dans une maison trop bien fermée, il y avoit encore moins de ressource dans la fuite. Madame de Montcal,

Montcal, par une générosité qui ne vint à l'esprit qu'à elle, sortit aussi-tôt de ma chambre, & feignant la plus vive allarme à la vue des Officiers de la Justice, qui étoient déja sur l'escalier, elle affecta si adroitement d'implorer le secours du Ciel dans son infortune, qu'ils la prirent d'abord pour celle qu'ils cherchoient. Son espérance étoit qu'en se laissant emmener à la place de son amie, elle lui donneroit du moins le tems de se mettre à couvert. Mais un des gardes se souvint que dans la désolation de Fidert, le portrait de sa sœur étoit celui d'une blonde, & Madame de Montcal avoit les cheveux bruns. Cette preuve de leur erreur étoit si claire, qu'aiant continué de monter, ils entrérent dans ma chambre, où ils se saisirent à mes yeux de notre infortunée compagne.

La douleur de l'outrage me toucha plus sensiblement que la crainte du péril; car je ne pouvois douter que Mr. de Schomberg n'employât toute sa puissance pour lui rendre bientôt la liberté. Il me vint à l'esprit de le faire avertir. Un de mes gens que je lui dépêchai aussi-tôt, me rapporta à son retour que cette nouvelle l'avoit fait pâlir; & ceux qui ont connu son caractére ferme & intrépide, jugeront de sa consternation par ce seul trait. J'appris aussi qu'il avoit fait partir sur le champ un détachament de Dragons, qui vraisemblablement n'avoient pas d'autre ordre que d'arracher sa proie à la Justice de Londonderry. Mais cette com-

mission fut exécutée avec tant de secret, que je ne savois si elle avoit réussi. L'intérêt que j'y devois prendre, m'aiant fait renvoyer le même courier à Mr. le Maréchal, je n'obtins pas même de lui l'éclaircissement que je lui faisois demander. Il fit une réponse brusque & incertaine, qui me laissa douter longtems de la situation de Mademoiselle Fidert.

Le jeune Ecke ne put ignorer ce qui s'étoit passé à Grunlaster; & la curiosité du Public aiant bientôt éclairci le fond de l'avanture, il apprit avec toute l'Armée, que c'étoit Fidert même qui avoit livré sa sœur à la Justice. Quoiqu'on parût fort partagé sur cette action, & que ce frére implacable eût autant de partisans que de censeurs, Ecke se crut offensé de l'abus qu'il avoit fait de sa confiance, ou plutôt l'amour furieux lui fit prendre ce prétexte pour venger sa Maîtresse. Emporté comme il étoit, il ne prit point d'autres mesures que de le faire appeller à quelque distance du camp, le pistolet à la main. Fidert ne devint pas moins furieux, losqu'il sut par quel motif on attaquoit sa vie. Il crut avoir à-la-fois sa sœur à punir, & son Pére à venger. Dans la chaleur qui les animoit, ils tirérent inutilement leurs quatre coups; mais se servant aussi-tôt de leurs épées sans quiter leurs chevaux, le jeune Ecke quoique monté avec moins d'avantage, enfonça la sienne jusqu'aux gardes dans le sein de son ennemi, & le précipita du même coup à quatre pas de son

cheval. Cette action lui auroit fait honneur, s'il ne l'eût pas souillée aussi-tôt par la derniére barbarie. Fidert n'étoit pas mort, & leurs valets qu'ils avoient pris l'un & l'autre, s'empressoient pour le secourir; mais Ecke mettant pié à terre, & les écartant avec la même furie, se fit un plaisir cruel d'achever de plusieurs coups le misérable Fidert, qui n'avoit plus la force de lever le bras pour se défendre. Ensuite, craignant sans doute de reparoître au camp, il prit le chemin de Grunlaster, où je fus surpris de le voir entrer chez moi, avec des marques encore sanglantes de l'action qu'il venoit de faire.

Il avoit deux espérances. L'une de me voir applaudir à sa vengeance; & l'autre, qu'étant ami de son Pére, & favorisé de Mr. le Maréchal, ma protection le mettroit à couvert. Mais il auroit pu compter sans mon secours sur l'indulgence de Mr. de Schomberg, qui apprit au contraire avec joie que l'ennemi de sa Maîtresse étoit hors d'état de lui nuire. Cependant la bienséance l'obligeant à dissimuler ses sentimens, il m'écrivit, sur les prémiéres sollicitations que je lui fis en faveur du jeune Ecke, qu'il devoit éviter de se faire voir, & lui laisser le tems de donner une couleur favorable à son action. Cette réponse fut d'autant plus agréable au jeune homme, que le dispensant du devoir militaire, elle lui donnoit la liberté de former d'autres entreprises pour secourir Mademoiselle Fi-

dert

dert. Il n'étoit pas mieux informé que moi de ce qu'elle étoit devenue. Le secret de cet événement paroissoit renfermé entre les Officiers qui avoient commandé le détachement de Dragons, & l'on ne doutoit point que le cachant avec tant de soin, ils n'en eussent reçu des ordres bien pressans de Mr. le Maréchal. Les Dragons du détachement avoient marché sans savoir leur commission, & n'avoient rien compris à la conduite de leurs Officiers. Mais si quelqu'un devoit être étonné de ce mistére, c'étoient Madame de Montcal & moi, qui n'avions pu tirer de réponse positive de Mr. de Schomberg, quoique nous l'eussions demandée plusieurs fois avec les derniéres instances. Je m'étois d'abord imaginé que c'étoit le chagrin de n'avoir pu délivrer Mademoiselle Fidert, qui lui faisoit garder avec obstination ce profond silence; cependant la tranquillité où je découvris qu'il étoit du côté de la Justice, me fit juger enfin qu'il avoit des raisons de ne pas s'allarmer, dont il me faisoit un mistére; & cette conjecture diminua beaucoup mes propres craintes.

Non seulement il avoit interrompu les visites qu'il me rendoit à Grunlaster; mais sur l'avis que le Duc de Tyrconnel avoit paru du côté de Bilingargi avec un corps d'Infanterie considérable, il s'avança vers ce château, qu'il étoit résolu de conserver à tout prix. Ecke étoit encore chez moi, d'où il avoit envoyé un de ses gens à Londonderry, pour en rapporter des éclaircisse-

ſemens certains; mais impatient de la lenteur de ſon courier, il partit enfin pour aller lui-même aux informations. J'étois ſi raſſuré pour Mademoiſelle Fidert, depuis l'explication que j'avois donnée à l'air de ſécurité & d'inaction de Mr. le Maréchal, que je paſſai les jours ſuivans avec peu d'inquiétude. Ecke revint le neuviéme jour. Je le vis plus abattu qu'il ne l'avoit été dans la prémiére viſite qu'il m'avoit rendue après ſon combat. Il ſe hâta de me raconter les découvertes qu'il devoit à ſa hardieſſe. Après avoir appris à Londonderry qu'on n'y avoit vu paroître ni Mademoiſelle Fidert, ni les archers qui l'avoient arrêtée, il étoit revenu ſur ſes pas, en prenant des informations ſur la route, juſqu'au lieu où les archers avoient ceſſé de ſuivre le chemin de Grunlaſter à Londonderry. Là ſes lumiéres n'avoient pas beaucoup augmenté; mais aiant appris néanmoins que les archers, qui étoient au nombre de douze à la ſuite d'une chaiſe fermée, avoient changé tout d'un coup de route, forcés, comme on ſe l'imaginoit, par une troupe de Cavalerie, dont les Officiers s'étoient détachés pour leur déclarer leurs intentions, il avoit ſuivi ſi exactement leurs traces, que le ſoir du même jour il avoit découvert qu'ils étoient à Bilingargi. Ce château, qui étoit d'une force extraordinaire, avoit été pris par le Brigadier Worſley, dès le commencement de la campagne; & Mr. de Schomberg l'avoit regar-

dé comme une place si importante, qu'après en avoir augmenté les fortifications, il y avoit mis deux Régimens de sa meilleure Infanterie. L'ordre qu'il avoit donné aux Officiers du détachement, avoit été d'y conduire Mademoiselle Fidert. Son doute n'avoit point été s'ils pourroient l'enlever aux archers, puisqu'ils étoient en si petit nombre: mais il avoit eu deux craintes; l'une, qu'ils ne fussent déja trop avancés pour être rejoints facilement; l'autre, qu'en supposant le succès qu'il desiroit, le bruit de cet enlévement ne fît un éclat qu'il vouloit éviter. Les Officiers, qui bruloient d'envie de se rendre dignes de sa confiance, l'avoient servi avec autant de conduite que de bonheur, non seulement par leur diligence, mais encore par le soin qu'ils avoient eu de dérober le fond de leur entreprise a leurs Dragons mêmes. Ils les avoient fait arrêter à quelque distance des archers, & s'avançant au nombre de cinq ou six, ils n'avoient pas eu de peine à se saisir d'une douzaine de misérables, qui les voyoient soutenus de cent Dragons. Les aiant desarmés, ils avoient renvoyé leur troupe au camp, & se rendant eux-mêmes les gardes des archers, ils les avoient conduits avec Mademoiselle Fidert jusqu'à la forteresse, où ils les avoient livrés au Gouverneur qui étoit un homme dévoué à Mr le Maréchal. Ainsi les Dragons qui avoient servi à la liberté de Mademoiselle Fidert, ignoroient quel service ils lui avoient rendu, & n'étoient pas même certains si c'étoit

toit elle qu'on conduisoit dans la chaise.

Ecke, dont le Pére commandoit les Gardes de Mr. de Schomberg, n'en avoit pas eu plus de facilité à se faire recevoir au château; ou du moins, craignant encore les suites de son combat, il avoit eu la précaution de se déguiser sous des habits de paysan, à la faveur desquels il s'étoit introduit. Les archers, qui y étoient gardés sans violence, l'avoient informé du détail de leur enlévement; mais il n'étoit pas si aisé de parvenir jusqu'à Mademoiselle Fidert. La maison du Gouverneur, où l'on n'ignoroit pas qu'elle étoit traitée avec beaucoup de respect & de soins, formoit comme un second fort au milieu du prémier; & l'attention avec laquelle on la gardoit, ne le cédoit guéres à celle qu'on avoit à la servir. Ecke avoit surmonté tant d'obstacles, il l'avoit vue; & quoiqu'elle n'ignoràt point qu'elle étoit sauvée des mains de la Justice, il n'avoit pu savoir d'elle à quel sort elle étoit destinée. Soit que Mr. de Schomberg ne se fût point ouvert au Gouverneur, soit que celui-ci cachât ses ordres à sa prisonniére, elle parut aussi étonnée qu'affligée de s'être vue renfermer dans une étroite prison par ses Libérateurs; & toute son espérance étant dans mon amitié, elle conjura Ecke de m'informer promtement de sa situation.

Il ne manqua pas de lui faire beaucoup valoir les services qu'il lui avoit rendus. Si

la mort de son frére ne fut pas pour elle un sujet de joie, cette nouvelle servit du moins à calmer ses frayeurs. Elle commença même dès ce jour à prendre quelques sentimens de reconnoissance pour un Amant, à qui l'ardeur de la venger avoit fait risquer sa vie, & qui l'exposoit encore en cherchant à la voir dans sa prison. J'ignore quelles espérances elle lui permit de concevoir, sur-tout lorsque réunissant l'offre qu'il lui faisoit toujours de l'épouser à l apparenee qu'elle commençoit à avoir d'obtenir sa grace, elle comprit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux après tant d'infortunes, que de se trouver la femme d'un héritier de fort bonne maison, qui rétabliroit à-la-fois son honneur & sa fortune. Mais Ecke, à qui elle avoit laissé la liberté de me communiquer ses intentions, voyoit mieux qu'elle ce qu'il avoit à redouter de la part de Mr. de Schomberg, quoiqu'il se fût bien gardé de lui communiquer ses craintes. C'étoit la cause de son abattement. Il avoit vu l'Armée s'approcher de Bilingargi. Le Duc de Tirconnel s'étant retiré, il avoit cru pénétrer que la marche de Mr. le Maréchal ne se faisoit plus dans une autre vûe que de s'approcher de sa Maîtresse. La jalousie lui causoit des mouvemens de fureur, que j'eus peine à modérer; & je ne le rendis pas beaucoup plus satisfait, en lui déclarant que pour son mariage le seul conseil que j'eusse à lui donner, étoit de le proposer à son Pére.

En effet, si l'amitié me faisoit souhaiter tou-

toutes sortes d'avantages à Mademoiselle Fidert, l'honneur m'obligeoit aussi à ne pas trahir les intérêts du Chevalier Ecke, avec qui j'étois lié plus étroitement que jamais, par mille attentions obligeantes qu'il avoit marquées pour moi depuis ma blessure. Mademoiselle Fidert n'étoit pas inférieure à son fils par la naissance; & si elle parvenoit à obtenir sa grace, elle se trouvoit aussi l'héritiére d'un bien considérable, que son frére lui avoit laissé par sa mort. Mais cette faveur du Roi me paroissoit fort incertaine; & quand elle l'eût été beaucoup moins, ce n'étoit pas à moi, qui avois vécu dans un commerce trop libre avec elle, à la marier si légérement au fils d'un homme à qui je devois de la reconnoissance. Cependant le jeune Amant me conjura avec tant d'instances de n'en faire aucune ouverture à son Pére, que voyant l'exécution de ses espérances fort éloignée, je ne fis pas difficulté de lui faire cette promesse. Je ne fus pas plus difficile à lui accorder une Lettre qu'il me demanda pour Mr. le Maréchal, où il me prioit moins de solliciter la liberté de Mademoiselle Fidert, que de faire connoître que je n'ignorois pas le lieu de sa retraite. Sans soupçonner Mr. de Schomberg de penser à satisfaire sa passion par des voies indignes de lui, je compris que cet avis, hazardé sans affectation, pouvoit être un frein contre les foiblesses de l'amour. Ecke ne pensoit pas à se faire le porteur de ma Lettre; mais dans le dessein où il étoit de re-

tourner promtement à Bilingargi, il souhaitoit de la faire remettre à Mr. de Schomberg, avant qu'il s'y fût rendu lui-même, pour lui faire connoître qu'on n'ignoroit pas le dessein de son voyage, & qu'il craignoit qu'on ne l'observât.

Dans cet intervalle il ne s'étoit rien passé de fort considérable entre les deux partis. Milord Douglas à la tête de deux mille Cavaliers avoit enlevé douze cens Fourrageurs du Comte de Lauzun, qui se ressentoit vivement de cette perte. C'étoit pour nous la faire payer, qu'il avoit fait avancer le Duc de Tirconnel avec quatre mille hommes d'Infanterie aux environs de Bilingargi, où il savoit que Mr. le Maréchal avoit renfermé les nouvelles munitions qui lui étoient venues d'Angleterre. Mais le bon état de cette Place lui aiant ôté l'espérance de l'emporter par escalade, il avoit tourné ses entreprises contre plusieurs petites villes où il appréhendoit moins de résistance, & dont la prise ne lui pouvoit apporter d'autre avantage, que d'inspirer de la terreur aux partisans du Roi Guillaume. Il ne manquoit pas en effet d'imposer de grosses contributions à ceux qui s'étoient distingués par quelque marque d'inclination pour le nouveau Gouvernement; & ce qui fit craindre à tout le monde que la guerre, qui s'étoit soutenue jusqu'alors dans des termes fort réglés, ne se ressentît bientôt de la fureur ordinaire des divisions civiles, il fit punir du dernier supplice le Maire & les Magistrats d'une petite vil-

ville, pour avoir fait transporter à l'Armée Protestante de la farine qui avoit été retenue quelques jours auparavant pour l'Armée Jacobite. Au reste, ces conquêtes coutoient si peu à l'un & à l'autre parti, que c'étoit presque toujours au prémier qui se présentoit que les portes étoient ouvertes, & que successivement l'ennemi y étoit reçu avec les mêmes honneurs.

Cependant la Ville de Dublin & le Parlement, qui avoient paru d'abord si bien disposés pour nous, s'étoient refroidis par la négligence qu'on avoit eue à les défendre contre l'approche du Roi Jaques & de ses troupes. Ce Prince étoit entré dans la ville à la tête d'un corps nombreux de Cavalerie. Il avoit demandé au Parlement un subside de cinquante mille livres sterling par mois, qui avoit été réduit néanmoins à vingt mille, mais qui le mettoit dans une liaison que nous n'avions plus avec la capitale. On publioit même que pour réparer ses derniéres inconstances, elle consentoit à renouveller le serment de fidélité, & que le Parlement avoit promis une Déclaration, par laquelle le Roi Guillaume & tous ses partisans seroient livrés à la haine & à la vengeance publique, comme ennemis de la Grande-Bretagne, & traîtres à la Patrie. La vérité étoit que Dublin & le Parlement panchoient toujours à nous favoriser, mais que la multitude de Catholiques qui s'y étoient rendus de toutes les parties d'Irlande, forçoient nos amis à la dissimulation. Quantité de gens faisoient un

reproche à Mr. le Maréchal d'avoir tardé si longtems à s'approcher de cette ville, & s'imaginoient qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de terminer la guerre, que de mettre le Parlement dans la liberté d'exercer en notre faveur l'autorité qu'il avoit sur la Nation. Mais les idées de notre Conseil étoient différentes. Le Roi avant son départ étoit convenu avec Mr. de Schomberg d'engager insensiblement les ennemis dans une action décisive, dont toutes sortes de raisons sembloient nous promettre le succès. Ils ne connoissoient que cette voie pour empêcher la guerre de traîner en longueur. Ainsi le dessein de Mr. le Maréchal, dans tous les mouvemens qu'il faisoit faire à son Armée, n'étoit que de saisir les avantages, pour forcer au combat celle des Jacobites.

L'amour ne l'occupoit pas moins, puisqu'on ne sauroit douter que son unique vue en s'approchant de Bilingargi, n'eût été de rendre quelques visites à Mademoiselle Fidert. Il entra d'abord dans cette place, sous prétexte de visiter les ouvrages dont il l'avoit fait fortifier. Mais il continua d'y aller secrettement, & ma Lettre que le jeune Ecke lui avoit envoyée, n'eut pas tout l'effet que nous nous en étions promis. Il pressa Mademoiselle Fidert, jusqu'à paroître offensé de son obstination; & dans un mouvement de chagrin auquel il ne s'étoit jamais abandonné en d'autres tems, il lui reprocha des excès de sagesse, auxquels sa conduite passée ne l'obligeoit pas. L'indifférence
de

de Mademoiselle Fidert se changea alors en un ressentiment fort vif, qui alla jusqu'à lui faire répondre qu'elle ne devoit que de la haine à son tiran; & que dans la situation où il la réduisoit, elle mettoit peu de différence entre lui qui l'y retenoit malgré elle, & la Justice de Londonderry à qui il l'avoit arrachée. Ici l'amour ramena Mr. le Maréchal au respect & à la crainte. Il protesta que dans la contrainte où il la retenoit, son unique intention étoit de la dérober à la poursuite de ses ennemis; que d'ailleurs elle ne devoit pas se croire prisonniére dans un lieu où elle étoit maîtresse absolue; qu'elle pouvoit y exercer tous les droits de l'autorité souveraine, & s'y faire une vie pleine de charmes; qu'elle étoit à la vérité sans compagnie, mais qu'il étoit prêt, si elle en marquoit quelque envie, à prier Madame de Montcal & moi de nous y faire transporter; que cette pensée lui étoit venue plusieurs fois, & qu'il croyoit que mes blessures alloient assez bien pour supporter ce changement. Mademoiselle Fidert le prit au mot. Il ne balança point à lui renouveller sa promesse; & dans quelque vûe qu'il lui eût fait cette proposition, il l'exécuta dès le même jour.

Ma surprise fut extrême de recevoir un courier de Mr. le Maréchal, par lequel il m'invitoit à me faire conduire au château de Bilingargi, où j'aurois, avec plus de repos & de sureté que dans une bourgade ouverte, le plaisir de rejoindre Mademoiselle

 Fidert.

Fidert. Je regardai ce soin comme un effet de ma Lettre. Madame de Montcal qui me crut en état de souffrir le mouvement du voyage, fut la prémiére à me solliciter à rendre ce service à notre amie ; car la peinture qu'Ecke nous avoit fait de sa prison, avoit excité notre compassion pour son sort. Cependant nous en jugeâmes autrement par nos yeux. Excepté l'ennui de la solitude, qui avoit pu paroître d'autant plus insupportable à un Amant, qu'il ne lui étoit pas permis de la partager, il ne manquoit rien à la maison du Gouverneur pour en faire une demeure agréable. Elle le devint pour Mademoiselle Fidert, lorsqu'elle nous y vit arriver. Mr. le Maréchal, qui étoit toujours campé à peu de distance, y vint souper avec nous dès le prémier jour. Ses plaintes ne purent se modérer en ma présence. Il prit le moment où Madame de Montcal étoit éloignée, pour me demander devant sa Maîtresse comment j'étois parvenu autrefois à l'attendrir ; & il parla longtems de sa passion en Amant desespéré, qui regarde les rigueurs de sa Maîtresse comme un obstacle au bonheur de sa vie. Des expressions si vives ne me permettoient pas de douter de sa bonne foi ; mais en me rappellant avec quelle facilité il avoit changé deux fois d'inclination, j'avois peine à comprendre que des impressions dont il avoit déja triomphé, pussent lui causer un trouble si pressant. Je n'ai appris que depuis sa mort la source de

cette

cette ardeur. Mr. de Schomberg n'étoit pas d'un caractére si tendre, qu'il ne pût résister au pouvoir de l'amour; mais la superstition avoit beaucoup de part à sa tendresse. Il avoit fait tirer son horoscope à Lisbonne par un Juif Portugais. On lui avoit prédit qu'il seroit heureux dans les armes aussi longtems qu'il seroit favorisé de l'amour. Cette idée avoit servi à l'attacher au commerce des Femmes, comme à la régle de ses prospérités. Il y avoit essuyé diverses fortunes jusqu'à l'origine de sa passion pour Madame de Montcal, & la résistance qu'il y avoit trouvée dans le tems où il avoit les armes à la main, lui avoit paru de si mauvais augure, qu'il s'étoit moins affligé que réjoui de la voir passer en France; parce qu'il s'étoit cru sauvé de la prédiction par l'incertitude du dénouement. Il s'étoit attaché aussi-tôt à Mademoiselle Fidert, avec d'autant plus de confiance, que n'aiant point une vertu sévére à combattre, il croyoit cette conquête peu douteuse. Quel avoit été son étonnement de se voir rebuté! Les charmes de Mademoiselle Fidert faisant autant de progrès dans son cœur que la superstition en avoit fait dans son esprit, ils s'étoit obstiné à remporter une victoire, dont il faisoit dépendre presque également & la satisfaction de son cœur & le succès de ses armes.

Je répondis encore à ses plaintes, qu'un homme tel que lui avoit tant de dédommagemens du côté de la fortune & de la gloire,

que les maux qu'il recevroit de l'amour, ne pouvoient jamais exciter beaucoup de compassion. Mais ce badinage lui déplut; & se tournant vers Mademoiselle Fidert, il me fit connoître sans me répondre, qu'il trouvoit la plaisanterie hors de saison. Cependant le jeune Ecke, qui étoit plus proche de nous que je ne pouvois me l'imaginer, tenoit compte à sa Maîtresse de la dureté qu'elle marquoit pour son Général; & ce témoignage dissipoit de noirs soupçons, qui étoient les seuls obstacles qu'il crut avoir à redouter. A peine Mr. de Schomberg fut-il retourné au camp qu'il se fit voir à nous, en nous priant pour seule précaution, de ne pas faire connoître au Gouverneur qu'il fût différent de ce qu'il le croyoit sur les apparences. Après avoir passé quelques jours dans la place sous les habits d'un paysan, il s'étoit loué pour servir au jardin du Gouverneur; & sous prétexte de parer l'appartement de fleurs, il s'étoit mis à portée d'entendre tout notre entretien. Madame de Montcal étoit présente. Il la conjura de prendre ses intérêts auprès de Mademoiselle Fidert & de moi; & dans la joie de ce qu'il venoit d'entendre, il ne se proposoit pas moins que de conclure son mariage au château. A l'objection qui regardoit son Pére, il fit une réponse qu'il avoit méditée depuis son départ de Grunlaster. La meilleure partie de son bien lui venoit de sa Mére; & pour se renfermer d'ailleurs dans le respect qu'il devoit au Chevalier Ecke, autant

autant que pour attendre la grace de Mademoiselle Fidert, il étoit d'avis de tenir son mariage caché. Cette proposition me parut si puérile, que je le priai de ne me pas mêler plus longtems dans ses desseins. Quelque desir, lui dis-je, que j'aie de voir réussir tout ce qui peut tourner à l'avantage de Mademoiselle Fidert, je me garderai bien de trahir à-la-fois & Mr. le Maréchal & votre Pére, qui sont mes deux meilleurs amis. Je lui promis néanmoins de garder le silence sur son déguisement; mais j'ajoutai que s'il avoit quelque déférence pour mes conseils, il ménageroit le consentement de son Pére, qui feroit peut-être moins de difficulté de l'accorder depuis que sa Maîtresse étoit héritiére d'une grosse fortune, & lorsqu'elle auroit obtenu sa grace: car il falloit compter pour rien la mort de Fidert arrivée par sa main, dans un pays où les mariages servent entre les Particuliers, comme entre les Rois, à la réconciliation des familles après de grands malheurs.

Madame de Montcal fut d'un autre sentiment. Mais sentant bien à quoi l'honneur m'obligeoit, elle me cacha ses idées pour les exécuter sans ma participation. Tout ce qu'elle pouvoit devoir à mes avis, n'approchoit point dans son opinion, de ce que sa propre amitié l'obligeoit d'entreprendre pour une jeune personne, à qui nous étions comme engagés de tenir lieu de Pére & de Mére, & pour qui nous en avions toute l'affection. Notre dessein avoit été de

contribuer à son établissement. Pouvions-nous en attendre une plus belle occasion? Et pourquoi l'intérêt du Chevalier Ecke l'auroit-il emporté dans son cœur sur celui de Mademoiselle Fidert? Elle se détermina par ces raisons à favoriser les deux Amans, sur-tout lorsqu'elle eut appris de la jeune Irlandoise, qu'elle se sentoit touchée de la constance & de l'ardeur du jeune Ecke.

Pour lui, qui étoit revenu à Bilingergi dans ce dessein, & qui l'avoit même fait goûter dès la prémiére fois à sa Maîtresse, comme le seul moyen de la délivrer des persécutions de Mr. le Maréchal, il avoit employé les prémiers momens de son retour à gagner le Ministre du château, & la promesse d'une grosse somme lui avoit fait obtenir tout ce qu'il souhaittoit. Madame de Montcal entrant avec joie dans cette intrigue, ne se crut pas obligée par honneur à d'autres précautions qu'à s'assurer que j'employerois tout le crédit de mes amis pour obtenir la grace d'où sembloit dépendre la restitution des biens de Mademoiselle Fidert. Elle me fit répéter plusieurs fois cette promesse, avec des instances qui me parurent affectées; car elle ne pouvoit ignorer quels étoient là-dessus mes desirs. Cependant, comme rien n'étoit si éloigné de mes idées que l'entreprise qui se formoit presque à mes yeux, le mariage fut conclu, sans que les mouvemens que j'avois vus autour de moi m'en eussent fait naître la moindre défiance.

Cepen-

Cependant, aussi-tôt que la cérémonie fut achevée, Madame de Montcal se hâta de m'apprendre ce qui venoit de se passer en sa présence, & la part qu'elle y avoit eue. Elle prévint mes reproches en m'expliquant ses motifs, & la persuasion où elle étoit qu'il n'y avoit que Mr. de Schomberg & le Chevalier Ecke qui pussent la condamner, deux personnes avec qui il lui paroissoit suffire qu'elle eût respecté mes liaisons, mais dont le chagrin ou la censure n'avoit pas du l'empêcher de rendre service à son amie. Je me rendis à des excuses que j'aurois combattues inutilement. Ecke & sa femme y joignirent leurs instances. Je ne leur recommandai que la discrétion & les ménagemens qu'ils se devoient à eux-mêmes; & je conseillai encore au jeune homme de sortir du château, pour ne s'exposer à rien qui pût le trahir. Mais tout étoit transport dans ces prémiers momens. Les empressemens, les soins, les complaisances furent pendant quelques jours dans le jeune Ecke autant de passions violentes, auxquelles il fallut laisser leur cours. Sa femme eût été heureuse, si ces sentimens eussent été constans. Nous favorisâmes, autant qu'il nous fut possible, leurs familiarités & leurs entrevues. Mais le Gouverneur, averti qu'on avoit vu plusieurs fois son jardinier se glisser la nuit dans la chambre de Mademoiselle Fidert, le surprit avec elle au milieu de leurs plaisirs. L'intérêt que Mr. le Maréchal prenoit à cette jeune personne, lui fit garder des mé-

ménagemens. Il attendit le jour ſuivant pour faire arrêter Ecke, & ſans s'expliquer à nous ſur les raiſons de ſa conduite, il ne manqua pas d'en informer promtement Mr. de Schomberg.

L'Armée s'étoit éloignée de Bilingargi deux jours auparavant; & le Roi ſe diſpoſant à repaſſer la mer, Mr. le Maréchal renouvelloit ſes efforts pour ſe ménager l'occaſion d'une bataille déciſive à ſon arrivée. Avec quelque amertume qu'il eût reçu l'avis du Gouverneur, ſes occupations & la bienſéance des conjonctures ne lui permirent point de ſuivre le mouvement qui l'auroit conduit lui-même à Bilingargi. Il jetta les yeux ſur le Capitaine de ſes gardes, dont il eſtimoit beaucoup la fidélité & la prudence. C'étoit, comme on n'a pu l'oublier, le Chevalier Ecke, Pére du jeune Amant. L'ordre qu'il recut de Mr. de Schomberg fut non ſeulement d'approfondir une avanture dont les apparences étoient ſi affreuſes, mais de punir auſſi le téméraire qui avoit oſé fouiller la maiſon du Gouverneur par le plus hardi de tous les crimes: car ſur quelques termes obſcurs de la Lettre, ou plutôt par le panchant de l'amour à ſe flatter, Mr. le Maréchal ſe figuroit que c'étoit une violence que ſa Maîtreſſe avoit eſſuyée de quelque domeſtique effronté. Le Chevalier me glaça le ſang par ſon arrivée. Mes bleſſures me retenoient encore au lit. Il crut qu'il étoit de la politeſſe de ſe faire conduire chez moi avant que d'exécuter ſa commiſſion. L'é-

tat

tat où j'étois servit à lui déguiser mon trouble. Mais après m'avoir pressenti sur le sujet qui l'avoit amené, il me soulagea beaucoup en évitant d'y revenir. Je feignis si naturellement de ne pas l'entendre, qu'il crut en effet que je n'étois informé de rien.

Si je l'étois de quelque chose, ce n'étoit que du mariage & de l'emprisonnement de son fils : car j'ignorois absolument ce qui avoit pu porter le Gouverneur à cette violence. Mademoiselle Fidert, aussi peu instruite que moi, n'avoit osé faire éclater ses allarmes ; & j'étois convenu avec elle de laisser passer quelques jours, après lesquels je devois m'adresser sans affectation au Gouverneur, pour savoir de lui-même le crime de son jardinier, & pour solliciter sa grace. Il ne me vint point à l'esprit que le voyage du Chevalier Ecke pût avoir le moindre rapport à nous; ou si je lui croyois quelque autre commission que celle d'apporter les ordres de Mr. le Maréchal au Gouverneur, c'étoit peut-être de remettre à Mademoiselle Fidert quelque Lettre, ou quelque autre témoignage d'amour. Ainsi lorsqu'il m'avoit demandé ce qui se passoit au château, je m'étois cru d'autant mieux fondé à faire l'ignorant, qu'il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'on l'entretînt d'un événement aussi léger que les fautes & la punition d'un jardinier.

Il se fit expliquer par le Gouverneur toutes les circonstances de l'avanture. Ne pouvant douter après ce récit que la foiblesse

de

de Mademoiselle Fidert n'eût été volontaire, il crut pouvoir interpréter les ordres de Mr. le Maréchal, qui lui en avoit parlé comme d'une violence; c'est-à-dire, que toute la faute tombant en apparence sur Mademoiselle Fidert, il jugea que la seule vengeance digne de Mr. de Schomberg étoit le mépris. Dans cette prévention, il fut sur le point de retourner au camp sans avoir vu le prétendu jardinier, dont il lui paroissoit inutile de tirer d'autres lumiéres. Cependant la seule envie de se faire un mérite de son exactitude, lui fit changer de pensée. Il se le fit amener. Le déguisement de son fils ne l'aiant point empêché de le reconnoître, il crut pénétrer tout d'un coup le nœud de l'avanture, & que ce jeune homme dont il se rappelloit l'ancienne inclination pour Mademoiselle Fidert, avoit réussi plus heureusement que Mr. le Maréchal dans une intrigue où il n'entroit apparemment que de la galanterie. Tout l'attachement qu'il avoit pour Mr. de Schomberg n'auroit pu lui faire prendre sérieusement cette catastrophe, s'il ne s'étoit souvenu que dans l'embarras où son fils étoit encore pour les suites d'un combat qui n'étoit point pardonné, il avoit des ménagemens extrêmes à garder avec Mr le Maréchal, de qui ce pardon dépendoit. Dans l'inquiétude qu'il en eut, il résolut de laisser le Gouverneur dans l'erreur où il étoit, & de faire son rapport à Mr. le Maréchal suivant ses prémiéres idées. Mais en interrogeant son fils sur les circon-

stan-

ſtances de ſa bonne fortune, il mêla dans ces queſtions quantité d'éclairciſſemens que celui-ci n'avoit jamais eu ſur les galanteries de Mademoiſelle Fidert. Il lui parla de mon commerce avec elle, qu'il avoit toujours ignoré: enfin, ſans marquer aucun deſſein de diminuer l'opinion qu'il avoit de ſon bonheur, il lui apprit ce qu'il y avoit de plus propre à l'empoiſonner. Peut-être ne penſoit-il qu'à le guérir d'un attachement qu'il croyoit pernicieux à ſa fortune par la concurrence de Mr. le Maréchal; mais le coup porta plus loin. Le jeune Ecke, dans l'étonnement de ce qu'il venoit d'entendre, reçut avec une ſoumiſſion aveugle tous les conſeils, que ſon Pére lui donna pour ſa ſureté; & ſans lui avoir fait la moindre ouverture, il ſe livra dans ſon cachot à toute la violence de ſes réflexions.

Le Gouverneur qui avoit reçu ordre de Mr. le Maréchal, de laiſſer au Chevalier Ecke une autorité abſolue ſur ſon jardinier, vit avec ſurpriſe non ſeulement qu'il ne recevoit aucune punition, mais encore qu'il étoit traité avec douceur. Si le Chevalier n'avoit oſé lui rendre ſur le champ la liberté, il s'étoit promis qu'en donnant au récit de ſa commiſſion le tour qu'il avoit médité, Mr. de Schomberg ſe borneroit au mépris pour un rival qu'il croiroit indigne de ſon reſſentiment; & dans cette eſpérance, il ſe contenta de recommander au Gouverneur de le mettre hors du château, ſur le prémier avis qu'il lui donneroit

roit après ſon retour au camp. Cette idée lui réuſſit. Mais à peine fut-il éloigné, que ſon fils fit conjurer Madame de Montcal de demander pour lui au Gouverneur la liberté de la voir. La curioſité ſeule nous l'auroit fait deſirer ; & je ne doutai point que cette permiſſion ne fût accordée à ma femme, ſans autre ſoupçon que celui de la confiance que le priſonnier pouvoit avoir dans ſa protection. Elle obtint qu'il lui fût amené. Ecke ne lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre ſon Pére & lui, que pour en venir au ſujet de ſes agitations. Sans oſer ſe plaindre de moi qui n'avois point eu de part à ſon mariage, ni de Madame de Montcal qui ne s'y étoit prêtée que ſur ſes inſtances, il accuſa le Ciel de rigueur, & Mademoiſelle Fidert de la plus noire perfidie. Ma femme qui crut comprendre le ſens de ce langage, lui répondit que rien n'étoit ſi injuſte que le reproche qu'il faiſoit à la ſienne, puiſqu'elle n'avoit point cherché à le tromper, & que les avantures de ſa vie avoient été ſi publiques, qu'elle n'avoit pas du penſer qu'elles lui fuſſent inconnues. Mais elle s'apperçut bientôt par les plaintes inſenſées qui lui échappérent dans ſa fureur, que c'étoient moins les intrigues paſſées qui révoltoient ſon imagination, que ſes craintes pour le préſent. Il avoit trouvé Mademoiſelle Fidert dans ma famille. Il m'avoit vu de la froideur pour ſes propoſitions de mariage. Madame de Montcal au contraire s'étoit agitée avec ardeur pour les faire exécuter.

cuter. La jalousie avoit pris tout d'un coup un ascendant terrible sur l'imagination d'Ecke, avec toutes les noires impressions dont elle étoit capable dans un caractére tel que le sien. Léger, impétueux, défiant, sans modération & sans droiture, de quelles idées ne s'étoit-il pas déja rempli dans sa prison ? Il ne put se contraindre assez longtems pour garder les apparences de ménagement avec lesquels il s'étoit d'abord ouvert à Madame de Montcal. Il la conjura de veiller sur ma conduite, & sur celle de sa femme. A peine écouta-t-il les preuves qu'elle lui donna de sa tendresse, & de la fidélité que j'avois pour elle-même. Il la plaignit d'un excès de crédulité & de bonne-foi. Enfin, regardant sa prison comme un supplice, par l'affreuse nécessité où il étoit de dévorer tous ses soupçons, il n'y rentra que le desespoir dans le cœur, & presqu'offensé contre Madame de Montcal qui avoit paru si peu disposée à flater ses caprices.

Je n'y fus sensible que pour l'intérêt de Mademoiselle Fidert, à qui de si tristes commencemens ne m'annonçoient pas un sort fort heureux pour l'avenir. D'un autre côté, aiant compris par le récit qu'il avoit fait de la visite de son Pére, que nous n'avions rien à craindre du ressentiment de Mr. le Maréchal, & que le repos de Mademoiselle Fidert n'en seroit que plus à couvert de ses persécutions, j'exhortai Madame de Montcal à ne se pas lasser des ef-

efforts qu'elle avoit commencés pour rendre l'esprit d'Ecke plus tranquille. Elle auroit continué de le voir ; mais dès le lendemain, sur une Lettre de son Pére signée de Mr. de Schomberg, le Gouverneur le fit conduire hors du château, où il fit des instances inutiles pour obtenir la permission d'y entrer. Par le même ordre, Mademoiselle Fidert recevoit la liberté de se retirer où elle jugeroit à propos. Elle fut affligée de ne devoir cette faveur qu'à la mauvaise opinion que Mr. de Schomberg avoit de sa conduite, & je jugeai moi-même qu'il devoit être passé à d'étranges sentimens pour renoncer avec cette fermeté à toutes ses espérances ; mais je la consolai par l'avantage présent qu'elle en tiroit, & je lui fis envisager un tems où son honneur seroit réparé avec éclat. Comme nous lui avions caché les dispositions de son mari, elle étoit portée à sortir du château pour le suivre. Mais de concert avec Madame de Montcal, je lui représentai qu'en attendant du moins que nous eussions de ses nouvelles, mille raisons devoient la faire demeurer avec nous.

Il ne me restoit plus de ma blessure, que la foiblesse où je devois être après un régime qui avoit duré plus d'un mois. Je brulois de me retrouver assez de force pour me rendre au camp, sur-tout lorsque j'eus appris que le Roi y étoit arrivé, & que l'on s'attendoit de jour en jour à joindre l'ennemi de si près qu'il ne pût éviter

le combat ; car malgré toute l'affectation des Jacobites à publier qu'ils nous cherchoient, on voyoit clairement que leur intérêt étoit de temporiser, pour grossir leurs troupes par les levées qu'ils faisoient continuellement, & pour fortifier les places qui étoient encore fermes dans leur parti. D'ailleurs, quoique Mr. de Schomberg ne m'eût pas communiqué ses chagrins amoureux, je n'avois pas moins d'empressement à l'en entretenir. Le tendre attachement que j'avois pour lui, m'avoit fait penser à lui découvrir que Mademoiselle Fidert étoit mariée, du moins si je m'appercevois que ce remède fût nécessaire à son repos. La victoire coute moins aux honnêtes gens sur les plus fortes passions, quand c'est à l'honneur & à la vertu qu'ils croient faire ce sacrifice; & son crédit nous étoit si nécessaire pour rétablir Mademoiselle Fidert dans ses prétentions, qu'il me paroissoit important de ne lui pas laisser perdre avec l'estime & l'amour le panchant qu'il avoit à la servir.

Ainsi l'intérêt d'autrui me porta autant que mes propres desirs à négliger le conseil de mes Chirurgiens, qui m'ordonnoient encore quelques semaines de repos. Mon embarras n'étoit que sur le lieu où je devois conduire ma femme & son amie ; car Mademoiselle Fidert, à qui le plaisir de voir enfin sa fortune fixée par le mariage tenoit lieu d'amour pour le jeune Ecke, souhaitoit impatiemment de le rejoindre, & craignoit même qu'il n'interprétât mal la lenteur qu'elle

qu'elle avoit eue à le suivre. Il falloit le guérir aussi des folles imaginations qui troubloient son repos, & ce n'étoit pas en retenant sa femme dans une place dont l'entrée étoit desormais inaccessible pour lui, que nous pouvions espérer de la ramener à la raison. Mais je fus délivré de cette inquiétude par une Lettre d'Ecke, qui me conjuroit de faire partir sa femme sous la conduite du messager qu'il m'envoyoit, & qui me marquoit que son dessein étoit de se retirer avec elle dans la terre de son Pére. Il s'étoit présenté secrettement à Mr. le Maréchal, qui lui avoit conseillé de se tenir éloigné pendant le reste de la campagne, en lui promettant de le rétablir l'année suivante; & prévoyant sans doute que son Pére ne retourneroit pas si-tôt dans ses terres, il se proposoit d'y passer quelque tems avec sa femme, sous quelque titre qu'il voulût l'y faire recevoir. Tout étoit si mesuré dans sa Lettre, que ne voyant que de l'avantage dans cette proposition pour Mademoiselle Fidert, par l'occasion qu'elle alloit avoir de justifier aux yeux de son mari sa conduite & ses sentimens, que Madame de Montcal ne fit pas plus de difficulté que moi de consentir à son départ. Elle lui donna les conseils d'une amie sage & éclairée, qui vouloit lui faire établir son bonheur sur la vertu. Nous ne doutâmes pas qu'après avoir mérité la confiance de son mari, par des marques constantes de tendresse & d'attachement, elle n'obtînt de lui la permission de

nous

nous voir, & que notre amitié ne fût cultivée dans la ſuite avec plus de liberté & d'agrément. Elle partit. Madame de Montcal, qui avoit conçu pour elle une vive affection, ne put la voir ſortir du château ſans s'attendrir juſqu'aux larmes; & ſoit que ce fût le ſimple preſſentiment de l'amitié, ſoit que le ſouvenir des noires agitations d'Ecke lui laiſſât toujours quelque défiance, elle ne me parut pas tranquille ſur les ſuites d'un voyage dont elle n'avoit pu s'empêcher néanmoins de reconnoître la néceſſité.

Je ne vis plus d'inconvénient à la laiſſer elle-même au château de Bilingargi, où la politeſſe du Gouverneur me répondoit autant que les ordres de Mr. le Maréchal, qu'elle ſeroit toujours traitée avec beaucoup de diſtinction. L'Armée étoit campée à Crezel, qui n'en étoit qu'à vingt-quatre milles. Je m'y rendis en deux jours, & en arrivant je reçus des reproches obligeans de Mr. le Maréchal & de tous mes amis, qui m'accuſérent de ne ménager pas ma ſanté. Le Roi, qui étoit au camp depuis quelques jours, me traita avec la même bonté. Il voulut voir la cicatrice de ma bleſſure, dont on lui avoit parlé comme d'un coup extraordinaire; & tournant ſes félicitations avec beaucoup d'agrément, il me dit qu'il défioit toutes les armes de ſes ennemis de m'ôter le cœur & la tête. Il ne fut point queſtion pour moi de reprendre ſi-tôt mes fonctions; car la ſeule fatigue d'un voyage que j'avois fait avec aſſez de lenteur, me

força de reconnoître que j'avois trop présumé de mes forces. Mais j'étois satisfait de me trouver au théatre de l'Honneur ; & je ne me serois jamais consolé, le Roi prenant lui-même la conduite de son Armée, qu'on en fût venu à quelque action dont je n'eusse pas essuyé le péril.

Le Chevalier Ecke ne manqua pas de me raconter ce qu'il ne regardoit plus comme un secret, depuis que Mr. le Maréchal avoit pris le parti de rendre la liberté à Mademoiselle Fidert. Il étoit toujours persuadé que son fils n'avoit pas d'autre lien avec elle que celui de la galanterie ; & lorsqu'il eut appris qu'elle avoit quité Madame de Montcal, il ne douta point que ce ne fût pour le rejoindre. Mais en me faisant le récit des prémiéres agitations de Mr. de Schomberg, il me parut craindre que s'il découvroit quelque jour par qui il avoit été supplanté, son ressentiment ne fût assez vif pour lui en faire tirer quelque vengeance. C'étoit pour me demander mon conseil, & pour s'appuyer de mes services, qu'il me faisoit cette ouverture. Je n'avois point encore eu d'audience particuliére de Mr. le Maréchal ; mais dans l'espérance où j'étois de lui faire goûter le mariage de Mademoiselle Fidert, je rassurai le Chevalier par des promesses dont je me gardai bien de lui expliquer le sens. L'occasion de les exécuter s'offrit dès le même jour. Mr. de Schomberg me fit appeller. Je remarquai aisément qu'il s'étoit fait violence pour tarder tant à

m'en-

m'entretenir seul. Enfin, me dit-il avec un profond soupir, je puis trouver un moment pour voir mon ami, & pour lui parler à cœur ouvert. Connois-tu mes chagrins, cher Montcal, & sais-tu que cette Fidert pour qui j'ai eu tant d'amour, m'a préféré un misérable jardinier? Le voyant si touché, je ne pus lui faire attendre longtems la consolation que je croyois lui apporter. Non, lui dis-je, l'amour ne vous a pas fait cet outrage. Mais il vous enléve effectivement Mademoiselle Fidert, par un mariage auquel votre générosité vous auroit fait consentir, si vous aviez su tout l'avantage qui lui en revient. Le Gouverneur de Bilingargi s'est trompé. Faites plus de fond sur mon témoignage que sur le sien. Son jardinier est un homme de condition, qu'il n'a pas reconnu dans ce déguisement. Mademoiselle Fidert, ajoutai-je, est mariée fort heureusement; & loin d'avoir oublié ce qu'elle doit à vos soins, elle se flatte que vous lui donnerez sujet d'augmenter sa gratitude par de nouveaux bienfaits.

Je m'étois bien promis de consoler Mr. de Schomberg, mais je ne me figurois pas que cette nouvelle dût le combler de joie. Il parut aussi satisfait que si je l'eusse établi dans la tranquille possession de ses amours. Je n'avois pas les lumiéres qui m'auroient pu faire expliquer ce changement. Il trouvoit dans le mariage de Mademoiselle Fidert une solution à toutes les difficul-

tés de son horoscope. Cependant il se crut en droit de me reprocher l'ignorance où je l'avois laissé de cet événement; mais j'avois une réponse sincére dans le serment que je lui fis de l'avoir ignoré moi-même. Toutes ses peines étant dissipées par cet entretien, il en sortit si content, qu'il ne pensa pas même à me demander le nom de son rival, & qu'il me promit pour Mademoiselle Fidert tous les services qu'elle le jugeroit propre à lui rendre. Je le fis souvenir du besoin qu'elle avoit d'une protection puissante auprès du Roi, pour obtenir l'abolition qu'elle souhaitoit depuis si longtems. Il me promit de ne rien négliger; & quand on connoissoit son caractére, on devoit se reposer sur ses promesses.

La joie que j'en ressentis fut si parfaite, que je dépêchai à-la-fois deux couriers, l'un à Bilingargi, & l'autre au château de .... où je supposois Mademoiselle Fidert déja bien établie. A l'égard du Chevalier Ecke, je pris encore sur moi le soin de lui déclarer le mariage de son fils; mais je crus le devoir remettre après l'exécution des promesses de Mr. de Schomberg. Tant d'événemens, qui avoient flatté les desirs de mon cœur, contribuérent beaucoup plus au rétablissement de mes forces, que toutes les précautions qu'on m'obligeoit de prendre. Je me vis bientôt en état de monter à cheval, & de suivre Mr. de Schomberg, qui étoit infatigable dans ses mouvemens. Il avoit repris le camp de Belfast,

où

où le Roi étoit arrivé le 24. de Juin ; & comme si la fortune eût pris plaisir à seconder toutes ses vues, l'ennemi se trouvoit campé dans la plaine d'Andalke, où nous pouvions nous rendre en deux jours de marche par le plus beau chemin du monde. Le bruit que nous avions pris soin de répandre, que notre dessein étoit d'aller droit à Dublin, retenoit le Comte de Lauzun dans ce poste, par la facilité qu'il se promettoit à nous couper le chemin près de Festeruc, ou à fondre du moins sur notre arriére-garde. Nous fîmes avancer de ce côté-là quelques coureurs, qui servirent à confirmer la fausse opinion qu'il s'étoit fait de notre marche ; & la prenant au contraire vers Andalke, nous fîmes dès le prémier jour les deux tiers du chemin. Quoique nous ne fussions plus qu'à huit milles de l'ennemi, nous en étions séparés par deux riviéres, dont la prémiére, moins large que profonde, ne pouvoit être passée nulle part à gué. Les ponts étoient éloignés ; & c'étoit peut-être dans cette confiance que l'ennemi négligeoit d'envoyer observer de ce côté-là. Il nous fallut quelques jours pour construire des ponts, avec d'autant plus de difficulté, qu'il ne se trouvoit point de bois à plus de deux milles à la ronde. Le Comte de Solms, qui étoit venu à la suite du Roi, nous donna la méthode d'une construction promte & facile qui abrégea beaucoup le travail. La Cavalerie commençoit à passer, lorsque je vis arriver le courier que j'avois dépêché à

Mademoiselle Fidert. Il avoit fait une prodigieuse diligence; mais la raison n'en pouvoit être plus pressante. Il venoit m'apprendre non seulement une suite de misérables avantures dont il avoit été témoin, mais encore les touchantes instances de la part de Mademoiselle Fidert, pour me faire employer l'autorité du Roi à la délivrer d'une cruelle tirannie. C'étoit ce même valet qui avoit été longtems près d'elle, & qui avoit commencé à la servir au château de . . . . Elle l'avoit reçu avec la joie qu'on a de se voir un domestique fidéle; & sans doute que celle d'apprendre de mes nouvelles, & de me voir confirmer mes promesses par de si promts effets, avoit beaucoup augmenté sa satisfaction. Je n'avois recommandé aucune mesure à mon valet, parce que je ne l'avois chargé de rien dont je n'eusse supposé que les deux époux devoient partager également la joie. Cependant Ecke, qui avoit observé les mouvemens de sa femme, n'avoit pu apprendre que le courier lui étoit venu de moi, sans se livrer à des fureurs qui répandirent l'allarme dans toute sa maison. Il avoit accablé Mademoiselle Fidert, à qui il ne faisoit point encore porter d'autre nom, de reproches & de menaces qui l'avoient fait tomber évanouïe. Il l'avoit vue sans pitié dans cet état; & sortant brusquement pour aller à la chasse, il avoit ordonné à mon courier de me dire de sa part, que je devois me préparer tôt ou tard à lui payer plus d'une injure. Ce garçon seroit parti

sur

ſur le champ, ſi Mademoiſelle Fidert, étant revenue à elle-même, ne l'eût arrêté pour le charger de ſes ordres. Elle faiſoit aſſez de fond ſur ſon caractére pour lui parler avec confiance. Ses larmes avoient commencé cette triſte ouverture. Depuis environ quinze jours qu'elle avoit rejoint ſon mari, chaque moment avoit été pour elle un continuel ſupplice, c'eſt-à-dire, que l'aiant reçue avec l'air farouche d'un boureau qui voit ſa proie livrée entre ſes mains, il ne lui avoit fait que des reproches au-lieu de careſſes; & ſa prémiére déclaration avoit été un ſerment de lui ôter la vie, ſi elle ne lui faiſoit l'aveu de toutes les familiarités qu'elle avoit eues avec moi. Quoiqu'elle n'eût jamais penſé à le tromper, & qu'elle n'eût pas même fait réflexion s'il étoit informé des termes où nous avions vécu, elle ne put ſe voir ſi preſſée par ſes queſtions, ſans craindre de s'expoſer aux plus terribles emportemens par une confeſſion trop ſincére. Le doute où elle s'imagina qu'il étoit, lui fit prendre le parti de ſe défendre par un deſaveu formel, ſe figurant avec raiſon que ce ne ſeroit pas moi qui lui donnerois d'autres éclairciſſemens, & que tout ce qu'il ne ſauroit pas d'elle ou de moi, ne pourroit jamais paſſer pour des certitudes. Mais lui, qui avoit non ſeulement l'avis de ſon Pére, mais le témoignage même de Madame de Montcal, & qui cherchoit moins à s'inſtruire du paſſé dont il ne doutoit pas, qu'à éclaircir ſes ſoupçons ſur le préſent, il regarda l'obſtination avec laquelle il lui en-

tendit ſoutenir qu'elle n'avoit jamais eu d'autre commerce avec moi que celui de l'amitié, comme un odieux menſonge, qui tomboit également ſur le préſent & ſur le paſſé. Il achéva le voyage dans un ſilence furieux, qui annonçoit à notre malheureuſe Amie toutes les douleurs qui l'attendoient à . . . . A peine y furent-ils arrivés, que s'enfermant avec elle, il ne parla que de poignard & de poiſon, pour lui arracher des lumiéres qu'il ne vouloit plus devoir qu'à elle-même. La pointe du fer qu'il avoit tenu plus d'une fois ſuſpendu ſur ſon ſein, & plus encore l'aveu de Madame de Montcal, qu'il lui faiſoit valoir comme une preuve invincible, avoient enfin tiré de la bouche de Mademoiſelle Fidert toute l'avanture de Croydon. Il avoit inſiſté avec la même fureur ſur la liaiſon qu'il lui ſoupçonnoit encore avec moi; & quoiqu'elle ſe fût défendue avec conſtance, ſon imagination bleſſée ne s'arrêtoit pas moins à la prémiére concluſion qu'il avoit tirée de ſon menſonge.

Dans le fond il avoit été dur pour lui d'apprendre de ſon Pére & de Madame de Montcal, ce que la diſpoſition des conjonctures lui avoit fait ignorer; & le parti qu'il avoit pris de s'en conſoler, étoit ce qu'on pouvoit attendre de plus modéré d'un homme de ſon âge & de ſon caractére. Il n'étoit pas coupable non plus de vouloir éclaircir s'il ne reſtoit entre Mademoiſelle Fidert & moi aucune trace de

nos

nos anciennes foiblesses; & sans compter les idées d'honneur qui sont propres au mariage, il suffisoit qu'il fût amoureux pour souhaiter que le cœur de sa femme fût à lui. Le malheur de Mademoiselle Fidert venoit donc d'un mal-entendu, qui étoit l'effet de sa propre crainte. Elle n'avoit eu que deux voies à choisir, qui auroient peut-être satisfait également son mari: l'une, d'avouer nettement qu'elle avoit passé quelque tems avec moi dans un commerce d'amour, & de protester ensuite avec la même franchise, qu'il s'étoit changé dans une liaison de pure amitié. L'autre voie, qui devenoit même nécessaire après avoir commencé par un desaveu, auroit été de le soutenir au milieu de toutes les menaces & de tous les périls, par cette raison dont elle avoit d'abord senti la force, que ne devant pas craindre que je l'eusse trahie, il n'y avoit point de témoignage qui pût l'emporter sur le nôtre, lorsque nous nous accorderions tous deux à combattre l'idée qu'on s'étoit formée de notre commerce. De ces deux partis, il sembloit que le dernier eût pu servir encore mieux que l'autre à tranquilliser l'imagination d'un mari; car de quelque force qu'elle puisse s'armer contre les souvenirs du passé, elle ne s'endurcit jamais parfaitement contre certains regrets. Elle auroit trouvé de la douceur à se flatter que son Pére & Madame de Montcal s'étoient trompés sur de fausses apparences. Mais quoique cette pensée se fût

présentée plus d'une fois à mon esprit, & qu'après avoir appris le mariage de Mademoiselle Fidert j'eusse senti du panchant à lui en donner le conseil, le récit de Madame de Montcal, qui m'avoit assuré que les agitations d'Ecke ne regardoient pas le passé, m'avoit fait croire que cette précaution étoit inutile.

Cependant ce mariage, que notre Amie avoit regardé elle-même comme la fin de toutes ses infortunes, étoit devenu pour elle un tissu d'amertumes & de douleurs. Ecke, agité continuellement par les fureurs de la jalousie, n'avoit plus laissé passer de jour sans l'outrager par de nouveaux reproches. Dans les momens où sa passion l'emportoit sur ses noires idées, il se reprochoit ses injustices, il lui en demandoit pardon à genoux, il reconnoissoit que le passé ne faisoit rien à son engagement, & qu'il devoit être guéri de ses défiances présentes par la résolution qu'elle avoit prise de le suivre, autant que par la facilité qu'elle avoit eue à me quiter. Il paroissoit revenir alors de toutes ses agitations, & se livrer de bonne foi aux caresses de l'amour. Mais il ne s'étoit pas plutôt rassasié de plaisir, que retombant dans ses sombres réflexions, il redevenoit plus terrible que jamais par ses menaces, & dangereux même dans ses transports. Il n'avoit pu se modérer à l'arrivée d'un courier qu'il avoit reconnu pour un de mes gens; & quoiqu'aiant lu ma Lettre, qui s'adressoit à lui comme à sa femme, il eût

re-

remarqué que je ne m'occupois que de leurs intérêts, ce soin même s'étoit présenté à son imagination comme une offense, jusqu'à ce que le poison qui infectoit son cœur, s'étant exhalé par un torrent d'injures, il avoit feint de prendre un fusil pour aller cacher sa honte.

Après cette triste peinture de ses peines, Mademoiselle Fidert conjura mon valet de me solliciter par toute l'amitié que j'avois pour elle, de m'employer autant pour la délivrer d'une situation si cruelle, que pour obtenir du Roi la faveur que je lui faisois espérer. Mais tandis qu'elle croyoit parler sans témoins, Ecke étoit à l'écouter. S'il avoit entendu patiemment le détail de ses fureurs, il ne put soutenir la résolution que sa femme marquoit de le quiter, & l'interprétant dans le sens de la jalousie, il s'approcha d'elle avec de nouveaux transports, en jurant qu'il lui feroit payer cher un dessein qu'il traita d'infamie horrible. Mon valet effrayé d'un orage qu'il craignit de voir à la fin tomber sur lui, remonta promtement à cheval, & s'éloigna de Canterstrof. L'impression qui lui restoit de la tristesse & du danger de son ancienne Maîtresse, lui avoit fait mettre à son retour la moitié moins de tems qu'il n'auroit employé pour s'y rendre.

Le mouvement des armes, & l'approche d'une bataille qui paroissoit desormais inévitable, ne refroidirent point l'ardeur que je me sentois pour le service de cette femme

infortunée. Mr. le Maréchal étoit avec le Roi sur le bord de la riviére, à voir défiler la Cavalerie, qui passoit le nouveau pont. Je m'approchai de lui, & le priant de m'écouter à l'écart, je lui expliquai en peu de mots la malheureuse situation d'une femme qu'il avoit aimée. Il en fut touché. Je lui traçai en même tems ce qu'il avoit à faire pour la servir. Il me fut impossible de ne pas mêler le nom d'Ecke dans cette explication. Quoique Mr. de Schomberg n'apprît point sans ressentiment qu'il avoit été trompé par le Pére & le fils, il supprima néanmoins les plaintes pour exécuter promtement ce que je le suppliai de ne pas remettre plus loin. Mon plan étoit de rappeller Ecke à l'Armée, & d'engager le Roi dans une occasion si favorable à déclarer hautement qu'il faisoit grace à Mademoiselle Fidert pour son parricide. Ecke étant obligé de quiter le château de Canterstrof, sa femme seroit autorisée par le changement de ses affaires, à se rendre dans sa maison paternelle, où elle vivroit du moins pendant quelque tems dans l'indépendance; & c'étoit remédier au plus pressant de ses maux, que de lui donner une double raison de s'éloigner de son mari.

Mr. de Schomberg demanda aussi-tôt ces deux graces au Roi. Elles furent accordées sur le champ au souvenir des soupers de Croydon. Oui, dit ce Prince en levant la voix au milieu de vingt Officiers-Généraux, je ne puis faire trop tôt connoître

aux

aux Irlandois que je les aime. Il prit la peine de donner lui-même un tour favorable au crime de Mademoiselle Fidert, en l'attribuant à la fureur de l'amour, & déclarant d'ailleurs qu'il ne vouloit rien approfondir, étant question de la premiére grace qu'il eût accordée à l'Irlande; il affecta de faire croire que par cette considération il ne s'arrêtoit pas scrupuleusement à ses principes. Il n'y eut personne qui ne se persuadât qu'à la veille d'une bataille il avoit voulu gagner effectivement les Irlandois par un exemple extraordinaire de clémence. Le pardon du jeune Ecke fut accordé au même moment. Je me fis apporter aussi-tôt une plume, que je pris la liberté de présenter moi-même au Roi, en lui disant qu'une grace accordée à la tête de son Armée, devoit porter dans la forme quelque chose de militaire. Il eut la bonté de signer son nom au bas d'un papier que je fis contre-signer par Mr. de Schomberg; je le remplis de quelques lignes dont je leur fis la lecture; & tandis que tout le monde badinoit de cette nouvelle sorte d'expédition, je demandai à Mr. le Maréchal la permission de faire partir un de ses gardes pour la porter au château de Canterstrof.

Ce n'étoit pas sans raison que je choisissois un garde de Mr. de Schomberg pour cette commission. Outre qu'il ne me convenoit plus d'y employer un de mes gens, j'avois formé deux projets qui ne pouvoient

réussir aisément que par cette voie. L'un étoit de faire venir le jeune Ecke au camp, sans qu'il pût alléguer aucun prétexte pour différer son départ; & comme il auroit été choquant pour lui de le faire amener par une escorte, il n'y avoit qu'un garde qui pût le forcer tout d'un coup à obéir. D'un autre côté je voulois me procurer naturellement l'occasion d'apprendre au Chevalier Ecke le mariage de son fils, & le disposer même à joindre ses ordres à ceux de Mr. le Maréchal pour le rappeller à l'Armée; car je me défiois encore qu'il y voulût consentir, & qu'il ne préférât de perdre sa Compagnie à la nécessité d'abandonner sa femme à elle-même. Son Pére, quoiqu'extrêmement surpris de son mariage, marqua moins de chagrin de cette nouvelle, que de crainte d'avoir déplu à Mr. le Maréchal par la conduite qu'il avoit tenue à Bilingargi. Il consentit à charger le garde d'un ordre particulier de sa main, auquel je joignis celui que j'avois tiré de Mr. de Schomberg.

Cependant toute l'Armée, qui étoit composée de plus de cinquante mille hommes, aiant passé la riviére avant la fin de la nuit, le Roi lui accorda quelques heures pour se rafraîchir, & l'ordre fut donné en même tems de distribuer la poudre & tout ce qui étoit nécessaire pour le combattre. Nous n'étions plus séparés de l'ennemi que par la Boyne, petite riviére qui pouvoit être passée à gué en mille endroits. Mr. de Schomberg, que j'avois l'honneur d'ac-

com-

compagner de fort près, me fit approcher encore plus, pour me demander ce que je pensois du Chevalier Ecke; & si je croyois qu'après la trahison dont il s'étoit rendu coupable à Bilingargi, il dût lui laisser le commandement de ses gardes dans un jour de bataille. Cette question m'aiant surpris jusqu'à m'ôter la parole, il continua de me dire que j'ignorois sans doute jusqu'où le Chevalier avoit porté la perfidie, & qu'il ne se figuroit pas du moins que sa hardiesse eût été jusqu à s'en vanter. En le faisant partir pour Bilingargi, il avoit été obligé de lui confier toute l'histoire de ses amours, & l'aiant chargé de sa vengeance, il n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre que Mademoiselle Fidert n'avoit jamais eu de retour pour sa tendresse. Or s'il étoit certain que c'étoit avec son fils qu'elle avoit été surprise, & qu'elle l'eût enfin épousé ensuite, il ne l'étoit pas moins que le Chevalier avoit vu son fils dans sa prison: d'où il falloit conclure, non seulement qu'à son retour il avoit trompé Mr. le Maréchal par des fables, mais qu'il s'étoit encore servi de sa confidence pour favoriser le mariage de son fils, c'est-à-dire, précisément pour trahir son attente, & lui ravir une Maîtresse dont il ne lui avoit pas caché que tout son bonheur étoit d'être aimé. Fierai-je ma vie, reprit-il, à celui qui m'a trompé si cruellement & avec tant de bassesse?

Il y avoit de la justice dans une partie de

ces

ces plaintes; mais j'aurois pu justifier le Chevalier Ecke sur tout ce qui avoit rapport au mariage de son fils, puisque j'étois certain par mille raisons qu'il l'avoit ignoré. Je lui devois même cette justification, & j'allois l'entreprendre, lorsque le Roi, qui avoit été toute la nuit à cheval, se trouva vis-à-vis de Mr. le Maréchal, & le reconnut à la clarté des premiers raions du jour. Il fut à nous au même instant. Mr. le Maréchal n'eut que le tems de me dire, je suis le plus malheureux de tous les hommes. Tout me trahit, l'amour & l'amitié. Que j'en augure mal pour le succès de cette journée. Je n'ai que toi Montcal, ajouta-t-il. Va dire de ma part au Chevalier que je ne veux plus de ses services, & prens le commandement de mes gardes. L'arrivée du Roi ne me laissa pas la liberté de répondre. Je me retirai pour exécuter les ordres de mon Maître & de mon Ami, en gémissant de la tristesse de son cœur, mais en plaignant aussi le Chevalier Ecke, que je croyois excusable, & que cette disgrace alloit néanmoins deshonorer. Je ne fus pas longtems à le joindre. Je lui déclarai les intentions de Mr. de Schomberg, sans pouvoir me défendre de lui en expliquer les raisons en peu de mots. Un coup de foudre l'auroit moins abattu. J'ai prévu, me dit-il, que cette malheureuse avanture me couteroit ma fortune; mais il me fait un tort cruel. Je ne suis capable ni de le trahir, ni de cesser de l'aimer. Il me

qui-

quita d'un air desespéré, sans prêter l'oreille à la promesse que je lui faisois de justifier son innocence aux dépens de ma vie. Ainsi l'amitié & l'amour jouérent leur rôle au milieu des armes, & nous occupoient autant que le desir de la gloire.

Cependant l'ennemi qui nous découvrit à la pointe du jour, commença aussi-tôt à faire entendre son artillerie, dont les prémiers coups furent pointés apparemment contre ceux qui avoient reçu ordre du Roi de reconnoître les gués & les passages. Ce Prince s'étant lui-même approché de la riviére, fut blessé d'un coup de canon qui lui effleura l'épaule. Mais n'en étant pas moins en état d'agir, il se détermina enfin à passer la Boyne aux yeux de l'Armée Jacobite, que le Comte de Lauzun rangeoit de l'autre côté en bataille. Il parut bien que l'ennemi ne s'attendoit pas à tant de diligence, & qu'après une marche de plusieurs jours il s'imaginoit que nous en prendrions un du moins pour nous rafraîchir. Notre étonnement étoit de le voir occupé à faire une variété d'évolutions & de mouvemens à plus d'un mille du bord de la riviére, tandis que Mr. de Schomberg, qui avoit déja reçu ordre de passer avec la Cavalerie, s'avançoit à la tête de soixante-deux Escadrons; comme si les Jacobites eussent cru qu'il n'approchoit de la Boyne, que pour se faire voir sur les bords. Cependant lorsqu'ils eurent remarqué qu'il commençoit sérieusement le passage, leur Cavalerie se détacha

cha au petit galop pour venir recevoir la nôtre, & leur Infanterie se mit en marche avec la même diligence.

Mr. de Schomberg étoit déja passé avec plus de vingt Escadrons. Il fondit impétueusement sur le prémier corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit hâté plus que les autres, & dans un instant il le tailla en piéces avec un si furieux carnage, qu'il n'échappa pas vingt hommes de huit Escadrons dont il étoit composé. Les suivans qui auroient été exposés au même sort dans le desordre où ils s'avançoient à la queue les uns des autres, s'arrêtérent tout court pour se mettre en ordre de bataille, & pour attendre leur Infanterie. La nôtre commençoit à passer la riviére sous la conduite de Milord Douglas, & du Général-Major Kirex. Et l'éloignement où celle de l'ennemi étoit encore, sembloit nous promettre d'autant plus de liberté, que le dessein de Mr. de Schomberg étoit de l'attaquer, dès qu'il auroit toute sa Cavalerie de l'autre côté de la Boyne. Le Roi qui l'avoit passée des prémiers, se tenoit entre les deux parties de son Armée, qu'il voyoit passer à droite & à gauche, exposé au canon de l'ennemi comme le dernier soldat, & marquant de la main à chaque troupe le poste qu'il vouloit qu'elle occupât. Il quita tout d'un coup le sien, pour s'avancer vers la Cavalerie au moment qu'elle achevoit de passer. Quoiqu'il fût convenu avec Mr. le Maréchal qu'il attaqueroit les ennemis en flanc, lorsque Milord Douglas les auroit.

roit joints avec l'Infanterie, il crut remarquer à la disposition du terrain, qu'il auroit plus d'avantage à les prendre par derriére, & les voyant encore assez loin pour aller lui-même un peu plus avant à la découverte des lieux, il vouloit gagner la hauteur à la tête de quarante ou cinquante Officiers qui faisoient toute sa suite. Mais les instances de Mr. de Schomberg le firent demeurer au front de la Cavalerie, tandis que ce Général entreprenant de suppléer à ses vues, s'avança effectivement avec le même cortége. L'Infanterie ennemie qui s'étoit mise en marche avec tant d'ardeur, dans l'espérance d'arriver assez tôt pour nous disputer le passage, s'arrêta tout d'un coup, lorsqu'elle s'apperçut que notre Cavalerie étoit entiérement passée, je fis remarquer à Mr. le Maréchal que c'étoit apparemment pour tirer avantage de l'inégalité du terrain, qui alloit en pente depuis le lieu où ils étoient jusqu'à la riviére; & le mouvement de leur Cavalerie qui se retira aussi-tôt pour les rejoindre, confirma mon observation. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce qui n'auroit été qu'une rencontre tumultueuse, s'ils fussent arrivés avant le passage de notre Cavalerie, alloit devenir un combat réglé quand notre Infanterie auroit achevé de passer. Mais dans l'éloignement où ils étoient encore, Mr. de Schomberg n'aiant pas fait difficulté de s'avancer presqu'à la moitié de la distance qui nous séparoit d'eux, nous vîmes un nombre de leurs Cavaliers

qui

qui ne nous parut pas supérieur au nôtre, prendre leur course vers nous avec mine de vouloir nous attaquer. On a prétendu depuis que c'étoit le Duc de Berwick, qui s'étant figuré que le Roi étoit avec nous, avoit entrepris avec ses plus braves Officiers de le tuer, ou de l'enlever avant qu'il pût être secouru. Comme il n'étoit pas question d'éviter une attaque dont nous étions biens surs de faire partager le péril à nos ennemis, nous nous préparâmes à les recevoir de bonne grace. Le prémier choc fut bien violent, sans être meurtrier; parce que dans l'ardeur qui animoit de part & d'autre deux partis qui n'étoient composés que de gens de distinction, la confusion d'une rencontre si vive rendit presque tous les coups inutiles. Je fus poussé d'abord jusqu'au dernier rang, avec une partie des gardes de Mr. de Schomberg que j'avois amenés à la suite. Mais tandis que je faisois les derniers efforts pour regagner le terrain que j'avois perdu, le dessein des ennemis se déclaroit par les coups terribles qui se réunissoient autour de Mr. de Schomberg, où la mêlée étoit devenue fort sanglante en un moment. Au défaut du Roi, ils paroissoient acharnés contre la vie de son Général; & beaucoup plus vite que je ne pus me faire jour jusqu'à lui pour le secourir, un Irlandois, que je reconnus bientôt pour Harryfitz, l'abattit d'un coup de pistolet. Ce Héros infortuné tomba de son cheval, & son dernier sort auroit été d'être écrasé aussi-tôt, si le Chevalier

lier Ecke, que je n'avois pas apperçu dans notre troupe, & qui se trouvoit près de lui dans ce moment, ne se fût jetté à terre aussi promtement que Mr. de Schomberg y étoit tombé, & n'eût employé tout l'avantage qu'il avoit à pié pour écarter les chevaux. Mais étant blessé aussi-tôt lui-même, & voyant qu'Harryfitz cherchoit à percer Mr. le Maréchal de son épée, il ne pensa plus qu'à se jetter devant son Maitre qui respiroit encore, & qu'à parer aux dépens de sa vie les coups qu'on lui portoit. Il la perdit au même moment, sans que sa mort pût garantir Mr. de Schomberg. Harryfitz acheva sa vengeance, en le perçant deux fois de son épée; & ce qui n'excita pas moins de pitié & d'admiration que le généreux dévouement du Chevalier Ecke, un de ses valets de chambre, nommé Ferry, qui l'avoit suivi pas à pas avec un cheval de main, s'étant jetté sur son corps pour lui servir aussi de bouclier, y fut tué au même instant de plusieurs coups.

La fureur qui se répandit dans toute notre troupe ne laissa pas durer longtems l'opinion que nos ennemis eurent de leur victoire: Ils perdirent plus de la moitié de leurs gens, & l'on assura que le Duc de Berwick avoit été blessé. Pour moi, qui, malgré tous les efforts que j'avois faits pour rejoindre mon Maître, n'avois pu m'ouvrir assez tôt un passage, je n'arrivai près de lui qu'au moment qu'Harryfitz lui portoit le dernier coup. Ce spectacle, joint à celui du Chevalier Ecke

que je voyois étendu de son côté dans un ruisseau de sang, m'auroit fait tomber les armes des mains, si l'ardeur de la vengeance ne m'eût rendu autant de force que la tendresse de l'amitié étoit capable de m'en ôter. J'avoue que je traitai barbarement Harryfitz; car après lui avoir fendu la tête du tranchant de mon épée, je la lui plongeai trois fois dans le sein. D'autres le vengérent aussitôt, en me traitant avec la même cruauté. Je fus abattu de plusieurs blessures, qui me firent perdre tout d'un coup connoissance, & je ne pus jouir du plaisir de voir nos ennemis forcés de prendre la fuite au nombre de douze, qui n'étoient qu'environ le quart de leur troupe.

Je ne leur refuse point la gloire d'avoir combattu avec une valeur obstinée ; & s'il est vrai que le Duc de Berwick fût le Chef de ce détachement, il s'est vanté sans doute d'être sorti fort heureusement d'une des plus dangereuses occasions de sa vie. La victoire auroit même été plus incertaine, si le dessein de tuer Mr. de Schomberg, pour lequel ils avoient réuni tous leurs efforts, ne leur eût fait négliger peut être le soin de se défendre. Mais dois-je donner le nom de victoire à la plus grande de toutes nos pertes ? La douleur publique fut générale. Toute l'Armée regreta un Officier qui s'étoit fait aimer dès qu'il parut en Angleterre, & qui par l'effet de ses qualités personnelles avoit étouffé insensiblement jusqu'à l'envie,

l'envie, en ceux qui avoient été presqu'également allarmés de la grandeur de sa réputation, & de la faveur extraordinaire où il s'étoit élevé tout d'un coup auprès du Roi. Si la fortune lui avoit offert peu d'occasions de signaler son courage dans les deux campagnes qu'il avoit fait en Irlande, il n'en étoit que plus glorieux pour lui d'avoir arrêté à si peu de frais les entreprises de l'ennemi ; & d'ailleurs son unique dessein aiant toujours été de réduire les Jacobites dans quelque détroit où il pût les accabler tout d'un coup, il ne pouvoit l'avoir exécuté mieux, puisqu'en mourant il les laissoit à la veille d'une bataille qui devoit renverser toutes les espérances de leur parti.

Elle ne fut vue du côté de l'Infanterie, que par la vigoureuse attaque de la nôtre ; car malgré l'avantage que les ennemis avoient à tirer de leur situation, à peine eurent-ils essuyé le prémier feu, que se mettant en desordre, ils soutinrent mal l'impétuosité de Milord Douglas & du Général Kirex. Envain le Duc de Berwick fit-il des efforts merveilleux pour les encourager. Ils furent rompus avec si peu d'espérance de pouvoir se rallier, que le Duc les abandonnant avec indignation, passa à la Cavalerie, qui avoit fait face avec plus d'honneur à la nôtre, & qui soutint longtems le combat. Elle fut néanmoins renversée par le Roi même, qui avoit animé la sienne à venger la mort de son Général. Suivant les relations qui furent publiées à Londres, & que je ne lus

qu'a-

qu'après mon rétablissement, la déroute des Jacobites fut si complette, que de plus de quarante mille Irlandois que le Roi Jaques avoit ramassés depuis son débarquement, il n'y en eut pas dix qui parussent après la bataille; soit que les autres eussent péri dans leur fuite; soit qu'étant rebutés de leur disgrace, ils eussent pris le parti de se retirer dans leurs provinces, & d'abandonner le service du Roi Jaques. Les François, mal secondés par ces mauvaises troupes, se retirérent en assez bon ordre à Limerick, sous la conduite d'un Officier de leur nation, nommé Boisselat; tandis que le Roi Jaques, avec le Duc de Berwick & le Comte de Lauzun, allérent se consoler de leur perte en France.

On avoit pris soin du corps de Mr. le Maréchal; mais celui du Chevalier Ecke & le mien étant demeurés sur le champ de bataille, il n'y avoit qu'une faveur extraordinaire du Ciel qui pût me sauver d'être mille fois écrasé par la Cavalerie. L'action générale se passa à si peu de distance, qu'étant revenu à Pixois la nuit suivante, soit par la fraîcheur de l'air, soit par le mouvement que je reçus de ceux qui vinrent me dépouiller de mes habits, je conservai assez de présence d'esprit pour remarquer autour de moi des tas d'hommes & de chevaux morts, que le Roi avoit déja donné ordre de rassembler, pour les enterrer dès le lendemain. Ceux entre les mains de qui je tombai, ne me parurent pas fort touchés de la priére

que

que je leur fis de prendre soin de ma vie: cependant lorsqu'en remuant à peine la langue, je leur eus appris que j'étois un Officier de quelque distinction, qui leur promettois de récompenser libéralement leurs services, ils me prirent entre leurs bras pour me mettre sur une voiture qui étoit déja chargée de quelques Officiers blessés, à qui les mêmes espérances leur avoient fait rendre apparemment le même office. S'il me restoit quelques goutes de sang qui ne fût pas sorti par mes blessures, elles achevérent sans doute de s'écouler dans ce mouvement; car aiant encore une fois perdu connoissance, je ne la retrouvai que plus d'une heure après, dans la cabane d'un paysan où je fus transporté; & ceux à qui je fus redevable d'un si grand bienfait, s'embarrassérent peu, après m'avoir placé dans la voiture, si ma vie pouvoit se soutenir longtems sans d'autres secours.

Cependant mes gens, qui n'avoient pas eu de peine à s'assurer de mon sort, me cherchoient aussi dans le même endroit du champ de bataille; mais la multitude de valets & de vivandiers qui y étoit répandue, l'aiant empêché d'étendre bien loin les yeux autour d'eux, quoiqu'on eût allumé de toutes parts quantité de feux & de flambeaux, ils ne découvrirent la route qu'on m'avoit fait prendre, qu'après avoir employé une partie de la nuit à me chercher inutilement. Aiant appris enfin qu'on avoit transporté en diverses voitures quelques Officiers qui n'étoient

pas morts, ils se flatérent que je pourrois être de ce nombre. J'étois encore, sinon sans connoissance, du moins sans voix & sans forces, lorsqu'ils arrivérent à la cabane. L'obscurité y étoit grande, & les secours encore si éloignés, qu'avant que de les recevoir, j'aurois perdu misérablement le peu de vie qui me restoit. Mes gens me reconnurent tout d'un coup, parce qu'on m'avoit laissé mes habits. Ils prirent tant de soin de moi, que m'aiant rappellé quelque apparence de chaleur, je me trouvai en état de distinguer Harryfitz, qui avoit été transporté comme moi sur quelques espérances qu'on avoit eu la force de donner à ceux qui l'avoient découvert. Ses blessures ne le cédoient guéres aux miennes. Je l'avois abattu d'un coup de sabre sur la tête, & je lui en avois enfoncé trois fois la pointe dans l'estomac. Il est vrai qu'avec les mêmes coups j'en avois reçu un de plus sur la tête, & deux sur le bras gauche. Mais le secours de mes gens m'aiant fait revenir, je reconnus Harryfitz, qui n'étoit pas en état d'ouvrir les yeux pour me distinguer. Dans la mortelle foiblesse où j'étois, je ne laissai pas de me rappeller toutes les images qui m'étoient restées du combat; & quelque ardeur qui m'eût porté à venger la mort de Mr. le Maréchal, je me souvins avec quelque honte que son meurtrier, ce Harryfitz que j'avois traité si cruellement, m'avoit sauvé dans un autre tems la vie & la liberté. Si je l'avois puni d'avoir cherché sa gloire aux dépens d'une tête

te si précieuse, il me sembla que je pouvois satisfaire aussi ma reconnoissance en lui faisant donner le secours nécessaire à sa situation. Sans le désigner autrement que par un signe, j'exhortui mon Chirurgien à le servir. Le soin qu'on me vit prendre de lui, porta ensuite mes gens à le faire transporter avec moi dans le bourg voisin, où il fut logé sous le même toit & traité avec les mêmes attentions.

Madame de Montcal n'attendit pas la confirmation de mes blessures pour quiter Bilingargi. Sur le prémier bruit qui se répandit de notre victoire, & sur mon silence qu'elle trouva long dans une telle conjoncture, elle prit le parti de se rendre aux bords de la Boyne, où la nouvelle de la mort de Mr. le Maréchal lui fit d'abord penser que j'étois uniquement occupé d'un si funeste événement: mais elle apprit enfin la part que j'avois eu à l'infortune de ce grand homme, & les sentimens qu'elle me connoissoit pour lui, la persuadérent d'abord que mes blessures n'étoient pas le plus douloureux de mes maux. En effet, ma consternation & ma douleur ne firent qu'augmenter tous les jours, tandis que le danger de mes blessures diminua bientôt sensiblement. Non seulement je renonçai à tout espoir de fortune militaire après la mort de mon protecteur & de mon ami, mais je résolus encore d'abandonner le Service: ce fut-là la promesse que je fis à Madame de Montcal, en voyant les pleurs que ma situation lui faisoit répandre.

En assurant qu'aucune de mes blessures n'étoit mortelle, les Chirurgiens ne me rendoient pas mes forces, qui sembloient m'avoir quité sans retour par l'épuisement de mon sang. Je passai plus de trois semaines dans cet état, sans pouvoir m'occuper d'autres soins que de ceux d'une si ennuyeuse situation. Harryfitz étoit traité dans une autre chambre ; mais s'il ignoroit à qui il avoit l'obligation de ce bienfait, j'avois absolument oublié le serviee que je lui avois rendu. Il avoit été si mal que la curiosité n'avoit pu l'occuper beaucoup. Cependant il ne put entendre prononcer mon nom à de mes domestiques, sans se faire instruire du lieu où il étoit, & par quelle générosité ou quel intérêt on lui rendoit des services si empressés. Il frémit en apprenant qu'il étoit en mon pouvoir. Les circonstances du combat n'étoient point effacées de sa mémoire. S'il se souvenoit d'avoir ôté la vie avec un acharnement cruel au Maréchal de Schomberg, il n'avoit pas oublié non plus que c'étoit de moi qu'il avoit reçu le prémier coup de sabre qui l'avoit abattu ; & se trouvant percé de plusieurs autres coups, il se figuroit aisément qu'ils étoient tous partis de la même main. Mes gens qui remarquérent son inquiétude, me rappellérent ce que j'avois fait pour lui en m'apprenant qu'il étoit si près de moi ; ou plutôt me parlant de lui sans le connoître, ils bruloient eux-mêmes d'apprendre quelles pouvoient être les raisons qui m'avoient porté à le servir, & qui paroissoient lui faire regreter

greter de m'avoir cette obligation. Non seulement je cachai son nom & son crime, mais le faisant assurer aussi-tôt que je n'avois pas perdu le souvenir de Kanan, j'ajoutai quelques termes vagues par lesquels je lui faisois entendre qu'il s'étoit fait dans mon cœur une compensation d'injures & de bienfaits.

Il n'avoit pas manqué de se faire raconter aussi la disgrace irréparable du Roi Jaques; & répondant fort bien au soin que j'avois eu de lui faire parler avec quelque obscurité, il me fit dire avec la même précaution que c'étoit un malheur pour lui & pour moi que nos blessures nous retinssent au lit. Je ne vis dans ce langage que l'ardeur d'un homme de guerre, qui regrette de ne pouvoir être utile à son parti; mais elle me donna occasion de réfléchir si je pousserois l'oubli de son attentat jusqu'à lui rendre la liberté après sa guérison. Il me l'avoit rendue à Kanan; & je comprenois bien d'ailleurs qu'après tant d'actions fameuses par lesquelles il s'étoit attiré la haine des Protestans, il n'y avoit guéres de difference entre le retenir prisonnier & le dévouer au supplice. Mais pouvois-je aussi le rendre libre sans m'exposer moi-même au ressentiment, & peut-être au mépris de tous les amis de Mr. de Schomberg, à qui l'on ne feroit jamais comprendre qu'il y eût des raisons assez fortes pour m'avoir fait épargner la vie, & prendre soin même de la santé de son meurtier? Il ne falloit pas espérer qu'en sortant de mes mains, il pût cacher que Mr. de Schomberg étoit mort par les siennes; & c'é-

c'étoit m'exposer non seulement à la haine de tous ceux à qui ce grand nom étoit cher, mais encore aux reproches éternels de mon propre cœur.

Aussi-tôt qu'il fut en état de se faire transporter jusqu'à ma chambre, il me fit demander instamment de me voir. Je me fis presser plus d'une fois, & j'affectai de n'y consentir que d'un air chagrin. Malgré le service que je lui avois rendu, il sentoit fort bien que je ne pouvois l'aimer, & que la reconnoissance avoit eu à combattre des mouvemens bien opposés, pour me faire prendre quelque intérêt à sa guérison. Aussi commença-t-il par me confesser qu'il regretoit lui-même d'avoir privé l'Europe d'un de ses plus grands Hommes, & qu'il se croyoit d'autant plus coupable, que le motif de la gloire avoit eu moins de part à son action, que la force d'un ressentiment personnel. Il n'avoit jamais pardonné à Mr. de Schomberg de l'avoir fait condamner au supplice après l'affaire d'Oxmanton, & depuis ce tems-là toutes ses vues s'étoient tournées à la vengeance. Mais en s'accusant de barbarie, il me fit une proposition qui me fit douter que son repentir fût sincére, ou qui me donna lieu du moins de me fier moins que jamais à son caractére. Boisselat s'étoit renfermé dans Limerick avec les François; & le Roi Guillaume, qui ne vouloit pas repasser la mer sans avoir détruit toute l'Irlande, s'étoit attaché lui-même à ce siege avec ses meilleures troupes. Harryfitz, mécontent de voir ses services mal récompen-

fés par le Parti Jacobite, me proposa de rendre un service essentiel au Roi Guillaume, en faisant périr d'un seul coup la garnison de cette ville Il étoit né à Limerick. Connoissant tous les détours de la ville, il y avoit remarqué un souterrain qui régnoit sous un long corps de cazerne, où il ne doutoit pas que tous les François ne fussent logés. Il n'en ignoroit pas non plus la sortie, qui donnoit dans un fossé sec; & la montagne servant de ce côté là de défense naturelle à la ville, il jugeoit que la garde s'y faisoit avec négligence. Son dessein étoit de transporter quelques milliers de poudre dans le souterrain, pour faire sauter le corps de cazerne & tous ceux qui l'habitoient. Ce projet lui paroissant infaillible, il regretoit que nous n'eussions pas été en état de l'exécuter, avant que le Roi Jaques, qui avoit passé quelques jours à Limerick après sa défaite, eût quité cette ville pour se rendre à Kinsal, d'où il étoit parti ensuite pour retourner en France.

Malgré tous mes engagemens au service de l'Angleterre, je ne pus entendre sans horreur le plan d'une entreprise qui devoit couter la vie à cinq ou six mille hommes de ma nation, sans pouvoir tirer l'épée pour se défendre. Si j'excitai Harryfitz à m'expliquer sa pensée, ce ne fut que pour m'assurer les moyens de couper le cours à cette perfidie. Mais je n'eus pas besoin d'y employer beaucoup d'efforts; ses blessures ne lui permettant non plus qu'à moi de penser lui-même à exécuter ses vues, il ne me les communiquoit

que pour m'engager à donner cette ouverture à Milord Douglas, qui commandoit sous le Roi au siége de Limerick. Je feignis de les approuver, jusqu'à faire prendre une plume à Madame de Montcal, pour en écrire toutes les circonstances; & lui promettant de faire valoir son zèle, je le renvoyai fort satisfait de ses espérances. Mais je ne m'occupois au fond qu'à trouver quelque voie indirecte pour les faire manquer, & le Ciel me l'offrit en amenant chez moi Milord Galloway, qui se détourna de quelques milles pour me marquer la part qu'il prenoit à ma situation. Il étoit parti de Londres avec des nouvelles importantes qu'il portoit au camp de Limerick, & qui déterminérent bientôt le Roi à quiter l'Irlande pour se rendre à la Haye. Je lui proposai mes scrupules sur l'offre qu'on me faisoit de perdre d'un seul coup toute la Garnison Françoise de Limerick. Soit reste d'attachement pour une Nation dont il étoit comme moi, soit hauteur pour le noir dessein d'un perfide, il ne balança point à condamner la cruelle invention d'Harryfitz, & en quelque tems qu'elle pût être proposée, il se chargea d'en arrêter l'exécution.

Cet incident ne fit qu'augmenter mes difficultés sur la conduite que je devois tenir avec le meurtrier de Mr. de Schomberg. Je me serois arrêté enfin au parti de le quiter, dès que ma santé m'auroit permis de souffrir le mouvement d'une voiture, & l'abandonnant à lui-même, j'aurois évité tous les re-

proches

proches auxquels j'appréhendois de m'exposer; mais j'eus encore l'obligation au Ciel de me délivrer de cet embarras, par une voie qui sembloit justifier sa Providence. L'Ecuyer de Mr. le Maréchal de Schomberg avoit été dangereusement blessé en combattant près de son Maître; & quoiqu'il se fût plutôt rétabli que moi, il lui restoit des suites à craindre d'un coup de balle qui lui avoit traversé le corps. On lui conseilla d'aller prendre les eaux de Bath; & comme il s'étoit fait traiter longtems dans le lieu où j'étois, il ne fut pas plutôt en état de marcher, que pour exercer ses forces il vint me rendre sa prémiére visite. Notre entretien ne roula que sur notre perte commune, & sur les louanges d'un Maître que nous avions les mêmes raisons de regreter. J'évitai de lui parler d'Harryfitz. Mais en me quitant il apprit qu'il y avoit dans la même maison un Officier qui étoit encore fort mal de ses blessures; & quoiqu'on ne pût lui en dire le nom, il se crut obligé par l'occasion à lui faire quelques politesses. Harryfitz étoit dans un fauteuil, où sa foiblesse le retenoit encore. Quelque changement qu'une si dangereuse maladie, & la différence de l'habillement eussent pu mettre dans sa figure, l'Ecuyer, qui se nommoit Tostat, crut le reconnoître après l'avoir observé quelques momens. Mes yeux me trompent-ils, lui dit-il dans le mouvement d'une fureur qui commençoit à s'allumer? ne vois-je pas le monstre qui a massacré barbarement mon Maître?

Et ne pouvant douter, sur quelques excuses mal arrangées qui échappérent à Harryfitz, que le jugement qu'il en avoit porté ne fût certain: Ah! traître, s'écria-t-il en tirant son épée, comment la vengeance du Ciel t'a-t-elle épargné si longtems? Mais elle t'est réservée par ma main, & sans considérer sa situation il le perça de plusieurs coups. Le bruit aiant attiré tout ce qu'il y avoit de gens dans la maison, il ne marqua pas la moindre inquiétude de l'action qu'il venoit de commettre: qu'on expose, leur dit-il, ce misérable sur le prémier gibet, c'est l'assassin de Mr. de Schomberg. Je ne regrette que de lui avoir ôté la vie par une mort trop douce. En un moment la rage parut saisir tous les spectateurs. Ils traitérent le cadavre avec la derniére indignité, & l'aiant traîné par toutes les rues du bourg, ils le partagérent en plusieurs quartiers, qu'ils attachérent en différens lieux.

Tostat étoit repassé dans ma chambre après cette exécution. L'émotion où je le vis m'en aiant causé beaucoup, j'attendois qu'il m'expliquât ce que je ne savois encore que par le bruit que j'avois entendu. Il m'embrassa plusieurs fois. Je regarde ce jour, me dit-il, comme le plus heureux de ma vie. J'ai vengé notre Maître. Comment s'est-il fait, ajouta-t-il, que vous ayez eu si longtems le traître à deux pas de vous sans le connoître? Cette question m'embarrassa. Mais connoissant de la raison & de l'honneur à Tostat, je pris le parti de lui expliquer tout le fond

de

de mon avanture. Il confessa que je m'étois trouvé dans des circonstances délicates. Enfin j'en étois délivré; & sans trop examiner à quels sentimens je devois me livrer, je priai Madame de Montcal de prendre cette occasion pour hâter notre départ.

Elle auroit souhaité que nous mettant dans une voiture assez douce pour gagner la mer, nous nous fussions associés à Tostat dans le voyage. Quelque fond qu'elle fît sur l'habileté de mon Chirurgien, son impatience étoit de me voir à Londres, pour y recevoir mille secours qu'il ne falloit point espérer en Irlande. Mais il nous restoit des intérêts précieux à régler. Nous ignorions le sort de Mademoiselle Fidert, & l'amitié ne nous permettoit pas de nous éloigner, sans avoir vu sa fortune & son repos bien établis. Quoiqu'il se fût passé plus d'un mois depuis la bataille de la Boyne, la difficulté des communications & mes propres disgraces nous avoient ôté tous les moyens de nous informer de sa situation. J'ignorois même si elle avoit reçu sa grace, & son mari l'ordre de se rendre à son Régiment. Ma résolution étant de retourner à Grunlaster, où je m'étois bien trouvé de l'air & des alimens après mes premiéres blessures, & où j'avois fait un ami que je souhaitois de revoir, je me proposai de faire partir delà quelque personne de confiance, ou cet ami même, si je le trouvois disposé à se charger de cette commission, pour aller s'assurer à Canterstrof des changemens qui devoient y être arrivés. Tostat,

qui m'entendit parler de ce dessein, s'échauffa au nom du jeune Ecke, dont le Pére n'avoit pas été moins son ami que le mien. Je ne lui cachai pas les raisons qui m'intéressoient à son mariage, ni même l'inquiétude qui me restoit pour sa femme. Il se trouvoit maître absolu de lui-même par la mort de son Pére, par conséquent plus redoutable que jamais dans les violences. Tostat qui avoit su combien Mademoiselle Fidert avoit été chére à Mr. le Maréchal, & pour qui ce souvenir étoit un motif de la servir, s'offrit à faire le voyage de Canterstrof, avec d'autant plus de confiance que le jeune Ecke n'ignoroit pas l'étroite liaison qu'il avoit eue avec son Pére. Il en prit occasion de me raconter ce que j'ai déja rapporté de l'horoscope de Mr. de Schomberg. L'aiant suivi dans toutes ses courses, il étoit à Lisbonne avec lui, lorsqu'il s'étoit adressé au Juif qui l'avoit rempli de mille préventions aussi frivoles en elles-mêmes, qu'elles sembloient s'être trouvées justes par l'événement. Elles avoient été jusqu'à lui faire changer le dessein qu'il avoit eu de se fixer en Hollande, par la seule raison qu'il n'y avoit point trouvé de femmes qui eussent fait impression sur son cœur, & que pour remplir la prédiction du Juif, il falloit qu'il aimât & qu'il fût aimé. On peut la compter du moins parmi ses motifs: car il en avoit sans doute un plus puissant dans l'amitié du Roi Guillaume, qui lui avoit promis, en le faisant partir avec lui pour l'Angleterre, toutes les faveurs dont il

prit

prit bientôt plaisir à le combler.

J'acceptai l'offre de Tostat, & lui donnai pour guide le valet qui avoit servi Mademoiselle Fidert, avec la seule précaution de lui recommander, non seulement de ne pas se faire accompagner de ce garçon en entrant au château, mais d'éviter même tout ce qui pourroit rappeller à l'imagination d'Ecke les sources de sa jalousie. Ainsi je le priai d'éviter jusqu'à mon nom; ce qui ne m'empêcha point de le charger d'une Lettre pour Mademoiselle Fidert, par laquelle je l'exhortois à s'ouvrir avec confiance à celui qui l'alloit voir de la part de Madame de Montcal & de la mienne. Quelques allarmes que nous eussions ressenties longtems pour cette chére amie, il nous parut, en considérant l'effet que la bonté du Roi avoit du produire sur son mari, que nous devions mieux augurer de son établissement; & jugeant trop favorablement d'un furieux qui étoit capable de toutes les passions à l'excès, nous vîmes partir Tostat avec l'espérance de recevoir les plus heureuses nouvelles à son retour. M'étant fait transporter à Grunlaster, j'y passai quelques jours dans une tranquilité qui avança beaucoup ma guérison. Le Comte de Solms, qui avoit reçu deux dangereuses blessures à la Boyne, s'étoit retiré au château de Perwith, où il commençoit aussi à se rétablir. Dès qu'il eut appris que j'étois si proche, il me fit presser de l'aller voir souvent. Je répondis à cette politesse avec tout l'empressement qu'elle méritoit de la part d'un Seigneur qui avoit été lié fort étroitement avec Mr. de Schom-

bèrg, & qui m'avoit toujours honoré d'une estime distinguée. Nous étions néanmoins fort éloignés de la familiarité ; mais elle se forma si promtement dans les visites que je lui rendis, qu'étant devenus inséparables, il me confia les raisons qui lui avoient fait abandonner l'Allemagne immédiatement après la Ligue d'Augsbourg. L'Electeur de Baviére, dont il aimoit la sœur, avoit regardé comme un affront qu'il eût entrepris de rendre secrettement des soins à cette Princesse, & l'avoit fait menacer de toute sa vengeance, s'il continuoit de la voir sans témoins. Cet avis avoit fait garder plus de mesures au Comte ; mais loin de se refroidir, il avoit cherché de nouvelles voies pour soutenir son intrigue, jusqu'à se déguiser en femme, & se présenter à la Princesse sous le nom d'une Dame étrangére qui venoit implorer sa protection. Cet artifice lui avoit réussi dans plusieurs visites : mais il fût reconnu, & quelques domestiques lui firent l'insulte de lui couper les jupes. Ne pouvant douter qu'ils n'eussent agi par l'ordre de l'Electeur, il trouva l'outrage fort supérieur à l'offense ; & dans une Diéte de l'Empire, où le Pouvoir Souverain est plus limité, le rang de son ennemi ne l'auroit pas empêché de faire éclater son ressentiment, si l'Electeur ne l'eût prévenu lui-même dans une partie de chasse que les Princes de la Diéte faisoient près d'Augsbourg. Il prit le Comte à l'écart ; & soit pour lui faire raison, ou pour satisfaire le mouve-

ment de sa propre haine, il lui offrit le choix de l'épée ou du pistolet. Mais dans le tems qu'ils se disposoient à se traiter sans ménagement, plusieurs Officiers de la suite de l'Electeur les surprirent; & l'indignation qu'ils eurent de la hardiesse du Comte, les auroit portés à lui faire quelque nouvelle insulte, si leur Maître ne les eût forcés à le respecter. Tous ses amis voyant peu de sureté pour lui dans Augsbourg, le pressérent de s'éloigner; ce qui ne l'empêcha pas, avant son départ, de voir encore une fois la Princesse. Et s'ouvrant même à moi sur les termes où il en étoit avec elle, il me fit entendre qu'elle n'avoit point d'éloignement pour quiter l'Allemagne avec lui. Il avoit passé en Hollande, où il s'étoit fait un honneur d'accompagner le Prince d'Orange dans son expédition.

Madame de Montcal étoit avec moi dans les visites que je lui rendois presque tous les jours à Perwith. Le panchant qu'il avoit à la galanterie, lui fit entreprendre de plaîre à ma femme; & jugeant d'elle par l'idée que les Etrangers se forment des Dames Françoises, il crut apparemment qu'il la trouveroit disposée à se faire un amusement de ses soins. La voie qu'il prit n'étoit pas sans adresse. Madame de Montcal s'étoit liée avec la femme du Maire de Grunlaster, qui ne la quitoit guéres, & qui étoit ordinairement de nos voyages. Ce fut à celle-ci que le Comte parut d'abord adresser ses soupirs, & ma femme y fut trom-

pée pendant quelques jours. Mais cette Dame, qui n'avoit pas moins de vertu que de beauté, n'avoit écouté les propositions du Comte, que pour lui ôter également l'espérance, & qu'elle fût propre à s'en charger, & que Madame de Montcal voulût les recevoir. Enfin ses importunités la forcérent de s'ouvrir à nous. Nous traitâmes ce récit de badinage, & je fus le prémier à répondre que je félicitois ma femme d'avoir mérité l'estime d'un si galant-homme. Cependant le Comte, rebuté de la Dame Irlandoise, prit le parti de s'adresser directement à Madame de Montcal. Elle lui fit sans doute des réponses qui convenoient à ses principes; mais lorsqu'elle voulut m'en rendre compte, j'en badinai avec elle-même, & je la priai de croire que je n'avois pas besoin de ce détail pour être tranquille sur sa tendresse & sa fidélité. Je continuai de prendre cette avanture sur le même ton, jusqu'à faire connoître au Comte que je n'ignorois pas les dispositions de son cœur, & que j'étois ravi que les charmes de ma femme eussent été capables de lui faire oublier une Princesse d'Allemagne. Peut-être cette effectation de sécurité fut-elle poussée trop loin; mais quoique Madame de Montcal affectât d'en rire aussi, elle en fut insensiblement choquée, surtout après un tour que je lui fis malicieusement. Elle étoit à jouer avec quelques personnes du voisinage, qui se rendoient aussi-bien que nous au château de Perwith. Je me tenois debout derriére elle, & dans la fami-

liarité qui régnoit entre toutes les personnes qui composoient notre société, je n'avois pas fait difficulté de passer les deux bras sur ses épaules, & d'avoir les deux mains appuyées sur son sein. La vue du Comte de Solms, qui étoit de l'autre côté de la salle, me fit naître l'envie de l'appeller d'un signe de tête, & retirant doucement mes mains, je l'invitai sans bruit à prendre la place & la posture où j'étois. Il le fit si adroitement, que Madame de Montcal n'eut pas la moindre défiance que ce fût un autre que moi. Pendant ce tems-là je me rendis de l'autre côté de la table, où je demeurai quelques momens derriére le fauteuil de celui qui étoit vis-à-vis d'elle. Ses yeux s'élevérent sur moi & se baissérent ensuite sur son jeu, sans qu'elle parût frappée de la moindre réflexion. Mais les aiant levés une seconde fois, je remarquai qu'elle me considéroit attentivement; & quitant tout d'un coup sa place avec un cri de surprise & d'effroi, elle se débarrassa brusquement des bras du Comte, qui fit quelques efforts pour la retenir. Ce spectacle avoit beaucoup réjoui l'assemblée; & m'animant moi-même à la joie, je fis agréablement quelques reproches à ma femme d'avoir si mal appris à me distinguer d'un autre homme. Avec beaucoup d'esprit & d'usage du monde, elle fut la seule à qui cette plaisanterie déplut. Je découvris son chagrin, & j'abrégeai une scéne qu'elle ne souffroit pas volontiers. Son humeur, qui étoit naturellement enjouée,
parut

parut sombre pendant quelques jours, sans que mes caresses pussent dissiper cette mélancolie. Enfin je lui vis plus de gayeté, mais ce ne fut pas avec moi ; ou si elle m'adressoit par intervalles quelque chose de vif & de badin, j'y remarquois un air de contrainte. Elle alla bientôt jusqu'à donner quelques marques d'intelligence avec le Comte. Elle lui parloit à l'oreille, elle paroissoit écouter ses réponses avec plaisir, elle applaudissoit à ses moindres actions. Cette conduite fit d'abord peu d'impression sur moi ; mais j'avoue que la voyant croître par degrés, à mesure que j'y paroissois moins sensible, elle eut enfin la force de me causer quelque inquiétude. Je devins rêveur & taciturne à mon tour. Le Comte de Solms, à qui j'avois trouvé jusqu'alors mille qualités aimables, ne me parut plus qu'un fanfaron, & l'homme du commerce le plus ennuyeux. Loin de marquer le même empressement à l'aller voir, je trouvois toujours quelques prétextes pour remettre le voyage au lendemain, & je sentois malgré moi une secrette amertume, lorsque Madame de Montcal répondoit elle-même à mes difficultés, & trouvoit quelque bonne raison pour lever les obstacles.

L'absence de Tostat avoit duré si longtems, que cette seule allarme me fournissoit tous les jours des objections contre les voyages de Perwith. Il étoit bien étrange en effet qu'il se fût déja passé plus de quinze jours sans que nous eussions reçu de ses nouvelles, & qu'il ne

ne m'eût pas renvoyé du moins le valet que je lui avois donné pour guide. Deux jours s'écoulérent encore, pendant lesquels mes propres peines sembloient me disposer à la compassion pour celles d'autrui. Enfin je vis arriver mon valet, qui s'offrit à moi d'un air si triste & si agité, qu'il me fit pressentir une partie de sa commission. Je n'en attendis du moins rien d'heureux pour Mademoiselle Fidert, quoique ce ne fût point encore sur elle que la fortune avoit fait tomber ses plus rigoureux coups.

Mon valet revenoit chez moi par ses ordres, car Tostat ne vivoit plus. Il étoit parti, non du château de Canterstrof, mais de celui de Rekbik, qui étoit tombé à Mademoiselle Fidert avec l'héritage de son frére. Après m'avoir préparé à d'affreuses nouvelles, il m'apprit que Tostat aiant suivi mes conseils en arrivant au château d'Ecke, avoit feint de n'y être amené que par les tendres sentimens qui l'avoient attaché au Pére, & par le desir de se consoler de sa perte avec le fils d'un ami si cher. Ecke lui avoit fait d'abord un accueil fort civil, & cette politesse avoit duré dans leur prémier entretien jusqu'aux questions que Tostat avoit commencées sur le messager & les dépêches qu'il avoit du recevoir du camp de la Boyne. Les mêmes soupçons qui l'avoient empêché d'obéir aux ordres de son Général & de son Pére, lui avoient fait naître dans l'esprit la plus cruelle défiance. Il s'étoit imaginé tout d'un coup qu'un

qu'un homme si bien instruit de l'ordre qu'il avoit recu, devoit avoir eu quelque part aux intentions qu'il avoit supposées à Mr. le Maréchal & à son Pére; c'est-à-dire, que s'étant persuadé alors que le dessein de Mr. de Schomberg & celui de son Pére, en le rappellant d'une maniére si extraordinaire, & si longtems avant le terme arrêté pour son exil, n'étoit que de lui enlever sa femme, dans l'opinion où il les supposoit toujours qu'elle étoit sa Maîtresse, il crut qu'après leur mort Tostat pensoit encore à l'exécution de leur entreprise. S'il ne s'emporta point sur le champ aux derniéres violences, ce fut par la seule considération qu'il crut devoir à un homme qui avoit été ami de son Pére. Il se contraignit pour le traiter avec des égards forcés, dont il lui tardoit de voir bientôt la fin. Mais n'aiant pu se dispenser de lui laisser prendre quelques jours de repos dans sa maison, il ne se fut pas plutôt apperçu qu'il avoit cherché l'occasion d'entretenir sa femme à l'écart, qu'il prit avec lui l'air le plus froid, tandis que d'un autre côté il força Mademoiselle Fidert à garder son appartement.

Il ne fut pas difficile à Tostat, que j'avois prévenu en lui communiquant toutes mes lumiéres, de pénétrer une partie des mouvemens jaloux qui l'agitoient. Cependant le desir d'exécuter fidélement sa commission, lui fit affecter d'avoir les yeux fermés sur toutes les apparences. Il avoit déja remis ma Lettre à Mademoiselle Fidert, & le récit qu'elle lui

avoit

avoit fait de ses peines l'aiant persuadé qu'elle avoit besoin plus que jamais d'être secourue, il avoit renouvellé le conseil que je lui avois donné dans ma prémiére Lettre, de se rendre sur ses propres terres, où elle pouvoit se mettre à couvert des violences d'un mari si furieux, aussi longtems du moins qu'il différeroit la déclaration de leur mariage. Ce conseil supposoit dans ma Lettre, qu'Ecke devoit se rendre aux ordres de Mr. le Maréchal, qui le rappelloient à l'Armée; mais les circonstances étant changées, ce conseil devenoit une imprudence, par laquelle Mademoiselle Fidert se laissa d'autant plus facilement entraîner, que dans la bouche d'un homme qui lui venoit de la part de Madame de Montcal & de la mienne, elle le regarda au contraire comme le sentiment de ses amis, & comme le meilleur parti qu'elle eût à choisir. Sa résolution fut hâtée par quelques incidens qui redoublérent ses craintes. Tostat aiant employé toute son adresse pour la voir, eut le malheur de ne pas échapper aux yeux qui l'observoient. Les ménagemens qu'on eut pour lui ne servirent qu'à échauffer la fureur dont Mademoiselle Fidert ressentit les marques. Elle ne balança plus à partir; & pour se mettre à couvert de tous nouveaux soupçons, elle résolut de se faire conduire par mon valet, qui étoit dans le voisinage du château, tandis que Tostat demeureroit quelques jours près d'Ecke avant que de la rejoindre.

Son départ jetta ce furieux dans des transports

ports qui ne se peuvent représenter. Il ne pouvoit les tourner sur Tostat, qui ne s'étoit pas éloigné de sa maison, & qui avoit même évité de prendre part aux mouvemens que Mademoiselle Fidert s'étoit donnés pour les préparatifs de sa fuite. Cependant, lorsqu'il le vit prêt à le quiter, sa jalousie trop éclairée lui fit comprendre que le tems qu'il avoit passé chez lui depuis le départ de sa femme, pouvoit n'être qu'un voile pour couvrir leur intelligence. Il le fit suivre. La terre de Riksek étoit à trente milles de Canterstrof. L'espion qui étoit attaché à sa suite, crut avoir tout gagné, lorsqu'il se fut assuré que Mademoiselle Fidert étoit au même lieu : il porta aussi-tôt cette importante nouvelle à son Maître.

Notre amie s'étoit rendue coupable d'une nouvelle imprudence, en négligeant de marquer elle-même à son mari le lieu de sa retraite & les motifs de sa fuite. N'eût-elle eu pour prétexte que le délai qu'il apportoit encore à la publication de son mariage, personne ne l'auroit condamnée à se retirer dans sa maison paternelle, & à y attendre qu'il lui donnât un titre sans lequel il ne lui convenoit plus de vivre avec lui. D'ailleurs il avoit différé jusqu'alors à faire donner à la grace qu'elle avoit obtenue du Roi, les formalités qui étoient encore nécessaires du côté des Tribunaux d'Irlande; & cette raison étoit une excuse de plus, puisqu'il n'y avoit rien de si pressant pour elle que de s'assurer la jouissance tranquille de ses

biens,

biens. Mais en arrivant à Rikſek, elle devoit une Lettre à ſon mari. Il n'étoit guéres néceſſaire non plus que Toſtat marchât ſur ſes traces; & ſon zèle manquoit encore de prudence, après avoir reconnu que la jalouſie d'Ecke s'attachoit particuliérement à lui. Auſſi ſon malheur ne fut-il regreté de perſonne. Ecke ſe mit en marche ſur les prémiers éclairciſſemens qu'il reçut de ſon courier. Il ſe les fit confirmer dans le voiſinage de Rikſek; & n'en demandant pas d'autres pour ſe croire autoriſé à la vengeance, il fit appeller Toſtat, il le força de ſe battre ſans un mot d'explication, & ſa fureur fut aſſez heureuſe pour le tuer du prémier coup. Peut-être réſervoit-il le même châtiment à ſa femme. Mais ſur quelque défiance que mon valet lui fit naître en voyant appeller Toſtat par un inconnu, elle prit des meſures aſſez promtes pour ſe faire un azile impénétrable de ſa maiſon. Ecke, qui ne manqua pas de s'y préſenter avec audace, comprit en en la voyant défendue par quelques gens armés, qu'on s'étoit mis en état de ne pas craindre ſes violences. Ne pouvant tirer aucun droit de ſon mariage, qui n'étoit pas connu dans la terre de ſa femme, & n'oſant même ſe promettre de ſureté après l'excès auquel il venoit de s'emporter, toute ſa rage n'empêcha pas qu'il ne prît le parti de la fuite.

C'étoit dans la douleur de cette nouvelle infortune que Mademoiſelle Fidert m'avoit dépêché mon valet, avec une Lettre où elle

im-

imploroit mon amitié. Elle me déclaroit que n'aiant plus ni repos, ni même de sureté à espérer pour sa vie, avec un mari dont elle connoissoit le terrible caractére, elle étoit résolue non seulement à se mettre à couvert de ses fureurs par une séparation perpétuelle, mais encore à faire casser, s'il étoit possible, un si malheureux mariage. Elle me conjuroit de ne pas quiter l'Irlande sans faire le voyage de Riksek avec Madame de Montcal; & si elle étoit assez heureuse pour se dégager de ses chaînes, elle nous faisoit entendre que son dessein étoit de vendre son bien & de repasser en Angleterre avec nous.

Nous fûmes vivement touchés de sa situation. Le malheur de Toستat ne nous auroit pas moins affligés, s'il ne se l'étoit pas attiré par son zèle indiscret. Je trouvai même, en interrompant mon valet, quelques raisons de croire qu'il étoit entré dans ses services une autre sorte d'intérêt, qui convenoit peu à un homme d'honneur dans les tristes circonstances où il avoit trouvé Mademoiselle Fidert. Les soupçons d'Ecke n'avoient pas été sans fondement. Tostat avoit pris de l'inclination pour sa femme, & peut-être s'étoit-il flaté, en la suivant dans sa terre, de tirer quelque avantage de son embarras pour s'établir dans son cœur. Elle me confessa elle-même que c'étoit lui qui lui avoit inspiré la prémiére idée de faire rompre son mariage; & que la lui voyant recevoir avec ardeur, il n'avoit pas fait difficulté de se proposer à elle pour succéder aux droits qu'il

qu'il vouloit faire perdre à son mari. Mais sans se croire celui de s'en offenser, elle avoit rejetté une proposition qui ne s'accordoit pas desormans avec le dégoût qu'elle avoit pris pour l'amour. Je ne me suis arrêté à cette remarque, que pour me justifier de la mort de Tostat, à laquelle on pourroit m'accuser d'avoir contribué en l'engageant au voyage de Canterstrof.

Madame de Montcal, à qui les intérêts de Mademoiselle Fidert étoient presqu'aussi chers que les nôtres, approuva beaucoup le dessein qu'elle avoit de faire casser son mariage, & m'excita vivement à ne rien épargner pour lui rendre un si important service. En le desirant autant qu'elle, je n'y voyois pas toute la facilité qu'elle se figuroit. Cependant je me rendis à l'empressement qu'elle me marquoit aussi pour lui donner quelque consolation dans sa retraite. Et mon intérêt m'y parut mêlé, parce que c'étoit m'éloigner du Comte de Solms, qui commençoit à me donner des inquiétudes sérieuses, quoique j'eusse encore honte de me faire cet aveu à moi-même. Un mouvement dont je ne pus me défendre, me fit saisir cette occasion de satisfaire ma jalousie. Vous ne craignez donc point, dis-je à ma femme, de regreter Perwith, & tous les agrémens qu'il paroit avoir pour vous. Ma rougeur m'auroit trahi, quand même Madame de Montcal n'auroit pas su aussi-bien que moi la raison de cette demande. Elle me regarda pendant quelques momens d'un air satisfait;

& m'embraſſant enſuite avec le mouvement d'une vive tendreſſe: Ah! me dit-elle, vous n'êtes donc pas auſſi inſenſible à la jalouſie que vous avez affecté de le paroître; & vous concevrez peut-être à la fin ce qu'il m'en coute, lorſque je vous vois comme indifférent pour les prétentions qu'un autre a ſur mon cœur? Nos explications furent aiſées après cette ouverture. Je convins qu'en effet il y a une jalouſie inſéparable de l'amour, qui méritoit peut-être un meilleur nom, pour la diſtinguer de la noire fureur dont Ecke étoit un exemple, & qui doit être reſpectée mutuellement entre deux perſonnes qui font profeſſion de s'aimer. Si je me rendois témoignage que c'étoit la vivacité de ma tendreſſe qui me l'avoit fait ſentir, je devois être charmé de reconnoître aux mêmes marques que j'étois aimé avec la même ardeur, & rendre graces à ma femme d'avoir réveillé le ſentiment de mon bonheur par une ſi bonne leçon.

Ma ſanté n'étoit pas ſi bien rétablie que je n'euſſe beſoin de la ménager par des attentions continuelles, ſans quoi je ne me ſerois pas cru diſpenſé de rejoindre nos troupes, qui continuoient le ſiége de Limerick. Mais l'hiver qui approchoit, me forçant à être encore plus précautionné, je conſentis à l'aller paſſer chez Mademoiſelle Fidert, du moins s'il n'arrivoit rien de la part de ſon mari qui nous obligeât plutôt de la quiter. En d'autres circonſtances j'aurois eu plus d'égard aux noires imaginations de ce furieux, & je ne

me

me ferois pas exposé à me faire soupçonner encore de chercher sa femme par d'autres motifs que ceux de l'amitié: mais lorsque sa jalousie ne distinguoit personne, & qu'elle lui faisoit étendre indifféremment sa haine sur tout ce qui avoit eu quelque rapport à elle, je crus ne devoir aucun ménagement à de si odieux caprices, d'autant plus que la présence de Madame de Montcal suffisoit pour justifier mes intentions. Nous arrivâmes à Rikfek dans un tems où notre visite ne pouvoit jamais lui causer plus de joie. Quelques anciens amis de sa famille étoient venus l'avertir qu'Ecke avoit paru aux environs de sa terre avec une troupe de gens armés; & le bruit de son avanture s'étant répandu par les démarches qu'il avoit faites pour donner une couleur de justice à ses prétentions, on ne doutoit pas qu'il ne fût résolu d'employer la violence des armes pour se faire ouvrir les portes de Rikfek. Mademoiselle Fidert déja tremblante, n'avoit point d'autre ressource que dans le secours de ceux qui lui donnoient cet avis; mais ils étoient trop peu aguerris pour la rassurer, & ma présence lui parut valoir une Armée. Je lui promis en effet qu'aussi longtems qu'il me resteroit un souffle de vie, j'emploierois toutes mes forces pour la défendre. J'avois quatre domestiques qui valoient les meilleurs soldats. Les siens, quelques païsans de sa dépendance, & les trois honnêtes gens qui s'étoient réunis pour l'avertir, suffisoient d'abord pour nous garantir de la

ſurpriſe. J'obſervai la ſituation de ſa maiſon. Elle étoit défendue par un large foſſé, comme la plupart des châteaux d'Irlande. Avec un peu de vigilance & de réſolution, je conçus qu'il falloit du canon pour nous forcer.

Je tournois encore nos préparatifs de défenſe en badinage; mais quelques payſans que j'envoyai à la découverte, me rapportérent qu'ils avoient vu effectivement vingt cavaliers bien armés, qui ſe tenoient à couvert derriére un bois, & qui attendoient vraiſemblablement la nuit pour exécuter leur deſſein. Il n'y eut point alors de précautions qui me paruſſent inutiles. J'armai de tout ce qui me parut propre au combat, ceux qui étoient diſpoſés à ſe conduire par mes ordres. Je les poſtai dans les lieux par où je ſoupçonnai qu'on penſeroit à nous ſurprendre; & choiſiſſant pour moi-même & pour mes quatre domeſtiques un poſte d'où j'étois sûr que nos piſtolets, qui étoient nos ſeules armes à feu, feroient une terrible expédition, j'attendis tranquillement l'ouverture du ſiége. Cependant il me vint à l'eſprit, avant la fin du jour, d'employer une voie plus douce pour écarter nos ennemis. Comme ils ignoroient qu'ils duſſent trouver tant de réſiſtance, je me flatai qu'en apprenant qu'on les attendoit, & que c'étoit à moi qn'ils auroient à faire, ils pourroient ſe refroidir dans leur entrepriſe. Je donnai ordre à un payſan, à qui je crus découvrir quelque eſprit, d'aller au-devant d'Ecke, & de ſe procurer l'occaſion de lui raconter tout ce qui paſſoit au château de

Rik-

Rikſek. Je lui recommandai de groſſir un peu les circonſtances, & de faire valoir ſur-tout nos armes, qui avoient beſoin de beaucoup d'exagération pour paroître redoutables à nos ennemis; car à la réſerve de celles que j'avois apportées, elles ne conſiſtoient qu'en deux mauvais fuſils, dont je n'aurois pas cru pouvoir me ſervir ſans riſque. J'avois fait prendre aux gens de Mademoiſelle Fidert des fourches, des broches, & tout ce qui s'étoit préſenté dans le château, qui reſſembloit à une métairie plus qu'à une place de guerre.

Mon ſtratagême eut une partie de l'effet que je m'en étois promis. Ecke ſurpris de voir ſon projet éventé, abandonna le deſſein de l'attaque, mais ce fut pour former une réſolution à laquelle je ne m'étois point attendu. Après nous avoir laiſſés tranquilles pendant la nuit, il m'envoya le matin un de ſes gens avec une Lettre injurieuſe, par laquelle il me reprochoit ma perfidie, & dont la concluſion étoit de me défier au combat. Il m'attendoit ſeul, diſoit-il, ou en nombre égal à celui dont je voudrois me faire accompagner. Avant que de communiquer cette Lettre aux deux Dames, j'examinai murement quelles loix l'honneur m'impoſoit. Devois-je accepter le défi d'un furieux avec qui je n'avois rien de perſonnel à démêler, & contre qui je ne prenois parti que pour rendre ſervice à une femme douce & innocente? Mes réflexions me perſuadérent que, loin de me faire applaudir par les

honnêtes gens, je mériterois d'être accusé moi-même d'emportement & de légéreté; sans compter que c'eût été justifier les bruits qu'Ecke avoit répandus contre l'honneur de sa femme, & me mettre au rang de Tostat, dont personne n'avoit plaint l'infortune. Je pris donc le parti de faire une réponse modérée, par laquelle j'exhortois Ecke à prendre des voies moins violentes pour faire renaître à sa femme le desir de vivre avec lui: & par rapport au combat qu'il me proposoit, je l'assurai que ne lui portant aucune haine, je ne voulois me battre qu'autant que j'y serois forcé par la générosité & la justice, pour défendre une femme que j'estimois, & qui étoit liée d'une étroite amitié avec la mienne. J'eus soin, tandis que j'écrivois cette Lettre, de donner quelques ordres militaires qui furent entendus du messager; & je le chargeai, en le renvoyant, de déclarer à son Maître, que s'il devoit peu craindre que je le poursuivisse, il devoit s'attendre aussi d'être reçu avec toute la vigueur par laquelle je croyois m'être assez fait connoître.

J'ai su que ma réponse l'avoit mis en fureur. Il s'approcha du château en plein jour. Il en fit le tour plusieurs fois, comme s'il eût cherché quelque passage pour affronter tous les périls. Mais le soin que j'eus de présenter mes gens à chaque face, en leur faisant traverser le corps de logis à mesure qu'il faisoit le tour du fossé, lui persuada qu'ils étoient du moins quatre fois en aussi grand nombre qu'il les voyoit de chaque côté.

Il

Il se retira sans avoir lâché un coup de fusil. Je le fis suivre. On me rapporta vers le soir qu'il s'étoit posté dans le même bois où il avoit passé la nuit précédente, & je ne le crus pas résolu à abandonner son entreprise, puisqu'il s'obstinoit à ne pas s'éloigner.

Cependant Mademoiselle Fidert étant plus déterminée que jamais à faire casser son mariage, je lui conseillai de commencer promtement les prémiéres procédures, ne fut-ce que pour intéresser la Justice à la délivrer de cette oppression. Nous fîmes partir l'Intendant de ses affaires pour Armagh, qui étoit dans le voisinage, avec ordre non seulement de présenter sa requête aux Juges, mais aussi de demander sur le champ main-forte, pour donner la chasse à vingt brigands qui causoient autant d'allarmes dans le pays, qu'ils en avoient causé dans le château qu'ils vouloient attaquer. Les Compagnies de Justice ne sont pas mieux armées en Irlande qu'en Angleterre : cependant il parut si choquant aux Juges d'Armagh qu'on vînt braver leur autorité à si peu de distance de leur Tribunal, qu'ils obtinrent du Gouverneur du château quarante soldats de sa garnison ; & mon nom n'étant que trop connu en Irlande depuis l'affaire de Tilpenny, ils me chargérent, en m'envoyant ce détachement, de le commander au nom du Roi pour la défense du pays. Je m'attendois si peu à recevoir ce secours, qu'apprenant à l'entrée de la nuit qu'on voyoit approcher du pont une troupe considérable de gens de

pié, je ne doutai pas que ce ne fût Ecke qui avoit fait quiter ses chevaux à ses gens, pour nous venir assiéger dans toutes les régles de la Guerre. Je me crus au moment de ne plus rien ménager; & me réjouissant de ce qu'il prenoit la nuit, j'espérai que les ténébres me feroient suppléer plus aisément par ma conduite & par la résolution dont mes compagnons étoient remplis, à l'inégalité du nombre & à la foiblesse de nos armes. Cette erreur pensa couter la vie à quelques soldats d'Armagh; car jugeant de l'endroit par où l'on pouvoit entreprendre de nous forcer, j'y avois placé toutes nos armes à feu, qui consistoient en douze pistolets & deux fusils, avec ordre de faire leur décharge au prémier mouvement qu'ils entendroient à l'autre bord du fossé. Mais l'Intendant de Mademoiselle Fidert s'étant présenté seul au pont, rendit la tranquilité aux deux Dames qui s'abandonnoient déja à toute leur frayeur. L'arrivée d'un secours si puissant nous rassurant desormais contre toutes sortes d'entreprises, je formai sur le récit de l'Intendant un dessein dont j'espérois encore plus de succès. Lorsqu'il m'eut appris que la requête de Mademoiselle Fidert avoit été reçue favorablement, & que l'ordre étoit déja porté d'assigner Ecke pour exposer ses défenses, je résolus de lui donner avis au nom de sa femme, que s'étant adressée à la Justice, elle étoit absolument hors de sa dépendance, du moins jusqu'à la conclusion du procès; & pour donner plus de for-

ce.

ce à cette Lettre, je pris le parti de la lui faire porter par le détachement d'Armagh, soutenu encore de quinze hommes que j'avois avec moi. S'il entroit dans ce dessein quelque autre vue que d'informer Ecke de la vérité, c'étoit de l'humilier, par la pensée que je ne voulois pas profiter de mon avantage pour le punir de ses injures, & de l'engager promtement à se retirer. Je défendis à l'Officier qui commandoit le détachement de lui faire la moindre insulte; & je voulus même que demeurant à cent pas de lui avec sa troupe, il fît porter ma Lettre par un seul homme, qui l'avertiroit seulement de la grace qu'on lui faisoit de l'épargner. Le détachement partit; mais il ne se passa pas un quart-d'heure que je l'entendis revenir, avec un bruit qui m'annonçoit quelque nouvel événement. Il m'amenoit Ecke, qui s'étoit laissé prendre sans défense. L'Officier, sans avoir eu dessein de passer mes ordres, avoit cru qu'ils consistoient principalement à mettre nos ennemis hors d'état de nous nuire, en évitant néanmoins de combattre; & si j'avois compté que la confusion & la crainte leur feroient prendre le parti de se retirer, il s'imagina qu'il me seroit encore plus agréable de me les voir présenter prisonniers & desarmés. C'étoit un vieux Lieutenant de Grenadiers, qui avoit acquis son expérience dans les guerres de Charles II. Au-lieu de faire connoître sa marche à la troupe d'Ecke, il avoit entrepris de le surprendre. Aiant en-

voyé quelques-uns de ses gens aux observations, il avoit appris d'eux qu'Ecke montoit à cheval avec les siens. La nuit étoit devenue fort obscure, & c'étoit le tems qu'Ecke avoit attendu pour mettre notre vigilance à l'épreuve. Quoiqu'il ne se fût point apperçu de notre petit nombre, il avoit su que nous étions fort mal armés, & que ses espérances s'étoient ranimées par cette nouvelle L'Officier d'Armagh fit deux haies de ses soixante hommes, & les posta des deux côtés du chemin, qui heureusement étoit bordé de deux fossés secs, où ils auroient pu se cacher sans peine, quand ils n'auroient point été favorisés par les ténébres. Comme il n'étoit pas question de voies sanglantes, il leur ordonna par précaution de se tenir prêts à tirer, & prenant lui-même un poste convenable à son dessein, il attendit qu'Ecke se fût engagé dans cette embuscade. Il laissa passer deux cavaliers, qui marchoient comme à la découverte cent pas devant leur troupe. Mais les autres ne furent pas plutôt dans le piége, que se présentant seul à leur Chef: Arrêtez, lui dit-il: je suis le Commandant de la garnison d'Armagh, & j'ai mes soldats aux deux côtés du chemin, prêts à vous passer par les armes au moindre signe de résistance. Une troupe d'oiseaux ne se laisse pas envelopper plus facilement dans les filets du chasseur. A moi mes gens, s'écria l'Officier, & quartier pour ceux qui se rendront de bonne grace. Le bruit de soixante hommes qui n'avoient qu'un pas à faire pour appuyer le bout du fusil sur les

les reins de chaque cavalier, acheva de rendre Ecke & sa troupe immobile. Ils mirent pié à terre au prémier ordre du Lieutenant d'Armagh, qui fit garder leurs chevaux & leurs armes par vingt de ses soldats, tandis que les quarante autres se mirent en état de conduire leurs prisonniers, sans crainte de les voir manquer de soumission.

L'embarras où m'alloit jetter cette nouvelle scéne, me fit balancer si je devois donner des louanges à l'Officier, ou lui faire un reproche de n'avoir pas suivi plus exactement mes ordres. Le reste néanmoins avoit été conduit avec beaucoup de sagesse. En arrivant au château, il avoit laissé les cavaliers d'Ecke à quelque distance du pont, sous la garde de son détachement; & ne s'étant présenté qu'avec mes quinze hommes, auxquels il avoit livré Ecke pour me l'amener, il se hâta même d'entrer avant eux, & de venir m'annoncer un succès que je ne souhaittois pas. Mademoiselle Fidert jetta un cri en apprenant que son mari alloit paroître. Je pensai, comme Madame de Montcal, qu'il falloit leur épargner à l'un & à l'autre le desagrément de cette entrevue; & n'aiant moi-même aucun fruit à tirer de voir Ecke, je pris le parti de le faire conduire dans ma chambre, où je donnai ordre qu'il fût gardé avec soin.

De quelle utilité nous étoit-il en effet de l'avoir entre nos mains? Nous n'avions point de vengeance à tirer de lui par des voies basses, & nous étions encore plus é-

 loignés

loignés de le livrer à la Justice d'Armagh, qui auroit pris connoissance aussi-tôt, non seulement de la hardiesse qu'il avoit eue d'armer sans droit & sans autorité, mais encore de la mort de Tostat qui avoit été tué par sa main. Dans le dessein où nous étions de faire casser son mariage, il étoit à souhaiter au contraire qu'il eût la liberté de produire ses défenses, sans quoi cette affaire auroit traîné en longueur. Et puis toutes les Loix auroient fait un crime à Mademoiselle Fidert, de livrer au châtiment un homme qui avoit commencé à prendre ouvertement la qualité de son mari. Cependant l'emploi dont j'avois consenti à me charger au nom du Roi, sembloit me faire un devoir de rendre compte de mes prisonniers au Tribunal d'Armagh. Je ne vis qu'un moyen de finir cet embarras: ce fut de faire garder Ecke plus négligemment que je ne l'avois ordonné, & de lui faciliter sans affectation quelque voie pour se sauver. On m'étoit déja venu dire qu'indigné de se voir gardé avec cette rigueur, autant que chagrin d'avoir manqué son entreprise, il gardoit un silence obstiné, qui dans un caractére tel que le sien étoit la marque de la plus noire fureur. Il pouvoit nous soupçonner de tous les excès dont il auroit peut-être été capable, c'est-à-dire de penser à nous venger par nos propres mains, ou du moins par celles de la Justice. Et qui me répondoit que dans cette crainte il ne s'oubliât pas jusqu'à tourner les siennes contre lui-même? J'étois dans un pays où ces exemples étoient fami-

familiers; & c'eût été une autre peine pour Mademoiselle Fidert & pour moi, qu'un événement de cette nature auroit exposés à mille fâcheux soupçons.

Enfin je me déterminai à lui laisser tant de facilité pour fuir, qu'il en profita dès la même nuit. Je voulus même que pour lui laisser le tems de s'éloigner, on ne répandît pas tout d'un coup le bruit de sa fuite. Il n'y eut personne qui ne fût persuadé qu'il étoit sorti du château. Je l'étois moi-même jusqu'à n'en pas avoir le moindre doute le lendemain. Après quelques recherches affectées dans les campagnes voisines, je renvoyai à leur garnison l'Officier & le détachement d'Armagh. Les vingt cavaliers d'Ecke n'étant pas plus à craindre que lui sans armes, je leur fis rendre la liberté & leurs chevaux, après leur avoir juré que leurs armes, dont je m'étois emparé pour la défense du château, me serviroient à les punir sans quartier, s'ils s'arrêtoient un moment dans le canton. Ils s'éloignerent promtement, & je ne pus en douter, sur le rapport de plusieurs personnes que j'avois envoyées à leur suite. Deux jours que je crus devoir passer encore au château avant que de me rendre à Armagh, où la bienséance m'obligeoit de voir le Gouverneur du château, & le Tribunal qui m'avoit confié la défense du pays, achevérent de dissiper toutes mes défiances. Je laissai ma femme avec Mademoiselle Fidert, sous la garde de deux de mes gens & des domestiques de la maison. Mais Ecke n'étoit

pas si loin que je le pensois. Il n'étoit pas sorti du château. S'étant caché dans un grenier, dans l'espérance de saisir quelque moment pour se venger, la faim l'avoit forcé d'en sortir la nuit suivante, & de s'adresser à la ferme du château. N'étant pas reconnu, parce qu'il avoit été vu de peu de personnes, il avoit obtenu non seulement de quoi satisfaire à ses besoins, mais encore un sécours inespéré, qu'il n'avoit du qu'à son adresse. Il avoit fait tomber le Fermier & sa famille sur ce qui s'étoit passé au château; & parlant de lui-même sans intérêt, il avoit donné un tour si spécieux à ses intentions, sur-tout après avoir relevé la grace qu'il avoit faite à Mademoiselle Fidert de l'épouser dans un tems où elle étoit sans fortune, & même sans sureté pour sa vie, qu'il avoit disposé des espris si simples à regarder la conduite de sa femme comme une injustice. Il l'avoit excusée néanmoins, en la rejettant sur les conseils de Tossat & sur les miens. Enfin lorsqu'il crut les avoir touchés par ses fausses insinuations, il se fit connoître pour Ecke même, qui revenoit tenter par l'artifice & par la douceur ce qui lui avoit si mal réussi par la violence: il acheva de les gagner, en promettant au Fermier de le faire Intendant du château, & à ses gens de leur accorder d'autres faveurs, qui pouvoient les flater du côté de l'intérêt ou de l'ambition. La résolution fut prise aussi-tôt de s'unir, pour me forcer de me retirer avec ma femme, & le Fermier promit d'engager le lendemain

tous

tous ses amis dans les mêmes vues. Ma seule qualité d'étranger étoit un prétexte pour soulever contre moi les esprits en faveur d'un homme de la Nation.

Ecke leur marqua sa confiance en passant avec eux le reste de la nuit & tout le jour suivant. Si ses espérances augmentérent par la facilité avec laquelle il vit entrer dans son projet quelques-uns même des paysans qui m'avoient prêté leur secours contre lui, elles furent comblées le soir, en apprenant que je me disposois à partir le lendemain pour Armagh. Il n'avoit plus de résistance à craindre, & se croyant déja maître du château, il attendit mon départ avec impatience. Je partis en effet, & j'eus si peu d'inquiétude, que suivant le conseil de Madame de Montcal, je pris avec moi nos quatre domestiques, par le seul desir de paroître avec un peu plus de distinction dans un pays où l'on mesure la grandeur par le faste. Mon dessein étoit de revenir le même jour; car toute ma sécurité ne me faisoit pas croire que je pusse m'absenter la nuit sans imprudence.

A peine fus-je éloigné des murs, qu'Ecke soutenu de huit ou dix paysans s'introduisit dans les appartemens du château. Tout y étoit si tranquille, que les domestiques de Mademoiselle Fidert, qui avoient chacun leur occupation, ne s'apperçurent point du péril qui les menaçoit. Ecke, qui se promettoit de les gagner aussi, les arrêta successivement sans violence; & leur aiant expliqué ses in-

intentions, il les disposa du moins à suspendre le choix du parti qu'ils avoient à suivre, jusqu'à ce que leur Maîtresse eût déclaré le sien.

Mademoiselle Fidert & Madame de Montcal étoient encore au lit. Ecke se présentant à sa femme sans s'être fait annoncer, la jetta dans une frayeur mortelle, qui se déclara aussi-tôt par ses cris. Madame de Montcal, dont l'appartement étoit voisin, accourut en hâte. Elle ne fut pas moins frappée d'un spectacle si imprévu. Ecke s'empressa néanmoins à la combler de politesses; & comme s'il eût esperé de la mettre dans ses intérêts, il s'adressa d'abord à elle pour lui déclarer dans quelles vues il étoit au château. Il protesta qu'au milieu de tous ses ressentimens & de toutes ses douleurs, il étoit toujours enflammé du même amour, & qu'il alloit renoncer à tous ses desseins de vengeance, si sa femme lui donnoit le moindre signe de tendresse & de réconciliation. Il devoit ajouter qu'il renonceroit de-même à toutes les fureurs de sa jalousie; & si Mademoiselle Fidert n'eût pas eu beaucoup de raisons de se confier à ses promesses, elle auroit été plus embarrassée du moins à se défendre de ses instances. Mais lorsque dans le même mouvement avec lequel il venoit de parler à ma femme, il voulut s'approcher d'elle & lui faire directement les mêmes protestations, elle le repoussa avec horreur. Les larmes & les sanglots qui lui coupoient la voix, ne l'em-

pêché-

pêchérent pas de rappeller toutes ses plaintes: & lui parlant ouvertement de ce qu'il sembloit feindre d'ignorer, elle parut ferme à souhaiter qu'une si malheureuse union fût incessamment rompue. Il reçut ce discours comme une insulte; & retombant dans ses fureurs, la présence de ma femme ne l'empêcha pas de s'exhaler en injures & en menaces. Madame de Montcal m'a dit cent fois qu'elle avoit été touchée de ses prémiéres expressions; mais qu'après cet étrange passage des plus vives tendresses de l'amour à l'emportement le plus brutal, elle ne s'étoit plus trouvée que de l'aversion & du mépris pour un si dangereux caractére. Comme elle ne put douter néanmoins qu'il ne fût en état de se faire respecter par la force, elle fit signe à Mademoiselle Fidert de se contraindre; & tâchant elle-même de le ramener à des termes plus modérés, elle hazarda diverses questions qui pouvoient l'engager à avouer son dessein. Il ne dissimula pas que si sa femme ne consentoit point à sceller leur mariage publiquement, il étoit résolu de l'enlever sur le champ, & de s'abandonner à toutes sortes de violences contre ceux qui entreprendroient de s'y opposer. Les paysans, qui étoient d'intelligence avec lui, n'avoient pas manqué de lui découvrir les armes de ses gens, parmi lesquelles il avoit reconnu les siennes; & s'il ne s'en étoit pas muni pour entrer dans l'appartement, il fit entendre aux Dames qu'elles n'avoient pas de se-

cours.

secours à espérer dans un lieu où il étoit le plus fort.

L'alternative parut si affreuse à Mademoiselle Fidert, & les circonstances devinrent bientôt si pressantes, que dans une extrémité dont elle ne pouvoit se sauver que par la dissimulation, elle prit le parti de l'adoucir par une promesse que son cœur démentoit pendant que sa bouche la prononçoit. Après s'être donnée à lui volontairement, lui dit-elle, c'étoit sans doute à regret qu'elle avoit pensé à rompre les nœuds de son mariage; & lorsqu'il auroit pour elle les sentimens qu'elle croyoit mériter par sa conduite, elle lui promettoit qu'il n'auroit pas à se plaindre de sa complaisance. C'étoit s'engager beaucoup; mais il exigea aussi-tôt d'elle des sacrifices qui ne lui permirent pas de soutenir longtems un rôle si forcé. Mr. de Montcal est parti pour Armargh, lui dit-il, prions-le d'y demeurer. Si Madame, ajouta-t-il en parlant de mon épouse, ne peut supporter l'absence de son mari, j'aurai soin de la faire conduire aujourd'hui sur ses traces, avec tous les égards qui sont dus à son mérite & à son sexe. La mort auroit paru moins terrible à Mademoiselle Fidert, que le danger de se retrouver seule avec son tiran. Elle recommença à s'abandonner aux larmes; & dans l'amertume de son cœur, elle se retracta nettement des promesses dont elle lui reprocha d'avoir déja violé les conditions. Envain Madame de Montcal, qui l'avoit engagée à les faire par divers signes, renouvel-

nouvella-t-elle tous ses efforts pour lui faire sentir la nécessité de se contraindre; il fut impossible à la malheureuse Fidert de faire plus longtems cette violence à son cœur.

Ecke, qui n'attribua son obstination qu'aux espérances qu'elle fondoit sur mon retour, conçut qu'en effet il n'avoit pas un moment à perdre pour se rendre maître absolu dans le château. Il renonça au dessein de l'enlévement, dont il sentit toutes les difficultés; & s'arrêtant à celui de renvoyer Madame de Montcal, il la fit partir sur le champ pour Armagh, sous la conduite du Fermier, qui s'étoit déja accoutumé à le regarder comme son Maître. Et pour garder apparemment quelques mesures avec moi, il lui marqua un regret fort vif de se voir obligé par la nécessité de ses affaires à se reposer sur ses gens d'un soin qu'il auroit voulu prendre lui-même. Mademoiselle Fidert, après s'être livrée aux plaintes les plus touchantes, s'évanouit en recevant les adieux de ma femme. Il n'avoit été permis à l'une ni à l'autre de prononcer un seul mot sans témoins. Ainsi Mademoiselle Fidert ne put tirer aucune consolation de ma femme, ni moi les moindres lumiéres de Madame de Montcal sur les services que notre amie pouvoit attendre de notre zéle.

Mon chagrin n'en fut que plus vif, en apprenant des événemens si contraires à mon attente. De quelque maniére que je pusse les envisager, il ne me convenoit pas de faire le Héros de Roman, & d'aller con-

tester à un mari les droits qu'il avoit sur sa femme. Madame de Montcal m'excitoit néanmoins à tout entreprendre. Elle s'étoit bien gardée en arrivant à Armagh, de me chercher dans l'état où Ecke l'avoit fait partir. Elle s'étoit arrêtée dans un fauxbourg, d'où elle m'avoit donné avis de son arrivée. Je me trouvois dans ce moment chez le Gouverneur du château ; & n'augurant pas bien d'une nouvelle si imprévue, j'en avois marqué sur le champ de l'inquiétude. Le Gouverneur m'avoit offert ses plus ardens services, & Madame de Montcal me pressoit de les accepter. Cependant je mettois beaucoup de différence entre le secours que j'avois donné à Mademoiselle Fidert, lorsque me trouvant près d'elle l'honneur me faisoit une loi de la défendre, & celui qui sembloit convenir aux circonstances présentes. Il falloit former un siège, & sous quel prétexte? Après mille réflexions, je crus que cette affaire devoit être abandonnée au Tribunal d'Armagh, qui avoit reçu la requête de Mademoiselle Fidert ; & que l'unique soin qui me fût permis par la bienséance, étoit de solliciter ses Juges en sa faveur.

Il se passa quelques jours, avant que je pusse réveiller la lenteur ordinaire de la Justice. Madame de Montcal ne manqua pas d'envoyer plusieurs fois à Rikfek, dans l'espérance de faire parvenir quelque Lettre jusqu'à son ami. Mais l'accès du château fut interdit à tous nos couriers, & les seuls éclaircissemens qu'ils nous apportérent, regardoient Ecke,

qui

qui s'étoit fait reconnoître de tous ses paysans du canton. Les défiances de ma femme allérent jusqu'à troubler son sommeil. Ce fut le quatriéme jour depuis notre bannissement de Rikſek, que sur ses seules instances je consentis à demander quelques soldats au Gouverneur du château d'Armagh, qui n'apprit pas mon dessein sans s'offrir lui-même à m'accompagner. Je voulois observer de mes propres yeux le château de Rikſek, & savoir ce qui pouvoit empêcher Mademoiselle Fidert de nous donner du moins de ses nouvelles; car j'étois fort éloigné de me laisser gagner encore par les allarmes de Madame de Montcal; & la précaution même que j'avois de me faire escorter, me paroissoit un excès de prudence que je n'accordai qu'à ses craintes. Nous arrivâmes à Rikſek. Tout paroissoit tranquille au château, mais de cette tranquillité morne, qui semble couvrir quelque malheur qu'on déguise, ou quelque sujet de tristesse. Après avoir pris dans le voisinage des informations qui n'ajoutoient rien à nos lumiéres, le Gouverneur me proposa d'entrer lui-même dans le château, ou de faire avertir Mademoiselle Fidert qu'il demandoit à la voir. Il étoit naturel qu'à l'heure du dîné un homme tel que lui se présentât au château, plutôt que de s'arrêter dans une auberge publique; & feignant de ne pas connoître Ecke, il ne vouloit s'adresser qu'à Mademoiselle Fidert, dont il devoit du moins savoir le nom. J'approuvai son dessein; & demeurant à quelque distance avec notre escorte, je me fis apporter

porter des rafraîchissemens à l'ombre d'un bois voisin.

A peine s'étoit-il passé une demi-heure, que l'un des deux domestiques dont il s'étoit fait suivre, vint me presser de sa part de lui envoyer les vingt soldats dont notre escorte étoit composée, en me laissant la liberté de les conduire moi-même, ou de ne pas paroître, si je le jugeois plus à propos. Nulle raison ne m'obligeant à me cacher lorsqu'il demandoit le secours de ses gens, & ne pouvant pas bien interpréter le besoin qu'il en avoit, je ne balançai point à m'introduire au château. Son messager avoit ordre de faire arrêter l'escorte dans la cour, & de forcer le pont si l'on y faisoit quelque résistance. Je n'y trouvai que deux hommes, qui paroissoient y faire la garde, mais qui furent trop surpris de me voir arriver avec mes forces, pour entreprendre de me disputer l'entrée. Le Gouverneur de qui j'attendois quelques éclaircissemens dans la cour, me fit prier d'entrer dans l'appartement. Je le trouvai seul & dans une violente agitation. Il m'apprit qu'après avoir demandé inutilement Mademoiselle Fidert, Ecke l'avoit abordé, à qui il se fit connoître dans l'instant; & feignant quelque surprise de ne pas voir paroître Mademoiselle Fidert, il renouvella ses instances pour la voir. Ecke, quoiqu'aussi troublé qu'incertain du sujet de cette visite, s'étoit assez remis pour lui répondre que Mademoiselle Fidert étoit devenue Madame Ecke par son mariage, & que c'étoit lui-même qui lui avoit fait changer de nom

nom en l'époufant ; mais qu'elle fe trouvoit fi mal depuis quelques jours, que n'étant pas en état de paroître, il prenoit fur lui l'honneur & le foin de recevoir le Gouverneur d'Armagh. En effet il avoit paru fe difpofer à le traiter avec toute la confidération poffible ; mais le Gouverneur, à qui cette excufe avoit paru fufpecte, lui avoit répondu que ne connoiffant point de mari à Mademoifelle Fidert, il étoit bien aife de la faluer elle-même ; & que fi fes incommodités ne lui permettoient pas de defcendre, il fe faifoit un devoir de monter à fon appartement. Les nouvelles difficultés qu'Ecke lui oppofa ne firent qu'augmenter fes foupçons. Il infifta ; & piqué à la fin de fes refus, il lui déclara que n'ignorant pas la requête que Mademoifelle Fidert avoit préfentée au Tribunal d'Armagh, il ne pouvoit fe figurer que ce fût volontairement qu'elle fe trouvoit cachée aux yeux du public par un homme qu'elle accufoit de mille violences, & dont elle cherchoit à fecouer le joug. Ecke offenfé, répondit en maître qui ne reconnoit point de loi dans fa maifon ; & le Gouverneur irrité à fon tour, donna fecrettement l'ordre qu'on m'avoit apporté. Il fe contraignit néanmoins jufqu'à mon arrivée ; mais auffi-tôt qu'il me vit paroître au pont, il traita Ecke avec beaucop de hauteur, en lui confeillant de lui accorder fur le champ la liberté de voir Mademoifelle Fidert, s'il n'aimoit mieux qu'il fe la procurât malgré lui. J'ai vu, me dit-il, la fureur éclater dans fes-
yeux,

yeux, ſur-tout lorſqu'il vous a reconnu à la tête du détachement. Mais il me quitta, en m'aſſurant que j'allois être ſatisfait.

Je ne pris point cette aſſurance auſſi tranquillement que le Gouverneur. Quoi, lui dis-je, vous ne voyez pas tout ce que nous avons à redouter d'un furieux? Qui ſait l'uſage qu'il va faire du tems que vous lui accordez? Et le priant de me ſuivre, je fis avancer quatre de nos fuſeliers, avec leſquels nous montâmes à l'appartement de Mademoiſelle Fidert. Je n'avois pas beſoin de guide dans une maiſon que je connoiſſois parfaitement. Je frappai bruſquement à la porte. On ne parut point m'entendre. Après pluſieurs coups redoublés, je pris le parti de la faire enfoncer. Il fallut en ouvrir une ſeconde avec la même violence. Enfin nous découvrîmes Ecke, mais dans un état qui confirma toutes mes craintes. Il tenoit un piſtolet à chaque main, & la plupart des armes à feu que nous avions enlevées à ſes cavaliers étoient rangées autour de lui. N'approchez pas ſans m'avoir entendu, s'écria-t-il; je périrai, mais ce ne ſera qu'après vous avoir caſſé la tête à tous deux. Il nous tenoit en effet ſous le bout de ſes deux piſtolets, & des gens plus timides en auroient quelque effroi. Il faut l'écouter, dis-je froidement au Gouverneur. Qu'avez-vous donc de ſi important à nous communiquer, repris-je en m'adreſſant à lui? Je veux ſavoir, me répondit-il, ſi vous êtes ici

ici pour m'enlever ma femme, ou pour me forcer de vous la faire voir malgré moi. Je ne la vois point dans son appartement, lui dis-je en éludant sa question, & l'inquiétude où nous sommes pour elle nous fait souhaiter de savoir du moins si elle est en sureté. J'avois parlé d'un ton ferme. Mademoiselle Fidert, qui entendit ma voix d'un cabinet dont la porte étoit derriére Ecke, s'écria douloureusement : Hélas ! Monsieur de Montcal, secourez une malheureuse. Ce cri me fit perdre toutes mesures. Tes fureurs m'épouvantent peu, dis-je à Ecke en m'élançant brusquement sur lui. Il lâcha ses deux coups ; mais son agitation, ou sa crainte lui rendit les mains trop chancellantes pour nous ajuster. Il blessa un des quatre soldats qui étoient derriére nous. Je le saisis au collet, & le donnant à garder aux trois autres, je m'approchai de la porte du cabinet, que je trouvai fermée à double verrouil. Mon impatience me la fit encore enfoncer. Le prémier spectacle qui frappa nos yeux fut Mademoiselle Fidert, que la joie ou la frayeur avoit fait tomber évanouïe. Mais nos regards furent altérés aussi-tôt par un autre objet, dont l'odeur & la vue étoient capables de faire sur nous une égale impression. C'étoit un cadavre déja défiguré, que je reconnus néanmoins à l'habit & à la chevelure pour l'Intendant du château. Notre horreur montant au comble la pensée vint au Gouverneur comme à moi de faire tuer à nos yeux le monstre qui s'étoit rendu coupable de ce nouveau cri-

 me,

me. Mais un moment d'entretien nous fit prendre le parti d'en réserver le châtiment à la Justice d'Armagh. Cependant, en traversant la chambre pour faire apporter quelque secours à Mademoiselle Fidert, je traitai le cruel Ecke avec un mépris qui redoubla ses transports. Dans l'espace d'un moment que j'employai à rassembler les domestiques, qui osoient à peine se présenter, ce furieux saisit un des pistolets qui étoient dans la chambre, & le tournant contre lui-même, il se porta un coup plus sûr que ceux dont il nous avoit menacés. Je me hâtai d'étouffer ce bruit. Quoiqu'étendu sans vie, tous ses membres se ressentoient encore de la violence de ses derniers transports, par un affreux tremblement dont aucune partie de son corps ne paroissoit exemte. Je fis éloigner aussi-tôt cet odieux objet, & le cadavre de l'Intendant, pour ne rien offrir d'effrayant à Mademoiselle Fidert, lorsqu'elle recommenceroit à ouvrir les yeux. Les questions que je fis aux domestiques me donnérent peu de lumiére. Ils savoient qu'Ecke avoit fait à leur Maîtresse une prison de son cabinet, & c'étoit la cause du profond silence que nous avions remarqué en approchant du château ; mais comme il s'étoit réservé le soin de lui porter lui-même à manger, personne n'avoit pu pénétrer ce qui se passoit dans l'intérieur de l'appartement, & l'on ne savoit pas mieux par quel étrange accident l'Intendant s'y trouvoit mort.

Cependant nos soins aiant bientôt rappellé la connoissance à Mademoiselle Fidert,

dert, elle n'ouvrit les yeux & la bouche qne pour exhaler les tourmens de son cœur par une abondance de larmes & par les plaintes les plus touchantes. Nous la rassurâmes sans lui apprendre encore la malheureuse fin de son mari. Ses regards paroissant chercher avec un reste d'effroi le cadavre que nous avions fait écarter, notre curiosité nous porta à lui demander l'explication de ce mistére Ah! nous dit-elle, c'est le plus affreux de tous les malheurs & le plus horrible de tous les crimes. Elle nous raconta que le jour même de mon départ & de celui de Madame de Montcal, ne voyant plus de lieu à l'espérance, & doutant de ce que l'amitié pourroit nous faire entreprendre en sa faveur, elle s'étoit crue sans autre ressource que le secours de son Intendant, qui devoit être d'autant plus porté à la servir, que le prémier acte d'autorité qu'Ecke avoit exercé dans le château, avoit été de lui ôter son emploi pour en faire la récompense du Fermier. Elle l'avoit fait avertir de se trouver secrettement le soir dans son appartement, pour le charger de ses ordres, & lui confier les Lettres qu'elle vouloit nous écrire. Mais son mari, desespéré de n'avoir pu la faire consentir à passer la nuit avec lui, s'étoit rempli apparemment des imaginations ordinaires de sa jalousie, & l'aiant sans doute observée, il l'avoit malheurement surprise avec ce domestique, à qui elle parloit avec l'ouverture naturelle à sa douleur. Il l'avoit tué sur le champ d'un coup d'épée; & profitant de l'é-

vanouïssement où elle étoit tombée à cette vue, pour le transporter dans le cabinet, il avoit attendu ensuite qu'elle fût revenue à elle-même, pour la forcer de le suivre au même lieu. Là, après mille honteux reproches, qui la supposoient coupable d'un lâche commerce avec un homme de cette sorte, il lui avoit fait valoir comme une faveur la vie qu'il lui accordoit; mais ajoutant qu'il vouloit la former à la fidélité, par une leçon dont le souvenir lui fût toujours présent, il lui avoit déclaré qu'elle demeureroit enfermée dans le cabinet, & qu'elle auroit ce spectacle devant les yeux, jusqu'à ce que le cadavre commençât à tomber en pourriture.

L'impression qu'un si affreux supplice avoit déja fait sur tous ses sens, nous fit douter si elle n'avoit pas beaucoup plus besoin des secours de la médecine que des consolations de l'amitié. Cependant je commençai par soulager son imagination, en lui apprenant qu'elle étoit délivrée pour jamais de la crainte de son mari. Elle me demanda des explications, que je ne pus lui accorder sans lui causer un nouveau trouble. Dans la joie même de se voir à la fin d'une si horrible tirannie, elle n'apprit qu'en tremblant la tragédie sanglante qui venoit de s'exécuter à sa porte; & ses réflexions, qui embrassérent pendant quelques momens tous les malheurs de sa vie, la firent retomber dans l'évanouïssement d'où elle sortoit. Mais l'aiant fait changer aussi-tôt d'appartement, nous nous efforçâmes de lui calmer l'esprit par d'autres images, & je

lui

lui proposai de se laisser conduire à Armagh, où la compagnie de Madame de Montcal contribueroit à la rétablir.

Je ne remarquois point dans cet intervalle que le Gouverneur, attentif à ses moindres mouvemens, sembloit comme suspendu à la regarder & à l'entendre, & qu'elle ne souffroit rien dont il ne partageât vivement la douleur. Ce fut lui qui me fit observer que dans la situation où elle étoit, il ne falloit pas penser à lui faire quiter sa maison, & qui me pria au contraire d'engager ma femme à nous venir joindre. Je ne me sentois pas d'inclination à rappeller Madame de Montcal dans cet horrible lieu; cependant les instances de ce vieux Officier, que je ne prenois encore que pour de simples mouvemens de compassion, me déterminérent à faire partir un de mes gens pour Armargh. Rien n'effraya Madame de Montcal, lorsqu'elle reçut l'espérance de revoir son amie. Elle vint. Elle servit bientôt à son rétablissement par ses caresses & par ses exhortations; & cette maison où la désolation avoit régné depuis quelques semaines, reprit en peu de jours une face riante & tranquille.

Le Gouverneur avoit fait reprendre le chemin d'Armagh à ses gens, mais paroissoit s'oublier avec nous, & ses soins empressés pour Mademoiselle Fidert m'auroient fait découvrir enfin ce qui se passoit dans son cœur, quand même il ne m'en auroit pas fait l'ouverture. C'étoit un ancien Lieutenant-Colonel, qui avoit été récompensé de ses servi-

ces par le Gouvernement du château d'Armagh, & qui aiant acquis moins de richesses que d'honneur à la guerre, passoit une heureuse vieillesse dans un poste honorable & peu pénible. Il me prit en particulier. Je sens, me dit-il, toutes les avantures de Mademoiselle Fidert, & la part que vous y avez eue. Peut-être aurois-je eu plus de délicatesse que le malheureux Ecke, s'il avoit fallu l'épouser le prémier; mais depuis son mariage, je ne vois plus en elle qu'une femme de condition rentrée dans les devoirs de sa naissance, & qui conserve tout le mérite que ses infortunes n'ont pu lui ôter. Comme il pourroit arriver que tout le monde ne pensât pas de même, je me suis flaté, continua-t-il, que malgré mon âge il m'en seroit plus aisé de lui faire accepter l'offre de mon cœur & de ma main. L'avantage me paroit assez égal entre nous. Je lui donne un rang qui achévera de faire oublier ses malheurs au Public. Elle augmentera ma fortune par son bien, & le commerce d'une femme si aimable répandra beaucoup de douceur sur le reste de ma vie. Il n'attendit pas ma réponse pour me prier de lui rendre un service, auquel il espéroit, me dit-il, que je ne ferois pas d'objection.

Il n'en avoit point à craindre en effet de la part de Madame de Montcal & de la mienne. Mais je me souvenois des vues de Mademoiselle Fidert, & rebutée comme elle étoit du mariage, je doutois qu'elle voulût prendre si-tôt de nouveaux engage-

mens.

mens. Cependant, comme je ne voyois rien que d'avantageux & d'obligeant pour elle dans cette proposition, je me chargeai volontiers de lui en faire l'ouverture. La mémoire d'un mari tel que le sien ne demandoit pas d'être respectée. Madame de Montcal que je prévins sur ma commission, ne se fit pas presser non plus pour l'approuver; & ses doutes, comme les miens, furent seulement que notre amie ne la regardât point du même oeil que nous. Cependant m'étant expliqué avec elle, je ne lui trouvai pas l'éloignement que j'avois appréhendé pour l'offre du Gouverneur. Elle ne se retrancha que sur la bienséance, qui ne lui permettoit pas d'écouter des propositions de mariage huit jours après la mort d'un mari; & me priant d'engager le Gouverneur à la suspendre, elle n'ajouta rien qui pût me faire trouver de l'embarras à lui porter la réponse qu'il attendoit. Il quita le château dans les plus douces espérances, & la liberté d'y revenir ne lui fut pas refusée.

J'étois persuadé comme lui que Mademoiselle Fidert pensoit sérieusement à l'écouter, & je ne manquois pas de raisons pour justifier le changement qui avoit du se faire dans ses idées; mais au bout de quelques semaines, pendant lesquelles le Gouverneur la revit plusieurs fois, elle prit un jour le moment de son départ, pour nous demander à Madame de Montcal & à moi, quand nous pensions à reprendre le chemin d'Angleterre. Elle ne nous laissa pas le tems de lui marquer

quer notre surprise. Je me suis délivrée, nous dit-elle, de tous les obstacles qui m'ont empêchée de vous faire cette question plutôt. Comme il n'y a que votre amitié pour moi qui puisse vous retenir ici, vous apprendrez avec joie que j'ai vendu secrettement toutes mes terres, qu'il y a deux jours que le prix m'en a été apporté, & que je suis prête à vous suivre au prémier signe? J'étois trop éloigné de condamner sa résolution pour entreprendre de la combattre, les objections étoient inutiles, s'étant déja mise dans la nécessité de l'exécuter. Mais je ressentis un scrupule qui me porta du moins à lui remettre devant les yeux les espérances qu'elle avoit laissé concevoir au Gouverneur. Il savoit les liaisons que j'avois eu avec elle. Le Public en étoit donc instruit. Or il me sembloit qu'une résolution qui lui faisoit non seulement refuser l'offre d'un mariage avantageux, mais qui l'avoit encore engagée à se défaire de son bien pour me suivre, étoit sujette à mille interprétations dont les suites pouvoient nous chagriner. J'étois même surpris que Madame de Montcal ne fît pas cette réflexion. Il me paroit difficile, répondis-je froidement à Mademoiselle Fidert, que le Gouverneur ne s'offense pas de cette apparence de changement; & si j'avois moins d'intérêt à souhaiter de vous voir avec nous, je vous conseillerois sans doute de bien réfléchir aux avantages que vous négligez. Vous permettrez du moins, ajoutai-je, que je fasse quelques excuses au Gouverneur,

sur

ſur les eſpérances que je lui ai données trop légérement, & que je prévienne tous les ſoupçons que ſon reſſentiment pourroit lui ſuggérer. Elle comprit ma penſée. Je la vis confuſe & rêveuſe. Envain Madame de Montcal, qui feignit de ne pas m'entendre, ou dont les idées ne s'étoient pas tournées de ce côté-là, prit-elle parti contre moi, en applaudiſſant ſans réſerve au deſſein qu'elle avoit de s'attacher inſéparablement à nous. Elle fut pendant deux jours toute occupée de ſa peine; & le troiſiéme que je commençois à m'étonner de ſon irréſolution, elle fit prier le Gouverneur de ſe rendre à Rikſeck. J'ignorai le deſſein de cette invitation juſqu'au dénouement. Enfin le recevant avec un ſurcroît de politeſſe, elle ne perdit pas un moment pour le remercier des ſentimens qu'il avoit pour elle, & pour lui déclarer que l'unique obſtacle qui l'empêchoit d'y répondre, étoit la peine qu'elle avoit à demeurer dans un pays où ſes malheureuſes avantures étoient trop connues. Ainſi, continua-t-elle, tout ce qui pourroit m'attacher à l'Irlande ſéroit une nouvelle diſgrace pour moi, & ne pouvant attendre que vous abandonniez votre établiſſement pour me ſuivre, je me trouve forcée de renoncer à l'offre que vous me faites de votre main.

Je remarquai qu'elle s'applaudiſſoit d'une défaite, qui ſembloit ôter tout prétexte de plainte au Gouverneur, & qui faiſoit même tomber ſur lui la difficulté dont elle affectoit

de se plaindre. Mais au défaut de la chaleur, l'amour est capable d'obstination dans un vieillard. Soit que les charmes d'une femme de vingt ans lui parussent préférables à sa fortune, soit qu'il fût sûr du crédit de ses amis, il offrit à Mademoiselle Fidert de quiter l'Irlande avec elle; & prévenant l'objection qui pouvoit regarder son établissement, il l'assura qu'en perdant quelque chose de ses revenus, il pouvoit faire un échange qui le mettroit en Angleterre dans le même rang qu'il étoit prêt d'abandonner pour la suivre. Mademoiselle Fidert seroit sortie difficilement de cet embarras, si je ne m'étois hâté de répondre pour elle, que la reconnoissance l'obligeroit sans doute à remplir les espérances qu'elle avoit données à un si galant-homme, si l'échange pouvoit réussir aussi facilement qu'il s'en flatoit. Un engagement si conditionnel ne lui paroissant pas un lien fort incommode, elle y consentit sans autre restriction; & le Gouverneur, à qui elle ne cacha pas qu'elle avoit déja disposé de ses terres, ne fit pas difficulté de consentir à son départ.

Il me parut à souhaiter pour elle que le tems ne changeât rien à cette résolution; mais n'en pouvant croire l'exécution si proche, je ne pensai qu'à me rendre en Angleterre, où ma santé & mes affaires domestiques me rappelloient presqu'également. Le siége de Limerick duroit encore, sous le commandement de Milord Douglas, que le Roi avoit fait Général de toutes ses forces en Irlande. Peut-être aurois-je eu quelque peine à

m'é-

m'éloigner de l'Armée, si ce Prince eût continué de la commander lui-même; & la gloire que j'avois cherchée jusqu'alors avec si peu de succès pour ma fortune, m'auroit sans doute engagé dans de nouveaux périls. Après avoir résisté à tant de blessures, j'aurois perdu infailliblement la vie avec la plupart des Officiers de Milord Douglas, qui furent emportés par une maladie contagieuse dans l'espace de quinze jours. On admira comme un jeu extraordinaire de la fortune qu'il ne périt pas un soldat, lorsque dans le même air, & sans doute avec plus de soins pour garantir les Officiers, la force du mal les détruisit jusqu au dernier. Ce fâcheux incident, qui força Milord Douglas à lever le siége, auroit pu ranimer les Jacobites, s'il leur étoit resté un Chef en Irlande. Mais Boisselat, qui commandoit la garnison de Limerick, ignoroit la langue dn pays, & n'avoit pas reçu d'autorité sur d'autres troupes que les siennes. Il se vit bientôt obligé, faute de secours & d'intelligence avec les plus fidéles partisans du Roi Jaques, de se rendre à Kinsal, où il n'attendit que le retour du printems pour gagner les côtes de France. On a remarqué que toutes les entreprises formées en faveur de la Maison de Stuart ont échoué par la faute des Chefs.

Le Roi avoit passé à la Haye, où son dessein étoit bien moins de s'associer à la plupart des Princes de l'Empire qui s'y étoient rendus pour mettre la derniére main à la ligue d'Augsbourg, que de profiter d'une si fa-

vorable occasion pour se faire reconnoître dans une Assemblée qui n'étoit presque composée que de Souverains. Il s'étoit fait suivre de tous les Seigneurs Anglois dont le nom pouvoit persuader aux Etrangers que la plus haute Noblesse étoit volontairement dans sa dépendance; desorte que les devoirs du Conseiller, des Courtisans se réduisoient à paroître quelquefois dans les appartemens de la Reine. Je me trouvai en arrivant à Londres dans un loisir & dans une liberté qui avoient toujours été troublées par mes affaires ou par mes blessures. J'avois joui paisiblement de mes deux pensions, & je ne prévoyois rien qui dût me faire craindre de les perdre. Mais je ne pouvois me faire un mérite des idées philosophiques qui m'avoient fait renoncer autrefois à l'avancement de ma fortune; car il n'avoit pas dépendu de moi de la pousser plus loin; & tout couvert que j'étois de blessures, je ne me voyois pas plus avancé que le prémier jour de mon arrivée en Irlande. Il y avoit même fort peu d'apparence que le service d'Aide-de-camp me fût compté pour quelque chose, sur-tout mes deux pensions pouvant déja passer pour une récompense. Ainsi ne me flatant pas qu'il arrivât, comme mon bonheur l'a voulu dans la suite, que la Cour crût avoir quelque utilité à tirer de mon expérience, & qu'elle fît rechercher avec empressement mes services; je ne vis aucun motif d'ambition ni d'honneur qui pût traverser les projets d'une vie plus douce & plus tranquille, qui s'offroit

à moi

à moi dans la possession de ma fortune présente, & dans la société d'une épouse pour laquelle mon goût ne faisoit qu'augmenter tous les jours.

Quoique nous eussions placé, suivant l'usage d'Angleterre, la plus grande partie de notre bien dans les Compagnies de Commerce, il s'étoit présenté, après notre retour de France, une terre dans le voisinage de Winchester, que nous avions achetée à juste prix; & j'avois laissé, en allant en Irlande, des ordres pour l'embellir, qui avoient été exécutés avec beaucoup de diligence & de goût. Rien ne nous empêchoit de nous y retirer, que l'espérance d'un heureux établissement pour Mademoiselle Fidert; car sans faire beaucoup de fond sur le Gouverneur du château d'Armagh, je souhaitois toujours qu'il se présentât quelque occasion de la marier, & je voulois attendre du moins de quoi ce vieux Amant seroit capable pour lui plaîre. Les divertissemens & les fêtes de Londres, que la Reine animoit ordinairement par sa présence, firent notre seul amusement pendant quelques semaines. Madame de Montcal & Mademoiselle Fidert n'y paroissoient jamais sans moi; & quoique ces vaines occupations flatassent peu mon goût, j'étois aussi peu capable de manquer de complaisance pour les y accompagner, que de les gêner par ma présence, si elles ne m'eussent forcé de partager tous leurs plaisirs.

Un jour de Bal, où la chaleur les força de

se démasquer, Mademoiselle Fidert fut reconnue par Milord Paudivi, un des Seigneurs qui avoient accompagné le Roi aux soupers de Croydon. Il avoit toujours été dans l'erreur sur son sexe, & la voyant vétue en femme il s'imagina que c'étoit un habit de Bal, où une précaution qu'elle prenoit pour demeurer inconnue. Comme le secret n'avoit pas été bien observé sur les soupers du Maréchal de Schomberg, & que la Reine n'ignoroit pas ce qui avoit conduit le Roi si souvent à Croydon, Milord Pandivi crut lui faire sa cour en lui faisant voir ce beau jeune homme qui avoit occupé si longtems le cœur de son mari. Après s'en être approchée sous le masque, & l'avoir considérée avec admiration, elle eut la curiosité de l'entretenir; desorte que n'aiant pu nous défier de ce qui se passoit autour de nous, notre surprise fut extrême de voir appeller Mademoiselle Fidert par l'ordre de la Reine. Personne n'ignoroit que cette Princesse étoit au Bal, quoiqu'elle se fût jusqu'alors assez bien cachée sous son déguisement. Elle s'étoit assise avec quelques Dames au coin d'une fenêtre, où l'on avertit Mademoiselle Fidert de s'avancer sans affectation. Cet ordre lui fut donné avec tant de discrétion & de politesse, que je lui conseillai de remettre seulement son masque, & d'obéir ensuite sans balancer. J'étois connu de la Reine. Je me démasquai pour donner la main à Mademoiselle Fidert, & m'étant avancé avec elle, je me chargeai des prémiers complimens qui pouvoient diminuer son em-

embarras. La Reine, qui ne reçut les expressions dont je me servis en la lui présentant, que comme un déguisement de Bal, continua de la prendre pour un homme, & lui aiant fait diverses questions indifférentes, dont le but n'étoit apparemment que de connoître son esprit, elle s'éloigna de nous comme si sa curiosité eût été satisfaite. Je me retirai avec Mademoiselle Fidert, & cherchant à quoi je devois attribuer cette avanture, je ne pus m'en imaginer d'autre cause que l'éclat extraordinaire de sa beauté, qui avoit fait naître à la Reine l'envie de l'entendre, après avoir pris plaisir à la voir.

Cependant je reçus dès le lendemain la visite de Milord Pandivi. Il ne me cacha point que c'étoit lui qui avoit excité la curiosité de la Reine, & me demandant où il pourroit revoir le Favori du Roi (ce fut le nom qu'il donna à Mademoiselle Fidert) il me fit quelques mauvaises plaisanteries sur le bonheur que j'avois d'être entré dans les droits de ce Prince, & de feu Mr. de Schomberg. Je compris aussi-tôt son erreur, & je dédaignai de répondre à des railleries si grossiéres. Mais n'aiant plus de raisons qui m'obligeassent de cacher le sexe & la naissance de Mademoiselle Fidert, je lui en parlai comme d'une fille qui méritoit l'estime & le respect de tous les honnêtes gens. Son étonnement s'exprima par mille exclamations. Il me quita d'un air transporté, & tandis que je racontois aux deux Dames les circonstances d'une si étrange visite, il eut le tems d'aller

ler à St. James, & d'en revenir avec des ordres qui ne me causérent pas moins d'admiration. La Reine apprenant le sexe de Mademoiselle Fidert, avoit marqué beaucoup plus d'ardeur pour la revoir qu'elle n'en avoit fait paroître au Bal; & Milord Pandivi, à qui je n'avois pas caché qu'elle demeuroit avec Madame de Montcal, étoit chargé de leur marquer l'heure à laquelle cette Princesse souhaittoit de les voir.

Je lui demandai s'il m'étoit permis de leur servir de guide. Il n'avoit pas reçu d'ordre qui dût m'en empêcher, vu que le dessein de la Reine étoit de les voir sans témoins. Nous nous rendîmes à St. James. Il me fut plus aisé qu'au Bal de pénétrer les intentions de cette Princesse. Ce n'étoit pas le public seulement qui attribuoit au Roi des goûts de plaisirs fort bizarres. Quoique la Reine eût à se louer des attentions & des honnêtes de son mari, elle lui trouvoit des froideurs qui ne satisfaisoient pas toujours sa tendresse; & la Cour ne manque jamais de gens officieux qui cherchent à se faire valoir en flatant les imaginations des Princes. On avoit d'abord fait tomber ses soupçons sur Milord P.... & sur le Comte D.... à qui le Roi marquoit effectivement beaucoup d'amitié; mais les soupers de Croydon, & les soins déclarés de ce Prince pour un jeune Irlandois dont on vantoit beaucoup le mérite & la bonne grace, avoient paru lever tous les doutes. La Reine entraînée elle-même par le détail des circonstances, n'avoit plus souhaité d'au-

d'autre éclairciſſement; & depuis ce tems-là ſa vie ſe paſſoit à déplorer un deſordre dont elle n'oſoit ſe plaindre. Rien n'étoit donc ſi intéreſſant pour elle, que d'approfondir une avanture qui pouvoit juſtifier ſon mari dans ſon cœur, & le laver d'une tache ſi noire aux yeux du public. Nous la trouvâmes avec la Ducheſſe de Sommerſet, qui étoit ſa prémiére Dame d'honneur & ſa confidente. Elle ne parut pas fâchée de me voir, & s'adreſſant à moi, elle me demanda s'il étoit vrai que Mademoiſelle Fidert eût paſſé une partie de l'hiver à Croydon, & quel avoit été le motif de ſon déguiſement. Je ne balançai point à lui raconter les malheureuſes avantures de cette jeune Irlandoiſe, & la néceſſité où elle s'étoit vue de prendre toutes ſortes de formes pour mettre ſa vie à couvert. Ce récit, en guériſſant le principal ſoupçon de la Reine, lui en laiſſoit toujours un dont elle fut fort curieuſe de s'éclaircir. Elle me fit diverſes queſtions, que j'abrégeai pour ſoulager ſon embarras, en lui proteſtant ſur la confiance que je la priois d'avoir à mon honneur, que le Roi n'avoit cherché à Croydon que la liberté & l'agrément d'une ſociété innocente, & que le goût qu'il avoit marqué pour Mademoiſelle Fidert s'étoit borné à l'eſtime & à l'amitié. Cette excellente Princeſſe fut ſi ſatisfaite de mon explication, qu'aiant comblé Mademoiſelle Fidert de careſſes, elle lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune.

Quoiqu'elle eût recommandé le ſecret à

Milord Pandivi & à la Duchesse de Sommerset, non seulement le bruit de cette entrevue, mais encore toutes les circonstances de notre entretien furent bientôt répandues à la Cour. La curiosité de voir Mademoiselle Fidert amena chez moi quantité de jeunes Seigneurs, dont quelques-uns prirent pour elle une vive passion. Mais soit qu'aiant déguisé les taches de sa conduite à la Reine, mon récit eût fait prendre une aussi bonne opinion de sa sagesse que de son mérite & de sa naissance; soit que l'amour eut assez de pouvoir sur Milord C... pour lui fermer les yeux sur tout ce qui étoit capable de refroidir sa passion, il ne fit pas difficulté de lui offrir sa main; & sur la froideur avec laquelle il lui vit recevoir sa proposition, il prit le parti de s'adresser à moi pour trouver le chemin de son cœur par mes soins. Avec le desir de contribuer à l'établissement d'une si chére amie, j'avois toujours la pensée qu'il me convenoit autant qu'à elle de voir sa situation fixée par le mariage. Je ne me fis pas presser par Milord C... pour lui promettre mes services; mais aiant entrepris dès le même jour de faire valoir ses offres, les objections de Mademoiselle Fidert me parurent si raisonnables & si vertueuses, que je fus forcé de m'y rendre, en admirant combien ses disgraces avoient servi à fortifier sa raison. Elle me représenta qu'après tant de foiblesses & d'infortunes, ce n'étoit ni à la grandeur du rang, ni à tout ce qui pouvoit attacher sur elle les yeux du public

blic qu'elle devoit aspirer. En concevant que sa jeunesse & la liaison même qu'elle vouloit conserver toute sa vie avec Madame de Montcal & moi, l'obligeoient à ne pas renoncer au mariage, elle me déclara qu'elle ne suivroit pas d'autre régle pour s'y déterminer, que l'espérance d'assurer son repos dans l'éloignement du monde, pour lequel elle voyoit le même goût à Madame de Montcal. Je ne pus refuser des louanges à sa résolution.

Mais cette aimable fille n'étoit pas destinée au bonheur qu'elle se proposoit, & ses fautes n'étoient pas oubliées du Ciel, puisque le malheur qui devoit terminer sa vie ne peut être regardé que comme un châtiment. Tandis que je m'entretenois familiérement avec elle, Milord C..., étoit à nous écouter, & d'un autre côté, le Gouverneur du château d'Armagh, qui loin de s'être refroidi dans ses sentimens, n'avoit pas perdu un instant pour exécuter toutes ses promesses, entroit dans ma maison, où il s'étoit fait conduire en arrivant à Londres. Il apprit de mes domestiques que j'étois dans une salle basse avec Mademoiselle Fidert. L'impatience de la revoir l'y fit entrer sans être annoncé, & son prémier compliment nous assura, non seulement de la constance de ses intentions, mais même du succès avec lequel il avoit fait réussir toutes ses vues. Il avoit proposé l'échange de son emploi au Gouverneur du château de Portsmouth, qui l'avoit accepté d'autant plus volontiers, qu'étant Irlandois il trouvoit

dans

dans cette offre, avec quelque augmentation de fortune, l'avantage de se faire un établissement dans sa patrie. Ils avoient dépêché de concert un courier à la Haye, & Milord Godolfin à qui ils devoient tous deux le poste qu'ils occupoient, leur avoit fait obtenir l'agrément du Roi pour en faire un simple échange. Mademoiselle Fidert, qui étoit encore dans l'agitation où l'avoit jetté notre entretien, en sortit tout d'un coup, pour se fixer de l'air le plus calme au parti d'épouser le Gouverneur. Oui, lui dit-elle, si vous ne trouvez rien dans les malheurs de ma vie qui révolte votre tendresse ou votre imagination, j'accepte volontiers vos offres; & l'inégalité de l'âge ne m'empêchera pas de vous préférer à ceux qui ont cru m'éblouir par leur rang & par leurs richesses. Milord C... qui avoit eu l'adresse de s'introduire dans une chambre voisine, ne perdit pas un mot de ce discours. Il entendit de-même les remercimens du Gouverneur, & son naturel impétueux ne lui permit pas de remettre plus loin les marques de son ressentiment. Mais ce qui n'étoit encore qu'un mouvement de jalousie, devint bientôt un transport d'indignation & de fureur à la vue du rival qu'on lui préféroit. Le Gouverneur étoit d'une figure simple, & n'étant pas vétu plus richement qu'on ne l'est en Angleterre hors de la capitale, il n'avoit rien de redoutable dans l'extérieur. Peut-être Milord C... se crut-il assez d'avantages sur un homme de cet âge & de ce maintien pour ne le pas ménager. Il le traita

traita avec les derniers outrages. Ce brave Vieillard, sans daigner lui répondre, s'approcha de Mademoiselle Fidert & de moi, nous prit par la main, & nous conduisit jusqu'à la chambre voisine, dont la porte étoit demeurée ouverte. Je cédai sans résistance, dans l'opinion où j'étois qu'une modération pardonnable à son âge lui faisoit éviter la nécessité d'en venir aux mains avec un furieux. Mais au-lieu de nous suivre, il poussa brusquement la porte sur nous, & si je ne vis point de quel air il retourna vers son ennemi, je fus bientôt certain qu'il l'avoit mis à la raison. Avec quelque empressement que j'eusse r'ouvert la porte, j'arrivai trop tard pour l'empêcher de lui porter un coup dont il lui perça le bras, & qui força ce jeune présomtueux à abandonner son épée. La querelle me paroissoit du moins terminée, lorsque la rage de se voir humilié fit reprendre ses armes à Milord C... & sans écouter l'honneur il allongea un coup si furieux à son rival, qui remettoit tranquillement la sienne, que celui-ci n'aiant eu que le tems de parer sans précaution, la pointe alla percer Mademoiselle Fidert dans l'instant qu'elle prenoit le Gouverneur par le bras pour lui faire quitter la chambre avec elle.

S'il y avoit quelque satisfaction qui pût réparer un si lâche attentat, ce fut peut-être le desespoir dont Milord fut saisi en voyant couler le sang qu'il venoit de répandre. Il se jetta plus promtement que moi-même aux piés de sa Maîtresse qui étoit tombée évanouïe ;

&

& négligeant le soin de sa vie, qu'il méritoit de perdre aussi-tôt s'il avoit eu des ennemis moins généreux, il fit connoître par ses cris & par ses larmes qu'il étoit capable successivement de l'excès de toutes les passions. Cependant, quoique les habits de Mademoiselle Fidert nous empêchassent de juger tout d'un coup de la profondeur de sa blessure, l'abondance de sang que j'en voyois sortir, & le profond évanouissement où elle étoit me parurent d'un triste présage. Une si funeste nouvelle étant parvenue aussi-tôt jusqu'à Madame de Montcal, elle accourut avec ses femmes, pour augmenter la confusion par leurs gémissemens & par leurs pleurs. Mais tandis qu'elles s'empressoient autour de notre malheureuse amie, mon attention fut partagée par les mouvemens de Milord C..., qui après quelques momens d'une noire réflexion, se jetta plus furieusement que jamais sur son épée. Ce transport ne me parut dangereux que pour lui-même. Ne doutant pas qu'il n'en voulût à sa propre vie, je lui arrachai ses armes, & je le remis entre les mains de ses domestiques, avec ordre de veiller sur lui pour le défendre contre sa propre fureur.

Les Chirurgiens nous déclarérent bientôt qu'il n'y avoit rien à espérer pour la vie de Mademoiselle Fidert. Cependant la connoissance lui revint, avec quelques momens de force & de liberté d'esprit, qu'elle n'employa qu'à bénir le Ciel de lui épargner les tourmens d'une plus longue vie. Ses der-

niéres

niéres réflexions furent triſtes, mais elles ne furent pas troublées par cette amertume qui accompagne les grandes douleurs, & dont j'appréhendois la violence en lui entendant rappeller toutes les circonſtances de ſa malheureuſe hiſtoire. Elle entra d'elle-même dans les principes de Religion qui devoient lui faire regarder ſes infortunes comme le châtiment de ſes fautes, & lui faire eſpérer qu'elles en ſeroient l'expiation. Son cœur ne s'attendrit pas moins au ſouvenir de nos bienfaits. Elle voulut tenir, en expirant, Madame de Montcal dans ſes bras, & le Gouverneur n'eut pas moins de part que nous aux témoignages de ſa reconnoiſſance.

Cependant Milord C.... dans le tranſport de ſa douleur, garda peu de ménagemens pour ſa propre ſureté, & racontant ſon malheur à tous ceux qui ſe préſentoient, il en répandit bientôt le bruit juſqu'à la Reine, qui étoit déja informée du deſſein qu'il avoit eu d'épouſer Mademoiſelle Fidert. Cette excellente Princeſſe avoit pris pour elle les ſentimens dont on ne pouvoit ſe défendre en la voyant. Elle fut ſi touchée de ſon ſort, que s'étant fait informer des circonſtances, & ne deſeſpérant pas de ſon rétabliſſement, elle réſolut d'y contribuer par toutes les faveurs qui pouvoient répandre du moins de la joie & de la tranquillité dans ſon eſprit. Apprenant que le Gouverneur à qui elle avoit deſtiné ſa main paſſoit d'Armagh à Portſmouth, dans la ſeule vue de lui plaire & pour faciliter la continuation de notre commerce, elle

elle prit sur elle de lui donner le Gouvernement de Southampton, qui n'étoit guéres plus éloigné de notre terre, & qui se trouvoit vacant depuis l'absence du Roi. Elle y joignit une pension sur ses propres revenus. La Duchesse de Sommerset fut chargée de nous apporter une nouvelle qui nous auroit pénétrés de joie & de reconnoissance, si Mademoiselle Fidert eût pu recueillir le fruit de tant de bonté; mais elle venoit d'expirer à l'arrivée de la Duchesse, & le Gouverneur trop sensible à sa perte pour se livrer à des idées de fortune, ne pensa plus qu'à s'aller ensevelir en Irlande, avec le regret d'avoir abandonné son cœur à des espérances dont il recueilloit de si tristes fruits. Comme il étoit à craindre que le Gouverneur du château de Portsmouth, qui avoit trouvé de l'avantage dans leur échange, ne consentît pas aisément à le rompre, & que la principale raison qui l'empêchoit d'accepter les faveurs de la Reine, étoit la répugnance qu'il avoit à se former de nouvelles habitudes à son âge, je lui offris une retraite tranquille dans ma maison, où le souvenir de Mademoiselle Fidert serviroit à soutenir constamment notre amitié. Mais il me témoigna au contraire que pour l'intérêt de son repos, il vouloit fuir tout ce qui pouvoit entretenir dans son esprit des traces capables de lui rendre la vie odieuse; & mes instances ne purent me faire obtenir qu'il différât du moins son départ de quelques semaines.

Pour

Pour moi qui ne voyois plus rien à espérer de la fortune, & qui n'avois tiré pour fruit de mes services qu'une multitude de blessures, dont le moindre effet devoit être d'avancer beaucoup ma vieillesse, je ne pensai qu'à jouir du seul bien que le Ciel m'accordoit dans la société d'une femme aimable, qui bornoit tous ses soins à me plaîre. Cette résolution fut exécutée si brusquement, que je me dispensai même de la communiquer au Ministre, & que je rejettai le conseil de mes meilleurs amis qui me sollicitoient d'attendre le retour du Roi. Le goût que je voyois à Madame de Montcal pour la douceur d'une vie tranquille, servit beaucoup à confirmer le mien. Elle m'avoit fait cent fois un plan de bonheur dont je brulois de faire l'essai. Il consistoit à jouir paisiblement de nos richesses dans un cercle borné d'honnêtes gens, dont nous savions que notre campagne étoit environnée, & à fortifier notre sentiment pour le plaisir, en ne prenant pour l'exercer qu'un petit nombre d'objets choisis. Ce principe auquel nous sommes encore attachés dans le tems que j'écris ces Mémoires, nous rend beaucoup plus heureux que la variété, dont j'ai entendu tant de fois vanter les charmes, & qui ne peut faire à mon avis la satisfaction des esprits fermes & des cœurs constans. C'est avoir trop mauvaise opinion de soi-même ou des biens qu'on posséde, que de n'oser se fixer à quelque chose, & de se croire obligé de changer à tout moment d'objet

pour éviter le dégoût & la lassitude. Ceux qui sont là-dessus d'une autre opinion que moi, ont sans doute une épouse moins aimable & des amis moins sensés & moins fidéles; ils ont moins de panchant pour la lecture & la méditation, moins de goût pour la chasse, la pêche & l'agriculture; car c'est ce qui fait le bonheur de Madame de Montcal & le mien, & nous ne le changerions pas contre le prémier Trône de l'Univers.



SUP-



SUPPLÉMENT AUX MEMOIRES DE LA GUERRE D'IRLANDE,

PAR M. DE MONTCAL.

ON n'a trouvé dans les papiers de Mr. de Montcal, que les Mémoires des deux prémiéres campagnes d'Irlande, où tous ses talens militaires ne l'avoient pas élevé au-dessus de la qualité d'Aide-de-camp. Etant parvenu dans la suite aux prémiers honneurs de sa profession, on ne sauroit le soupçonner de s'être laissé engager par vanité à communiquer au public l'histoire de ses prémiéres campagnes, dans le tems qu'il a négligé d'écrire celle de sa fortune & de sa réputation. Mais il paroit par la lecture de son Ouvrage, qu'ayant été aussi sensible à l'amitié qu'à l'amour, son motif pour le composer avoit été de satis-

faire deux qualités qui font tant d'honneur à son caractére. Mr. de Schomberg, Madame de Montcal, & Mademoiselle Fidert l'avoient beaucoup plus occupé que les exploits mêmes par lesquels il s'étoit distingué, & qui l'avoient exposé plusieurs fois à perdre la vie par une infinité de blessures. Cependant, comme il n'est mort qu'en 1729, il se trouve à Londres & à Dublin tant d'Officiers François qui lui survivent, & qui aiant porté les armes avec lui, ont été témoins de ses grandes actions, & des récompenses qu'elles lui firent obtenir, qu'il n'a pas été difficile d'en recueillir le détail de la bouche d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Et l'on reconnoîtra que si j'entreprens d'en former une narration suivie, ce n'est pas sans avoir eu part moi-même à quelques-uns des événemens que je raconte. Tout ce qui peut rendre d'ailleurs une Histoire intéressante, se trouve réuni dans les grands mouvemens que les nouvelles entreprises des Jacobites excitérent en Irlande; & si l'ambition & la vengeance y jouérent les prémiers rôles, d'autres intérêts y donnérent aussi naissance à des passions plus douces.

Tandis que le Roi Guillaume travailloit à se venger en Flandres de l'opposition qu'il avoit trouvée de la part de la France à son affermissement sur le trône, le Duc de Tyrconnel, qui étoit demeuré en Irlande après le combat de la Boyne & le départ du Roi Jaques, n'épargnoit rien pour entretenir la fidé-

fidélité & le zèle dans le cœur de tous les Jacobites. Il y conservoit toujours le titre de Viceroi, dont il avoit possédé l'emploi avant la Révolution; & s'il ne pouvoit plus se flater de l'être de l'Irlande depuis que les trois quarts de ce Royaume s'étoient soumis au nouveau Gouvernement, il l'étoit du moins de tout ce qui reconnoissoit encore l'autorité de son Maître. Limerick, où Boisselet s'étoit signalé par une si belle défense, & dont Milord Douglas avoit enfin levé le siége, étoit devenue comme le centre de tous les desseins & de toutes les forces du Parti Catholique. Il y étoit resté des Officiers François, des Ingénieurs, & quantité d'Ecclésiastiques, qui se détachoient dans tous les lieux où leurs talens pouvoient être employés; & quoique Boisselat eut regagné Kinsal avec la plus grande partie de ses troupes, on ne doutoit pas que ce ne fût uniquement pour les rétablir des fatigues & des maladies du siége, ou que si elles repassoient en France, elles ne fussent remplacées bientôt par de nouveaux secours.

Le Général Keiresc, qui suppléoit au commandement des Troupes Angloises en l'absence de Milord Douglas, avoit reconnu les grandes qualités de Mr. de Montcal. Il ne put apprendre le parti qu'il avoit pris de se retirer dans ses terres, où le peu de progrès qu'il avoit fait au Service, & la multitude de ses blessures, sembloient justifier son oisiveté, sans former le dessein de

le rengager dans la carriére par tous les avantages qui pouvoient faire impression sur un homme de ce mérite. Il lui écrivit, pour commencer à le tenter par ses sollicitations; & dans le même tems il marquoit au Ministre & à Milord Douglas qu'aiant besoin de Cavalerie, ils ne pouvoient faire un meilleur choix pour former quelques nouveaux Régimens, que de l'Aide-de-camp de Mr. de Schomberg. C'étoit l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes; mais la retraite brusque de Mr. de Montcal avoit fait penser que soit mécontentement, soit goût décidé pour le repos, il abandonnoit absolument le Service; & si l'on est lent dans les Cours à récompenser le mérite, on est bien plus froid encore à le prévenir par des instances & par des offres. Cependant le Ministre ne tarda pas à le faire appeller, & ses propositions n'eurent pas de peine à réveiller le goût des armes dans un cœur si sensible à la gloire. On lui fit accepter avec le Brevet de Colonel la commission de lever non seulement le Régiment qu'il devoit commander lui-même, mais tous ceux qu'on accordoit au Général Keiresc, & le reste de l'hiver fut employé à ces préparatifs.

On apprit bientôt que les secours de France étoient arrivés à Kinsal, sous la conduite du Lieutenant-Général Saint Rhue, & que les Jacobites Irlandois s'étoient trouvés prêts à les joindre au nombre de vingt mille hommes. Qnoique celui des François ne surpassât point sept ou huit mille, & que l'Armée

mée Proteſtante ne fût pas moins nombreuſe que ces deux corps réunis, la défiance où l'on étoit de tout ce qui s'étoit tramé pendant l'hiver, & quelques juſtes doutes qu'on avoit conçus de la diſpoſition du Parlement, firent ſurprendre toutes ſes entrepriſes au Général Keireſc juſqu'à l'arrivée des nouvelles troupes d'Angleterre. Milord Douglas ſe hâta de paſſer la mer, & Mr. de Montcal à la tête de la Cavalerie qu'il avoit levée, le ſuivit avec toute la diligence poſſible.

Ce fut vers ce tems-là qu'après bien des apparences d'incertitude, & quantité d'entrepriſes ſimulées qui en impoſérent aux Alliés, le deſſein de la France éclata par le ſiége de Mons. Le bruit s'étant répandu que Louis XIV. en devoit prendre lui-même la conduite, cette raiſon auroit ſuffi pour retenir le Roi Guillaume à la tête de la ligue, quand il n'auroit pas pris cet engagement dans l'Aſſemblée de la Haye.

Il dépêcha un courier à Milord Douglas avec un plan pour ſa campagne, lui laiſſant néanmoins la liberté de faire les changemens qui lui paroîtroient convenables aux circonſtances. Ce Prince véritablement né pour la Guerre, regretoit de ne pouvoir pas ſe partager pour conduire toutes ſes Armées; & dans l'éloignement il ſuppléoit par ſes lumiéres à tout ce qu'il ne pouvoit exécuter que par le bras de ſes Généraux.

Mr. de Montcal aiant joint l'Armée avec ſa Cavalerie, tandis que les nouvelles le-

vées d'Infanterie arrivoient par une autre route, la prémiére entreprise de Milord Douglas fut le siége de Ballimore, où le Duc de Tirconnel avoit mis une forte garnison. Cette place étoit moins considérable en elle-même que par le choix que les ennemis en avoient fait pour un de leurs arsenaux, & rien ne paroissoit si important que de leur ôter le tems de se fortifier dans tous les lieux d'où ils pouvoient s'étendre, avec la facilité d'y revenir comme dans une espéce de centre. Le siége ne dura que trois jours, pendant lesquels Mr. de Montcal eut occasion d'exercer glorieusement sa politesse & sa générosité. Un des Officiers-Généraux du Roi Jaques, nommé Mr. de Sarfield, s'étant attaché à la fortune de ce Prince sans avoir assez pourvu à la fureté de sa famille, avoit obligé sa femme & ses enfans de se renfermer dans Ballimore, en attendant la fin de la campagne, ou l'occasion de les faire passer en France. La seconde de ses filles, âgée de quinze où seize ans, goûtoit peu le dessein où l'on étoit de lui faire quiter sa patrie. Après en avoir gémi longtems, elle crut que le dernier jour du siége, & dans le tumulte qui accompagne la reddition d'une place, il ne lui seroit pas impossible de se dérober à sa famille, qui avoit obtenu la liberté de se retirer par un article spécial de la capitulation. Ainsi sans autre précaution que de se couvrir la tête d'un voile, elle sortit de la ville; & comme cette impru-

den-

dence l'exposoit aux plus fâcheuses avantures, elle eut le bonheur de rencontrer un Officier du Régiment de Montcal, à qui il ne se présenta point d'autre parti que de la conduire à son Colonel.

Quoique Mr. de Montcal n'eût conservé que ce rang en arrivant à l'Armée, son ancienne réputation & l'estime extraordinaire que tous les Généraux faisoient de son mérite, lui attiroient une considération fort distinguée. Il conçut qu'une jolie personne de cet âge n'étoit pas seule au milieu d'un camp sans quelque étrange raison. Aiant écarté une foule d'Officiers curieux qui s'empressoient pour la voir, il la pressa de s'ouvrir à lui, & l'aveu qu'elle lui fit ne lui paroissant pas suffire pour autoriser sa fuite, il prit, sans expliquer son dessein, la résolution de la remettre entre les bras d'une Mére qu'il supposoit mortellement affligée. Dans l'intervalle, il la garda soigneusement près de lui, avec la noble tranquillité d'un honnête homme qui se répond à lui-même de la droiture de ses intentions. Madame de Sarfield s'étoit retirée à Athlone, autre ville où les Jacobites avoient entrepris de se fortifier. Milord Douglas, dans la même vue qui lui avoit fait prendre Ballimore, résolut d'assiéger Athlone, & s'en étant approché avec son Armée, il n'y trouva pas beaucoup plus de résistance que dans le prémier siége. C'étoit l'occasion que Mr. de Montcal desiroit pour restituer Mademoiselle de Sarfield à sa Mére, d'autant

plus que cette Dame ne voyant plus d'azile certain dans les places voisines, avoit obtenu de Milord Douglas une sauve-garde pour se faire conduire jusqu'à l'Armée Catholique, d'où son dessein étoit apparemment d'aller se mettre à couvert dans Kinsal. Il la fit avertir que sa fille étoit entre ses mains, & qu'il avoit eu le bonheur de se rendre utile à son service. Madame de Sarfield n'entendit cette nouvelle qu'avec des transports de joie. Elle envoya aussi-tôt quelques domestiques au camp pour la recevoir, & Mr. de Montcal avoit déja nommé un détachement de ses cavaliers pour la conduire jusqu'à l'Armée. Mais au moment qu'il la croyoit prête à partir, il apprit qu'elle étoit disparue, & quelques Officiers lui rapportérent qu'on l'avoit vue sortir du camp avec un jeune homme qui lui avoit servi de guide jusqu'à la ville.

Il lui importoit si peu de quelle maniére elle avoit pu rejoindre sa famille, qu'il perdit aussi-tôt de vue cette avanture. Mais deux jours après, lorsqu'on se disposoit à lever le camp pour s'avancer vers Galloway, il reçut un Exprès de Madame de Sarfield, qui lui marquoit par une Lettre touchante la douleur qu'elle ressentoit de ne pas voir arriver sa fille. Il étoit impossible, lui disoit-elle, qu'après l'avoir gardée plusieurs jours dans sa tente, il pût ignorer ce qu'elle étoit devenue; & si elle ne l'accusoit pas ouvertement de l'avoir enlevée, elle donnoit à entendre que dans son idée tout

ce qu'il avoit fait pour la lui rendre, étoit un jeu concerté, par lequel il avoit voulu couvrir d'autres vues. Mr. de Montcal se crut si supérieur à des soupçons si injurieux, qu'il dédaigna de se justifier. Il y fit une courte réponse, qu'il crut devoir à la politesse; & cet événement, qui devoit avoir des suites plus importantes, fit place dans son esprit à des soins d'une autre nature.

L'Armée Jacobite n'avoit pas cessé de s'avancer vers nous, mais par une marche si lente qu'il ne paroissoit pas que le dessein de Milord Tyrconnel & de Mr. de Saint Rhue fût de nous joindre si-tôt. Cette conduite acheva de confirmer Milord Douglas dans leurs espérances du côté du Parlement, & de diverses Provinces qu'ils s'attendoient de voir bientôt déclarées en leur faveur. Et comme on avoit trop négligé pendant l'hiver de suivre les démarches de leurs émissaires, on étoit dans le doute continuel de la disposition des villes qui paroissoient les plus soumises. Cette fâcheuse incertitude, qui ne permettoit pas à Milord Douglas de distinguer les véritables sujets de son Maître, lui fit prendre le parti de composer une formule de serment, qu'il faisoit prononcer aux Magistrats, dans tous les lieux où il passoit avec ses troupes. L'effet en parut tel qu'il se l'étoit promis, du moins à l'égard de ceux qui se croyant assez forts pour lui résister, aimérent mieux en courir les risques, que d'abandonner le parti du Roi Jaques, ou de

trahir leurs sentimens par une lâche dissimulation. Galloway en fut le prémier exemple. Cette ville, après avoir paru disposée à nous accorder le passage & des vivres, changea de langage aussi-tôt que le serment lui fut proposé; & faisant moins de fond sur ses forces présentes que sur la facilité qu'elle avoit à se procurer du sécours, elle entreprit de soutenir le siége. En effet sa situation ne permettant pas de l'investir, Milord Douglas ne pouvoit empêcher qu'elle n'eût toujours une porte ouverte du côté par où l'on pouvoit la sécourir; & si le Duc de Tyrconnel s'étoit hâté d'y faire marcher de bonnes troupes, au-lieu de quelques Compagnies Irlandoises mal armées & sans discipline, qui étoient à peine capables de la garder pendant la paix, ce siége auroit arrêté longtems l'Armée Protestante. Mais il réunissoit toute son attention sur Limerick, où il n'avoit pas douté de l'ouverture de la campagne que Milord Douglas ne portât tous ses efforts.

Pendant qu'on se préparoit à forcer Galloway, Mr. de Montcal, que l'on consultoit dans toutes les occasions, proposa au Général de détacher une partie de sa Cavalerie pour couper aux ennemis le passage d'Estone, qui leur assuroit la communication avec les Provinces d'où ils avoient plus de secours à espérer. Il s'offrit lui-même pour exécuter le dessein qu'il avoit formé, & Milord Douglas ne balança point à

s'en

s'en reposer sur lui. Etant parti à la tête de deux mille chevaux, qui avoient été tirés de tous les Régimens, il arriva dans l'espace d'un jour à Estone ; & ce qui a fait juger qu'il n'avoit pas conçu cette entreprise sans avoir été prévenu par des informations certaines, il s'empara de ce passage vingt-quatre heures avant l'arrivée de ceux qu'il y vouloit surprendre. Estone n'étoit considérable que par son port. Il étoit si mal gardé que ses défenseurs l'abandonnérent à la vue de la Cavalerie Angloise, & s'étant retirés vers leur Armée qui n'en étoit qu'à douze mille, ils ôterent à Mr. de Montcal la crainte qu'il avoit eue de voir manquer son dessein, s'ils avoient pris d'un autre côté où le bruit de leur fuite auroit pu se répandre. Mais le secours qui arrivoit aux Jacobites s'avançant avec d'autant moins de précaution qu'il croyoit toucher au passage d'Estone, au-delà duquel il n'avoit rien à redouter, & qu'il supposoit gardé par les gens du Roi Jaques, les douze cens hommes dont il étoit composé, donnérent si imprudemment dans le piége, que Mr. de Montcal les fit prisonniers sans avoir tiré un coup de fusil. L'avantage qu'il en tira consistoit moins à priver l'ennemi d'un corps d'Infanterie si mal disciplinée, qu'à se saisir non seulement de quantité d'argent que ces misérables emportoient avec eux, comme si prévoyant déja le sort de leur parti, ils eussent songé d'avance à se précautionner pour leur fuite; mais encore de tout

ce qu'ils avoient de précieux en titres, en papiers, en reliques, & en vases Ecclésiastiques, qu'ils n'avoient pas voulu laisser derriére eux. Une proie si riche devoit être extrêmement agréable à Milord Douglas, qui n'avoit pu payer ses troupes depuis l'ouverture de la campagne, & qui étoit encore incertain des subsides qu'il avoit fait demander au Parlement. Aussi Mr. de Montcal ne tarda-t-il pas à lui envoyer les dépouilles de ses ennemis ; & par une politique nouvelle il força ses douze cens prisonniers de passer la riviére, après leur avoir ôté jusqu'à leurs armes, assez sûr qu'une troupe de paysans desarmés & mal aguerris, ne pouvoient causer que de l'embarras au Duc de Tirconnel, qui manquoit d'armes & d'Officiers.

Mais en faisant partir son butin sous l'escorte de la moitié de son détachement, il demeura à Estone avec mille chevaux, pour attendre deux cens hommes d'Infanterie qu'il prioit Milord Douglas de lui envoyer. Il avoit conçu qu'à l'aide d'un petit ouvrage, qui pouvoit être construit dans peu de jours à la tête du pont, deux cens hommes suffisoient pour la garde de ce passage ; & les observations qu'il y avoit faites, lui avoient persuadé plus que jamais qu'il étoit important de s'en assurer. L'ennemi en avoit la même opinion, malgré la négligence avec laquelle il avoit paru le faire garder. Toutes les conséquences deviennent des erreurs après une fausse supposition. Le

Duc

Duc de Tyrconnel & Mr. de Saint Rhue sattendant toujours à nous voir prendre vers Limerick, sembloient oublier dans l'éloignement où nous étions encore de leur Armée, qu'ils eussent d'autre intérêt qu'à observer comment nous nous approcherions de cette place. Mais apprenant de leurs fuyards que nous nous étions saisis du passage d'Estonel, ils revinrent de cet assoupissement jusqu'à détacher sur le champ six mille hommes sous la conduite de M. de Sarfield, afin de nous chasser de ce poste avant que nous eussions le tems de nous y fortifier. Mr. de Montcal ne s'y trouvoit encore qu'avec ses mille chevaux. Il avoit déja obligé les habitans du bourg à lui prêter leurs bras pour la construction d'un fort, & l'ouvrage commençoit avec chaleur, lorsqu'il apprit qu'on voyoit paroître un corps considérable, qu'il ne put méconnoître pour un détachement de l'Armée ennemie. Autant qu'il auroit méprisé leur attaque avec deux cens hommes, si l'ouvrage eût été fini comme il l'avoit conçu, autant se crut-il incapable de la soutenir avec ses mille cavaliers, vu qu'il n'avoit pas une seule barriére, pour se mettre à couvert. Il ne pensa qu'à se retirer en bon ordre, sans craindre de se voir poursuivi, parce que la longueur du pont ne demandoit pas moins d'un jour pour le passage de six mille hommes. Mais Mr. de Sarfield apprit en arrivant à Estone que c'étoit Mr. de Montcal qui commandoit la Cavalerie

An-

Angloise, qu'il desespéroit de joindre. Sa femme l'aiant rempli de préventions, il ne douta point que ce ne fût le ravisseur de sa fille, & cette pensée l'échauffa jusqu'à lui faire suivre au galop le détachement de Cavalerie, avec quatre de ses Officiers. A la prémiére halte qu'il vit faire aux Anglois, il s'arrêta cinq cens pas au dessous d'eux, & députant à Mr. de Montcal un Officier de sa suite, il lui fit demander sa fille, ou la réparation qu'un homme d'honneur lui devoit par les armes. Le chagrin d'une retraite forcée eut plus de pouvoir que toute autre raison pour faire accepter ce défi à Mr. de Montcal. Il laissa le commandement de sa troupe au Chevalier Merlde, avec ordre de continuer sa route ; & prenant avec lui quatre de ses plus braves Officiers, il alla au-devant de ses ennemis, qui ne s'avancérent pas moins intrépidement, lorsqu'ils l'eurent vu paroître. Le combat commença au pistolet, sans autre explication. Mr. de Montcal perdit un de ses Officiers dans la prémiére passe; mais la seconde lui fut si heureuse, que ses ennemis en aiant eu trois de renversés, il se trouva plus fort du double ; & s'étant approché l'épée à la main, il força Mr. de Sarfield à se rendre avec le seul homme qui lui restoit.

Un démêlé si personnel sembloit ne promettre aucune influence sur la cause publique. Mais le génie fécond de Mr. de Montcal lui fit trouver de la liaison entre

son

ſon avantage & celui qu'il pouvoit en eſpérer pour ſon parti. Aiant deſarmé Mr. de Sarfield & ſon Officier, il fit partir un des ſiens avec l'ordre ſecret d'arrêter la marche de ſon détachement. Enſuite affectant d'entrer en diverſes explications avec ſes priſonniers, il laiſſa couler inſenſiblement une partie de l'après-midi, après laquelle il feignit de regreter le tems qu'il avoit perdu; & lorſqu'il parut ſonger à rejoindre ſes gens, il déclara que ſe contentant de l'honneur d'emmener Mr. de Sarfield, il accordoit la liberté à ſon Officier, à qui il fit rendre auſſi-tôt ſes armes. L'aiant exhorté à faire honneur à ſon Commandant de la valeur avec laquelle il s'étoit défendu, il lui tourna le dos avec ſon priſonnier pour rejoindre ſa propre troupe. Mais ſon deſſein étoit de profiter de l'obſcurité des ténébres, & de la conſternation où il ne doutoit pas que le récit de l'Officier ne jettât les Jacobites, pour les ſurprendre pendant la nuit. Ce projet fut exécuté avec autant de bonheur que de conduite. Ils étoient encore dans le prémier trouble de la perte de leur Chef; & cette nouvelle avoit fait autant d'impreſſion que la perte d'une bataille ſur des ſoldats peu accoutumés aux allarmes de la guerre. Mr. de Montcal, qui connoiſſoit la diſpoſition du lieu, étoit ſûr de la maniére de les attaquer. Il en tua un grand nombre, il en précipita une partie dans la riviére, & ſuivant ſa derniére méthode, il ordonna qu'on fit
quar-

quartier à ceux qui rendroient les armes, estimant beaucoup plus leurs épées & leurs fusils que leurs personnes.

Deux avantages si extraordinaires, remportés avec une poignée de Cavalerie, firent voler sa réputation par toute l'Irlande. Il demeura maître du pont, où il fit recommencer le travail, en attendant tranquillement l'arrivée des deux cens hommes qu'il avoit demandés à Milord Douglas. Mais dans la chaleur de l'action, Mr. de Sarfield, qui fut mal gardé, trouva moyen de s'échapper. Mr. de Montcal en eut d'autant moins de regret, que n'aiant pensé à le faire prisonnier que pour faciliter l'exécution de son entreprise, il étoit résolu de lui accorder la liberté après avoir mis ses gens en déroute. Et c'eût été lui rendre un mauvais office que de le livrer au Général Douglas. Ils n'avoient point attendu la révolution pour le haïr. Mr. de Sarfield, qui marquoit tant de délicatesse pour l'honneur de sa fille, n'avoit pas eu les mêmes ménagemens pour celui de Miladi Anne Douglas, avec qui on l'avoit accusé d'entretenir un commerce qui avoit blessé toute cette illustre maison. Cette Dame, qui étoit belle-sœur du Général, s'étoit trouvée fort riche après la mort de son mari ; mais dans l'espace de peu d'années elle avoit diminué considérablement sa fortune, & sa famille avoit rejetté ce desordre sur Mr. de Sarfield, qui avoit pris un empire absolu sur son esprit. Enfin, lors-

lorſqu'il eut quité le ſervice d'Angleterre pour ſuivre la fortune du Roi Jaques, on l'accuſa encore d'avoir reçu d'elle tout ce qu'elle avoit pu convertir en argent, dans le deſſein où elle étoit de paſſer en France pour le ſuivre. On avoit pris de justes meſures pour l'arrêter ; mais cette intrigue avoit fait tant de bruit, que Madame de Sarfield offenſée de la conduite de ſon mari, avoit eu peine à prendre la réſolution de paſſer en France ; & c'étoit l'unique raiſon qui la retenoit encore en Irlande.

Mr. de Montcal aiant reçu les deux cens hommes qu'il deſtinoit à la garde d'Eſtone, les y établit ſi habilement à la faveur d'un large & profond foſſé qu'il fit tirer de la riviére autour du fort qu'il leur avoit conſtruit, que ne pouvant être délogés ſans canon, ni forcés ſans bateaux, ce poſte n'auroit pas été mieux défendu par une Armée. Il reçut à ſon retour au camp tous les éloges qu'il avoit mérités par une ſi glorieuſe expédition ; & Milord Douglas, qui dans la joie qu'il reſſentit de l'humiliation de Mr. de Sarfield, ſembloit prendre une double part à ſon triomphe, lui promit qu'au prémier courier qu'il dépêcheroit au Roi, il feroit valoir de ſi importans ſervices. L'exécution de cette promeſſe ne fut pas différée longtems, car Mr. de Montcal étoit Brigadier avant le ſiége de Limerick.

L'avanture de Mademoiſelle de Sarfield s'é-

s'étant répandue dans toute l'Armée, sur-tout depuis le combat de son Pére à Estone, il n'y avoit point d'Officiers qui ne se fussent informés dans tous les lieux où Milord Douglas avoit fait passer ses troupes, si l'on n'avoit pas vu cette jeune personne avec l'Amant qu'on lui supposoit. On étoit campé à Restlefort, & l'ennemi s'étant avancé du côté de Cress, dans la vue de nous couper le chemin de Limerick. Mr. de Montcal, & quelques autres Officiers-Généraux faisoient chez Milord Douglas un dîner, qui par le soin qu'ils avoient pris d'en éloigner jusqu'aux domestiques, avoit l'air d'un Conseil. Ces précautions n'empêchérent pas qu'un des gens de Mr. de Montcal ne demandât instamment à lui rendre une Lettre, qu'il lui apportoit de son quartier. Il la fit voir à Milord Douglas, après l'avoir lue. Elle étoit de Mademoiselle de Sarfield, qui imploroit sa générosité dans un danger fort pressant. S'étant retirée dans le château de Loor, où elle ne marquoit pas les raisons qui l'avoient conduite, son Pére qui avoit découvert sa retraite à force de soins, s'étoit servi des intelligences qu'il avoit encore dans le pays pour la faire enlever. Cependant, comme on ne surprenoit aisément personne dans un tems de guerre ouverte, ceux qui lui avoient accordé cet azile avoient heureusement repoussé la prémiére insulte de quelques gens armés qui avoient espéré de les forcer. Cette attaque s'étoit changée dans

une

une espéce de siége ; & Loor n'étant qu'à cinq milles de l'Armée, Mademoiselle de Sarfield, qui ne pouvoit douter qu'on n'en voulût à elle, s'étoit souvenue des bontés de Mr. de Montcal, & lui demandoit par sa Lettre quelques-uns de ses cavaliers pour la secourir.

Après avoir badiné sur cet événement, Milord Douglas qui se piquoit de galanterie, & qui ne pouvoit se former une haute opinion de la vertu de Mademoiselle de Sarfield, s'imagina qu'il avoit trouvé l'occasion de venger sa belle-sœur. Il exhorta Mr. de Montcal à se charger lui-même du service qu'on lui demandoit, & n'étant retenu au camp par aucune raison pressante, il lui promit d'aller souper le soir avec lui au château de Loor, où il suffisoit de paroître avec quelques troupes réglées pour écarter les avanturiers qui l'assiégoient. Cette entreprise fut regardée comme une partie de plaisir. Mr. de Montcal partit sur le champ à la tête de cinquante Maîtres, & ne trouva en effet personne qui osât soutenir son approche.

Il entra dans le château. Il y fut reçu agréablement de Mademoiselle de Sarfield, & de quelques personnes qu'il ne connoissoit pas ; mais lorsqu'il leur eut annoncé Milord Douglas pour le soir, il jugea par leur embarras que cet hôte leur plaîroit peu. Sa défiance augmenta encore par quelques objections que lui fit Mademoiselle de Sarfield. Enfin voulant être éclairci, il apprit

prit d'elle tout le fond de son avanture. Le jeune homme à qui elle s'étoit livrée, étoit neveu de Milord Douglas, c'est-à-dire fils de cette belle-sœur dont Mr. de Sarfield avoit dérangé la fortune. Il avoit connu sa Maîtresse à Londres, où elle étoit deux ans auparavant; & quoiqu'il s'en fût fait aimer, il l'avoit perdue de vue par l'obligation qu'on lui avoit imposée d'aller finir ses exercices à Oxford. A peine étoit-il âgé de dix-huit ans. Leur inclination s'étoit soutenue malgré l'absence, & depuis que Madame de Sarfield étoit repassée en Irlande avec sa famille, le jeune homme avoit trouvé moyen de renouveller plusieurs fois à sa Maîtresse les sermens ordinaires de l'amour. Il s'étoit servi de son valet de chambre, & contribuant tous deux aux fraix de ces voyages, ils n'avoient pas ignoré ce qu'ils avoient à craindre de la résolution où Madame de Sarfield étoit de passer en France. Douglas ne pouvant plus douter du malheur qui le menaçoit, toute cette famille aiant quité ses terres pour s'approcher de l'Armée Jacobite, s'étoit déterminé à quiter Oxford, & passant en Irlande il avoit cherché longtems l'occasion de s'approcher de sa Maîtresse. Mais aiant fait des efforts inutiles, tandis qu'elle étoit renfermée dans Ballimore & dans Athlone, il s'étoit procuré une retraite au château de Loor, où il l'avoit fait avertir qu'elle devoit se rendre à la prémiére ouverture qu'elle trouveroit pour s'échapper des mains de sa Mére. Elle n'avoit

voit pas manqué l'occasion, & le jeune Douglas, toujours servi fidèlement par son valet de chambre, l'étoit allé prendre lui-même au quartier de Mr. de Montcal, sur l'avis qu'elle lui avoit fait donner de sa fuite. Le château de Loor appartenoit à un Gentilhomme Irlandois nommé Cashel, qui n'avoit pas refusé ses services au jeune Amant, & qui croyoit en rendte un à l'Etat en contribuant à retenir en Irlande la fille d'un homme aussi distingué que Mr. de Sarfield.

Il n'y avoit que l'honnêteté naturelle qui pût engager Mr. de Montcal à troubler un commerce d'amour également nuisible à la fortune de deux jeunes gens de cet âge. Aussi ne crut-il pas y devoir employer la violence. Après avoir déclaré à Mademoiselle de Sarfield qu'il lui paroissoit difficile de faire changer de dessein à Milord Douglas, & lui avoir conseillé de tenir son Amant à l'écart tandis que ce Général seroit au château, il lui remit sérieusement devant les yeux le tort qu'elle faisoit à sa fortune & à son honneur; & sans espérer d'éteindre l'amour dans un cœur qui n'en connoissoit encore que les plaisirs, il lui proposa des voies plus glorieuses pour se satisfaire. Il n'étoit pas trop tard pour déguiser encore la familiarité où elle paroissoit vivre avec son Amant; car elle n'avoit pas caché à Mr. de Montcal les droits qu'elle lui avoit accordés sur elle. Dans le tems que toute sa famille prenoit le parti d'a-

d'abandonner l'Irlande, elle pouvoit espérer d'obtenir du Roi l'héritage de ses péres; car ce Prince affectoit de ne pas faire tourner à son avantage la confiscation des fugitifs, & ses Favoris y avoient eu jusqu'alors la meilleure part. Soutenue de cette espérance & des distinctions de la naissance & de la beauté, pourquoi n'auroit-elle pas pu prétendre à devenir heureuse avec son Amant par un mariage tranquille? Il lui fit goûter si habilement toutes ces raisons, que la voyant rentrer dans les principes d'honneur dont elle s'étoit écártée, il ne balança pas à lui offrir tout ce qui dépendroit de lui pour la soutenir dans ces dispositions.

Cependant Milord Douglas, sous prétexte de reconnoître le château, & d'en tirer quelque utilité pour ses desseins, s'y rendit avant la fin du jour, accompagné de plusieurs Officiers qui lui servoient d'escorte. Son neveu n'attendit point qu'on lui fît des instances pour s'écarter. Le souper fut poussé fort loin dans la nuit, & Milord se flatant peut-être sur la naïveté d'une fille de quinze ou seize ans, qu'il n'en devoit pas craindre beaucoup de résistance, avoit déja concerté les moyens de se trouver seul avec elle. Mais il comptoit trop sur la complaisance de Mr. de Montcal. Lorsque les Officiers de sa suite se furent dérobés insensiblement pour lui laisser la liberté qu'il desiroit, il fut surpris de voir le nouveau Brigadier ferme à son côté; & les discours qu'il lui entendit tenir, lui parurent si op-

po-

posés à ses prétentions, que dans la chaleur du vin & de l'amour il ne put s'empêcher d'en marquer du ressentiment. Mr. de Montcal feignit de ne rien entendre, & continua de parler longtems sur le même ton.

Mademoiselle de Sarfield n'avoit pas assez d'expérience pour entrer tout d'un coup dans le sens de cette scéne; & Milord Douglas, qui fonda de nouvelles espérances sur sa simplicité, s'y prit d'une maniére qui pouvoit tromper jusqu'à son censeur. Il fit rappeller ses Officiers, avec lesquels il recommença à boire quelque tems sans affectation. Ensuite étant sorti seul il fit avertir secrettement Mademoiselle de Sarfield, qu'il avoit quelque chose d'important à lui communiquer sans témoins. Elle ne fit pas difficulté de se rendre à cet ordre. Mr. de Montcal, qui n'étoit pas capable de s'endormir sur des intérêts qu'il prenoit une fois à cœur, la suivit aussi-tôt. Il apprit que le Général étoit au jardin, & qu'elle s'y étoit laissée conduire. Il prit le même chemin. Dans l'obscurité de la nuit il ne lui fut pas difficile de s'approcher de Milord Douglas sans en être apperçu. Les déclarations de tendresse étoient déja commencées, & Mademoiselle de Sarfield mal en garde contre le langage flateur d'un Amant de cet ordre, marquoit beaucoup d'embarras dans ses réponses. Mr. de Montcal ne put supporter longtems un combat qui lui parut trop inégal. Il se présenta à son Gé-

néral comme s'il n'eût fait qu'arriver au jardin, & feignant quelque regret de l'avoir interrompu, il compta que sa présence suffiroit pour modérer un transport mal réglé. Mais cette constance piqua si vivement Milord Douglas, que ne gardant plus de mesure dans ses plaintes, il le traita d'indiscret & d'importun, en le priant de se retirer jusqu'à ce qu'il lui plût de le faire rappeller. La scène devint alors beaucoup plus sérieuse. Mr. de Montcal piqué à son tour, lui fit entendre qu'il savoit mettre quelque distinction entre les droits d'un Général, & que ne reconnoissant l'ordre de personne lorsqu'il étoit question de l'honneur, il croyoit le sien intéressé à défendre une fille de quinze ans, à qui il avoit promis sa protection. Une réponse si ferme aiant achevé d'irriter Milord Douglas, il s'oublia jusqu'à lever la voix pour appeller à lui ses Officiers; & les voyant accourir au prémier cri, il leur donna ordre d'arrêter Mr. de Montcal, à qui il reprocha publiquement de lui avoir manqué de respect.

Ce dénouement d'une fête où tout le monde avoit paru se livrer à la joie, répandit la consternation dans toute l'assemblée. On ne douta point d'abord que l'amour n'eût fait le sujet de cette querelle, & que de part ou d'autre la concurrence des mêmes desirs n'eût fait naître la jalousie. Mais Mr. de Montcal prit soin d'éclaircir tous les soupçons. Après avoir rendu son épée, il se tourna vers Mademoiselle de

Sar-

Sarfield, & lui rappellant ses exhortations qu'elle ne pouvoit avoir oubliées, il l'avertit qu'il ne convenoit ni à sa situation ni à ses promesses de prêter l'oreille aux séductions de la galanterie. Cet avis acheva de déconcerter le Général. C'étoit mettre Mademoiselle de Sarfield dans la nécessité de se retirer. Elle cessa en effet de paroître, & Milord reprit aussi-tôt le chemin du camp. Mais n'aiant pas changé l'ordre qu'il avoit donné à ses Officiers, Mr. de Montcal eut le desagrément de se voir mener prisonnier par le détachement même qu'il avoit commandé, & de passer la nuit sous la même garde.

Les fumées du vin avoient eu plus de part que la colére à l'emportement du Général. A peine le sommeil eût-il dissipé cette vapeur, que se rappellant ce qui s'étoit passé dans la nuit, il ne fit point difficulté d'en marquer de la confusion & du regret. Mr. de Montcal à qui il fit rendre aussi-tôt la liberté, & qui fut encore assez généreux pour lui en venir faire ses remercimens, se trouva plûs embarrassé par ses excuses qu'il ne l'avoit été par les effets de son transport. Et se hâtant de changer d'entretien, il prit cette occasion pour le pressentir sur le plan qu'il avoit formé en faveur de Mademoiselle de Sarfield; & donnant même un air de badinage à ce qui s'étoit passé, il lui fit entendre que c'étoit avec de justes raisons qu'il s'étoit opposé à ses desirs amoureux, vu qu'il n'étoit pas sans espé-

rance de voir porter quelque jour à Mademoiselle de Sarfield la qualité de sa niéce. J'ai pensé, lui dit-il, que la fuite de sa famille peut la rendre une des plus riches héritiéres de l'Irlande. Votre protection lui fera obtenir infailliblement le bien de ses Péres ; & c'est un moyen fort naturel de réparer le tort que Mr. de Sarfield a fait à votre belle-sœur. Si vous approuvez ce projet, ajouta-t-il, il sera facile de vous faire trouver sa conduite sans tache, à l'égard du moins de votre neveu. Milord Douglas ouvrit l'oreille à cette proposition ; & sentant tout l'avantage qui en revenoit à sa famille, il redoubla ses excuses à Mr. de Montcal, avec les témoignages de son amitié.

Ainsi ce qui sembloit capable de troubler le cours de sa fortune, en devint comme un nouveau ressort, par l'intérêt que la reconnoissance y fit prendre constamment au Général. Il ne manqua pas de donner avis sur le champ au jeune Douglas, de la disposition de son Oncle ; & l'exhortant à se séparer aussi-tôt de sa Maîtresse, il ne vit point d'azile plus honnête à lui offrir pour cette jeune personne, que le château d'Armagh, dont le Gouverneur lui étoit fort attaché par d'anciennes obligations. Il conseilloit au jeune Amant de retourner à Oxford, en lui promettant de se charger du soin de son bonheur. Mais il avoit à modérer à-la-fois la jeunesse & l'amour. Douglas, qui étoit peut-être dis-

po-

posé à suivre son conseil en partant du château de Loor pour conduire sa Maîtresse à Armagh, oublia ses résolutions lorsqu'il se vit au moment de la quiter. Il abusa de la recommandation que Mr. de Montcal lui avoit accordée pour elle auprès du Gouverneur; & se faisant passer pour son frére il s'établit dans le château, avec aussi peu d'inquiétude que si l'imposture eût pu se soutenir longtems.

Cependant les ennemis avoient tenté de se remettre en possession de Ballimore; mais leur entreprise avoit manqué par l'artifice du Commandant de cette place, auquel ils donnérent le nom de perfidie; quoique le serment par lequel il avoit engagé sa foi à Milord Douglas, lui fit mériter parmi nous un nom plus honorable. Le Duc de Tirconnel, qui s'étoit avancé avec une parti de son Armée, lui avoit fait proposer une grosse récompense, s'il vouloit rentrer sous l'obéissance du Roi Jaques; & suivant les principes qu'il avoit puisés dans le voyage qu'il avoit fait pendant l'hiver à la Cour de Saint Germain, il lui avoit promis beaucoup plus que son Maître ne pouvoit donner, réduit qu'il étoit lui-même à ne rien tenir que de la libéralité d'autrui. Le Commandant regarda cette offre comme une occasion de se faire considérer dans le nouveau parti qu'il avoit embrassé. Il feignit de prêter l'oreille au Duc, & consentant à recevoir dans la place une garnison Jacobite, il promit de faire sor-

tir ſous quelque prétexte celle du Roi Guillaume, pour admettre dans cet intervalle l'ennemi par une autre porte. Le tems de la nuit étant le plus favorable pour ſon deſſein, il chargea en effet ſon Lieutenant, avec qui il étoit d'intelligence, de ſe mettre en campagne vers le ſoir à la tête de cinq ou ſix cens hommes qui faiſoient la moitié de ſes troupes, tandis que demeurant dans la ville avec l'autre partie, il fit donner avis aux mille Jacobites qu'ils pouvoient s'avancer vers la nuit. Les prémiers ponts leur furent ouverts, & la porte même de la ville fut livrée à cinquante hommes qui s'étoient avancés les prémiers. Mais à peine ceux-ci furent-ils entrés, que par des meſures concertées avec beaucoup de juſteſſe, le pont qui touchoit à la porte tomba dans le foſſé. La ſituation de cette place, qui étoit dans un marais, rendoit non ſeulement les foſſés fort profonds, mais extrêmement larges, & par conſéquent la chauſſée des ponts ſi longue, qu'elle pouvoit contenir plus de mille hommes. Les Jacobites, qui s'avancérent avec peu de précaution, dans la certitude que la porte avoit été livrée à leur avant-garde, ſe virent ainſi bientôt renfermés entre les ponts, dont on trouva auſſi le moyen de lever ou de rompre celui qui étoit à leur queue. Il fut aiſé au Gouverneur de forcer les cinquante hommes qu'il avoit reçus à la porte, tandis que ſon Lieutenant, qui ne s'étoit pas

pas écarté bien loin de la ville, arrivoit à la tête des ponts avec sa troupe, & quelques piéces de campagne qu'il fit braquer aussi-tôt contre l'ouverture de la chaussée. La nuit n'étoit pas si obscure que les Jacobites ne pussent s'appercevoir de toute la grandeur du danger; mais il ne leur en resta pas le moindre doute, lorsqu'au-lieu de réparer le pont de la porte, comme on avoit feint d'abord de s'y employer du côté de la ville, le Gouverneur leur fit déclarer qu'ils étoient de part & d'autre entre le feu de leurs ennemis, & qu'au moindre signe d'attaque ou de défense ils alloient être passés par les armes. L'unique parti qu'on leur offrit, fut de se rendre à discrétion. On ne fit plus difficulté alors de rétablir le pont de la porte, sur lequel ils passérent successivement, en se laissant desarmer à mesure qu'ils se présentoient à la garde.

Le Duc de Tirconnel irrité de cette disgrace, paroissoit résolu d'emporter à force ouverte ce qui lui avoit si mal réussi par l'artifice. Mais depuis qu'on avoit tiré de Ballimore la plus grande partie des munitions que les Jacobites y avoient rassemblées, & qu'on avoit fait même démolir quelques ouvrages qui ne pouvoient pas être aisément réparés, la conservation de cette place paroissoit bien moins importante à Milord Douglas. Loin de s'arrêter à la défendre, il profita de l'attention que les ennemis donnoient à leur entreprise

ſe pour s'approcher de Limerick, dont le ſiége fut auſſi-tôt formé réguliérement. On avoit eu le tems de réfléchir ſur les difficultés qu'on n'avoit pu vaincre. L'année précédente, & la ſaiſon étant trop belle pour faire appréhender les mêmes maladies, il y avoit peu d'apparence que notre Armée fût arrêtée longtems dans l'ardeur que nos prémiers ſuccès y avoient répandue. La Cavalerie aiant paru inutile pendant le ſiége, Milord Padeſtome & Mr. de Montcal reçurent ordre de monter à cheval avec dix-huit Eſcadrons, pour couper la communication des vivres à l'ennemi entre Ballimore & Roydſtonne. Ils ſe diviſérent en deux corps, pour obſerver deux routes différentes qui venoient des endroits les plus fertiles de la Province. Mr. de Montcal, toujours choiſi par le Ciel pour ſecourir les miſérables, trouva encore l'occaſion d'exercer la tendreſſe & la générosité de ſon cœur, par une action qui effaça dans l'eſprit des Irlandois l'impreſſion terrible qui leur étoit reſtée de ſon caractére depuis le ſac de Tilpenny. Diverſes familles Jacobites, qui prévoyoient la ruïne abſolue de leur parti, avoient recueilli tout ce qu'elles avoient pu ſauver de leur fortune, pour gagner la Flotte de France, où elles ſe flatoient d'obtenir paſſage dans les Etats Catholiques. Cette troupe qui étoit en chemin pour Kinſal, au nombre d'environ trente perſon-

nes

nes de l'un & l'autre sexe, n'étoit presque composée que de femmes, d'enfans, & de vieillards. Elle tomba dans le détachement de Mr. de Montcal. Ses cavaliers qui se souvenoient de la maniére dont il avoit traité les Irlandois au Pas d'Esthone, la regardérent comme une proie certaine, & se débandoient déja pour fondre sur des ennemis si peu capables de résistance. Mais Mr. de Montcal n'eut pas plutôt reconnu à qui il avoit affaire, que mettant beaucoup de différence entre des gens armés contre l'intérêt de son parti, & de malheureux fugitifs qui ne pensoient qu'à porter leur misére & leur douleur au-delà des mers, il résolut non seulement de les garantir de toutes sortes d'insultes, mais encore de favoriser leur marche, & de leur faire même distribuer des rafraîchissemens. Il s'avança jusqu'à eux pour les rassurer. Sa compassion augmenta à la vue de plusieurs jeunes filles, qui étoient partagées des agrémens de leur sexe, comme la plus grande partie des femmes l'est en Irlande. Il plaignit si tendrement ces innocentes victimes, qu'une des Méres, qui le reconnut pour un François, & qui ne put se figurer que tant de bonté & de politesse leur vînt d'un ennemi du Roi Jaques, le pria de l'écouter à l'écart, pour l'intéresser encore plus au sort de ses filles. Mr. de Montcal qui découvrit son erreur par ses prémiéres expressions, la détrompa tout d'un coup, en lui apprenant qu'il servoit le Roi

 Guil-

Guillaume, & qu'il n'avoit pas d'autre motif que la vanité pour se rendre utile à des misérables. Mais cette déclaration, loin d'effrayer celle qui lui parloit, ne fit qu'augmenter sa reconnoissance & son admiration. Elle offrit à Mr. de Montcal de s'arrêter en Irlande, s'il vouloit prendre soin de ses deux filles.

Un langage si suspect lui fit juger fort desavantageusement des intentions de cette Mére; & plaignant le sort de ses filles, il se détermina tout d'un coup à les sauver de mille dangers qu'il crut inévitables pour leur honneur, soit en France, soit dans l'Armée Françoise en Irlande. C'étoit risquer de faire naître des soupçons fort opposés à ceux qui lui verroient arracher deux filles si aimables des bras de leur Mére; mais ne consultant que la droiture de son cœur, il se rendit supérieur à cette crainte; & sans paroître touché des cris d'une troupe de femmes qui expliquoient mal ses intentions, il donna ordre à quelques-uns de ses cavaliers de s'assurer des deux jeunes filles. Cependant les larmes de la Mére l'aiant attendri, il consentit enfin à la recevoir aussi, mais bien résolu d'ôter à ses filles toute communication avec elle.

Ainsi tous les bons offices qu'il avoit rendus à leur troupe, n'empêchérent pas qu'elle n'emportât peut-être une fort mauvaise opinion de ses vues, & ses cavaliers mé-

mêmes ne s'en formérent pas d'abord une meilleure idée; mais un esprit ferme ne s'attachant qu'à son but, il fit conduire les deux filles à Cork, dont il n'étoit pas éloigné, avec une recommandation à l'Evêque, & une somme considérable qu'il chargea un de ses plus sages Officiers de remettre à ce Prélat pour leur éducation. La Mére paroissant fort contente de leur sort, & ne faisant pas même d'objection sur les principes dans lesquels un Evêque Protestant alloit les élever, Mr. de Montcal surpris de cette indifférence, la pressa de lui faire voir plus clair dans le fond de son avanture. Elle lui confessa que ce n'étoit pas l'intérêt de la Religion qui l'avoit fait penser à quiter sa patrie, puisqu'elle étoit née dans les principes de la Réformation, mais la seule crainte de ne pouvoir sortir d'une misére insupportable, où elle étoit tombée depuis la mort de son mari. L'ainée de ses filles n'avoit pas plus de douze ans. Sans former sur elle des vues aussi odieuses que Mr. de Montcal l'avoit supposé, elle s'étoit persuadé sur la réputation de galanterie que les François s'étoient faite en Irlande, qu'avec une beauté extraordinaire elle ne seroit pas longtems en France sans y trouver un honnête établissement; & se flatant sur les prémiéres politesses de Mr. de Montcal, que le Ciel lui faisoit rencontrer le François qu'elle cherchoit pour sa fille, elle s'étoit figuré dans la simplicité de son cœur, qu'il lui tiendroit compte de ses avances.

Quoique Mr. de Montcal ne prît d'abord ce récit que pour l'excuse d'une femme qui commençoit à rougir de son infamie, il a protesté dans la suite à ses amis, qu'aiant eu occasion de connoître mieux son caractére, il y avoit trouvé tant de candeur & d'ingénuïté, qu'il ne lui étoit pas resté le moindre doute de sa bonne-foi. Le service qu'il avoit rendu à ses filles se répandit bientôt par toute l'Irlande, avec les circonstances d'une si belle action; & sa générosité ne se borna pas à faire élever ses deux filles sous les yeux de l'Evêque de Cork, il laissa, en partant pour l'Angleterre après la défaite des Jacobites, une autre somme à ce Prélat, pour contribuer à leur mariage.

Le bonheur de Mr. de Montcal fut de servir un Maître qui tenoit compte à ses Officiers des vertus morales autant que de leurs qualités militaires. Le Roi Guillaume, en l'élevant l'année suivante au rang de Lieutenant-Général, lui protesta que s'il eût appris plutôt sa généreuse action, il eût donné à toute son Armée un exemple éclatant de son estime pour la vertu, en prenant cette occasion même pour le combler de faveurs. Mais Mr. de Montcal continua de les mériter à mille autres titres. Il enleva dans la même expédition quinze piéces de canon, avec quantité de fusils & d'autres armes que l'ennemi faisoit conduire à Limerick. Le détachement qui les escortoit fit si peu de résistance, qu'aiant pris la fuite à la vue de la Cavalerie Angloise, il lui épargna jus-

jusqu'à la peine de tirer le sabre pour se saisir du butin qu'il abandonnoit. Il alla tomber entre les mains de Milord Pandestime, qui le tailla en piéces avec aussi peu de peine & de danger.

Cependant le siége fut poussé si vigoureusement, qu'après huit jours de tranchée ouverte la garnison prit le parti de capituler. Cette guerre sembloit annoncer aux Jacobites la ruïne de toutes leurs espérances; car il ne leur restoit plus de place assez forte pour arrêter Milord Douglas, & personne ne doutoit qu'on n'en vînt bientôt à une bataille, lorsque nous n'aurions plus d'autre soin que celui de les chercher. Le Parlement qui avoit paru balancer si longtems, sembloit encore attendre cet événement pour se déclarer; mais Milord Douglas irrité de n'en pas recevoir les secours d'argent qu'il lui avoit demandés, le fit avertir que si on le renvoyoit jusqu'après la victoire qu'il espéroit de remporter au premier jour, il marcheroit aussi-tôt vers Dublin, pour se faire raison de tant de lenteur; & déterminé à ne plus recevoir leurs excuses, ils lui firent toucher cinquante mille livres sterling, secours d'autant plus nécessaire, que tous les lieux par où il passoit s'empressant de lui rendre leurs soumissions, le desir qu'il avoit de ménager les nouveaux sujets de son Maître, l'empêchoit d'en rien tirer pour la subsistance de son Armée. Mr. Breakerstrong, nouvel Orateur de la Chambre, attaché aux Stuards avec une

obstination qui le conduisit enfin au supplice, s'emportoit incessamment contre les effets de la Révolution. Milord Douglas lui écrivit de sa propre main, que s'il ne prenoit pas le parti de se défaire de son emploi, ou de changer de langage avant la bataille, il lui promettoit de faire tomber sur lui ses prémiers coups. Quelque juste que cette menace parût à ceux qui savoient combien il s'étoit échappé en parlant du Roi & du nouveau Gouvernement, elle offensa la Chambre, qui la regarda comme une atteinte à ses libertés. Ainsi le secours même qu'elle avoit envoyé au Général n'étoit qu'une faveur arrachée, qui ne lui parut pas suffire pour répondre de la disposition de tous les Membres.

Mr. de Montcal aiant été député plusieurs fois à Dublin par Mr. de Schomberg, Milord Douglas le crut propre, malgré sa qualité d'étranger, à faire quelques observations qu'il jugea nécessaires pour régler ses démarches après la victoire qu'il se promettoit. Le prétexte qu'il prit pour son voyage, fut de faire demander au Parlement un subside réglé par mois, tel qu'il avoit été accordé l'année précédente au Roi Jaques. Mais il le chargea particuliérement de s'assurer des intentions de la Chambre, & de se mettre en état de lui rendre compte de la disposition des principaux Membres. Une commission si délicate ne surpassoit pas la capacité de Mr. de Montcal. Il s'en acquita si habilement, que sans avoir fait naî-

tre

tre la moindre défiance de son entreprise à Dublin, il rapporta tous les éclaircissemens que Milord Douglas lui avoit demandés. Le subside fut accordé, mais par des motifs qui lui firent juger plus mal que jamais de la Chambre. A la veille d'une bataille qui ne pouvoit manquer d'être décisive, on risquoit peu à prendre des engagemens dont on se feroit un mérite aux yeux de Milord Douglas s'il en sortoit vainqueur, ou qu'on justifieroit par la violence si l'avantage demeuroit aux Jacobites. Ce langage qui avoit été tenu en pleine Chambre, servit autant que les réflexions particuliéres de Mr. de Montcal à faire connoître le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les Irlandois sans le secours de la victoire.

Les Jacobites aiant reçu en même tems la nouvelle de quelques avantages de l'Armée Françoise en Flandres, furent si animés par un succès dont ils partageoient la joie, qu'ils marquérent autant d'ardeur que nous à finir la querelle par une bataille. Mais avant que les deux Armées se fussent approchées, il arriva un événement dont les deux partis furent également frappés. Mademoiselle de Sarfield, qui pouvoit vivre inconnue au château d'Armagh, n'eut pas assez de prudence pour sentir toutes les raisons qui l'obligeoient à garder une exacte retraite. Son Amant manqua, comme elle, de conduite & de discrétion. Ils firent des liaisons dans la ville, ils s'abandonnérent au plaisir, tandis que diverses personnes, curieuses de

les

les connoître, prenoient toutes les informations qui pouvoient faire pénétrer leur avanture. Elle fut dévoilée. Il se trouva quelqu'un dans les intérêts de Mr. de Sarfield, qui lui fit savoir aussi-tôt que sa fille étoit à Armagh. Quoiqu'il en fût éloigné de plus de quarante milles avec l'Armée Jacobite, il ne balança point à s'y rendre, suivi seulement de quatre soldats, qui suffisoient pour son dessein. Son arrivée dans la ville fut cachée soigneusement par les amis qui l'y avoient appellé. Mais le hazard le fit reconnoître d'un domestique du château qui avoit été à son service, & qui en avertit son Maître sans aucune vue. Le Gouverneur ignorant le nom de Mademoiselle de Sarfield, ne leur en parla pas non plus comme d'une nouvelle qui pût l'intéresser beaucoup. Cependant cette jeune personne ne pouvant douter que le voyage de son Pére n'eût rapport à elle, prit enfin le parti qu'elle auroit toujours du suivre. Elle se tint renfermée avec son Amant, & quelque prétexte d'incommodité qui servit de voile à cette retraite empêcha qu'elle ne parût affectée.

Mr. de Sarfield, qui s'étoit informé dans cet intervalle de la conduite qu'elle avoit tenue depuis son arrivée, ne put apprendre sans une extrême surprise qu'elle passoit pour la sœur d'un jeune homme qui l'accompagnoit constamment, & que le Gouverneur, qui les avoit reçus, ne l'avoit fait qu'à la recommandation de Mr. de Montcal. Quelque explication qu'il dût donner

à ce

à ce mistére, il résolut de l'approfondir; & l'intérêt de sa sureté lui permettant aussi peu de se faire connoître dans une ville soumise au Roi, que le succès même de son dessein, il alla se promener au château avec un de ses amis, en qualité d'étranger que la curiosité seule y conduisoit. Mais il fut reconnu en y arrivant, quoique personne ne lui en donnât aucune marque; desorte que la confiance où il étoit de s'y trouver secrettement, formoit une scéne extrêmement comique. Le Gouverneur avoit pensé d'abord le faire arrêter; mais n'aiant rien à redouter d'un homme sans suite, il avoit changé ce dessein en celui de pénétrer ses vues, persuadé qu'il n'avoit pas fait le voyage d'Armagh sans quelque projet important. Enfin Mr. de Sarfield, après avoir erré longtems, en faisant diverses questions à toutes les personnes qu'il rencontroit, se lassa de n'en pas tirer plus de lumiéres; & n'ignorant pas sous quel nom sa fille étoit connue, l'impatience lui fit abandonner son prémier plan, qui étoit de demander à la voir pour l'enlever. Si cette démarche parut surprenante, il n'y trouva pas plus d'obstacle, par l'ordre même du Gouverneur, qui pensoit à le suivre jusqu'à la fin. Sa fille, qui ne fut pas prévenue, & qui se croyoit libre & tranquille dans son appartement, ne fit pas difficulté de recevoir une visite qu'elle prit pour celle de quelque ami du Gouverneur ou des siens. Il s'offrit à elle, & cette vue la jetta dans une mor-

mortelle frayeur. Après quelques explications, il conçut que tremblante comme elle étoit, elle ne seroit pas capable de résister à l'autorité paternelle, & pour la disposer encore mieux à lui obéir, il lui représenta que si elle ne vouloit pas exposer la liberté & la vie de son Pére, il ne falloit laisser rien échapper qui pût le trahir. Ensuite lui ordonnant de le suivre, il la prit par la main, & la conduisit sans la moindre résistance jusqu'à la porte du château, où le carosse de son ami l'attendoit. Les domestiques du Gouverneur, qui ne virent aucune marque de violence, & qui n'avoient point d'ordre de s'opposer à son passage, lui laissérent la liberté de sortir.

Si le respect & la crainte avoient empêché sa fille de lui résister, elle ne put voir un carosse prêt à la recevoir, & le visage de son Pére devenir plus sévére & plus redoutable à mesure qu'il s'approchoit de la porte, sans se repentir de la facilité qu'elle avoit eue à le suivre. Mais il étoit trop tard. Il la força de monter dans le carosse, & s'éloignant aussi-tôt il ne repassa chez son ami que pour y reprendre son cheval & ses gens, avec lesquels il sortit sur le champ de la ville, étant convenu avec son ami de garder son carosse jusqu'à la distance de quelques milles, où il comptoit de prendre une autre voiture pour sa fille. La lenteur nécessaire de sa marche donna le tems au jeune Douglas d'être informé du départ de sa

Maî-

Maîtresse. Il n'avoit pas su que Mr. de Sarfield avoit demandé à la voir; mais lorsqu'il ne pût douter que c'étoit avec lui qu'elle étoit sortie du château, & qu'on lui rapporta même qu'elle avoit donné quelques marques de résistance en montant dans le carosse, il n'y eut plus de considérations assez fortes pour l'engager au secret. En conjurant le Gouverneur de la secourir, il lui apprit non seulement qui elle étoit, mais qu'elle n'avoit pas d'ennemi plus à craindre que son Pére, & que dans des circonstances si pressantes il n'y avoit rien à ménager pour l'arracher de ses mains. Il ne falloit pas d'autre motif au Gouverneur que son zèle pour Mr. de Montcal, & la loi de l'honneur qui l'obligeoit à la conservation de son dépôt. S'étant assurée par de promtes informations que Mr. de Sarfield étoit parti avec sa fille, il fit monter à cheval une troupe de gens bien armés, entre lesquels Douglas ne manqua pas d'être le plus ardent; & l'ordre dont il les chargea, fut de lui ramener le Pére & la fille.

Dans cet intervalle la crainte avoit fait faire bien des aveux imprudens à Mademoiselle de Sarfield. Pressée par son Pére, qui ne lui avoit point offert d'autre voie que la sincérité pour se rétablir dans son amitié, elle lui avoit confessé que c'étoit à sa tendresse pour le jeune Douglas qu'elle avoit sacrifié son devoir; & son unique excuse étoit l'espérance de l'épouser, qu'elle avoit fait valoir sur le plan que Mr. de Montcal en

avoit

avoit formé. Ce prétexte n'avoit pas ébloui Mr. de Sarfield, qui n'attendoit de tous les Douglas que du ressentiment & de la haine. Cependant attaché comme il étoit à la Cour de Saint Germain, & résolu de faire passer toute sa famille en France, il auroit pardonné à sa fille, par cette seule raison que sa mauvaise conduite pouvoit demeurer ensevelie en Irlande, & qu'il ne se trouveroit personne en France pour lui en faire des reproches. Mais lorsqu'il commençoit à s'adoucir par cette réflexion, les cavaliers qui le poursuivoient se firent voir à sa suite. Il ne douta point que ce ne fût lui qu'ils cherchoient; & ne voyant aucun moyen de les éviter ni de se défendre, la fureur de voir retomber sa fille au pouvoir du jeune Douglas, celle de se trouver lui-même dans le danger d'être arrêté, & la pensée où il étoit encore que n'étant connu que d'un petit nombre d'amis dans Armagh, son avanture seroit étouffée par l'action qu'il méditoit, lui firent prendre une résolution sanglante. Il tira son poignard sans avoir donné le moindre signe de son dessein à sa fille, & l'aiant égorgée à son côté, il sortit du carosse, & remonta à cheval pour s'éloigner avec plus de diligence qu'on ne pouvoit le poursuivre.

Quand il n'auroit pas été beaucoup mieux monté que les gens du Gouverneur, le spectacle qu'ils apperçurent à la rencontre du carosse auroit suffi pour les remplir d'étonnement & de consternation. Mademoiselle de

de Sarfield, baignée dans son sang, n'avoit plus ni sentiment ni connoissance. On s'imagina aisément quels durent être les transports du jeune Douglas. Après s'être assuré que sa Maîtresse ne vivoit plus, partagé presque également entre l'horreur de son sort & les fureurs de la vengeance, il quita son escorte pour voler sur les traces de l'assassin. Quelque avance que Sarfied eût sur lui, n'interrompant point un moment sa course il le joignit enfin, & le trouble où il étoit l'en fit approcher sans précautions. Il le distingua au milieu de sa troupe, & l'accablant de tous les noms que la haine peut suggérer, il lui déclara qu'il falloit que l'un des deux pérît sur le champ par la main de l'autre. Mr. de Sarfield, qui le reconnut aussi, sentit renaître tous les noirs sentimens qui venoient de lui faire tremper ses mains dans le sang de sa fille. Si l'honneur a fait excuser le prémier de ses deux crimes, personne n'a pu lui pardonner d'avoir abusé de l'avantage que son expérience & son âge lui donnoient sur un jeune homme de dix-sept ans. Il ne blessa néanmoins aucune régle; mais acceptant le défi qu'on lui donnoit, & faisant même écarter ses gens pour ne laisser aucun doute de sa bonne-foi, il n'eut pas de peine à renverser un ennemi si foible, & dont la fureur même rendoit les coups moins dangereux.

Le malheureux Douglas, loin de regretter la vie en se voyant prêt à la perdre, sembla se réjouir du double crime dont son

son meurtrier se chargeoit, & le félicita d'avoir percé de la même main dont il venoit d'égorger sa fille, un cœur qui bruloit encore d'une vive passion pour elle. L'unique attention qui mérita quelques louanges dans Mr. de Sarfield, fut de faire porter son ennemi au village le plus voisin, où il laissa quelque argent pour le faire traiter avec soin. Mais cet infortuné jeune homme ne survécut pas trois jours à ses blessures. Les gens du Gouverneur, qui n'avoient pu prévenir son malheur, quoiqu'ils eussent fait tous leurs efforts pour le suivre, arrivérent si longtems après le départ de Mr. de Sarfield, que perdant l'espérance de le joindre, il ne leur resta qu'à porter de si tristes nouvelles au Gouverneur d'Armagh.

Cependant, par un étrange effet du hazard, Mr. de Montcal avoit été détaché dans le même tems avec quatre mille chevaux, pour enlever aux ennemis les contributions qui leur venoient du Nord d'Irlande, où l'on avoit pressé les Jacobites de faire un dernier effort pour le soutien de leur parti. Il marchoit sans tenir de route certaine, en attendant le rapport de ses coureurs, qu'il avoit envoyés de divers côtés aux observations. Mr. de Sarfield, qui faisoit une prodigieuse diligence pour regagner son Armée, & qui se fiant à la connoissance qu'il avoit du pays prenoit toujours hardiment le plus court chemin, tomba imprudemment dans l'avant-garde

de

de la Cavalerie Angloise, d'où il fut aussitôt conduit au Commandant. Quelque défiance qui pût naître à Mr. de Montcal en apprenant qu'il venoit du côté d'Armagh, il étoit si éloigné de s'imaginer la vérité, qu'appréhendant au contraire de lui donner quelque lumiére sur la retraite de sa fille, il évita de lui parler d'elle, & du lieu où il la croyoit en sureté. Il fallut à Mr. de Sarfield autant de fermeté qu'il en avoit naturellement, pour soutenir sans se déconcerter la présence d'un homme qu'il savoit également intéressé au bonheur du jeune Douglas & de sa Maîtresse. S'il craignit d'abord que Mr. de Montcal ne fût déja informé de leur sort, & si cette crainte lui fit attendre qu'il parlât le prémier, pour juger de ses lumiéres & de ses dispositions par son discours, il fut si rassuré lorsqu'il l'eut entendu, que pour éloigner encore plus ses soupçons il ne fit pas difficulté de lui demander lui-même s'il avoit entendu parler de sa fille, & s'il continuoit à prendre quelque intérêt à sa fortune. Mr. de Montcal lui parla d'elle dans les termes les plus propres à ramener l'esprit d'un Pére, & sans lui découvrir le fond de ses vues, il lui fit entendre qu'elle ne perdroit rien au parti qu'elle avoit pris de s'arrêter en Irlande. L'autre affectant de se laisser vaincre par de si douces espérances, lia un entretien si simple & si naturel, qu'indépendamment du principe commun dans cette guerre, de ne pas s'arrêter à faire des prison-

ſonniers parmi ceux qui ſervoient de bonne-foi dans l'un ou l'autre parti, Mr. de Montcal avoit été diſpoſé par ſon inclination à lui rendre la liberté. Auſſi ne la lui fit-il attendre pendant quelques momens, que pour badiner avec lui ſur l'affaire d'Esthone, & pour lui demander des nouvelles de quelques Officiers François de ſa connoiſſance qui ſervoient dans l'Armée Jacobite.

On ſe perſuadera aiſément que ſi la marche de Mr. de Sarfield avoit été fort promte depuis ſon départ d'Armagh, il redoubla ſa diligence en s'eloignant de ceux qui l'avoient interrompue. Et rien n'étoit ſi néceſſaire à ſa ſureté; car avant la fin du jour l'affreuſe nouvelle du meurtre de ſa fille & de la mort de Douglas parvint au camp de Mr. de Montcal, par quelques Vivandiers qui portoient des vivres à l'Armée. En frémiſſant d'horreur & de compaſſion à ce récit, il ſe fit un reproche amer d'avoir été le jouet d'un Pére barbare, dans la facilité avec laquelle il s'étoit laiſſé perſuader par un langage imposteur, & ce prémier mouvement l'auroit peut-être porté à l'en punir, ſi le Ciel eût permis qu'il fût demeuré plus longtems entre ſes mains. Mais il a confeſſé dans la ſuite à ſes amis, que ſe mettant dans ſa ſituation il ne ſavoit de quoi ce même reſſentiment l'auroit rendu capable pour ſauver ſa fille de l'infamie. Mr. de Sarfield étoit bruſque & emporté, mais pourvu d'ailleurs des plus excellentes qualités de l'eſprit & du cœur.

Il ignoroit les vues du mariage que Milord Douglas avoit approuvées; & quand il les auroit ſues, il trouvoit ſa fille dans un commerce dont la honte eſt ſenſible à un Pére vertueux. Les jugemens ont été ſi partagés ſur ſa conduite, que le mien ne ſeroit pas aujourd'hui d'un grand poids.

Peut-être fut-ce de la même cauſe que vint la chaleur de cet Officier-Général à preſſer le Duc de Tirconnel & Mr. de Saint Rhue à faire la moitie du chemin pour joindre promtement l'Armée Proteſtante. Il vouloit venger apparemment ſur tous les Douglas la néceſſité où l'honneur l'avoit mis d'immoler ſa fille. Nous étions campés à Derſenny, lorſque Milord Douglas apprit que l'ennemi s'étoit avancé juſqu'à Tirconnel. La diſtance qui nous ſéparoit n'étoit que de ſix milles, & le chemin étoit ſi aiſé qu'il n'y avoit point de fatigue à craindre pour nos troupes. L'ardeur qui s'y répandit à cette nouvelle, ne parut point un vain préſage au Général. Il en félicita l'Armée, & l'ordre fut donné auſſi-tôt pour la marche. Nous arrivâmes vers le ſoir à la portée du canon de l'ennemi, qui nous ſalua d'abord par un feu terrible. Mais notre artillerie étant excellente, nous fûmes bientôt en état de ne leur rien devoir, & de part & d'autre le bruit fut effrayant pendant toute la nuit.

Notre avant-garde avoit fait quelques priſonniers, qui furent menés à Milord Douglas, moins pour les garder après les avoir deſarmés, que pour en tirer quelques lumiéres ſur la diſpoſition de leurs gens. On apprit d'eux que la meſintelligence s'étant miſe entre leurs Chefs,

les délibérations de leur Conseil avoient été fort lentes & fort tumultueuses. Mr. de Sarfield, encore possédé des noires vapeurs qu'il avoit rapportées d'Armagh, s'étoit querellé ouvertement avec le Commandant des Troupes Françoises. Celui-ci, qui abusoit peut-être un peu du service que son Maître rendoit au Roi Jaques, pour s'attribuer une autorité qui causoit de la jalousie aux autres Chefs, avoit voulu qu'au-lieu de nous chercher avec si peu de mesures, on profitât de l'ardeur avec laquelle nous paroissions les chercher nous-mêmes, pour choisir un poste si favorable qu'ils trouvassent de l'avantage à nous y attendre. Ce conseil avoit révolté Mr. de Sarfield, qui prétendoit au contraire qu'on ne pouvoit trop se hâter de satisfaire l'ardeur que la nouvelle de la prise de Mons, & du combat de Steinkerke avoit répandue parmi leurs troupes. Le Duc de Tirconnel s'étoit efforcé envain de trouver un tempérament qui conciliât les deux opinions. Mr. de Saint Rhue faisant valoir le nom de son Maître, & l'espéce de plein-pouvoir qu'il avoit reçu du Roi Jaques, demandoit pour son sentiment une déférence dont il ne vouloit rien relâcher; tandis que Mr. de Sarfield se plaignant qu'on manquoit les occasions de faire changer de face à la fortune, & de rétablir tout d'un coup les affaires de son parti, croyoit que les intérêts particuliers étoient préférés à la cause commune, & que le Général François ne cherchoit que ses propres avantages en prolongeant la guerre. Cette querelle avoit été poussée si loin, que Mr de Saint Rhue avoit paru prêt à

à quiter l'Armée, pour regagner Kinsal avec ses troupes. Mais les instances du Duc de Tirconnel l'avoient enfin ramené à la modération. On étoit convenu, pour concilier tous les sentimens, qu'on s'avanceroit à Tirconnel, ce qui les approchoit toujours de notre Armée, & que le poste étant fort avantageux, on y observeroit pendant quelques jours les mouvemens de la nôtre, qui n'en étoit pas éloignée, & que l'impatience porteroit peut-être à les chercher, sans aucune attention pour l'avantage du lieu.

En effet notre ardeur nous fit répondre à leur attente. A peine le jour commença-t-il à s'éclaircir, que Milord Douglas formant son ordre de bataille, suppléa par son habileté à tout ce qu'il avoit à craindre de l'inégalité du terrain. Il ne balança point à confier le commandement de la Cavalerie à Mr. de Montcal, quoiqu'il dût s'attendre que cette préférence sur quelques anciens Lieutenans-Généraux ne manqueroit pas d'exciter des murmures. Tandis qu'il disposoit le reste de son Armée, nous eûmes un spectacle qui nous servit d'amusement. L'ennemi s'occupant comme nous à tous les préparatifs du combat, nous vîmes une troupe de Prêtres ou de Missionnaires que la beauté du jour nous faisoit découvrir facilement, se répandre dans tous les rangs, & porter à la bouche de leurs soldats des Reliques ou des Statues de Saints, qu'ils leur faisoient baiser avec beaucoup de vénération. Cette cérémonie avoit été précédée d'une espéce de procession avec la Croix & les Baniéres. Mais lorsque les Prêtres arrivérent

aux François, qui faisoient le centre de l'Armée Jacobite, ils y furent si mal reçus, que notre garde avancée distingua les mouvemens qu'on faisoit pour les repousser. Ils se précipitérent avec une confusion surprenante au milieu des Irlandois, qui les reçurent du même air de piété, & qui se mirent à chanter avec eux quelques Hymnes apparemment, où quelques Pseaumes, dont le son venoit jusqu'à nous. Enfin les Irlandois aiant mis le genou en terre, pour recevoir sans doute l'absolution, ou pour quelque autre pratique de piété, les François affectérent encore de se tenir debout, & de ne prendre aucune part à la dévotion de leurs voisins.

De quelque cause que pût venir cette différence, nous ne regardâmes point les plus dévots comme nos ennemis les plus redoutables. La querelle de Messieurs de Saint Rhue & de Sarfield s'étant renouvellée pour l'ordre de bataille, ce contretems répandit d'abord dans toute leur Armée des allarmes que les plus sensés prirent pour un mauvais présage. Mais ce mouvement augmenta beaucoup, lorsque Mr. de Saint Rhue aiant piqué son cheval avec chaleur pour se mettre à la tête de sa troupe, fut emporté par un boulet de canon, qui ne laissa que la moitié de son corps avant les prémiers rangs. Les Officiers eux-mêmes aiant paru déconcertés d'un incident dont ils appréhendérent les suites, leur embarras passa pour l'effet d'une frayeur, qui se communiqua bien plus réellement à leurs soldats. Nous étions déja si proche d'eux, que nous découvrîmes l'agitation de tous ces mouvemens. Mr. de

Mont-

Montcal, qui étoit à l'aile droite avec une partie de sa Cavalerie, piqua vers Milord Douglas, qui s'étoit placé au centre. Milord, lui dit-il, je suis trompé, si nous n'avons bon marché de nos ennemis, & je vous demande la permission de les tenter avec la seule Cavalerie. Aiant obtenu son consentement, il fit communiquer cet ordre à Milord Pandestime, qui commandoit la Cavalerie de l'aile gauche, & qui s'avança comme lui au petit galop, tandis que l'Infanterie du centre s'avançoit d'une marche ferme, mais lente, qui la faisoit paroître immobile aux yeux des Jacobites. Cette méthode extraordinaire acheva de jetter la terreur dans les troupes Irlandoises des Jacobites, qui s'imaginérent ridiculement que tout l'effort de l'attaque alloit tomber sur elles, & que notre centre ne s'étoit arrêté que par ménagement pour les François. Leur desordre fit bientôt connoître à Mr. de Montcal qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses espérances. Aiant fait mettre le sabre au poing de ses cavaliers, il leur donna ordre de redoubler leur course, pour fondre impétueusement sur l'ennemi, sans égard pour leur prémier feu. Mais ils n'eurent pas même cette décharge à essuyer; car une troupe de paysans mal armés, qui n'avoient jamais vu briller tant de sabres, & qui ne s'étoient pas encore trouvés si proche du danger, perdit aussi-tôt toute envie de se défendre contre des coups qui lui parurent inévitables. Aiant tourné le dos avec beaucoup de confusion, ils se sauvérent à travers leur Cavalerie, qui devoit être placée exprès pour les soutenir, & qui demeura bientôt à décou-

vert devant la nôtre. La mêlée fut vive, & dura longtems entre ces deux corps. Tandis qu'elle s'échauffoit de plus en plus, l'Infanterie Françoise, qui n'étoit que d'environ huit mille hommes, & qui se voyoit sans espérance de résister à la nôtre, prit le parti de se retirer en bon ordre. Peut-être Milord Douglas, qui avoit continué de s'avancer avec lenteur, lui laissa-t-il exprès le tems de faire sa retraite, pour ne pas trop irriter la France en sacrifiant dans un combat inégal un corps de ses meilleures troupes. Notre Infanterie étoit composée de plus de trente mille hommes, qui ne laissérent pas de charger la queue des François, mais avec des ménagemens qui furent observés de tout le monde.

Milord Pandeltime & Mr. de Montcal n'eurent pas besoin de secours pour tailler en piéces une partie de leurs ennemis, & l'on jugea encore par leur conduite, qu'ils étoient convenus avec le Général de ménager les François. En donnant la chasse à la Cavalerie Irlandoise, ils auroient pu se replier sur les troupes de France, & n'en pas laisser échapper un seul homme. Mais continuant à poursuivre les Irlandois, ils ne maltraitérent pas moins leur Infanterie qu'ils trouvoient fuyant par pelotons & sur laquelle ils faisoient main-basse avec une fureur sans exemple Le dessein des Généraux étoit de graver tellement la frayeur dans l'esprit de ces misérables, qu'ils fussent portés desormais à choisir toute autre ressource que celle des armes; car d'environ vingt-cinq mille hommes que le Duc de Tirconnel & Mr. de Sarfield avoient ramassés, on assuroit

qu'il

qu'il y en avoit à peine douze mille que le zèle attachât au parti de la Religion Catholique ou de la Maison de Stuart. Le reste étoit composé de gens sans fortune & sans principes, qui cherchoient leur avantage particulier dans le trouble de leur patrie, & qui auroient pris indifféremment les armes contre le parti qu'ils défendoient, si la discipline que Milord Douglas faisoit observer dans ses troupes, ne leur eût fait craindre que leurs passions déréglées n'y fussent trop retenues.

Ainsi, sans aucun engagement de l'Infanterie qui méritât de porter le nom de combat, les Jacobites ne laissérent pas de perdre environ dix mille hommes; & leur Cavalerie, qui s'étoit mieux défendue, fut si fort ruïnée qu'il leur fut impossible de la réparer. En laissant le chemin de Kinsal libre, non seulement aux François, mais encore à tous ceux qui voulurent le prendre, le soin de Milord Douglas fut de diviser ses troupes pour les attacher sur les traces des fuyards par toutes les autres voies qu'ils pouvoient choisir pour se rassembler. Il ne leur restoit pas une seule place qui pût leur servir d'azile. Aussi ne pensérent-ils qu'à s'éloigner de la province; & lorsqu'ils eurent appris avec quelle ardeur ils étoient poursuivis, ils se dispersérent avec tant de soin, qu'il auroit été difficile de découvrir leurs traces.

Les François regagnérent heureusement Kinsal; & se trouvant sans Chef, avec peu d'espérance de pouvoir ranimer un parti dont les restes venoient d'être abattus, ils ne pensoient qu'à remonter dans leurs vaisseaux,

 pour

pour porter la nouvelle de leur défaite à Saint Germain. On n'entendoit parler ni de Milord Tirconnel, ni de Mr. de Sarfield. Le prémier s'étoit retiré du côté de Limerick, dans la maison d'un Gentilhomme Jacobite, que ses infirmités avoient dispensé de prendre les armes, & qui n'en avoit été que plus utile au Roi Jaques, par une infinité de secrets qui avoient soutenu longtems son parti. Il y demeura caché jusqu'au départ de Milord Douglas, qui, suivant d'ailleurs ses anciens principes, ne fit point d'efforts pour le chercher. Mais le chagrin de voir les affaires de son Maître dans une situation qui lui sembloit irréparable, le jetta dans une maladie de langueur, dont les suites attendrirent jusqu'à ses ennemis. Il n'ignoroit pas que le dessein de Mr. de Sarfield étoit de gagner Kinsal avec les Catholiques qui voudroient s'attacher à sa suite; & ces malheureux fugitifs ne pouvant être, que les plus honnêtes gens de leur parti, l'inquiétude du Duc fut fort vive jusqu'aux prémiéres nouvelles qu'il reçut de leur sort. Il apprit enfin que s'étant rendus au port de Kinsal, au nombre de cinq ou six mille, ils avoient obtenu des François la liberté de passer la mer avec eux. Le regret des Maris & des Péres avoit été de laisser derriére eux leurs femmes & leurs enfans. Mais loin de les retenir malgré eux, Milord Douglas auroit souhaité pouvoir bannir de l'Ile tout ce qui étoit capable d'y rappeller ceux qui se déterminoient à la quiter. Il proposa même au Conseil d'en accorder ouvertement la permission; & la crainte qu'elle ne servît à rassembler un trop

trop grand nombre de ces tristes familles, fut la principale raison qni fit rejetter cette ouverture. On se contenta de laisser le chemin & la sortie des ports libres à ceux qui prirent la résolution de se rendre en France, ou dans les autres Etats Catholiques, & l'on sut avant la fin de la même année qu'il en étoit parti plus de quatorze mille du seul port de Kinsal.

Quoique le Duc de Tirconnel eût été retenu par la passion de se rendre utile à son Maître jusqu'au dernier moment, il y a peu d'apparence qu'il se fût obstiné à demeurer enseveli dans une maison de campagne, après avoir perdu l'espérance de former la moindre entreprise, si sa maladie ne l'eût forcé à garder cette ennuyeuse retraite. Il étoit dans ce triste état, lorsqu'une Dame, qui se fit annoncer sous un nom inconnu, demanda à l'entretenir seule. La défiance où il vivoit continuellement, ne l'empêcha pas de la recevoir. Cet entretien dura longtems, & fut renouvellé plusieurs fois. Le Duc parut tranquille dans le cours de cette espéce de négociation, & ceux qui publiérent cette relation après sa mort, firent regarder ce changement passager de son honneur & de sa santé comme un miracle. Il falloit certe circonstance pour donner plus de crédit à leur histoire.

Ils racontérent donc que cette inconnue, dont personne n'avoit apperçu la voiture, ce qui portoit encore à croire qu'elle avoit été transportée par quelque voie supérieure à la Nature, étoit une vertueuse Catholique, qui aïant passé toute sa vie dans les plus hautes

pratiques de la piété, s'étoit retirée sur une montagne déserte après la révolution, comme si le commerce des hommes lui fût devenu odieux, y voyant régner tant d'injustices. Dans cette solitude, elle avoit été favorisée des lumières du Ciel. Elle y avoit vu tous les événemens qui se passoient en Irlande, avec autant de clarté que si elle y eût été présente, & ses ardentes priéres n'avoient pu détourner des malheurs qui étoient autant de châtimens du desordre des mœurs & du refroidissement de la Religion. Enfin, voyant le Parti Jacobite abattu par la derniére bataille, l'inspiration céleste l'avoit conduite vers le Duc de Triconnel, pour lui révéler des secrets, & lui donner des conseils qui pourroient être la ressource de la Religion Catholique & de la Maison de Stuart. Ces conseils & ces secrets furent malheureusement ensevelis avec le Duc, qui mourut peu de tems après; & les auteurs de la relation n'expliquoient pas comment les mêmes lumiéres qui avoient éclairé jusques-là cette sainte Femme, ne lui avoient pas fait découvrir qu'elle ne pouvoit s'adresser plus inutilement qu'au Duc de Tirconnel. Sans doute qu'après sa mort elle recommença l'entreprise de son zèle à l'égard de quelque Jacobite qui en tira plus d'utilité. Mais comme elle étoit venue sans aucun secours humain, elle disparut aussi sans qu'on pût découvrir ses traces.

On ne demandera point si cette merveilleuse avanture fut écrite par quelque zèlé Catholique, qui s'efforçoit de soutenir le courage des Jacobites, en leur inspirant de meilleu-

res espérances, & qui vouloit faire honneur à la mémoire du Duc de Tirconnel, en le supposant choisi pour être le dépositaire des secrets du Ciel. Ce qu'il y a de vrai, & d'où cette fable apparemment prit naissance, c'est que peu de jours avant la mort du Duc, Madame Kelly, veuve d'un Officier tué à Tirconnel, vint le trouver avec deux petits enfans que son mari lui avoit laissés sans bien, & pour lesquels elle ne trouvoit ni azile ni secours. Tandis que ses parens & ses amis étoient passés en France, elle avoit eu le malheur d'être retenue par une maladie qui avoit consumé le peu de commodités qui lui restoient; & lorsqu'elle s'étoit rétablie, l'aversion & la défiance que les Protestans conservoient pour les Catholiques, l'avoient forcée de quiter Sébas, lieu de sa naissance, où l'on étoit parvenu à se délivrer entiérement de sa Religion. A peine lui étoit-il resté de quoi faire quelques jours de marche vers la mer; & manquant de secours pour aller plus loin, elle avoit trouvé heureusement quelques Catholiques qui l'avoient adressée au Duc de Tirconnel.

Ce Seigneur fut si touché de la triste situation où il voyoit arriver cette malheureuse Dame & ses deux enfans, que ne pouvant douter que toute l'Irlande ne fût remplie de ces exemples, il résolut de faire du lieu où il étoit, une retraite pour les femmes & les enfans qu'il pourroit découvrir dans le même embarras. Une assemblée de cette nature ne devant point causer d'allarme au Gouvernement, il se flata que les occasions ne manqueroient pas pour faire passer successivement en France toutes

les personnes qui auroient recours à lui ; ou s'il se trouvoit quelque obstacle qui arrêtât son dessein, il étoit toujours sûr d'en recueillir un fruit présent, dans la satisfaction qu'il ressentiroit d'avoir exercé sa générosité & son zèle. Comme il avoit des témoignages certains qu'on n'ignoroit plus le lieu de sa retraite, il concluoit de la tranquillité où on le laissoit vivre, que l'intention de la Cour n'étoit pas de le chagriner. Ainsi tenant Madame Kelly, il envoya tout ce qu'il avoit de gens autour de lui, dans les lieux d'où il pouvoit tirer quelque jour sur l'état des Familles Catholiques. Bientôt il forma une espéce de Communauté, qui ne contenoit pas moins de vingt femmes de quelque distinction, veuves par la fuite ou pour la mort de leurs maris, & de cinquante enfans, dont la plupart étoient encore dans le plus bas âge. Comme les Protestans mêmes avoient toujours rendu justice aux grandes qualités du Duc de Tirconnel, il n'y eut personne qui ne respectât son établissement ; & la malignité même ne laissa rien échapper qui pût blesser la pureté de ses vues. Cette maison dont il paya le fonds au Propriétaire, a continué de servir dans la suite à l'éducation des jeunes Filles Catholiques, à qui l'indulgence du Gouvernement permet en Irlande, comme en Angleterre, de vivre sans éclat dans leurs principes & dans leur culte.

Mais le Duc de Tirconnel déja épuisé par les dépenses qu'il avoit faites dans une guerre qu'il avoit soutenue presqu'à ses frais, & ne touchant rien de ses revenus, qui avoient été confisqués dès la prémiére campagne, ne

put

put se charger de cette nouvelle entreprise, sans se réduire lui-même à l'état d'où il tiroit si généreusement les autres. Ce qui pouvoit lui rester de la caisse militaire, & dans sa propre bourse, fut employé en moins de deux mois; & quoiqu'il ne perdît pas l'occasion de faire passer la mer aux Dames qui avoient un mari ou des parens en France, de qui elles pouvoient espérer d'être reçues, chaque jour lui en amenoit d'autres, qui l'engageoient dans les mêmes peines & dans les mêmes frais. Il consuma ainsi, non seulement tout le bien dont l'usage lui restoit, mais jusqu'à celui du Gentilhomme dont il avoit acheté la maison, & qui auroit eu honte de ne pas suivre de si grands exemples. Enfin leurs embarras devinrent si pressans, que les Protestans mêmes, qui avoient admiré pendant quelque tems leurs efforts, & qui n'ignoroient pas l'impuissance où ils s'étoient réduits par des libéralités si volontaires, les aidérent généreusement, & firent remettre au Duc une somme considérable sous des noms & des prétextes qui lui épargnérent la confusion inséparable de la nécessité de recevoir. Enfin sa maladie, qui n'avoit fait qu'augmenter par les soins & les inquiétudes de son zèle, le conduisit au tombeau dans un âge peu avancé. Il fut regreté des Catholiques & des Protestans, dont il avoit mérité presque également le respect & l'admiration.

Pendant ce tems-là Milord Douglas s'étoit occupé à bien établir le calme & la soumission dans toutes les provinces où la terreur des armes avoit été répandue depuis deux ans.

Assez sûr desormais de ne plus trouver de résistance dans le Parlement, il avoit affecté d'oublier ses ressentimens passés, & toutes les menaces dont l'Orateur de la Chambre & quelques autres Jacobites appréhendoient les effets. S'étant rendu à Dublin, il parut dans l'assemblée avec la confiance d'un Vainqueur qui s'attend à trouver en ceux qu'il a soumis, autant d'affection que d'obéissance. Il remercia la Chambre des secours qu'il en avoit reçus, avec les mêmes témoignages de reconnoissance que s'il ne les eût du qu'à leur inclination; & toutes ses réflexions tombant sur l'avenir, il exhorta les Seigneurs à se rendre dignes de la constante protection qu'il leur promettoit au nom du Roi.

Cette voie étoit sans doute la plus sure pour ramener tous les esprits à l'union, & pour leur faire goûter les principes du nouveau Gouvernement. Cependant il ne falloit pas se promettre de faire la même impression sur tant d'anciens Partisans des Stuarts; & la différence même de Religion n'empêchant point qu'un grand nombre de Protestans ne fussent zélés Jacobites, il n'y avoit que le tems & les effets de tant de promesses qui pussent leur faire oublier leurs engagemens avec un autre Maître. Milord Douglas, dans les sentimens de douceur & de pacification qu'il avoit apportés à Dublin, n'auroit pas excepté l'Orateur de ses bienfaits & de ses caresses. Mais cet esprit ardent parut comme offensé de voir trop d'empressement à toute la Chambre pour faire éclater sa soumission. Il lui échappa quelques termes, par lesquels il sembloit leur reprocher plus

plus que de l'inconſtance ; & s'étant oublié juſqu'à railler Milord Douglas de faire fond ſur des ſermens de fidélité qui avoient trompé le Roi Jaques, il reveilla dans l'eſprit de ce Général des projets de vengeance que la politique avoit étouffés. L'ordre fut donné ſecrettement d'arrêter l'Orateur à la ſortie de la Chambre ; & ſans avoir pris même la précaution de faire avancer ſes troupes, qu'il avoit laiſſées à deux milles de la ville, Milord Douglas ſe contenta, pour prévenir les mouvemens du peuple, de faire publier une exemtion générale d'impôts pour le reſte de l'année, comme un ſoulagement qu'il jugeoit néceſſaire après tant d'agitations, & dont il ſe faiſoit d'autant plus de mérite aux yeux des Irlandois, qu'il ſembloit prendre cette faveur ſur lui, en comptant de la faire approuver au Roi.

Ainſi l'on vit conduire l'Orateur au château de Dublin, ſans faire entendre la moindre plainte en ſa faveur ; & la diſpoſition du Public ſe trouva ſi changée, qu'on le condamnoit même hautement d'avoir reveillé des ſujets de trouble & de diviſion, dans le tems que la volonté du Ciel ſembloit faire une néceſſité à tout le Royaume de ſe ſoumettre au parti victorieux. Son procès fut commencé avec d'autant plus de rigueur, que l'amniſtie qui venoit d'être accordée à toute la Nation, ſembloit répondre qu'on penſoit moins à rechercher le paſſé, qu'à la punition d'un emportement ouvert contre l'autorité Royale & contre l'honneur de la Chambre. Et l'on ne peut douter qu'il n'eût choqué tous les Membres ; car il

trouva

trouva des Juges si sévéres dans le Comité qui fut établi pour lui faire son procès, que dans l'espace de huit jours il fut condamné à perdre la tête. On s'attendoit que Milord Douglas auroit fait adoucir la sévérité de cette sentence; mais soit qu'il conservât quelque ressentiment particulier de l'affaire du subside, soit qu'il jugeât cet exemple nécessaire, & qu'un peu de rigueur lui semblât bien placé après tant de douceur & d'indulgence, il ne mit aucune opposition à la sentence du Comité.

Malgré le silence du Public, on put remarquer néanmoins que le fond des sentimens ne s'accordoit pas dans tous les cœurs avec les témoignages de satisfaction qu'on affectoit de faire éclater. La veille de l'exécution, divers particuliers, dont on négligea de rechercher les noms, entreprirent d'ouvrir à l'Orateur les portes de sa prison. Quoiqu'on eût redoublé la garde, ils trouvérent le moyen de rompre la grille d'une fenêtre par laquelle il pouvoit s'échapper; & continuant d'employer l'adresse, ils amusérent si heureusement les gardes, qu'il eut en effet le tems de descendre avec une échelle de corde qu'on lui avoit jettée par la fenêtre, & de s'éloigner du château. Mais son destin étoit arrêté par le Ciel. Un excès de précaution, ou plutôt sa propre imprudence, causa presque aussi-tôt sa perte. Ceux qui l'avoient servi avec tant de bonheur, l'avoient averti par un billet qu'il trouveroit de l'autre côté de la riviére des amis prêts à le recevoir, & une chaise qui le conduiroit jusqu'à la mer. Il prit le chemin le plus court, qui étoit de passer la riviére dans

un

un bateau, pour éviter le détour de quelques rues qui l'auroient mené au pont. Mais se voyant sur l'autre rive, la joie de se croire sauvé du danger, lui fit tirer de sa poche une poignée d'or, qu'il donna libéralement au batelier. Un présent si riche jetta ce misérable dans un transport qu'il ne put dissimuler. L'aiant fait voir dans un cabaret voisin, le récit de son avanture fit naître à quelques soldats qui s'y trouvoient, des soupçons qui les portérent aussi-tôt à courir sur les traces de l'Orateur. Ils se saisirent de lui au moment qu'il montoit dans sa chaise, & l'aiant reconduit à sa prison, il fut livré le lendemain à la Justice.

Ainsi le Roi, qui n'avoit pas obtenu les mêmes succès du côté de la Flandre, que son Général en Irlande, trouva de quoi se consoler à son retour par la réduction d'un grand Royaume, dont la conquête auroit coûté plus de tems & de peine, si les Jacobites eussent mieux entendu l'art de se défendre, ou si la mort du Général François ne les eût pas privés de son secours dans l'action la plus décisive de la campagne. Mr. de Montcal & quelques autres Officiers furent honorés d'une nouvelle distinction, pour faire la campagne suivante en Flandre, où ce Prince devoit reprendre le commandement-général. Mais le bruit d'un armement considérable qui se faisoit dans les ports de France, l'obligea à réveiller sa marine. Il fit équiper pendant l'hiver une Flotte puissante, tandis que les Hollandois armant avec la même diligence se mirent en état de le joindre avec .... vaisseaux de de guerre, & .... hommes d'embarquement.

L'hiver

L'hiver se passa dans les plaisirs. Le Roi, quoique d'un caractére sérieux & fort mesuré dans sa conduite, trouvoit de l'amusement à voir régner la joie autour de lui. Milord Portland, qui tenoit le prémier rang dans sa faveur, étudioit continuellement les moyens de lui plaîre. Entre mille avantures agréables que je ne raconterai point, il en arriva une qui peut entrer dans ces Mémoires, par le rapport qu'elle a avec le fond des événemens. L'ardeur du plaisir faisant chercher à tous les Seigneurs de la Cour des occasions de connoître les plus jolies femmes de Londres, Milord Portland découvrit que dans un quartier assez éloigné de la Cour il y avoit plusieurs Dames étrangéres, qui vivoient dans une grande retraite, & qui affectoient même d'éviter toutes les occasions de se faire voir. Ce fut assez pour exciter vivement sa curiosité. Il employa mille sortes d'artices pour trouver quelque accès dans leur maison. Enfin aiant gagné un domestique qu'elles avoient pris à Londres, il apprit par-là que c'étoient trois Dames Irlandoises, qui n'avoient pu se procurer d'autre voie que celle de l'Angleterre pour passer en France à la suite de leurs maris, & qui attendant quelque remise d'Irlande ou de Saint Germain pour achever leur route, étoient retenues dans la solitude par la crainte de recevoir quelque mauvais traitement des Anglois, s'ils eussent pénétré leur dessein. Sur ces seules lumiéres Milord Portland forma le plan d'une intrigue, dont il se flatta de tirer beaucoup de plaisir. Il prit l'habit d'un Officier de Justice, & se faisant accompagner de quelques-uns de

de ses gens qui portoient la même livrée, il se rendit le soir chez ces Dames, en se faisant annoncer pour celui dont il avoit l'apparence. Les marques de crainte qu'on donna en le voyant paroître, furent bientôt augmentées par la déclaration qu'il fit des ordres du Roi, qui l'obligeoient d'arrêter toutes les fugitives Irlandoises. Mais après avoir causé une si vive allarme à ces trois Dames, il changea de langage, pour leur dire que c'étoit effectivement son devoir, & qu'il n'avoit pu se dispenser de le remplir extérieurement; mais qu'étant Jacobite au fond du cœur, il prenoit un tendre intérêt au triste sort de tant d'honnêtes gens de l'un & l'autre sexe, à qui le zèle inspiroit le courage d'abandonner leur fortune & leur patrie; qu'il metoit toute sa joie à les favoriser en secret; & que loin de chagriner trois Dames si aimables, il alloit faire à la Cour un rapport tout opposé à la vérité, pour les mettre à couvert de mille suites fâcheuses qu'elles n'éviteroient pas si elles étoient connues. Cette bonté pénétra ces Dames de reconnoissance. Elles regardérent cet honnête Officier, comme un homme à qui elles devoient toute leur confiance; & se livrant à sa conduite, elles se conformérent à tout ce qu'il exigea d'elles pour leur sureté. Milord Portland, libre ainsi de les revoir, ou plutôt maître absolu de toutes leurs volontés dès le prémier moment, continua de leur rendre des visites secrettes aussi longtems qu'il le crut nécessaire pour juger laquelle méritoit le mieux son attachement. S'étant déterminé pour celle qu'il trouva la plus aimable, il ne pensa plus qu'à

qu'à chercher quelque moyen de la détacher de ses deux compagnes. C'étoit une jeune personne à qui il ne manquoit aucun des charmes qui sont communs aux femmes de sa Nation. Mais elle n'étoit point mariée, comme elle avoit voulu le faire croire, & ce déguisement étoit un artifice innocent qu'elle employoit pour sauver plus aisément sa vertu dans les périls d'une longue route. Ses deux compagnes l'étoient, & la tendre amitié qu'elles avoient pour elle leur faisoit un devoir continuel de veiller à sa sureté.

Sans pénétrer le secret de leur condition, Milord Portland comprit qu'il ne lui seroit pas aisé de les séparer, & que s'il avoit à craindre des obstacles, ils regarderoient particuliérement la plus jeune, ou celle sur qui il avoit fait tomber son choix. Cependant les aiant trouvées si sensibles à la crainte, il ne douta point qu'il ne pût les tromper par la même voie. Il vint un jour chez elles d'un air allarmé, & leur reprochant d'avoir manqué de prudence & de discrétion, il leur apprit que sur quelque bruit qui avoit pénétré jusqu'à la Cour, il venoit de recevoir l'ordre de les arrêter. Mais sans diminuer le sujet d'une si juste cainte, il leur rendit aussi-tôt l'espérance, en les assurant qu'il risqueroit tout pour leur liberté, & que s'il étoit impossible de leur faire trouver sur le champ un vaisseau prêt à partir, il vouloit du moins les mettre à couvert dans sa maison de campagne, où l'on ne soupçonneroit jamais qu'elles se fussent retirées. Il n'y mit que deux conditions, qui étoient indispensables pour sa propre sureté. L'une, qu'elles s'y rendroient séparément, de crainte

que

que si elles partoient ensemble il ne se trouvât quelqu'un pour les observer; l'autre, qu'entrant dans les intérêts d'un homme qui leur rendoit service avec tant de desintéressement, elles seroient plus exactes à garder des ménagemens qui étoient aussi nécessaires pour lui que pour elles.

Elles donnérent sans défiance dans un piége si adroit. La plus jeune fut conduite à la maison de Milord Portland, tandis que les deux autres furent menées dans deux villages voisins de Londres, où leurs guides leur firent entendre que par de nouvelles vues on avoit jugé à propos de laisser passer quelques jours sans les réunir. Enfin un exprès, qui leur vint successivement avec beaucoup de précautions, leur proposa de se laisser conduire à la mer, où leur Protecteur avoit eu soin de leur ménager l'occasion de passer en France, & où l'on promit à chacune qu'elle rejoindroit ses compagnes. Quoiqu'elles n'eussent pas plus de raisons de rejetter ce parti que celui qu'elles avoient accepté avec tant de confiance, la pensée de s'éloigner seules, & l'incertitude de leur sort mutuel, fit sur l'une & sur l'autre une impression qui les jetta dans les plus vives allarmes. Une femme n'est plus maîtresse d'elle-même, quand elle s'abandonne à la crainte. Ces deux timides Irlandoises cédant au prémier mouvement qui leur troubla l'imagination, se mirent à déplorer leur infortune par des larmes & des gémissemens; & dans cet oubli d'elles mêmes elles racontérent leur avanture à tout ce qui se présenta pour l'écouter. Après tant d'exemples de la douceur du Gouvernement à l'égard des Irlandois, personne ne pouvoit

ignore,

ignorer qu'ils avoient bien plutôt à se louer des bontés du Roi, qu'à se plaindre de ses violences. Le hazard fit rencontrer près d'une de ces deux Dames, un Juge de Paix, qui étoit bien informé des intentions de la Cour. Il traita leur frayeur d'imagination sans fondement & se chargeant aussi-tôt de rendre compte de leur avanture au Ministre, il leur promit de leur faire obtenir leur passage en France par des voies plus sures que celles qu'on étoit venu leur offrir. En effet son récit causa beaucoup de surprise à la Cour. Le Roi donna ordre sur le champ que cette affaire fût approfondie, & que les deux Dames eussent toute la liberté qu'elles paroissoient desirer pour quiter l'Angleterre Mais les recherches qu'on fit dans le quartier où elles avoient demeuré à Londres, furent inutiles pour découvrir par qui elles avoient été trompées; & l'on ne réussit pas mieux à trouver les traces de leur jeune compagne, dont elles commencérent à soupçonner qu'on ne les avoit pas séparées sans dessein.

Milord Portland jouissoit pendant ce temslà du fruit de son artifice. S'il n'avoit osé déclarer tout d'un coup ses intentions à la jeune Irlandoise, il n'épargnoit rien du moins pour la disposer à recevoir favorablement cette ouverture. Les flateries, les caresses, & tout l'étalage de la fortune & des plaisirs qui peuvent séduire le cœur d'une jeune fille de dix-huit ans, fut employé quelques jours sans affectation. Il lui avoit persuadé sans peine que les deux autres Dames n'étoient pas traitées avec moins d'affection dans leur retraite, & les prétextes ne lui manquant pas pour colorer leur ab-

absence, il l'avoit accoutumée en fort peu de tems à se passer de leur société. Cependant il ne put ignorer le bruit que les plaintes du Juge de Paix avoient fait à la Cour. Mais craignant peu d'être reconnu sur la déposition des deux Dames, & sa maison de campagne étant un lieu impénétrable où il ne recevoit que ses meilleurs amis, les agitations dont il fut témoin ne furent pour lui qu'un spectacle agréable. Il fit même fournir secrettement une somme honnête aux deux Irlandoises, sous le nom de quelques Jacobites qui paroissoient prendre intérêt à leur sort; mais dans la vue de leur faire saisir plus promtement l'occasion de partir. Elles partirent en effet, après avoir employé tous leurs soins pour retrouver leur compagne.

Une indisposition que Milord Portland feignit pendant tout l'hiver, lui servit de prétexte pour le passer agréablement avec son Irlandoise. Mais un Courtisan si nécessaire aux plaisirs du Roi ne pouvoit faire durer si longtems son absence, sans faire naître des soupçons qui servirent enfin à découvrir son intrigue. Le Roi s'étant rendu en Hollande vers la fin de l'hiver, pour y presser les Etats de faire partir incessamment leur Flotte, son Favori se trouva dans la nécessité de le suivre. Avec quelque soin qu'il eût recommandé à ses gens la garde de sa Maîtresse, ceux qui l'avoient soupçonné de n'avoir pas passé sans de fortes raisons tout l'hiver hors de Londres, & qui se confirmérent encore plus dans leurs conjectures en lui voyant un air d'embonpoint qui ne répondoit pas à l'opinion qu'il avoit voulu faire prendre de sa santé, n'épargnérent rien pen-

pendant son absence pour pénétrer le fond de ce mistére. C'étoient quelques jeunes Seigneurs de ses amis, qui cherchoient malicieusement à se faire un jeu de son inquiétude. Après avoir dévoilé ce qu'il avoit tenu si longtems caché, ils lui écrivirent tout ce que leur adresse ou leurs libéralités leur avoient fait découvrir, comme s'ils l'eussent appris du hazard, & qu'ils n'eussent pensé qu'à lui offrir leurs services contre les accidens auxquels il laissoit sa Maîtresse exposée. Il se trouva ainsi dans une espéce de nécessité de s'en fier à eux, & d'accepter les soins qu'ils lui offroient pour elle. Mais ils abusérent de sa confiance. La liberté qu'ils se donnérent de la voir, & que les domestiques du Duc ne purent leur refuser en voyant les Lettres qu'ils avoient reçues de leur Maître, servit bientôt à faire une infidéle de sa Maîtresse. Mais le dénouement tragique de cette avanture, doit être remis après l'entreprise des François.

La Flotte de France où l'on publioit d'abord que le Roi Jaques s'étoit embarqué, pour venir chercher lui-même sur les côtes d'Angleterre un succès que ses Généraux n'avoient pu lui faire obtenir en Irlande, étoit entrée dans la Manche, au nombre d'environ cinquante Vaisseaux de guerre & de douze ou quinze Brulots. On sut bientôt que ce Prince étoit retourné à Saint Germain, après l'avoir fait voir pendant quelques jours sur les côtes de Bretagne, & que c'étoit le Comte de Tourville qui commandoit cette belle Flotte. Elle n'étoit destinée qu'à croiser dans la Manche, pour favoriser le passage de plus de trois cens

Vaisseaux

Vaisseaux de transport qui devoient partir de Brest & des autres Ports de Bretagne, chargés des troupes qui devoient faire la descente, & d'une prodigieuse quantité de munitions de guerre. On apprit de Londres que le Comte de Tourville s'étoit mis en mer le 22. de Mai, & qu'il y avoit paru à la hauteur de Plimouth. On se hâta dans tous les ports d'Angleterre, & dès le 27. du même mois les Flottes combinées de la Grande-Bretagne & de Hollande firent voile de la Baye de Sainte Hélène. Celle des Anglois ne surpassoit pas en nombre celle de France; mais la jonction de trente-un Vaisseaux Hollandois lui donnoit beaucoup de supériorité. Aussi l'Amiral Russel avoit-il ordre de chercher l'ennemi sans précaution, & de finir la querelle par un promt combat. Cependant les vents contraires l'ayant retenu deux jours presqu'entiers devant l'Ile de Wight, il ne put s'avancer que le 29. vers la pointe de Normandie, où il se tint au large à sept ou huit lieues de la Côte, entre le Cap de la Hogue & la Pointe de Barfleur.

On assure que le Comte de Tourville ne put reconnoître l'avantage que les Alliés avoient sur lui. Il faisoit un brouillard épais qui lui cacha la vue des deux Flottes; ou plutôt l'envie de n'admettre personne au partage de la victoire, le rendit impatient de combattre avant que le Comte d'Etrées qui escortoit le convoi de Brest avec douze Vaisseaux de guerre, pût être assez avancé pour le joindre. L'Amiral Russel, mieux informé de sa situation & de ses forces, ne perdit pas un moment pour dispo-

ser son ordre de bataille. Il se mit au centre avec les Vice-Amiraux Lovat & Schovel. L'avant-garde composée des Hollandois étoit commandée par le Vice-Amiral Allemonde; & l'arriére-garde, ou l'Escadre bleue par Sir James Ashby, qui avoit pour Vice-Amiral Rooke, & Caster pour Contre-Amiral. Mais avant que toute la Flotte pût être rangée dans cet ordre, le Comte de Tourville qui avoit disposé la sienne avec beaucoup plus de diligence, se mit en mouvement pour commencer le combat; desorte que l'Amiral Anglois qui le vit venir à lui, s'étoit obligé d'aller aussi près qu'il put du vent, afin que tous les Vaisseaux de sa Flotte pussent voir ses signaux, & qu'ils eussent le tems de se placer dans l'ordre qu'il avoit réglé.

Je n'entreprêns point le récit d'un combat dont toutes les circonstances se trouvent dans les Histoires du même tems. On en connoit peu d'aussi vifs & d'aussi opiniâtres, car il dura douze heures entiéres. La Flotte Françoise, quoique fort inférieure en nombre, se battit avec une valeur surprenante, & ne perdit pas un seul Vaisseau pendant l'action. Mais elle en eut un grand nombre qui furent mis dans un fort triste état, & que les Anglois brulérent ou coulérent à fond les jours suivans en differens endroits de la côte où la nécessité les força de relâcher, le Comte de Tourville aiant été contraint lui-même de se réfugier à la Hogue avec douze Vaisseaux Anglois, qui comptoient de l'y forcer bientôt. Ils y étoient d'autant plus animés, que depuis le combat ils avoient su que le Roi Jaques é-

toit à la Hogue avec le Duc de Berwick & le Maréchal de Belfonds. Ce Prince reconnut avec les Généraux François, qu'il y avoit en effet peu d'espérance de conserver ces restes de leur Flotte. La résolution à laquelle ils s'arrêtérent fut de les faire échouer, pour en sauver du moins les équipages & l'artillerie, dans l'espérance encore qu'en armant les chaloupes on pourroit empêcher les Anglois de les bruler. Ils en firent échouer six d'un côté & six de l'autre, & toutes leurs chaloupes se préparérent à les défendre, avec un grand nombre de bateaux qu'on arma promtement dans la rade. Mais les Anglois ne laissérent pas d'en bruler une partie vers le soir, & le lendemain étant entrés dans la rade avec le secours de la marée, ils achevérent de consumer par le feu tout ce qui leur étoit échappé le jour précédent. Une victoire complette renversa tous les nouveaux projets que la France avoit formés pour le rétablissement du Roi Jaques, & rétablit le calme en Angleterre, où l'attente d'une si redoutable expédition avoit jetté d'autant plus d'allarme qu'on y avoit appris dans le même tems la perte de Namur.

On n'a pas douté qu'au milieu même de Londres, ce Prince infortuné n'eût un parti considérable, qui n'attendoit que le moment de la descente pout lever la tête, & qui auroit trouvé peu de résistance de la part de la Reine dans l'espéce d'abandon où elle étoit; car à peine étoit-il resté deux cens gardes autour d'elle; & dans le mouvement de crainte qui avoit fait courir tout le monde à la dé-

fense des côtes, on avoit paru oublier ce qu'on avoit à craindre dans le sein du Royaume. Mais la facilité même que les Jacobites auroient eue à se saisir de la Reine, semble prouver qu'ils n'avoient pas formé ce dessein, puisqu'ils négligérent une si belle occasion de l'exécuter. Cette Princesse, que la disposition naturelle de son caractére avoit rendue tranquille au milieu de tant de troubles, sembloit compter pour le soutien de son Trône, sur les mêmes vues de la Providence qui l'y avoient élevée. Elle s'étoit occupée dans cet intervalle d'un soin moins tumultueux que la guerre, mais qui l'avoit d'autant plus intéressée, qu'en suivant son propre panchant, qui étoit fort éloigné de la violence, elle croyoit entrer dans les intentions du Roi son mari, surtout à l'égard de l'Irlande, qu'il vouloit gagner entiérement par la douceur. Milord Carlile, Milord Pontfract, & quelques autres jeunes Seigneurs, qui s'étoient joués avec beaucoup d'indiscrétion d'un homme aussi puissant que le Duc de Portland, avoient fait consentir enfin sa Maîtresse à quiter la campagne du Duc pour aller passer le tems de son absence à Londres; & dans quelque réserve qu'on veuille supposer qu'elle vécut avec eux, ils devoient s'attendre que son Amant n'approuveroit jamais une conduite si libre. Mais lorsqu'ils paroissoient fort supérieurs à cette crainte, le Pére de la jeune Irlandoise, qui étoit passé en France après la bataille de Tirconnel, homme d'une naissance commune, mais aussi sensible à l'honneur qu'à la tendresse naturelle, avoit appris de deux au-

autres Dames par quelle avanture elles avoient perdu sa fille en Angleterre. Il ne balança point à repasser la mer, & s'exposant à toutes sortes de risques dans la chaleur d'une guerre ouverte, il alla, sur les éclaircissemens qu'il avoit reçus des deux Dames, chercher les traces de sa fille au milieu de Londres, dans la résolution d'y faire retentir ses cris, & d'implorer jusqu'à la justice de la Reine. Il ne fut pas aussi longtems qu'il l'avoit appréhendé à se procurer quelques rayons de lumiére. Les jeunes Seigneurs n'avoient pas eu plus de prudence dans la conduite que dans le plan de leur entreprise. Ils avoient laissé échapper tant d'indiscrétion, que divers Jacobites qui avoient suivi cette affaire, n'ignoroient ni la liaison que la jeune Irlandoise avoit eue volontairement avec le Duc de Portland, ni celle qu'elle avoit apparement avec un de ces jeunes Seigneurs. Ils ne dissimulérent rien au Pére, qui dans la douleur qu'il ressentit du déréglement de sa fille, n'en fut pas moins ardent à vouloir la retrouver. Après quantité d'efforts inutiles, il prit le parti de s'adresser à la Reine. Sa plainte fut écoutée. Milord Pontfract, qu'on soupçonnoit d'être l'Amant favorisé, fut pressé par cette Princesse de rendre sa fille à un Pére désolé. Mais le respect qui l'obligeoit de recevoir cet ordre, ne le porta pas à l'exécuter plus vite ; & lorsque sur de nouvelles sollicitations la Reine lui fit un reproche de cette lenteur, il répondit que n'aiant aucun pouvoir sur l'Irlandoise, ce n'étoit pas lui qu'il falloit charger de la remettre à son Pére. On lui demanda

da dans quel lieu de la ville elle étoit logée. Il se défendit de-même de satisfaire la Reine, sous prétexte que l'honneur ne lui permettoit pas de violer le secret de son amie. Enfin cette Princesse aiant paru choquée d'un badinage si indécent, Milord Pontfract sentit qu'elle pouvoit lui en faire un crime, & prendre ce prétexte pour lui ôter la faveur des Loix, à l'ombre desquelles il cherchoit à se retrancher. Elle ne pouvoit le forcer de paroître à la Cour. Il affecta de s'en éloigner, tandis que par une consultation des plus célébres Jurisconsultes il fit établir qu'un Amant qui n'a pas employé la violence, n'est responsable ni de la personne, ni de la conduite d'une Maîtresse.

Cependant on n'en failoit pas moins de diligence pour découvrir la jeune Irlandoise; & ceux que la Reine employoit à cette recherche y aiant perdu leurs soins, ils prirent une autre voie pour forcer l'Amant sous la protection même des Loix. Ce fut de l'accuser d'avoir usé de violence, & d'en user même encore, puisqu'il n'étoit pas semblable qu'une fille refusât de voir son Pére, si on ne lui eût point ôté la liberté de se rendre au devoir & à l'inclination de la nature. Ainsi la cause du Pére prenant une autre forme, Milord Pontfract se vit rappellé malgré lui aux régles d'une défense sérieuse, & forcé même à se tenir caché pour éviter d'être arrêté. Mais tandis qu'il laissoit plaider ses Avocats, il avoit avec lui l'Irlandoise & ses meilleurs amis, avec lesquels il menoit une vie délicieuse à quelques milles de Londres. Dans le fond il

n'y

n'y avoit que la faveur de la Reine qui pût faire prendre un air si grave à cette affaire; car Londres étant rempli de femmes d'Irlande qui n'avoient point eu d'autre ressource après la ruïne de leur fortune, que d'y venir faire un trafic de leurs charmes, on ne voyoit pas ce qui devoit en faire distinguer une, qui avoit pris le même parti, & qui n'étoit pas plus chére à son Pére, qu'un si grand nombre d'autres, dont on ne pouvoit pas supposer que le desordre fût approuvé de leurs parens ou de leurs maris. Aussi le Public ne se prévint-il pas beaucoup au desavantage de Milord Pontfract, & l'on vit même paroître plusieurs Ouvrages en vers & en prose, où cette avanture étoit tournée en badinage.

Le procès aiant duré jusqu'au retour du Roi, ce fut un nouvel embarras pour les deux Amans, qui devoient s'attendre à voir bientôt Milord Portland à la tête de leurs ennemis. Le parti qu'ils prirent à son arrivée, fut aussi extravagant que tout ce que j'ai raconté de leur conduite. C'étoit moins l'amour qui les avoit unis, que le caprice du libertinage; & si Milord Pontfract commençoit à se lasser de sa conquête, l'Irlandoise s'étoit fort bien apperçue que soit pour le plaisir, ou pour la fortune, elle n'avoit pas gagné au change. Sans renoncer à l'espérance de se revoir, ils convinrent qu'elle retourneroit chez le Duc de Portland, avec une Lettre de Milord Pontfract, par laquelle il feroit valoir à ce Seigneur le soin qu'il avoit pris d'elle pendant son absence, & le bonheur qu'il avoit eu de la sauver des persécutions de son Pére, & des

des recherches de la Reine, au risque même de sa fortune & de sa liberté, qu'il avoit eu le courage de sacrifier à l'amitié. Il ne faisoit pas difficulté de vanter beaucoup une fidélité si rare, & de se promettre, ajouta-t-il, que le Duc le regarderoit comme un effort héroïque. Milord Portland étoit un de ces heureux caractéres, qui joignent la droiture du cœur aux lumiéres de l'esprit, & qui aiment le plaisir sans connoître toutes les ruses du libertinage. Il reçut sa Maîtresse avec autant de joie que s'il n'eût pu douter de sa fidélité; & la Lettre de Milord Pontfract le trouva d'autant plus disposé à la confiance, qu'il ne put se persuader qu'un Amant eût renoncé si facilement à la possession d'une femme aimée, s'il eût obtenu d'elle des faveurs dont l'effet n'auroit pu être que de redoubler son attachement. Ainsi en apprenant tout ce qu'il avoit eu à souffrir du zèle de la Reine, il en tint compte à son amitié, comme d'autant de sacrifices; & les railleries fines qu'il ne put éviter d'entendre, lui parurent des effets ordinaires de la malignité des Courtisans.

A l'égard du Pére, qui ne put ignorer longtems que le sort de sa fille étoit changé, on ne trouva pas d'autre moyen de s'en défaire, qu'en lui faisant déclarer par sa fille même, que c'étoit volontairement qu'elle s'étoit livrée au Duc, & qu'elle étoit satisfaite de sa condition. Le triste Irlandois eut la générosité de refuser les présens par lesquels on espéroit de le consoler. Il quita Londres aussitôt, pour retourner en France. Mais s'il continua de s'informer du sort de sa fille, il dut

re-

recevoir bientôt d'autres nouvelles, qui furent capables, ou de le satisfaire, s'il avoit emporté assez de ressentiment pour former quelque desir de vengeance, ou de porter sa douleur au comble, s'il conservoit un reste de tendresse pour une fille qui les deshonoroit. Milord Pontfract fit trop de fond sur la facilité qu'il avoit eue à tromper le Duc de Portland. Il ne douta point qu'il ne lui fût aussi aisé de renouer avec sa Maîtresse dans sa maison même, & comme sous ses yeux. C'étoit un rafinement de plaisir pour un homme sans mœurs & sans principes. Aussi n'y cherchoit-il point d'autre satisfaction, à moins qu'on n'y veuille joindre celle de s'en faire honneur avec les compagnons de sa débauche. L'Irlandoise, qui auroit pu profiter de la bonté de son Amant pour se rétablir parfaitement dans son cœur, & pour se faire le plus heureux sort du monde avec un homme à qui il ne manquoit aucune qualité naturelle, se livra aux maximes dont elles s'étoit remplie pendant son absence. Elle reçut Milord Pontfract avec si peu de ménagemens, que dans le tems que le Duc étoit à Londres, ils disposoient de sa maison de campagne avec la même autorité que lui; & les gens de ce Seigneur, qui n'osoient douter, après les exemples passés, que cette hardiesse ne fût autorisée de son consentement, se prêtoient à la folle conduite d'une femme qu'ils auroient appréhendé d'offenser par leurs plaintes. Cependant l'imprudence & le déréglement furent portés si loin, que Milord Portland en étant informé, crut devoir une sévére vengeance à son honneur. Il en

 char-

chargea un Gentilhomme nommé Stebbing, qui étoit attaché à son service, & qui lui avoit donné apparamment le prémier avis du desordre. Rien ne paroissoit si facile que de surprendre les coupables, & Stebbing n'y apporta pas beaucoup de précautions. Son Maître ne s'étant point expliqué sur la nature du châtiment, il ne pensoit à rien moins qu'à poignarder Milord Pontfract, & l'Irlandoise n'étoit pas menacée d'un supplice plus doux. Mais soit que la fortune veillât pour la conservation de l'Amant, soit que le remord de ses trahisons lui eût inspiré de la défiance, apprenant que Stebbing étoit arrivé le soir, & qu'il avoit avec lui quelques gens inconnus dont il s'étoit fait accompagner, il le soupçonna de quelque dessein secret. Il étoit sans suite & sans défense. Le parti que la crainte lui fit prendre, fut de s'échapper dans l'obsurité, sous prétexte d'un souper dans le voisinage, auquel il n'étoit pas invité. Stebbing l'attendit pendant toute la nuit, & lorsqu'il fut assuré par quelques informations qu'il avoit repris le chemin de Londres, le chagrin d'avoir manqué son entreprise, lui fit précipiter celle qu'il avoit formée contre l'Irlandoise. Il entra seul dans son appartement, & lui reprochant l'ingratitude dont elle avoit payé les bienfaits de son Maître, il l'étrangla dans son lit.

Milord Portland l'accusa d'avoir porté la vengeance au-delà de ses intentions. Mais il ne se trouvoit personne qui osât prendre parti pour une malheurense fille, dont le Pére même avoit abandonné les intérêts. Milord Pontfract affecta d'ignorer cette catastrophe, & s'étant

tant retiré pendant quelque tems dans ses terres, il évita des explications avec le Duc de Portland. Mais une avanture qui fut presque tout d'un coup étouffée à Londres, se répandit avec plus d'éclat en Irlande, & ce fut pour y produire des effets qui auroient allarmé la Cour d'Angleterre, si par le malheur ordinaire de toutes leurs entreprises, les Jacobites n'eussent manqué d'un Chef capable de les conduire.

Quelques Péres, à qui toutes les disgraces de leur parti n'avoient pu faire abandonner le lieu de leur naissance, mais qui n'avoient pas laissé de participer aux miséres communes dans la personne de leurs parens & de leurs amis, se plaignirent hautement de la barbarie de leurs Vainqueurs, qui non contens de faire servir leurs filles à rassasier leurs passions déréglées, les égorgeoient brutalement après leur avoir ravi l'honneur. Ils représentérent l'action de Stebbing avec d'horribles couleurs; & le feu de la haine qui avoit été mal étouffé, reprit tout d'un coup tant de force dans une multitude de Jacobites, qu'ils s'assemblérent au nombre de dix-mille, dans le dessein de s'emparer de quelque place forte, & de recommencer la guerre. Leur prémiére entreprise fut contre Limerick, où ils espéroient d'être reçus par le moyen des intelligences qu'ils y avoient toujours conservées. Mais le Brigadier Lasting, qui en étoit Gouverneur, les surprit avec tant d'habileté, qu'aiant taillé le plus grand nombre en piéces, il chassa le reste dans les montagnes de Vahas, où il lui fut impossible de les poursuivre. Leurs Chefs étoient Nashtell

& Cathby, deux Officiers qui avoient servi avec honneur dans leurs emplois, mais qui avoient moins de conduite que de courage, & qui n'étoient pas faits pour commander sans Supérieurs. Lasting les aiant forcés dans une montagne fort stérile, se flattoit que la faim les forceroit bientôt à se rendre, & toute son étude étoit de leur en fermer la sortie. Ils étoient environnés d'un côté par la riviére de Shanon, & de l'autre par des précipices qu'il étoit impossible de traverser, desorte que la seule ouverture étant celle qui leur avoit servi de passage pour entrer, & que Lasting bloquoit avec quatre mille hommes, qui furent bientôt grossis par la garnisons voisines, il y avoit peu d'apparence qu'il en pût échapper un seul.

Cependant Nashtel & Cathby connoissoient toute l'horreur de leur situation. Il leur restoit environ cinq mille hommes, qui ne pouvoient subsister longtems avec quelques troupeaux qui se trouvoient dans la montagne, & les provisions d'un petit nombre de paysans qui habitoient ce lieu désert. Ils n'avoient point d'autre ressource que de risquer le passage du Shanon, qui est une riviére fort large & fort rapide. Cette entreprise fut tentée dès le lendemain; mais Lasting avoit pris le tems de la nuit pour faire marcher mille hommes, qui arrivérent au bord de la riviére, dans le tems que les Jacobites commençoient à la passer. Ceux qui s'étoient déja jettés à la nage, furent si effrayés de voir paroître leurs ennemis, que la seule crainte en fit noyer un grand nombre. D'autres qui prirent confiance à l'humanité de leurs compatriotes, furent trompés en arri-

arrivant au rivage; car Lasting qui vouloit arrêter la guerre dans sa naissance par un exemple de sévérité, avoit donné ordre qu'on n'épargnât personne, & ne vouloit accorder la vie qu'à ceux qui viendroient se rendre à discrétion par l'ouverture qu'il gardoit. Ainsi cette malheureuse troupe n'eut plus à choisir, qu'entre une mort certaine qu'elle ne pouvoit éviter par la faim, ou la nécessité de se soumettre aux loix qu'il plaîroit au Vainqueur de lui imposer. Il y en eut néanmoins un grand nombre qui n'attendirent pas la derniére résolution de leurs Chefs, & qui tentant le passage des précipices avec aussi peu de succès que leurs compagnons avoient hazardé celui de la riviére, y périrent misérablement sans pouvoir tirer le moindre secours les uns des autres.

Enfin, tous les alimens qu'ils avoient trouvés dans la montagne étant consumés dans l'espace de quatre jours, Nashtel résolut de savoir du moins quelle composition il avoit à espérer du vainqueur, & se faisant accompagner de trois de ses gens, il se présenta au passage, qui étoit un défilé si étroit, qu'il est incroyable que des gens qui devoient connoître le pays, pussent s'y engager. Mais c'étoit cette connoissance même qui avoit causé leur infortune, parce que pressés comme ils étoien par la prémiére attaque de Lasting, ils avoient cru ne pouvoir se retirer plus surement que dans un lieu où ils savoient qu'on n'oseroit pénétrer après eux; & la prudence ne leur avoit manqué que lorsqu'ils avoient perdu de vue la nécessité où ils seroient bientôt d'en sortir. Nashtel se livra volontairement à ses ennemis, en les priant

de le conduire à leur Chef. Mais Lasting, lui aiant fait demander ce qui l'amenoit, parut furieusement offensé d'apprendre qu'il venoit lui proposer des conditions; & sans vouloir l'écouter, il donna ordre qu'il fût tué sur le champ avec deux de ses gens, en réservant les deux autres pour aller déclarer à leurs compagnons qu'ils n'avoient point d'autre grace à espérer que celle dont on venoit de leur donner l'exemple, c'est-à-dire, qu'à mesure qu'ils sortiroient de leur retraite, la moitié de leur troupe seroit livrée au supplice. Une déclaration si sanglante répandit la consternation & le desespoir parmi ces misérables. Ils tentérent la clémence de Lasting par tant de soumissions, qu'ils lui firent adoucir sa sentence. Il leur accorda enfin la liberté de sortir, à condition qu'ils commenceroient par lui envoyer leurs Chefs & leurs armes. Mais si l'on excepte Cathby, le reste de leurs Officiers n'étoit comme eux que de vils paysans qui n'étoient pas dignes de ce nom; & leurs armes, dont la plupart consistoient dans les instrumens de leur profession, ne valoient pas non plus la peine de leur être ôtées. Aussi Cathby ne put-il souffrir de se voir confondu dans le nombre de ceux à qui l'on donnoit le même nom qu'à lui. Le sort de Nashtel lui annonçoit trop clairement quel devoit être le sien. Ne pouvant éviter la mort, il prit le parti de se la donner de ses propres mains, & s'étant passé son épée au travers du corps, il lui resta encore assez de force pour la retirer de sa blessure, & pour la remettre à ses compagnons, qu'il chargea de la présenter à Lasting.

La

La douceur avec laquelle ce Gouverneur avoit enfin traité les rebelles, devint pernicieuse à l'Irlande, par une infinité de desordres dont elle fut bientôt l'occasion. La plûpart de ces misérables n'aiant osé retourner dans le lieu de leur naissance, par la crainte qu'ils avoient d'y être maltraités des Protestans, se répandirent dans les provinces, où la nécessité les força de se mettre à piller les villages & les autres lieux qu'ils trouvoient mal défendus. Mais étant sans Chefs, & divisés par pelottons, il fut aisé aux garnisons voisines de les extirper; car pour éviter la peine d'en remplir les prisons, & de s'en défaire par les formalités de la Justice, l'ordre fut donné de les passer au fil de l'épée à mesure qu'on pouvoit les découvrir. Cette promte exécution jetta encore l'allarme parmi les Catholiques. Ils s'imaginérent que c'étoit un essai de vengeance, pour en venir par degrés à les exterminer sans exception. Le soin qu'on eut alors de n'admettre que des Protestans dans l'Assemblée du Parlement, & les Loix sévéres qui furent portées dès les prémiéres séances contre les Prêtres & les Missionnaires, à qui l'on attribuoit particuliérement la derniére révolte, augmentérent beaucoup la fraieur. Elle alla dans quelques endroits jusqu'à faire quiter à diverses familles le lieu de leur demeure, pour se retirer dans les bois & les montagnes, où leur vie leur paroissoit du moins en sureté, jusqu'à l'occasion qu'elles cherchoient de sortir de l'Ile. Elles s'échappoient secrettement pendant la nuit, comme si elles eussent appréhendé qu'on ne prît prétexte de leur fuite pour fondre sur elles;

les; & pendant quelque tems les chemins, à la campagne, furent plus fréquentés dans les ténébres que pendant le jour.

On raconte que Miladi... épouse du Viceroi, revenant fort tard de Coole, maison de campagne à douze milles de Dublin, avec quelques gardes de son mari qui l'escortoient, rencontra une troupe de ces fugitifs, qui étoient en marche vers la partie méridionale du Royaume. Cette Dame fut assez effrayée pour quiter le chemin, & se tenir à l'écart avec sa voiture. Mais ses gardes aiant arrêté la troupe, ne la trouvérent composée que de femmes & d'enfans, sous la conduite de quelques hommes, qui confessérent d'abord que la crainte de la mort les faisoit fuir dans les bois. Miladi, à qui l'on fit aussi-tôt ce rapport, fut rassurée par leur dessein même, qui ne marquoit que de la timidité & de l'innocence. Elle les fit approcher de sa voiture, pour les interroger. Mais lorsqu'ils eurent appris à qui on les conduisoit, & que c'étoit les gardes du Viceroi qui les avoient arrêtés, ils se mirent à pousser des cris lamentables, comme s'ils eussent été à la derniére heure de leur vie. Les exhortations de Miladi n'aiant pu leur ôter cette idée, elle s'engagea par un serment redoutable à ne pas souffrir qu'on leur donnât le moindre sujet de plainte, s'ils vouloient passer tranquillement le reste de la nuit dans le même lieu; & la curiosité de les voir ne l'excitant pas moins que la pitié, elle leur promit de revenir elle-même le lendemain, & de leur faire apporter toutes sortes de rafraichissemens & de secours. Ils parurent se rendre à cette promesse;

se; mais se croyant délivrés du dernier péril par son départ, ils se hâtérent si promtement de s'éloigner, qu'étant revenue en effet le lendemain, non seulement elle ne les trouva plus dans le même lieu, mais toutes les recherches qu'elle fit faire aux environs ne purent lui faire découvrir la route qu'ils avoient prise. Telle étoit l'impression qui s'étoit répandue dans toute l'Irlande, & qui agitoit les tristes Catholiques, jusqu'à les faire distinguer dans les villes à leur air timide & & embarrassé.

Cependant comme cette disposition ne pouvoit s'accorder avec la tranquillité de l'État, la Cour prit bientôt quelques mesures pour dissiper des allarmes qui croissoient de jour en jour. On fit publier dans toutes les provinces, que le Roi plein d'affection pour ses fidéles Sujets, défendoit qu'on inquiétat ceux qui se conformeroient aux Loix, & qui n'apporteroient aucun trouble à la Religion établie. Cette Ordonnance, qui sembloit n'avoir pour but que la conservation des Protestans, étoit conçue néanmoins en des termes qui assuroient le repos & la liberté à toutes les Religions qui se contiendroient dans leurs bornes. Les Catholiques commencérent à respirer. Les mariages mêmes qui avoient cessé depuis la révolution entre les familles de Religion différente, reprirent le cours ordinaire, & la confiance parut renaître entre les citoyens & les voisins. On vit alors sortir de leurs retraites un grand nombre de Jacobites qu'on avoit cru passés dans les Royaumes étrangers, & on en vit même revenir plusieurs qui n'aiant point trouvé tout l'avantage qu'ils espéroient dans le parti au-

auquel ils s'étoient attachés, préférérent la condition médiocre qu'ils pouvoient reprendre dans leur patrie, à l'incertitude & à la langueur où ils avoient vécu pendant quelque tems à Saint Germain. Mais il en revint encore plus de l'Ile d'Anglesey & de celle de Man, qui avoient été le prémier azile de ceux qui n'avoient pu trouver l'occasion de passer en France, ou dans les Pays-Bas. Milord F... n'apprit pas volontiers le retour de sa fille, qui prit enfin le parti de venir solliciter son indulgence, au risque de n'essuyer peut-être que sa colére. Elle avoit été longtems aimée d'un jeune Bourgeois de Carrikfergens, à qui il ne manquoit que la naissance pour le rendre digne d'une fortune encore plus distinguée. Il se nommoit Erkély. Tous les talens de la nature & toutes les qualités qui peuvent s'acquérir par l'éducation, sembloient s'être réunis pour en former un homme extraordinaire. Sa passion pour Mademoiselle F... n'avoit pas été malheureuse aussi longtems qu'elle avoit ignoré son extraction; mais tout le goût qu'elle avoit pris pour lui n'avoit pu lui fermer les yeux sur une distance qui ne pouvoit jamais être racourcie, & qui lui ôta l'espérance de pouvoir se rendre heureuse sans blesser son devoir. Cependant l'effet de la Guerre étant de renverser l'ordre de la Société, elle crut que s'il y avoit quelque prétexte qui pût justifier une foiblesse, c'étoit celle où l'absence de son Pére & l'embarras de sa fortune l'exposoient à se voir dans la nécessité de passer en France avec une infinité d'autres fugitifs qui l'excitoient à les suivre. Son Amant s'étant présenté pour lui ser-

servir d'escorte, elle l'écouta plus volontiers lorsque lui rappellant les sentimens qu'elle avoit eus pour lui, & les raisons qu'elle avoit eues pour les combattre, il lui représenta que tous les obstacles du rang pouvoient disparoître, si au-lieu de traîner son nom & sa mauvaise fortune en France, elle vouloit passer avec lui dans quelque pays où elle ne fût point connue, pour y fixer leur établissement sous les auspices de l'amour. Milord F.. servoit alors dans l'Armée Jacobite. Il avoit engagé tout son bien pour lever un corps de troupes, & l'entretenir pendant deux ou trois campagnes. Sa fille, qu'il avoit comme sacrifiée aux intérêts de son Roi, se crut moins obligée que dans un autre tems à soutenir la fierté de sa naissance. Elle consentit à suivre son Amant.

Leur dessein étoit de gagner l'Ecosse, pour passer aussi-tôt dans le centre de l'Allemagne: & le galant Erkély aiant converti tout son bien en Lettres de change, se flattoit qu'en paroissant dans quelque Cour éttangére, avec la distinction qu'il se promettoit de son mérite & d'une somme qui pouvoit le soutenir pendant quelque tems dans l'éclat, il trouveroit l'occasion de s'élever à la fortune. Mais son malheur lui fit rencontrer, en passant le Canal, quelques vaisseaux Anglois qui le reconnurent pour un Jacobite fugitif, & qui dans le principe de faire peu de prisonniers, se contentérent de lui enlever tout son bien, qui consistoit dans ses Lettres de change. Le desespoir de cette avanture le fit relâcher dans l'Ile de Man, où sur la seule recommandation de sa figure & de celle de sa femme, qui les fit prendre pour d'il-

lus-

lustres malheureux, ils obtinrent un accueil favorable. Quoique cette Ile ne soit habitée que par des gens sans nom & sans fortune, il s'en trouve pourtant quelques-uns d'assez aisés, surtout pour ce qui regarde les besoins de la vie, que le pays fournit en abondance. Erkely & sa femme en furent traités avec beaucoup de caresses & de distinction. Ils y passérent néanmoins une vie fort triste, & ce n'étoit pas dans un lieu si désert qu'il pouvoit se présenter des ouvertures pour leur établissement. Mais au milieu de cette langueur, le Ciel offrit à Erkély une occasion qu'il n'espéroit plus. Milord Derby retournant d'Irlande en Angleterre, fut jetté par la tempête sur la côte de l'Ile de Man. Son vaisseau brisé contre un rocher étoit prêt à s'abîmer dans les flots. Erkély, que ce spectacle avoit attiré sur le rivage, avec une multitude d'habitans qui se contentoient de faire des voeux inutiles, ne balança point à se mettre dans le prémier bateau, & malgré la violence de l'orage qui duroit encore, il s'avança seul avec deux rames jusqu'au vaisseau, où il reçut heureusement Milord Derby & quelques gens de sa suite. Ce service fut d'autant plus heureux, qu'au moment qu'il touchoit le rivage, le vaisseau fut enseveli dans l'abîme.

Milord Derby se crut redevable de la vie à son libérateur. Il lui offrit ses services avec toute l'ardeur d'une si juste reconnoissance. Erkély ne fit pas difficulté de lui déclarer le besoin qu'il avoit de sa protection, & lui aiant appris de qui il étoit gendre, sa surprise & celle de sa femme furent extrêmes, en apprenant que Milord F... étoit demeuré en Irlande a-

près

près la bataille de Tirconnel, & que la liberté du Roi l'avoit rétabli dans tous ses biens. Ils n'en étoient pas plus portés à retourner dans leur patrie, & les difficultés de Madame Erkély subsistoient toujours. Cependant Milord Derby leur fit considérer que sa protection ne pouvoit leur être plus utile que pour les réconcilier avec leur Pére, & que tous les avantages qu'il pouvoit leur procurer en Angleterre, n'approcheroient jamais de ceux qu'ils avoient à tirer des droits de la nature. Madame Erkély étoit l'unique héritiére de sa maison. La passion qui l'avoit engagée dans un mariage inégal, étoit justifiée par le mérite de son mari. Il pouvoit supléer par les emplois à ce qui lui manquoit du côté de la naissance, & c'étoit à quoi Milord Derby leur promettoit de les servir, autant qu'à les rétablir dans l'affection de leur Pére.

Ils se laissérent persuader par des raisons si puissantes, & leur Protecteur ne crut pas faire trop pour un homme à qui il devoit la vie, en s'offrant de retourner avec lui jusqu'en Irlande. Il le conduisit à Dublin, dans la vue de le présenter d'abord au Viceroi; mais par un contretems fort imprévu, Milord F... étoit au Palais lorsqu'ils y arrivérent, & n'aiant été que trop bien instruit du parti que sa fille avoit pris sans sa participation, il ne reconnut Erkély que pour l'accabler de reproches & lui annoncer toute sa haine. Cette scéne auroit eu des suites funestes, si Milord Derby racontant toute l'avanture au Viceroi, ne l'eut intéressé par ses vives recommandations à favoriser deux Amans qui méritoient un sort plus heureux.

reux. La Compagnie de ses gardes manquoit d'un Capitaine. Il accorda ce poste à Erkély, & ce n'est pas une faveur médiocre en Irlande, où les gardes du Viceroi sont le prémier corps militaire du Royaume. Mais ce Seigneur étoit entré tout d'un coup dans la disposition d'obliger une maison illustre, & cet emploi paroissoit fait pour un homme qu'on vouloit élever tout d'un coup dans les armes sans l'avoir fait passer pas les degrés militaires. Une grace si peu attendue, & que Milord F... ne put expliquer qu'en sa faveur, commença sans doute à le toucher; & la vue de sa fille, qu'on se hâta de faire paroître, acheva de lui faire regarder son arrivée & son mariage même, comme la consolation de sa vieillesse.

Finissons par un trait qui regarda Mr. de Montcal. Dans un âge avancé, fort affoibli par les longues fatigues & par la multitude de ses blessures, manchot même, ou du moins si estropié d'un bras que n'en pouvant faire aucun usage il avoit pris le parti de le porter en écharpe, il lui arriva un jour de prendre querelle au Parc de Saint James avec un Officier qui ne le connoissoit que de réputation, & qui se trouvant assis sur le même banc, ne croyoit pas, à la simplicité de son habillement & de ses maniéres, avoir à ses côtés un homme si distingué par son mérite & par ses services. Le sujet de leur différend fut léger, & Mr. de Montcal, qui ne fit pas difficulté de le raconter ensuite à ses amis, avouoit avec confusion qu'il s'étoit laissé trop emporter par son ardeur naturelle. Il étoit question de quelque opération militaire, dont l'Officier se prétendoit

doit mieux instruit que personne, & lorsqu'il se vit pressé par un raisonnement auquel il n'eût rien à repliquer, il eut recours à l'autorité pour se défendre; mais par une imprudence fort singuliére, il cita Mr. de Montcal même, dont le nom fut apparemment le prémier qui vint à sa mémoire; & prétendant qu'il tenoit de ce Général toute la doctrine qu'il venoit d'expliquer, il crut fermer la bouche à son adversaire par un nom si respectable. Il n'y avoit qu'un sujet de raillerie dans cette méprise; mais le feu de la dispute la fit regarder à Mr. de Montcal comme une lâcheté qui méritoit son ressentiment. Il soutint que c'étoit une imposture, & que connoissant lui-même le Général qu'on lui nommoit, il étoit sûr qu'il pensoit différemment. Ici l'Officier, qui étoit d'ailleurs homme d'honneur & de courage, & qui ne s'étoit engagé dans un mensonge que par l'opiniâtreté de l'amour-propre, qui s'afflige toujours de la nécessité de céder, saisit avidement l'occasion d'abandonner le sujet de l'entretien pour se défendre contre un reproche humiliant. Après avoit fait une réponse fort vive à Mr. de Montcal, il ajouta que s'il ne l'eut vu dans un état dont l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser, il lui auroit appris qui il avoit la hardiesse d'offenser si témérairement Le brave Général, plus piqué encore de ce nouvel outrage, se léve, & l'invite à le suivre, en l'assurant qu'un bras lui suffisoit pour le satisfaire, & que peut-être il ne s'appercevroit pas de l'inégalité de ses forces. Ils sortirent du Parc: s'étant retirés à l'écart, Mr. de Montcal, qui étoit résolu de voir la fin de cette

cette avanture, voulut seulement, pour s'en réjouir, confondre son ennemi avant que de le combattre. Il lui dit en mettant l'épée à la main: Voyez si je n'ai pas déja trop d'avantage sur vous, *c'est moi qui suis Montcal.* Un coup de foudre auroit moins étonné l'autre. Il se jetta aux genoux du Général, & le conjurant de lui sauver l'honneur, il lui protesta qu'il avoit eu honte de son imposture dès le moment qu'elle lui étoit échappée. Ce mouvement & les explications qui l'accompagnérent, firent prendre assez bonne opinion de lui à Mr. de Montcal, pour lui promettre d'oublier sa faute, & de ne le jamais nommer dans le récit de son avanture.

FIN.

